FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
VIII
15
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BLIOTECA PROVINCIALE
37 Cl. 4 S.
Armadio XIX
Palchetto
Num.° d' ordine 32

B. Brow.
VIII
15

24

12

Digitized by Google

CLARISSE HARLOWE.

TOME NEUVIÈME.

64 1266

CLARISSE HARLOWE.

TRADUCTION NOUVELLE

Et seule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

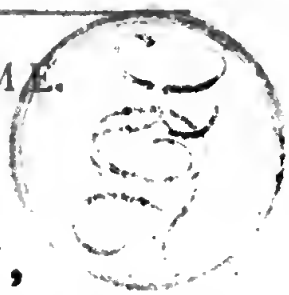
Faite sur l'Édition originale revue par Richardson; *ornée de figures du célèbre* Chodowiecki, *de Berlin.*

Dédiée & présentée

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

——— *Humanos mores nosse volenti*
Sufficit una Domus.

TOME NEUVIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires. *Et se trouve à* PARIS,

Chez { MOUTARD, Imp. Lib. rue des Mathurins.
MERIGOT le jeune, Lib. quai des Augustins.
BUISSON, Libraire, rue des Poitevins.

MDCCLXXXVI.

HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

LETTRE Ière.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi matin, à 11 *heures.*

JE ne crois pas que perſonne au monde ait deux domeſtiques pareils aux miens. Parce que les traite avec bonté, que je ne me donne pas les tons d'un maître avec mes inférieurs; que je ne les aſſaſſine, ni ne les maudis de paroles & de regards, comme Mowbray; que je ne leur briſe pas les dents, comme Lovelace; mais que je leur dis: je t'en prie, Henri, fais cela: je t'en prie,

Jonathan, ayes ſoin de cela; les coquins ſuivent leur tête, & ne font nulle attention à ce que je dis, à moins que mes ordres n'ayent le bonheur de ſe rencontrer avec leurs propres arrangemens. Voilà ce maraut d'Henri, qui auroit pu m'apporter de bonne heure ta lettre d'hier, & qui n'eſt arrivé avec elle que paſſé onze heures du ſoir; ivre apparemment, & concluant dans ſa tête que j'étois couché, parce qu'on lui avoit dit que j'avois paſſé la dernière nuit blanche, il ne me l'a pas apportée; voilà du moins ſon prétexte. Il a dormi la graſſe matinée lui-même, & au moment où je venois de cacheter ma lettre, il eſt entré avec la tienne, qu'il avoit oubliée, ſecouant l'oreille, & ayant l'air de ne pas croire lui-même aux excuſes qu'il ſe préparoit à me donner. Je l'ai queſtionné, j'ai voulu entendre ſes pitoyables raiſons, & quoique je penſe qu'il ne convienne jamais à un galant homme de traiter avec inſolence des gens que leur état met à ſes pieds, je n'ai pu cette fois m'empêcher de le traiter à la *Lovelace* & à la *Mowbray*; & de bon cœur. Mowbray, qui étoit prêt à partir pour aller vous joindre, ſe voyant retardé par votre lettre, à laquelle je voulois faire quelques lignes de réponſe; impatient de quitter la compagnie de Belton mourant pour celle du trop gai Lovelace, a aſſailli

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

PXVIII.

mon drôle tout éperdu & l'a régalé d'un ſupplément de juremens & d'imprécations plus gros que n'en pourroit contenir mon agenda. Je n'ai rien fait pour ôter l'ours de deſſus ce vil dogue, qui ne méritoit pas dans cette occaſion la protection que tout maître doit à un bon ſerviteur.

Il n'a pas encore fini ſa litanie. Il eſt là qui ſe promène en bottes dans la cour, tandis que le pauvre diable apprête ſon cheval, & ne peut pas ſe débarraſſer de lui; il vous le pourſuit & le traite ſans miſéricorde, & je vais encore augmenter ſon impatience, vu qu'il eſt juſtement ſous la fenêtre où je ſuis à écrire, & qu'il diſtrait ſans ceſſe ma plume, qui veut vous dire combien il étourdit mes oreilles auſſi-bien que celles de mon valet de ſes « allons « donc, Monſieur; le diable vous emporte, « Monſieur; ſi vous étiez à moi, coquin que « vous êtes... faudra-t-il que j'attende ici que « midi vienne, & que l'ardeur du ſoleil me « rôtiſſe la peau comme un parchemin, par la « négligence d'un maraut de votre eſpèce. — « Vous mentez, Monſieur, je vous dis que « vous êtes un menteur. » (J'entends la voix du malheureux qui s'excuſe humblement, quoique je ne diſtingue pas ce qu'il répond.) — « J'aurois « grande envie d'envelopper de mon fouet votre

« chien de goſier altéré. — Je veux être con-
« fondu ſi je ne te faiſois voler en l'air la peau
« du dos, ſi tu m'appartenois, & ſi je ne m'en
« faiſois pas faire une paire de grands de peau
« de chien, que je ferois porter à tes pareils,
« pour leur entretenir la mémoire de tes négli-
« gences dans le ſervice de ton maître. »

Le pauvre cheval en ſouffre, j'en ſuis sûr; car j'entends : *hé bien*, *reſte-là*; que le diable.... crie le valet, en y joignant une gourmade apparemment, qu'il mériteroit mieux lui-même : car les valets, quand ils le peuvent, ſont des Mowbray & des Lovelaces pour les pauvres animaux, & comme il n'oſe pas répondre à Mowbray, il s'en venge ſur le malheureux cheval.

Enfin mon drôle eſt échappé : car j'entends claquer les fers du cheval, — qui doit, je crois, être mieux étrillé qu'à l'ordinaire, dans la moitié moins de temps; & le ſilence de Mowbray me fait connoître que je puis maintenant continuer de t'écrire. Je commencerai par te dire que, quelque peu de cas que je faſſe des ſonges, je voudrois que le tien demeurât gravé au fond de ton cœur; & j'y donnerois facilement une interprétation qui te choqueroit peut-être. Oſe me la demander.

Mowbray me crie encore du bout de la cour, qu'il fait un jour chaud en diable, & qu'il va être rôti en montant à cheval dans le fort de la chaleur, & le pauvre Belton languit de me voir : ainſi je n'ajouterai qu'un mot. Ce ſera pour te dire combien je déſire que tu laiſſes là toute idée de viſiter cette malheureuſe dame, ſi tu ne l'as pas fait avant de recevoir ma lettre.

Un bel acte d'amitié, auquel je t'exhorte, ſeroit de venir voir pour la dernière fois ton ami mourant; de venir partager mon inquiétude pour lui, & contempler dans ſon exemple quel ſera tôt ou tard ton ſort, le mien, celui de Mowbray, de Tourville & de tous nos aſſociés. Qu'eſt-ce que dix, quinze, vingt-cinq ou trente ans peut-être, qui nous reſtent à vivre, & au bout deſquels nous ſerons tous rentrés dans la pouſſière dont nous ſommes ſortis ? (♭)

LETTRE II.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi matin, 23 Août.

O tranſports ! ton ami, cher Belford, eſt plein de vie, de joye & d'eſpérance. Il peut ſe flatter encore d'être heureux. J'ai reçu de ma chère & bien aimée Miſs Harlowe une lettre qui eſt, je ſuppoſe, l'effet des avis de ſa ſœur, dont je te parlois dans ma dernière. Je pars ſur le champ pour Berkshire. Je vais la faire lire à Milord, & recevoir les félicitations de toute ma famille.

Hier au ſoir je me rendis chez Smith, comme je me l'étois propoſé; mais la chère perſonne n'étoit pas revenue à dix heures. J'allai prendre Tourville, qui vint paſſer une partie de la nuit avec moi, & que je fis chanter pour charmer ma migraine. Je me mis au lit à deux heures dans un état aſſez calme. Mes ſonges ont été légers, agréables & fort différens de ce rêve effrayant, dont je t'ai fait le récit. Ce matin à huit heures, lorſque je m'habillois pour être prêt à l'arrivée de Will, que j'avois envoyé

aux informations, un porteur de chaiſe m'a remis cette lettre.

A M. LOVELACE.

Mardi au ſoir, à 11 heures, 22 Août.

MONSIEUR,

J'AI d'heureuſes nouvelles à vous communiquer. Je me diſpoſe à partir ſans délai pour la maiſon de mon père. On me fait eſpérer qu'il recevra ſa pauvre pénitente avec toute la bonté paternelle qui lui eſt propre. Imaginez quelle eſt ma joie d'être aſſurée d'obtenir une parfaite réconciliation, par l'entremiſe d'un cher ami que j'ai toujours aimé & honoré. Je ſuis ſi occupée de mes préparatifs pour un voyage ſi joyeux & ſi déſiré, qu'ayant quelques affaires de la dernière importance à régler avant mon départ, je ne puis donner un moment à d'autres ſoins. Ainſi, Monſieur, ne me cauſez pas de trouble ou d'interruption, je vous le demande en grâce. Un temps viendra où vous pourrez peut-être me voir chez mon père, du moins ſi vous n'y mettez point d'obſtacles par votre faute. Je vous promets une plus longue lettre, lorſque j'y ſerai arrivée, & qu'on m'aura fait la grâce de m'y recevoir.

Juſqu'à cet heureux jour, je ſuis votre très-humble, &c.

CL. HARLOWE.

Je me ſuis hâté de répondre à ma divine Clariſſe, pour l'aſſurer, avec la plus tendre reconnoiſſance, que j'allois quitter Londres, attendre à Berks le ſuccès de l'heureuſe réconciliation, & me rendre digne des charmantes eſpérances dont elle m'avoit rempli. Je lui ai donné mille bénédictions. Je lui ai proteſté que toute l'étude de ma vie ſeroit de mériter cet excès de bonté, & que ſon père & ſes parens n'exigeroient rien à quoi je ne fuſſe prêt de me ſoumettre, pour arriver à cette réconciliation ſi déſirée. J'ai donné ma lettre au porteur, ſans prendre le temps d'en tirer une copie, & j'ai fait mettre auſſitôt les ſix chevaux au caroſſe de Milord, & je vole plein de joie au château de M. . . .

Apprends-moi ſeulement comment ſe porte Belton. J'attends une lettre de toi ſur la route; ſi le pauvre diable peut ſe paſſer de ton ſecours, vole à Londres, je t'en conjure, pour offrir tes ſervices à cette fille vraiment divine. Hâte-toi, dis-je, je te le conſeille, ſi tu ne veux pas être expoſé à ne la pas revoir de pluſieurs mois en qualité du moins de *Miſs Harlowe*. Ne manque

pas non plus, s'il eſt poſſible, de m'écrire avant ſon départ, pour confirmer mon bonheur & pour m'expliquer ce généreux changement. Mais qu'ai-je beſoin d'explication ? Ma chère Clariſſe ne peut recevoir de conſolation, ſans déſirer que d'autres la partagent. Quelle nobleſſe ! elle n'a pas voulu me voir dans ſes diſgraces; mais le ſoleil de la proſpérité ne recommence pas plutôt à luire, qu'elle me pardonne.

Je ſais à la médiation de qui je dois ce bonheur, c'eſt à celle du Colonel Morden. Elle m'a toujours dit qu'elle avoit pour lui du reſpect & de la tendreſſe; & je n'ignore pas qu'il en a plus pour elle que pour tous ſes parens du même nom.

Je ſerai convaincu à préſent qu'il y a quelque réalité dans les ſonges. Le nuage qui s'eſt ouvert c'eſt la réconciliation en perſpective. La figure brillante qui eſt venue enlever ma charmante vers un autre ciel, environnée de chérubins d'or & d'azur, marque la charmante petite famille qui ſera le fruit de notre heureuſe union. Les invitations trois fois répétées par le chœur d'anges, ſont celles de tous les Harlowes qui auront ceſſé enfin d'être implacables : cependant c'eſt une race avec laquelle mon ame répugne à ſe mêler.

Mais que ſignifie ma chûte au travers du plancher, dans un horrible abîme, où je deſcendois pendant qu'elle montoit ? Oh, le voici, c'eſt une alluſion à mon dégoût pour le mariage qui me paroît un gouffre, un abîme ſans fond, & tout ce que tu voudras. Si je ne m'étois pas éveillé dans un ridicule mouvement de frayeur, je ſerois tombé au fond du trou, dans quelque belle rivière, où je me ſerois lavé, purifié de toutes mes ordures paſſées, & la même figure brillante m'attendoit ſur une rive parſemée de fleurs, d'où elle m'auroit conduit entre les bras de ma charmante & nous nous ſerions élevés enſemble, triomphans & faiſant les chérubins juſqu'à la fin de notre carrière.

Mais quelle explication donner à cette mante lugubre, à cette robe noire de Milord qu'elle m'a jetée ſur le viſage ? Et que penſer de celles de ces dames ? Oh, Belford, je les explique auſſi. Elles marquent uniquement que Milord aura la bonté de ſe laiſſer mourir, & de m'abandonner tout ce qu'il poſsède. Ainſi, honnête Milord M.... que le ciel faſſe paix à vos cendres ! Miladi Sadleir & Miladi Lawrance ne ſurvivront pas long-temps & me laiſſeront des legs conſidérables.

Que ferons-nous de Miſs Charlotte & de ſa

ſœur ? Oh, leurs habits noirs marquent le deuil qu'elles prendront, comme il convient, pour leur oncle & pour leurs tantes. Rien de plus juſte.

A l'égard de Morden qui ſe précipite vers moi par une fenêtre, en criant : « meurs, Love-« lace, ſi tu ne répares pas l'outrage que tu as « fait à ma parente » ; c'eſt-à-dire ſeulement qu'il auroit voulu ſe couper la gorge avec moi, ſi je n'avois pas été diſpoſé à rendre juſtice à ſa couſine. Tout ce qui me déplaît, c'eſt cette partie de mon ſonge ; car en ſonge même, je n'aime point les menaces ni l'air de contrainte dans ce qui flatteroit le plus mon penchant. Mais qu'en dis-tu ; mon ſonge prophétique n'eſt-il pas bien expliqué ?

Chère & charmante Clariſſe ! quelle ſcène que cette entrevue avec ſon père, ſa mère & ſes oncles ! quels tranſport ! Combien de plaiſir cet heureux jour d'une réconciliation ſi long-temps déſirée ne va-t-il pas faire goûter à ſon cœur tendre & reſpectueux ! Je t'aſſure que je me réjouis moi-même de lui voir tant de reſpect pour eux. C'eſt une conviction pour moi qu'elle n'en aura pas moins pour ſon mari, puiſque l'amour du devoir eſt un & univerſel, lorſqu'il eſt fondé ſur des principes. Tu vois, à préſent,

Belford ; je n'ai pas été ſi b'âmable que tu l'as penſé. Si je ne l'avois pas jetée dans un ſi grand nombre d'embarras, elle n'auroit pu recevoir ni cauſer toute la joie dans laquelle ils vont nager tous enſemble. Ainſi voilà un grand bien, un bien durable qui va naître d'un mal paſſager. Je ſavois qu'ils l'aimoient trop, elle qui fait l'ornement & la gloire de leur famille, pour que cette querelle durât long-temps.

Que ne donnerois-je pas pour lire la lettre d'Arabelle ? Elle a toujours été ſi mortifiée de ſe voir éclipſée par ſa ſœur, qu'elle n'aura pu s'empêcher de mêler un peu de fiel à l'heureuſe annonce de cette réconciliation, & ſon invitation doit être dans un ſtyle de glace. Je brule auſſi de recevoir la lettre que la chère Clariſſe me promet, lorſqu'elle ſera rentrée chez ſon père. Elle me rendra compte apparemment de l'accueil qu'elle y aura reçu.

Cependant il me ſemble qu'en me communiquant le ſujet de ſa joie, ſon ſtyle eſt un peu grave, il me plaît & me chagrine à-la-fois ; mais comme il eſt évident qu'elle m'aime encore, & qu'elle eſpère de me revoir bientôt chez ſon père, elle n'a pu, ſans un peu de ſérieux & ſans quelque embarras, (la chère petite friponne, je la vois rougir) avouer ſon amour,

après

après les petits excès auxquels je me ſuis emporté : & lorſqu'en finiſſant, *je ſuis*, dit-elle, *juſqu'à cet heureux jour, votre, &c. Clariſſe Harlowe ;* n'eſt-ce pas dire, ce ſera votre faute après cela, ſi je ne ſuis pas *Clariſſe Lovelace ?*

O mon cher amour ! ma généreuſe, mon adorable Clariſſe ! que cette divine facilité à pardonner nous fait d'honneur à tous deux ! à moi, pour t'en avoir donné l'occaſion ; à toi, pour la faire tourner ſi glorieuſement à l'avantage de l'un & de l'autre.

(¶) Et ſi tu veux, ma chère bien-aimée, tolérer avec indulgence les imperfections de ton adorateur, & ne pas faire avec lui la femme acariâtre, s'il m'arrivoit, pendant le temps où le changement & la nouveauté auront pour moi un charme invincible, d'être entraîné à quelque écart par l'amour de l'intrigue & des ruſes que mon cœur ſe plaît à former & à ſuivre ; ſi tu veux fermer les yeux ſur les folies de ma jeuneſſe, (c'eſt un temps qui ſera bientôt paſſé) toutes mes erreurs ne ſerviront qu'à augmenter ma tendreſſe pour toi, juſqu'à ce que le temps vienne (& ce temps n'eſt pas éloigné) où je m'élèverai au-deſſus des ſens : alors mon ame, attirée par le charme de ta douce ſociété, mépriſera mes anciennes folies ; & ce qui me paroît

aujourd'hui dans l'éloignement un pénible devoir, deviendra insensiblement mon choix & mon plaisir, & tu verras tout mon bonheur se concentrer en toi. (♭)

*

Mowbray arrive avec tes lettres. Je quitte mon agréable sujet pour en faire succéder un qui me plaira moins, j'en suis sûr. Le dur Mowbray s'est engagé à me tenir compagnie dans mon voyage, & je lui promets de dissiper la rouille & le noir qu'il a contractés près du pauvre malade. Il me dit qu'après avoir respiré l'air entre les gémissemens de Belton & les sermons de Belford, il sera trois jours sans revenir à son état naturel. Il te reproche d'augmenter la foiblesse du pauvre moribond, au lieu de l'encourager à supporter sa destinée.

Je suis fâché que la fermeté lui manque à ce terme inévitable, mais sa maladie a duré long-temps, & l'esprit s'en ressent aussi bien que le corps, comme il te l'a si énergiquement observé lui-même.

*

LETTRE III.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi au ſoir.

J'AI lu ta lamentable lettre, pauvre Belton ! que d'heures vives & joyeuſes nous avons paſſées enſemble ! c'étoit un caractère ſi gai, ſi réſolu. Qui ſe ſeroit attendu à le voir finir par ces foibleſſes & ces terreurs ! Mais pourquoi ne lui remets-tu pas l'eſprit ſur cette rencontre entre lui & ce poltron de Metcalfe ? Il s'eſt toujours conduit en homme d'honneur, & comme j'aurois fait dans les mêmes circonſtances. (¶) Répète-lui ce que je dis là, & qu'il n'a pas été en ſon pouvoir d'empêcher ni de prévoir ce qui eſt arrivé.

Il eſt certaines gens qui ſeront plus ſenſibles à une légère égratignure d'épingle, que ne le ſeroient d'autres à un large coup d'épée. Qui peut empêcher la ſenſibilité de ces individus ſi délicats ? — Metcalfe s'aviſe de ſentir pour ſa ſœur ce que ſa ſœur ne ſent pas elle-même ! Ha ! ſi elle eût demandé la protection & le reſſentiment de ſon frère, c'eût été, ſuivant

la phraſe de Milord, une toute autre affaire. Mais elle-même trouvoit que ſon frère étoit un faquin & un ſot de venir ſe mêler de ſes affaires, ſans en être requis. Tout ce qu'elle déſiroit, c'étoit d'être ſecrètement & décemment pourvue, & que rien ne lui manquât pendant le temps de ſes couches : & elle vouloit tenter le haſard de captiver Belton, & de l'amener à compoſer avec ſa conſcience, & à réparer le paſſé par un mariage, quand le petit étranger ſeroit entré dans le monde. Elle connoiſſoit ce qu'étoit Belton, un garçon des plus faciles & du meilleur naturel. Et vraiment, ſi elle avoit pu réuſſir à le déterminer, peut-être eût-ce été le bonheur de tous deux : il ne ſeroit pas tombé du moins dans les mains de ſon odieuſe Thomaſſine. Mais il faut que ſon imbécille de frère vienne faire là l'officieux & le ſot. C'eſt ſon intervention qui de rien a fait une affaire grave. Et quelles en ont été les ſuites ? Metcalfe lui envoie un défi ; Belton le joint, il le déſarme, il lui donne la vie. Mais l'autre plus ſenſible de la peau que ſenſé de la tête, pour une égratignure qu'il a reçue, s'effraie. Il eſt d'abord ſaiſi d'une peur, enſuite de la fiévre, & il meurt. Voilà toute l'hiſtoire. Qu'eſt-ce que Belton pouvoit faire à cela ? — Mais je

vois qu'une maladie, une longue & ennuyeuſe maladie fait des épouvantails de tout pour un cœur affoibli & languiſſant; & en ce ſens, l'à-propos de Mowbray étoit juſte dans la citation de ces vers de *Nath. Lée* que tu as tranſcrits dans ta lettre. (♭)

La mort par elle-même n'épouvante point un homme raiſonnable: c'eſt une idée fauſſe, quoique tu en puiſſes dire toi & ton auteur; je n'en veux d'autre preuve que tes graves réflexions ſur la répugnance naturelle qui ſe trouve entre la vie & la mort. Pour moi, je t'avouerai ingénument, qu'à tout prendre, ce monde me plaît ſi fort, (quoique je n'aye pas toujours eu lieu de me louer de lui) & que j'ai tant de goût pour les plaiſirs de mon âge, pour mes eſpérances de fortune, & tout nouvellement pour la charmante eſpérance que vient de me donner ma chère, trois fois chère & à jamais chère Clariſſe, que ſi j'étois sûr que l'avenir ne m'apportât aucun événement fâcheux, j'aurois beaucoup de regret, (ou même beaucoup d'effroi, ſi tu veux) de quitter la vie & tous ces biens avec elle: & cependant, au premier appel de l'honneur, il n'eſt point d'homme qui redoute moins la mort que moi. Mais je n'ai ni la volonté ni le loiſir de peſer tes lourds argu-

mens, qu'en gros & comme tu dirois au quintal.

S'il faut te renvoyer tes lettres; ſonge à me les rendre dans quelque temps, c'eſt-à-dire, quand je ſerai marié, ou quand le pauvre Belton ſera à demi oublié, ou que le temps l'aura placé au rang des amis perdus depuis long-temps, & dont le ſouvenir cauſe plus de plaiſir que de peine. Alors je pourrai faire une lecture ſérieuſe de tes lettres, & approfondir ce ſujet autant que tu voudras.

Après mon mariage, ai-je dit? De quel ſon bizarre ce mot étonne mon oreille! Il faut m'armer de patience, & reſter privé de la vue de ma déeſſe, juſqu'à ce qu'elle ſoit chez ſon père. Cependant, comme tu m'aſſures qu'il ne lui reſte que l'ombre de la beauté, j'aurois pris un plaiſir extrême à la voir à préſent, & tous les jours qui s'écouleront encore juſqu'à l'heureux jour, pour avoir la ſatisfaction d'obſerver par quels charmans degrés, le repos de cœur & d'eſprit, la joie de ſe voir réconciliée avec ſes parens, & celle de nos heureuſes noces, vont effacer un paſſé rempli d'orages, & la rétablir dans tout ſon éclat.

*

(¶) LETTRE IV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

ALLONS; à préſent que j'ai le cœur un peu tranquille, je veux bien condeſcendre à te dire un mot de ma penſée ſur quelques autres paſſages de tes lettres.

Je vois que je t'ai obligation, d'avoir fait éviter ma viſite à la chère créature. Les choſes ſont maintenant en ſi bon train, que je ſuis forcé de te pardonner. Autrement tu n'en aurois pas été quitte à ce prix pour ce nouveau trait de déloyauté envers ton chef.

Tu vas continuellement chantant tes louanges, par eſprit de contradiction, pourrois-je dire, & pour ne rien faire comme les autres. Tu te blâmes, mais adroitement & avec le ſoin d'adoucir le reproche pour des qualités que tu voudrois en même-temps qu'on crût dignes d'éloges, & qui paſſent généralement pour l'être.

Par exemple, dans la conduite dont tu te vantes avec tes domeſtiques, tu voudrois paſſer pour un héros d'humanité; & cela au dépens de Mowbray & de moi, que tu repréſentes

comme des deſpotes impérieux au milieu de nos ſerviteurs. Mais tu es toujours malheureux dans tes tentatives de ce genre, & nous qui te connoiſſons, tu ne nous feras jamais prendre pour vertu en toi ce qui n'eſt que l'effet naturel de ton flegme & de ta bizarre conſtitution.

Ne ſais-tu pas, qu'il eſt des hommes qui ont dans leurs manières une dignité naturelle, & qui ſont plus reſpectés avec un ſeul regard que tu ne le ſerois, toi, avec ton ſtyle familier, ou Mowbray avec ſon ton emporté ?

Apprends que je ſuis fait pour le rôle d'un prince : car je ſais récompenſer & punir à propos & avec meſure ; auſſi ſuis-je auſſi bien ſervi qu'homme le ſoit.

L'art de gouverner la claſſe des valets conſiſte plus dans la dignité des regards que dans les paroles, & tu me fais pitié quand je te vois faire conſiſter l'humanité envers tes gens, à te conduire avec eux d'une manière bonne tout au plus pour les maîtres qui ne ſont pas en état de leur payer leurs gages; ou qui leur ont livré des ſecrets, qui divulgués, les mettroient à la merci de ces miſérables.

Moi, qui n'ai jamais rien fait que je rougiſſe d'avouer, qui me pique d'une franchiſe que jamais homme n'a eue, qui ai le courage de

donner à une baſſeſſe ſon vrai nom, quand je ſerois moi-même le coupable, qui, par ma promptitude à me blâmer moi-même, préviens tous les reproches des autres, & qui ne ſuis pas aſſez hypocrite pour ſouhaiter que le monde me croye autre ou meilleur que je ne ſuis; — il m'appartient à moi de faire rentrer d'un coup-d'œil un valet dans ſon devoir, ſi j'en ai le talent; & je n'en garderai jamais un, qui ne ſaura pas m'entendre ſur un ſigne ou un clin-d'œil; qui ne ſera pas tout tranſporté de joie quand je ris, & glacé de terreur quand je fronce le ſourcil. Si pourtant je m'emporte un peu trop loin, j'ai toujours ſoin de récompenſer mes domeſtiques de leur patience à ſupporter mon humeur. Mais pour me pouſſer à cette extrémité, il faut qu'un valet ſoit horriblement imbécille dans des devoirs qui ſont à ſa portée, ou qu'il ſe donne les airs d'être plus ſage que ſon maître, en me diſant qu'il a jugé que le moyen de me ſervir mieux, étoit d'agir contre mes ordres.

Quelque jour je veux joûter avec toi, à qui ſe conduit mieux avec ſes domeſtiques. Et je te convaincrai que ce que tu voudrois décorer du nom d'humanité, ſi on l'employoit indiſtinctement avec tous les caractères, expoſeroit per-

pétuellement aux inconvéniens dont tu te plains, & avec juſtice. Le ſeul homme qui ſoit propre à faire un bon maître, eſt celui qui ſait auſſi bien commander leur attention par un regard, que s'il *prioit* comme toi un domeſtique de faire ſon devoir, ou que s'il parloit *d'écorcher*, *d'aſſommer* comme Mowbray. Car le valet qui eſt accoutumé à ton ſtyle rampant, ſera toujours le maître de ſon maître; & celui qui mérite d'être traité à la Mowbray, n'eſt bon pour ſervir perſonne, & je ne voudrois pas d'un pareil drôle pour étriller mon cheval.

J'entrerai d'autant plus volontiers en lice avec toi ſur ce point, que j'ai la préſomption de penſer que nous n'avons pas, dans aucun de nos poëtes dramatiques, du moins que je me rappelle en ce moment, un caractère de valet de l'un ou de l'autre ſexe, qui ſoit deſſiné avec vérité. Les uns ont un eſprit ſi déplacé; les autres ſont ſi ſots, & quelquefois le même caractère réunit ces deux abſurdités à la fois. De ſales ombres tirées de la lie du peuple, pour faire briller leurs maîtres & leurs maîtreſſes; & quelquefois, ce qui eſt une abſurdité plus choquante, le poëte leur prodigue ſi bien ſon eſprit, qu'il ne lui en reſte plus pour les principanx perſonnages. — De vrais briquets propres

à faire jaillir quelques étincelles ; ou, pour varier la métaphore, de vraies pierres à aiguiſer l'eſprit, qui reſteroit enfoui ſans eux. — Ou bien des machines dans le goût de celles des anciens poëtes, (pour ne rien dire du monologue, encore moins naturel,) qui viennent au ſecours d'une triſte pièce, qui ſont là pour amener un éclairciſſement néceſſaire, & épargner au poëte l'embarras de méditer plus profondément pour trouver de meilleurs moyens de filer & de dénouer ſon intrigue.

Une choſe dont je ſuis perſuadé, quelque jugement qu'on porte de la méthode que je pratique avec mes domeſtiques ; c'eſt que tu retireras du fruit de ma théorie, quand nous viendrons à controverſer ſur ce point. Je te convaincrai que les élémens dramatiques & naturels d'un bon ſerviteur, doivent être la fidélité, le ſens commun, une prompte obéiſſance, & un reſpectueux ſilence ; que dans ſon état, l'eſprit ſeroit impertinence, excepté avec ſes pareils ; qu'il ne doit jamais s'ingérer de donner ſon avis : que s'il ſe haſarde à faire quelques remontrances contre un ordre déraiſonnable, ou qui lui paroît tel, il doit le faire avec un humble reſpect, & bien choiſir ſon temps. Mais la plupart des pièces que j'ai vues, où les

valets ſont introduits comme des caractères eſſentiels à la pièce, & pour y faire un rôle étendu ou important, (ce qui eſt déjà à mon avis, un défaut,) donnent de ſi abſurdes leçons à la galerie de la livrée, que je ne ſuis point du tout ſurpris que nous ayons ſi peu de bons domeſtiques, parmi ceux qui ſuivent leurs maîtres ou maîtreſſes au ſpectacle. Et alors quelle déplorable figure fait un poëte qui décèle ainſi au public ſon défaut de génie, en s'abaiſſant au beſoin de fortifier les applaudiſſemens des clameurs confuſes de la livrée.

Mais je veux réſerver ce ſujet pour un temps plus convenable; je veux dire, attendre le temps heureux où mes noces avec ma Clariſſe m'obligeront de groſſir mon train, & par conſéquent d'examiner de plus près les qualités de mes gens.

Quoique j'aie la plus haute opinion poſſible de la généroſité de ma chère Miſs Harlowe, je jure que je ne peux expliquer cet agréable changement, qui s'eſt fait dans ſon caractère, que d'une ſeule manière! ſur mon honneur, ſur ma vie, Belford, je ſuis réellement perſuadé, en raſſemblant toutes les circonſtances, que la chère créature ſe trouve, à ſa grande

ſurpriſe, dans l'état où je la ſouhaitois ſi ardemment; & que c'eſt là le motif qui l'a fait à la fin pencher à ma faveur, afin de pouvoir ſe montrer plus décemment dans ſon nouvel état, quand elle ſera dans la maiſon de ſon père.

Si ma conjecture eſt juſte, voilà ſes évanouiſſemens, ſes foibleſſes expliquées à merveille; & il n'eſt pas ſurprenant que cette chère perſonne, ſi novice dans ces ſortes de cas, n'ait pas ſu pendant un certain temps, à quoi attribuer ſes fréquentes indiſpoſitions. Si elle en eſt là, oh comme je me moquerai de toi! &, (quand je ſerai sûr de la poſſeſſion de ſa perſonne) de la chère novice elle-même, en voyant tous ſes mortels chagrins aboutir à un bel enfant; que j'aimerai plus que tous les petits chérubins & ſéraphins qui pourroient naître après lui; en vînt-il un auſſi grand nombre que j'en ai vu dans mon ſonge, qui m'en a fait voir autant qu'en pouvoit tenir, & bien preſſés, un vaſte eſpace de firmament.

Je n'ouvrirai qu'en tremblant ta prochaine lettre, dans la crainte qu'elle ne m'apporte la nouvelle de la mort du pauvre Belton. Cependant, puiſqu'enfin il n'y a point de reſſource. — Mais que pourrois-je dire? — ſinon qu'il ſeroit à déſirer que le malheureux fût mieux pré-

paré ? — Mais ne crois pas non plus que ton lourd ſermon m'affecte autant que tu pourrois t'en flatter.

J'enfermerai ici tes papiers. Tranſcris-les pour moi, ou renvoie-les moi. Il y a certaines réflexions auxquelles un mortel ne doit pas éviter de donner un peu d'attention dans un temps fait pour elle : & tu parois t'être fortement appeſanti ſur ce ſujet révoltant. — Mais je veux finir ici, pour ne pas devenir trop ſérieux.

Ton laquais eſt venu il y a environ une heure me demander mes ordres. J'eſpère donc que tu auras cette lettre demain de grand matin : & ſi tu peux me donner quelques nouvelles, n'y manque pas. Je prendrai encore une ou deux heures de plus pour les attendre. Cependant, il faut que je ſois rendu chez Milord demain au ſoir, fût-ce à minuit.

Ton domeſtique me dit que notre pauvre ami eſt dans le même état où Mowbray l'a laiſſé.

Croirois-tu que ce faquin de Mowbray eſt comme fâché de voir que je ſois ſi près d'être heureux avec Miſs Harlowe ! — Eh vraiment, Belford, je ne ſais trop que penſer pour moi-même, à préſent que ce fruit eſt à la portée

de ma main. — Mais qu'importe. En dépit de tout ce qui peut arriver, je veux tenir à ma parole; car je ſens que je ne peux vivre ſans elle. (♭)

(¶) LETTRE V.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, à 3 heures.

JE vais reprendre mon récit où je l'ai laiſſé dans ma dernière. Auſſitôt que je vis Mowbray à cheval, je retournai auprès du pauvre Belton. Je le trouvai dans une de ces affreuſes angoiſſes qui ſuivent ordinairement ſon réveil.

Le docteur ne tarda pas à venir; & je fus très-affecté de la ſcène qui ſe paſſa entre lui & ſon malade.

Le pauvre mourant débuta par lui demander d'un ton d'impatience & de mélancolie profonde, ſi rien, rien au monde ne pouvoit le ſauver?

Le docteur ſecouant la tête lui répondit qu'il le craignoit beaucoup. — Je ne *peux* mourir, reprit le pauvre Belton; je ne peux me faire

à l'idée de mourir. Je demande abſolument à vivre quelque temps. Si l'on pouvoit ſeulement me délivrer de ces horribles douleurs que je ſens à l'eſtomac & à la tête. Ne pouvez-vous donc rien me donner pour me faire durer encore une ſemaine, une ſeule ſemaine, dans un état ſupportable ; afin que je puiſſe retrouver un peu de force, & mourir en homme, ... s'il faut abſolument que je meure ?

Mais, docteur, je ſuis encore jeune ; dans la fleur de l'âge : — un médecin a bien des reſſources avec un jeune ſujet. Ne pouvez-vous rien, abſolument rien pour moi, docteur ?

Hélas, Monſieur, répondit le médecin, il y a long-temps que vous êtes en langueur. Je crains, je crains bien que la médecine n'ait aucun ſecours à vous offrir.

Cette réponſe lui a fait perdre patience. Eh qu'eſt-ce donc que votre art, Monſieur ? — Depuis douze mois entiers que je ſuis entre vos mains une machine paſſive, ſur laquelle ſe ſont exercés à leur gré vos gens de la faculté. Je crois vraiment, que ſi je n'avois pas tant avalé de vos méchantes drogues, je ne ſerois pas aujourd'hui où j'en ſuis. — Et qui diable pourroit reſpecter des médecins, dont tout l'art ſe réduit à nous amuſer de belles eſpérances, tandis

tandis qu'ils ne font qu'aider à notre deſtruction ? Et qui ne ſavent rien. Non, pas un de vous ne ſait rien que par conjectures.

Monſieur, continua-t-il, (d'un ton violent, & d'une voix plus forte, & avec plus de liaiſon dans les idées, qu'il n'en avoit montré pluſieurs heures auparavant,) ſi vous m'abandonnez, je vous abandonne auſſi, moi. — La ſeule partie honnête & certaine de l'art de guérir, c'eſt la chirurgie. Un bon chirurgien vaut mille de vos médecins. Je me ſuis vu plus d'une fois dans les mains des chirurgiens, & j'ai toujours eu lieu de faire fonds ſur leur habileté. — Mais votre art, Monſieur, qu'eſt-ce que c'eſt ? des opiats, & puis des opiats ; des potions & puis des potions, lourdes comme le plomb ; des lavages, & ſans ceſſe des lavages, juſqu'à ce que vous ſoyez venus à bout de détruire d'abord l'appétit, & enſuite la conſtitution, lorſqu'on vous appeloit pour la réparer.

J'avois autrefois un camarade, — (mon cher Belford, tu as connu l'honnête Blomer.) — Il auroit fait un des jolis médecins de l'Angleterre, s'il avoit pu ſe modérer ſur deux excès, le vin & les femmes. Il avoit coutume de me dire qu'il n'y avoit rien de plus dans l'art des médecins qu'une vaine charlatanerie, bonne

pour filouter l'argent du public. Et que le plus habile en conjectures étoit le plus habile médecin. Et j'étois accoutumé auſſi à le croire. Cependant par un fol amour pour la vie & par une crainte outrée de la mort, dès que nous ſommes pris de mal, nous n'avons rien de plus preſſé que de vous appeler ! Et vous, que faites-vous autre choſe, en venant nous viſiter » que de nourrir nos maladies, & de pygmées qu'elles étoient en faire des géans. — A la fin quand vous êtes las & honteux d'écrire d'inutiles ordonnances, & que l'eſtomac ruiné par vos drogues empoiſonnées ne peut plus ſupporter ſes alimens naturels, vous venez en rampant avec un viſage grave, dire au patient d'un ton doucereux : *hélas ! j'ai bien peur que la médecine ne puiſſe plus rien pour lui !* — je le crois bien, quand votre médecine a conduit juſqu'aux bords du tombeau le pauvre malheureux qui avoit placé ſa confiance dans vos maudits lavages, & dans ces trompeuſes eſpérances dont vous le berciez.

Le docteur étoit tout décontenancé ; il ſe contenta de répondre : « s'il étoit en notre pouvoir de changer l'homme mortel en être immortel, & que nous refuſaſſions de le faire, tout ce que dit Monſieur pourroit être fondé. »

Je fis des reproches au malade : & cependant je cherchai à l'excuſer auprès de ſon médecin. Mourir, cher docteur, lorſque, comme mon pauvre ami, nous déſirons tant de vivre, c'eſt une triſte choſe. Nous ſommes portés à trop eſpérer, ſans conſidérer que les ſemences de mort ſont cachées dans notre ſein à l'inſtant même où nous naiſſons ; elles croiſſent avec nous, juſqu'à ce qu'à la fin, comme les herbes malfaiſantes, elles ayent étouffé la tendre fleur de la vie qui décline à proportion qu'elles grandiſſent. Nous devons donc commencer de bonne heure à étudier la force de notre conſtitution, afin de déraciner par la tempérance, les ronces ſtériles que le ſol aime à produire ; ou du moins de les réprimer à meſure qu'elles s'élèvent. Il ne faut pas, quand la fleur ou la plante eſt flétrie dans la racine, & que l'herbe nuiſible eſt dans ſa pleine vigueur, s'attendre que l'art médical puiſſe rétablir l'une ou détruire l'autre, qui, comme je l'ai dit, s'y eſt en quelque ſorte incorporée dès ſa naiſſance.

Je ſais, mon bel ami, que tu vas dire : voilà vraiment de jolies phraſes ; mais l'allégorie n'en eſt pas moins juſte, & tu ne m'as pas encore entièrement guéri du ſtyle métaphorique.

C'eſt la vérité Monſieur, dit le docteur,

& votre métaphore eſt bien propre à éclaircir la choſe. Je ſuis bien fâché de ne pouvoir rien pour ſauver Monſieur. Mais je ne peux que lui recommander la patience, & une diſpoſition d'ame plus conforme à ſon état.

Fort bien, Monſieur, répliqua le pauvre malade avec colère, chagrin contre le docteur, mais encore plus tourmenté de l'idée de la mort; vous allez peut-être recommander qu'on faſſe venir l'homme qui ſuit immédiatement le médecin, quand celui-ci eſt à bout; & ſans doute vous m'enverrez votre frère pour prier à mes côtés, & demander pour moi ces vertus que vous me ſouhaitez.

Il paroît que ce médecin a un frère eccléſiaſtique dans le voiſinage.

Je fus ſincèrement affecté de voir cet honnête homme ſi maltraité, & j'en fis reproche à Belton, après qu'il fut ſorti. Mais ſon impatience continua: on ne lui refuſeroit peut-être pas, dit-il, la liberté de dire ſa penſée à un homme qui avoit reçu de lui tant de guinées pour ne faire aucun bien, ou pour aggraver le mal, & qui n'avoit jamais eu la délicateſſe de refuſer ſes honoraires, quoiqu'il sût bien, pendant tout le temps de ſes viſites, qu'elles ne lui étoient d'aucun ſecours.

Il paroît que le docteur, quoique riche, eſt noté pour un homme avide d'honoraires. Le pauvre Belton continua de déclamer ſur le même ton contre le ſalaire exorbitant des médecins anglais; ſi on le compare à celui dont ſe contentent les médecins les plus célèbres des pays étrangers. Mais le pauvre malheureux! il reſſemble aux Turcs qui jugent leur général par les ſuccès. Il étoit hors de lui à l'idée qu'il falloit mourir. Il auroit baiſé les pieds du docteur, & lui auroit donné trois fois davantage, s'il avoit pu en tirer quelques eſpérances d'en revenir.

Néanmoins il faut convenir que ces Meſſieurs de la faculté, (ſans parler de leurs principes de corps & de leur homicide reſpect pour le plus ignorant confrère, s'il eſt le plus ancien, ou le plus en vogue,) devroient être plus modérés ſur l'article des honoraires, ou ſe donner plus de peines pour les mériter: en général, ils entrent dans la chambre d'un malade, lui tâtent le pouls, font quelques queſtions à la garde, examinent la langue du patient, & peut-être ſon urine; enſuite s'aſſeyent, prennent un air pédanteſque, & écrivent leur ordonnance. L'honoraire doré trouve toujours leur main ouverte, & ils s'enfuient comme ſi la

peſte étoit dans la chambre du malade. Ils courent ainſi de malade en malade, s'ils ſont bien en vogue, s'eſtimant à proportion des viſites qu'ils entaſſent dans une matinée, & du peu de temps que chacune leur coûte. Ils rentrent chez eux pour dîner & décharger leur poches; puis ils reſortent pour les remplir de nouveau. C'eſt ainſi qu'en très-peu de temps ils amaſſent de groſſes fortunes. Car, comme diſoit Ratcliffe à la première nouvelle qu'il reçut d'une perte conſidérable qu'il venoit d'eſſuyer: « c'eſt l'affaire de monter une centaine d'eſcaliers « pour la réparer. »

La ſœur de Belton lui avoit déjà propoſé plus d'une fois de faire venir un miniſtre: mais il diſoit toujours qu'il ne pouvoit ſouffrir cette idée, & qu'il étoit certain de mourir une heure ou deux après ſon arrivé. Il vouloit encore, contre toute probabilité, s'obſtiner dans l'eſpoir d'en réchapper, & il demandoit ſouvent à ſa ſœur, ſi elle n'avoit pas vu des malades auſſi déſeſpérés qu'il pouvoit l'être, qui abandonnés de tout le monde, en étoient revenus comme par miracle.

Il eſt vrai, lui répondit-elle, en ſecouant la tête; mais s'étant une fois aviſée d'ajouter que c'étoit dans des maladies aigues, & qui

avoient une criſe : il la traita de fille *logée à la petite eſpérance, bonne pour conſoler Job ;* & lui enjoignit de ſe taire ſi elle n'avoit rien de mieux à dire, & qui convînt mieux à l'oreille d'un malade. Cependant le pauvre malheureux n'a pas lui-même plus d'eſpérance que les autres ; on le voit aſſez à ſon découragement & à ſes angoiſſes ; il lui en eſt ſurvenu un accès des plus terribles, quelque temps après que le médecin fut ſorti.

Mercredi, à 9 heures du ſoir.

Le pauvre miſérable a été dans les convulſions, dans les convulſions les plus affreuſes pendant plus d'une heure... O Dieu ! Lovelace, quelle horrible choſe que la mort ! Oh oui, bien horrible ! — Je voudrois que tu euſſes été là ! Ce n'eſt pas ſeulement la vue d'un ami ſouffrant qui nous affecte ; mais comme la mort eſt notre commun partage, nous voyons dans ſon agonie le tableau de l'état où nous ſerons un jour nous-mêmes. Il me ſemble qu'on m'a jeté ſur le corps un baquet d'eau glacée, ou que j'ai été ſaiſi d'un violent friſſon de fiévre. — J'ai été forcé de ſortir ; & j'écris ſans trop ſavoir ce que j'écris. — Que je voudrois que tu fuſſes ici !

J'étois ſorti, ne pouvant reſter plus long-temps; mais je ne ſuis pas plus tranquille ſeul, & il faut que je retourne auprès de lui.

A 11 heures.

Le pauvre Belton! — Il s'en va rapidement. — Cependant il s'eſt bien apperçu que j'étois rentré. — Il n'a que trop de connoiſſance, le pauvre malheureux! Il a, me dit-il, quelque choſe à me révéler qui lui pèſe ſur la conſcience, & qui eſt la plus méchante action de ſa vie; plus méchante, dit-il, que toutes celles que nous connoiſſons de lui. — Il faut qu'elle ſoit bien méchante, en effet. Il a ordonné à tout le monde de ſortir; mais à l'inſtant même il a été ſaiſi d'une autre convulſion, avant qu'il eût pu me rien dire. Elle dure encore, & je l'ai laiſſé luttant entre la vie & la mort; mais je vais rentrer.

A une heure après-minuit.

Tout va bientôt finir pour lui! Pauvre, pauvre ami! Il eſt ſorti de ſa bouche quelques mots ſur ce qu'il vouloit révéler; mais ſans liaiſon, & interrompu par la toux & les ſecouſſes des convulſions.

C'eſt quelque choſe de grave ; le ciel ait pitié de lui ! autant que j'ai pu le recueillir de ſes demi-mots. — Hélas, Lovelace ! je crains, je crains qu'il ne ſoit entré *trop tôt* en poſſeſſion de l'héritage de ſon oncle.

Si un homme étoit pour toujours vivre, on pourroit lui pardonner davantage quelque tentation de faire des baſſeſſes, pour ſe procurer plutôt une aiſance, une opulence qui alors ſeroit éternelle. Mais s'abandonner à une lâche noirceur, pour l'intérêt de dix, vingt ou trente miſérables années de vie ! — Cela vaut-il un crime ? ſans compter les tourmens du remords pendant tout ce temps ; & lorſqu'il eſt arrivé au terme, ſes accablantes réflexions ſur le paſſé ! au moment où toutes les illuſions s'évanouiſſent, où le néant de tout ſe manifeſte ! où tout ce qui le charmoit, lui devient le plus odieux. Sans pouvoir ſe repoſer ſeulement ſur une ſeule penſée, (comme l'a répété vingt fois notre pauvre ami,) qui ne porte avec elle le reproche & l'angoiſſe ! — Entendre le pauvre malheureux ſouhaiter de n'être jamais né ! l'entendre implorer le néant après la mort ! O Dieu ! quelle horreur !

D'après ce que j'ai pu ſaiſir de ſes monoſyllabes, je tremble pour ſon ſort. Point de pardon,

point de grâce pour moi, répète-t-il! je n'en peux eſpérer.

J'eſpère moi faire un ſérieux uſage de cette leçon. Ris de moi, ſi tu veux; mais jamais dorénavant, jamais je ne me permettrai les libertés que j'ai priſes, & toutes les fois que j'en ſerai tenté, je ſongerai à l'agonie de Belton mourant, & à ce que pourroit être la mienne.

Jeudi, à 3 heures du matin.

Il eſt maintenant à ſon dernier ſoupir. — Le râle dans la gorge! des convulſions preſqu'à chaque minute. Dans quelle horreur eſt tout ſon être! Ses yeux ſont obſcurs comme une glace ternie; ils ne roulent plus dans l'égarement! ils ſont immobiles & fixes; ſon viſage eſt en contraction & défiguré, ſes joues pendantes, ſes ſourcils droits & hériſſés, ſon front ſillonné de rides, & ſa face paroît avoir le double de ſa longueur! Non ce n'eſt pas là le viſage de Belton, de ton Belton, de mon Belton, que nous voyions avec tant de plaiſir à table au milieu de nos joyeux feſtins, où nous comparions enſemble nos aventures; & ces tours de libertinage qui pourront un jour être produits entre nous, & nous faire pouſſer des gémiſſemens, tels que ceux que je l'enten-

dois pouſſer, il n'y a que quelques heures; c'eſt-à-dire, lorſqu'il lui reſtoit encore la force de gémir. — Mais maintenant ſa voix ne s'entend plus; ce n'eſt plus qu'un murmure ſourd, concentré & qui expire; ſes yeux mêmes n'expriment plus rien : & cependant, choſe étrange! comment ſe fait-il que ſon lit tremble & s'agite ſous lui, comme le berceau d'un enfant ?

A 4 heures.

« Hélas! il eſt parti! Ce gémiſſement, ce « douloureux gémiſſement a été le dernier « adieu de l'ame en ſe ſéparant de ſon corps! « L'ame luttant encore dans ſes liens, a dit un « long adieu à ſa chère demeure. Elle s'eſt « enfuie; hélas! en quel lieu ? » (*)

De ce moment tout eſt fini pour lui! Pauvre, pauvre Belton! Tu ſais à préſent ſi la grandeur de tes crimes excédoit celle des miſéricordes du ciel! A préſent la tâche & les ſoins de tous ceux qui t'entouroient ſont finis. — A préſent tes amis, pauvre Belton, ont vu le dernier de tes maux dans cette vie! Tu es affranchi de ces inſupportables tourmens de corps & d'eſprit! Puiſſent tes ſouffrances & ton repentir ſuffire à expier tes offenſes! Puiſſes-tu être heureux pendant

(*) Vers Anglais.

l'éternité ! On nous dit que Dieu ne déſire point la mort de l'ame du pécheur : & il eſt certain que ton repentir a été profond ! J'eſpère que n'ayant pas été retranché des vivans par l'épée de l'amitié outragée que tu avois provoquée plus d'une fois (la plus terrible des morts après le ſuicide, parce qu'elle ne laiſſe pas le temps de ſe repentir,) c'eſt un gage de la divine miſéricorde que ta pénitence a été acceptée, & que ta longue maladie & l'affreuſe agonie qui l'a terminée ſeront ta ſeule punition.

Je voudrois bien, ah ! je voudrois bien que nous euſſions pu appercevoir un rayon de conſolation, pénétrer la triſte nuit de ſon ame avant qu'il nous quittât. — Mais tous ſes momens, hélas ! juſqu'à ſon dernier ſoupir, n'ont été qu'horreur & confuſion ! Et toute ma crainte vient de ce que pendant les quatre derniers jours de ſa vie, il n'a jamais pu ſe perſuader qu'il mourroit, quoiqu'il déclinât viſiblement depuis quelques mois. Rempli de cette préſomptueuſe idée, il étoit trop peu diſpoſé à ſe préparer ſérieuſement pour un voyage, qu'il eſpéroit bien n'être pas obligé d'entreprendre ſitôt ; & lorſqu'il a commencé à craindre de ne pouvoir l'éviter, ſon impatience, ſes terreurs & ſes appréhenſions ont trop peu montré de cette confiance & de

cette réſignation qui laiſſent aux amis du mourant, comme au mourant lui-même, les idées & les réflexions les plus conſolantes. Mais il nous faut abandonner le pauvre Belton à cette miſéricorde dont nous avons tant beſoin tous. Pour moi, (quelque parti que vous preniez, Lovelace, vous & le reſte de la confrairie,) je ſuis réſolu de faire mes efforts pour commencer à me repentir de mes folies; tandis que ma ſanté eſt dans ſa vigueur, que ma raiſon & mes facultés ſont ſaines, & qu'il eſt en mon pouvoir d'offrir quelque eſpèce de réparation la plus complète & la plus égale à l'outrage, qu'il m'eſt poſſible de faire aux perſonnes que j'ai offenſées ou écartées de la vertu. Faites-vous un faux point-d'honneur d'affecter en apparence de faire peu de cas de ma réſolution; comme vous n'êtes pas de la claſſe des ſots abandonnés & ſtupides, qui s'efforcent de méconnoître l'exiſtence d'un état futur qui nous épouvante, je ſuis ſûr que vous me juſtifierez dans le fond de vos cœurs, ſi vous ne ſuivez pas mon exemple : un jour viendra où vous ſouhaiterez vous être unis à moi dans la même réſolution, & où vous confeſſerez qu'elle étoit plus raiſonnable que vous ne voulez peut-l'avouer aujourd'hui.

Jeudi matin, à 7 heures.

On me remet votre lettre ; vous me preſſez de vous écrire avant que vous partiez pour Berks. Je vais donc terminer par quelques lignes ſur le ſeul objet de votre lettre que je puiſſe toucher en ce moment. Je veux dire cette lettre de la jeune dame dont vous m'envoyez copie.

Le beſoin de ſommeil, & la triſte ſcène que j'ai toujours préſente devant mes yenx, me rendent entièrement incapable d'expliquer en aucune manière ſon étrange contenu. Votre joie va juſqu'aux tranſports. Vos tranſports ſont juſtes, ſi vos conjectures le ſont ; & je ne voudrois pas vous enlever votre joie ; mais je dois dire que cela me confond d'étonnement.

Sûrement, Lovelace, cette ſurprenante lettre ne peut être une invention de votre main, forgée dans quelque vue ſecrète & pour m'en impoſer. D'ailleurs le ſtyle réſiſte à cette ſuppoſition ; quoique tu ſois d'un autre côté un parfait Protée qui ſait prendre toutes les formes.

Je n'ajouterai que deux mots, pour exiger que tu me renvoyes celle-ci ; & te dire que je ſuis, en faiſant des vœux pour ton bien,

Ton véritable ami, BELFORD. (b)

⁂

(¶) LETTRE VI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi matin, 24 Août.

TON laquais a fait grande diligence, & j'ai reçu ta lettre de ſi bonne heure que j'ai la faculté de pouvoir jeter quelques lignes ſur quelques-uns de ſes paragraphes. J'en ai lu un ou deux paſſages à Mowbray, & nous nous réuniſſons tous deux à convenir que tu es un maître conſommé dans le *lamentable.*

Pauvre Belton ! que tes derniers combats ont été affreux !.... J'eſpère néanmoins qu'il eſt heureux. Je l'eſpère avec d'autant plus de confiance, qu'il paroît que le ciel a voulu lui faire ſubir une fin ſi cruelle pour la faire ſervir d'avertiſſement pour toi. Si elle fait ſur ton ame l'effet que tu dis qu'elle y produira, quelle foule de méchancetés elle préviendra ! quel bien elle fera ! Combien de pauvres malheureuſes ſe réjouiront de la cauſe, (ſi elles en ſont inſtruites,) quelque triſte qu'elle ſoit par elle-même, qui leur procurera une compenſation des torts qu'il leur auroit fallu ſans cela dévorer en ſilence ! Mais, mon

ami, quoique la mort de ton oncle t'ait mis dans l'opulence, es-tu bien sûr que l'accompliſſement d'un pareil vœu ne te ruinera pas de fond en comble ?

Tu dis que je peux rire de toi, ſi je veux. Point du tout, Belford : ce n'eſt pas moi qui trouverai ce ſujet riſible. Et je ſuis ſincèrement affligé de la perte que nous avons tous faite dans le pauvre Belton. Lorſque je ſerai un peu tranquille, & que j'aurai du loiſir pour conſidérer la vanité de tous les objets de ce bas monde, (ſujet qui de temps à autre revient m'importuner malgré moi, même dans mes heures les plus folles,) il eſt aſſez probable que nous pourrons nous entretenir fort ſérieuſement enſemble ſur ces matières ; & ſi tu n'as trop les devants ſur moi dans la carrière du repentir où tu commences à entrer, je veux que nous y marchions de front tous les deux. Si tu as déjà fait du chemin, j'eſpère du moins que tu ne ſeras pas encore aſſez loin pour que je te perde de vue : car c'eſt un voyage pénible & plein de montagnes. Je pourrai d'abord en partant te voir déjà bien éloigné ; mais comme ton individu eſt beaucoup plus lourd & plus épais que le mien, j'eſpère que ſans beaucoup haleter ni ſuer, & gardant ſeulement un bon pas, je ſerai en état de t'atteindre.

En

En attendant voilà ta lettre ; ſuivant ton déſir. Je ne voudrois pas pour rien au monde la garder dans ma poche à préſent, ni la relire une fois de plus.

Je pars ſans avoir vu ma belle. Je ſuis un ſot de m'être tant preſſé de lui répondre, & de lui promettre de ne pas approcher d'elle, que lorſque j'irai la joindre dans la maiſon de ſon père: car, comme elle eſt encore chez Smith, & que je ſuis ſi près d'elle, quel mal pourroit faire une ſeule, une courte viſite ?

J'ai envoyé, il y a deux heures environ, Will, ſavoir de ſes nouvelles, & lui préſenter mes reſpectueux hommages.

Combien j'adore cette charmante créature ! Je ſuis prêt à croire mon valet plus heureux que moi ; lui qui a eu l'avantage de monter ſon eſcalier, & de poſer le pied ſur le ſeuil de ſa chambre.

Mowbray & moi, nous verſerons en route une larme enſemble à la mémoire du pauvre Belton. Je dis en route, car quand nous ſerons au château de Milord, & que je communiquerai à lui & à mes couſines la lettre de la chère perſonne, nous ſerons dans des tranſports de joie qui nous feront oublier toute idée triſte, tout fâcheux ſouvenir. A préſent l'eſpérance de

ma famille, pour ma converſion, (un point qu'ils ont tous tant à cœur,) va revivre. C'eſt un article de foi pour eux, qu'une fois marié, le repentir & la mortification ſuivront néceſſairement.

Ni Mowbray, ni moi, n'acceptons ton invitation *verbale* aux funérailles. Nous n'aimons point ces odieuſes cérémonies. Et quant au reſpect qu'on croit montrer pour la mémoire d'un ami décédé en l'accompagnant au tombeau, pourquoi irions-nous par notre conduite cenſurer ceux qui ont amené la mode de laiſſer cet appareil à des mercenaires qu'ils louent & payent à cet effet.

Adieu! conſole-toi. Tu ne peux plus rien maintenant pour le pauvre Belton, quand tu hurlerois ſur ſa perte d'ici à la fin de tes jours. (b)

LETTRE VII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi, 28 *Août.*

J'ASSISTAI jeudi l'après-midi à l'ouverture du teſtament du pauvre Belton; où je ſuis nommé ſeul exécuteur, avec un legs de cent

guinées, que mon deſſein eſt d'abandonner à ſa malheureuſe ſœur, parce que je ne trouve pas qu'il l'ait aſſez bien traitée. Il te laiſſe à toi, à Tourville, à Mowbray & à moi 20 guinées, pour en acheter une bague que nous porterons en mémoire de lui.

Après avoir donné quelques ordres qui regardoient les funérailles, je partis vers le ſoir; mais je n'arrivai que jeudi fort tard à la ville; & les fatigues que j'avois eſſuyées pendant pluſieurs jours & pluſieurs nuits, me rendant le repos abſolument néceſſaire, & me trouvant dans un excès d'abattement, (que je ne pouvois vaincre, Lovelace,) je me contentai de faire demander des nouvelles de Miſs Harlowe, & de la faire aſſurer de mon reſpect. Mde. Smith, à qui mon laquais parla, me fit dire qu'elle étoit bien aiſe de me ſavoir de retour, parce que la chère dame étoit plus mal que jamais.

Il m'eſt impoſſible d'expliquer ce qu'elle vous écrit; ou de le concilier avec les faits que j'ai à vous communiquer.

J'étois hier, (vendredi,) chez Smith, dès ſept heures du matin. Miſs Harlowe venoit de ſortir, dans une chaiſe à porteurs, pour ſe rendre aux prières de St. Dunſtan. Elle étoit trop mal pour aller les chercher dès ſix heures à

l'égliſe de Coventgarden, & Mde. Lowick l'avoit ſoutenue juſqu'à la chaiſe. Elles avoient cherché à la diſſuader de ſortir ; mais elle répondit que c'étoit peut-être la dernière fois qu'elle ſeroit en état de le faire. Mde. Lowick étoit allée devant à pied, dans la crainte qu'elle n'eût beſoin de ſecours à l'égliſe.

Mde. Smith me dit qu'elle avoit été ſi bas mercredi au ſoir, qu'elle avoit demandé les ſecours de la religion. Ils lui furent adminiſtrés par le miniſtre de la paroiſſe, qu'elle pria inſtamment de l'aider dans ſes ſérieux & importans préparatifs. Cet honnête eccléſiaſtique le promit. Il revint en effet le lendemain s'informer de ſa ſanté, & il fut admis auſſitôt. Il paſſa une demi-heure avec elle, & en deſcendant il dit, en détournant le viſage & d'une voix affoiblie par ſon chagrin : Mde. Smith, c'eſt un ange que vous avez chez vous ; je la verrai auſſi ſouvent qu'elle le déſirera, ou que je croirai lui faire plaiſir.

Elle attribue l'augmentation de ſa foibleſſe aux fatigues que vous lui avez cauſées, & à une lettre qu'elle a reçue de ſa ſœur, à laquelle il paroît qu'elle a fait réponſe le même jour.

Mde. Smith me dit qu'il étoit venu la veille deux perſonnes, l'une le matin, & l'autre le ſoir,

pour s'informer de ſa ſanté, & qu'elles paroiſſoient envoyées par ſa famille ; mais qu'elles n'avoient pas demandé à la voir, & que leur principale curioſité étoit tombée ſur les perſonnes dont elle reçoit des viſites, moi principalement ; (quelle pouvoit être leur vue ?) ſur ſa manière de vivre, ſa dépenſe ; & que l'une des deux s'étoit montrée fort empreſſé de ſavoir comment elle y pouvoit fournir. Mde. Smith répondit, ſuivant la vérité, qu'elle avoit été obligée de vendre quelques-uns de ſes habits, & qu'elle étoit à la veille d'en vendre d'autres ; ſur quoi l'étranger, qui avoit l'air d'un honnête homme, âgé & de fort bonne mine, dit à Mde. Smith, en levant les mains au ciel : « Grand « Dieu ! quelle triſte nouvelle pour quelqu'un ! « Je crois que je ferai mieux de n'en pas parler. » Mde. Smith le pria au contraire de ne rien diſſimuler, de quelque part qu'il fût venu. Il ſécoua la tête : « ſi elle meurt, reprit-il, le « monde perdra ſa fleur, & la famille dont « elle eſt ſortie ne ſera plus qu'une famille com- « mune. » Cette expreſſion de cet honnête homme me plaît. (*)

(*) C'eſt un homme envoyé par le couſin Morden, comme on le verra, Lettres XXXVI & XL de ce vol.

Vous ne ſerez pas fâché de ſavoir comment elle a paſſé ſon temps pendant que vous l'avez forcée de quitter ſon logement pour vous éviter. Mde. Smith m'a raconté que lundi matin, lorſqu'elle ſortit pour la première fois, elle étoit d'une extrême foibleſſe, & qu'en deſcendant l'eſcalier, pour ſe rendre au caroſſe avec ſa garde, elle pouſſoit de profonds ſoupirs. Elle dit au cocher, qui étoit loué pour tout le jour, de la conduire où il voudroit, pourvu qu'elle y put reſpirer l'air. Il la mena à Hamſtead, & enſuite vers Highgate. Se trouvant extrêmement foible, elle s'y arrêta & fit un léger déjeûner. Enſuite étant rentrée dans ſa voiture, elle ſe promena lentement juſqu'à midi, qu'elle s'arrêta dans une hôtellerie de Muſwell-Hill, pour s'y faire préparer à dîner. Elle y demanda une plume & de l'encre, & pendant deux heures elle ne ceſſa point d'écrire. On lui ſervit quelques mets, dont elle s'efforça de goûter; mais ſon appétit étoit perdu, dit-elle, tout-à-fait perdu. Elle ne put rien prendre, elle reprit ſa plume pendant trois heures entières, après leſquelles ſe trouvant appeſantie, elle s'aſſoupit quelque temps dans un fauteuil. A ſon réveil, elle ordonna au cocher de la reconduire doucement à la ville, chez une amie de Mde. Lowick, où cette ver-

tueuſe veuve lui avoit promis de ſe trouver. Mais ſe ſentant fort mal, elle prit la réſolution de retourner aſſez tard à ſon logement, quoiqu'elle eût appris de la veuve que vous y aviez paru, & qu'elle eût ſujet d'être choquée de votre conduite. Il lui paroiſſoit, diſoit-elle, impoſſible de vous éviter. Elle craignoit de n'avoir plus que deux heures à vivre, & l'impreſſion que votre vue feroit ſur elle, étoit capable de la faire mourir à vos yeux.

Elle retourna donc chez Smith, qui lui fit lever pluſieurs fois les yeux & les mains d'étonnement par le récit incroyable de vos extravagances. De temps en temps elle s'écrioit: L'étrange & l'odieuſe créature! quel malheureux incorrigible! Rien n'eſt capable de le rendre ſérieux. — Ne pouvant ſoutenir l'idée d'une entrevue avec un homme ſi endurci, elle prit le lendemain ſa chaiſe ordinaire, pour ſe faire porter de grand matin au bord de la Tamiſe. Là elle ſe mit dans un bateau avec ſa garde: car la fatigue du jour précédent ne lui permettoit pas de ſupporter le mouvement d'un caroſſe.

Elle ſe fit conduire à Chelſea, où elle déjeûna; à Brentford-Aight, où elle dîna à l'auberge du Cygne. Elle voulut écrire après; mais elle ne trouva ni plume ni encre paſſables, ni

ne put ſe procurer une chambre ſeule. Elle alla à Richmond & revint à Mortlake, où elle aborda pour ſe faire préparer du thé, dans une hôtellerie que le batelier lui avoit vantée. Là elle paſſa environ une heure à écrire. Vers le ſoir elle revint deſcendre aux degrés du temple, où ſes bateliers lui firent venir des porteurs qui la menèrent, comme la veille, chez l'amie de Mde. Lowick. Cette femme, qui l'attendoit encore, lui dit que vous étiez venu la demander deux fois le même jour, & lui remit une lettre de (*) ſa ſœur, dont la lecture parut l'affecter beaucoup. Deux fois elle fut prête à s'évanouir. Elle pleura amèrement, laiſſant échapper quelques expreſſions plus vives qu'on n'en avoit jamais entendu ſortir de ſa bouche contre ſa famille. Elle traita ſes parens de *cruels*; elle ſe plaignit des mauvais offices qu'on ne ceſſoit de lui rendre, & des lâches rapports par leſquels on ſe plaiſoit à la noircir.

Elle étoit dans cette émotion, lorſque Mde. Smith vint l'informer que vous étiez venu une troiſième fois, que vous ne vous étiez retiré qu'à neuf heures & demie; & que vous aviez promis d'être civil & reſpectueux, en ajoutant

(*) Voyez Lettre X, de ce vol.

que vous étiez abſolument déterminé à la voir. « Il étoit bien triſte, répondit-elle, qu'on ne « lui permît pas de mourir en paix. Son ſort « étoit bien rigoureux. Elle commençoit à « craindre de manquer de patience, & de « trouver ſa punition plus grande que ſa faute. » Mais après s'être un peu recueillie, elle s'eſt conſolée par la certitude d'avoir peu de temps à vivre, & par l'eſpérance d'une meilleure vie.

Toutes les circonſtances de ce récit doivent vous faire conclure avec moi, que la lettre qu'elle reçut de Mde. Lowick, & ſur laquelle je me ſouviens que vous aviez reconnu la main de ſa ſœur, ne pouvoit pas être celle qui donna lieu à ce qu'elle vous écrivit le même ſoir, après ſon retour chez Smith. Cependant on ignore qu'elle en ait reçu d'autre. Mais comme on m'aſſure qu'elle venoit réellement de vous écrire, je ſuis ſoulagé du ſoupçon que cette lettre dont vous m'avez envoyé la copie, pouvoit être quelque nouvelle ruſe de votre façon, dont le myſtère échappoit à ma pénétration.

Mercredi matin lorſqu'elle reçut votre réponſe, on lui entendit répéter pluſieurs fois : on a bien raiſon d'appeler la néceſſité la mère de l'invention ; mais l'infortune eſt la pierre-de-

touche de l'intégrité. Je me flatte, dit-elle encore, de n'avoir pas fait une démarche inexcuſable. Enſuite après un moment de ſilence; peut-être, ajouta-t-elle, me ſera-t-il permis à préſent de mourir en paix.

Je l'attendis juſqu'à ſon arrivée. Elle parut ſatisfaite de me voir; mais étant très-foible, elle me dit qu'elle avoit beſoin de s'aſſeoir un moment avant que de monter à ſa chambre. Elle paſſa dans l'arrière-ſalle, & Mde. Lowick la ſoutint juſqu'à la première chaiſe. Je vous vois avec plaiſir, M. Belford, me dit-elle, je ne *fais pas difficulté* de l'avouer, quelqu'interprétation que la malignité puiſſe donner à mes ſentimens.

Cette expreſſion (*) me ſurprit; mais je ne voulus pas l'interrompre.

Ah! Monſieur, reprit-elle, j'ai plus ſouffert que vous ne pouvez vous l'imaginer. Votre ami qui ne m'a pas voulu laiſſer vivre avec honnenr, ne veut pas non plus que je meure en paix. Vous voyez en quel état je ſuis. Ne me trouvez-vous pas extrêmement changée depuis votre départ? Mais je ſuis bien éloignée de m'en faire un ſujet d'affliction. Cependant

(*) Elle eſt expliquée dans la Lettre XII de ce vol.

ſi j'avois quelque attachement à la vie, je dois dire que votre ami, votre barbare ami, a bien contribué à abréger mes jours.

Sa foibleſſe étoit ſi viſible dans le mouvement de ſa reſpiration & le ſon de ſa voix, & ſon action étoit ſi touchante, que j'en fus pénétré & forcé de m'éloigner à l'écart. Les deux femmes & la garde tournèrent auſſi la tête en pleurant. Depuis que je vous ai vue, Madame, lui dis-je, j'ai eu devant les yeux une ſcène bien affligeante. Mon pauvre ami Belton n'eſt plus. Il paſſa hier matin dans un autre monde après une ſi terrible agonie, que l'impreſſion qui m'en reſte me trouble encore l'imagination & m'affoiblit l'ame. (Je ne voulois pas qu'elle attribuât les marques de ma douleur à l'abattement où je la voyois, dans la crainte d'amollir ſon courage.)

Elle m'interrompit : un ſpectacle de cette nature, dit-elle, eſt bien plus propre à fortifier l'ame, ſi l'on fait l'uſage que l'on doit de ſon impreſſion. Mais puiſque vous y avez été ſi ſenſible, je ſouhaiterois que vous en euſſiez fait une vive peinture à votre joyeux ami, dans le ſtyle que vous poſſédez ſi bien. Qui ſait quel effet elle auroit pu produire ſur lui, de la part & dans le cas d'un ne ſes aſſociés ? — Je

l'ai fait, répliquai-je, & je me figure que ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fruit.

Sa conduite toute récente dans cette maiſon, reprit-elle, & ſa cruelle obſtination à me pourſuivre, donnent peu d'eſpérance que les objets graves & ſérieux aient jamais de priſe ſur ſon ame.

Notre entretien continua ſur les derniers momens de nôtre ami, & je lui fis quelques détails de l'impatience & du déſeſpoir du pauvre mourant. Elle m'écouta avec une grande attention, & fit d'excellentes réflexions ſur le danger de remettre au lendemain.

Pendant qu'un ſujet ſi touchant lui faiſoit oublier ſes propres maux, un homme à cheval lui apporta une lettre & un paquet de la part de Miſs Howe. Elle ſe retira dans ſon appartement pour la lire, & tandis que je cauſois avec Mde. Lowick & Mde. Smith, le médecin & M. Goddard qu'on avoit fait avertir de ſon retour, arrivèrent dans l'intervalle. Ils confirmèrent mes craintes, ſur le danger de ſa ſituation. Ils avoient appris de nouveaux traits de la rigueur implacable de ſa famille, & de vos perſécutions. — Pour tous les tréſors du monde, dit le docteur, je ne voudrois pas être ni ſon inexorable père, ni l'homme qui l'a jetée dans

cet affreux état. Le poiſon de la douleur a pris le deſſus. Elle en mourra. Je ne vois aucune reſſource. Mais ſi j'étois l'un ou l'autre de ces deux hommes, je ne ſais en vérité pas comment je pourrois me ſupporter moi-même après ſa mort.

Lorſqu'elle eut appris que nous étions tous trois enſemble, elle nous fit prier de monter. Elle ſe leva pour nous recevoir, & ſe hâtant de ſatisfaire a quelques queſtions générales ſur ſa ſanté, elle nous adreſſa la parole en ces termes :

(¶) Comme je pourrois bien, dit-elle, ne pas vous revoir réunis tous trois enſemble, laiſſez-moi ſaiſir cette occaſion de vous marquer ma reconnoiſſance à tous. Je vous ai d'inexprimables obligations, à vous Monſieur, & à vous Monſieur, (faiſant une révérence au docteur & à M. Goddard,) pour m'avoir montré plus que de l'amitié, & m'avoir témoigné un intérêt, & donné des ſoins vraiment paternels. L'humanité, j'oſe le dire, n'eſt pas une qualité rare dans votre profeſſion, qui vous donne le rang & les ſentimens des nobles & des hommes bien nés. Mais jamais créature, dans l'abandon, ne rencontra autant de bienveillance & d'humanité que j'en ai trouvé dans

vous deux. Auſſi j'ai toujours remarqué que quand un infortuné ſe repoſe avec confiance ſur la Providence, elle ne manque jamais de ſuſciter un nouvel ami pour remplacer l'infidelle ami qui l'abandonne.

Monſieur, (en me ſaluant) qui ſuivant quelques perſonnes auroit dû être le dernier homme que je devois choiſir pour mon exécuteur teſtamentaire.... eſt néanmoins le ſeul, (tant les choſes ont pris une tournure étrange!) le ſeul que je puiſſe choiſir. Je l'ai donc choiſi pour remplir ce charitable office, & il a eu aſſez de bonté pour l'accepter. Car quoique je puiſſe me vanter d'être riche, je le ſuis plus par mes droits que je ne le ſuis de fait actuellement. Je vous répète donc mes humbles remercîmens à tous trois, & je prie le ciel de vous rendre au centuple à vous & aux vôtres (nous regardant l'un après l'autre) les bontés & ſoins que vous m'avez prodigués, & qu'il ſoit en votre pouvoir, juſqu'à la fin de votre exiſtence, de faire du bien plutôt que d'être obligés d'en recevoir. Ce pouvoir eſt l'attribut de la divinité, Meſſieurs; j'en ai joui autrefois à un certain degré; & plus encore de l'eſpérance que j'avois de le voir s'accroître conſidérablement; quoique j'aie eu depuis la mortification d'éprouver le con-

traire, & d'avoir obligation preſque à toutes les perſonnes que j'ai vues ou rencontrées. — Mais le tout, dans le principe, par ma faute. Ainſi je dois en ſubir la punition ſans murmurer. — Et j'eſpère que j'y ſuis réſignée. — Pardonnez ces inutiles diſcours. Un cœur reconnoiſſant qui manque de la faculté qu'il voudroit avoir d'exprimer tout ce qu'il ſent, eſt embarraſſé de ſavoir que dicter à la langue, & cependant, ne pouvant contenir l'excès de ſa reconnoiſſance qui déborde, il forcera la langue d'énoncer de vaines & foibles paroles, plutôt que de demeurer dans un ſilence ingrat. Encore une fois donc, je vous remercie tous les trois de vos bontés pour moi : puiſſe le Dieu tout-puiſſant ſuppléer à mon impuiſſance & vous en récompenſer ! (♭)

Elle ſe retira enſuite dans ſon cabinet, les yeux pleins de larmes, & nous laiſſa à nous regarder l'un l'autre.

A peine avions-nous eu le temps de revenir à nous-mêmes, qu'elle rentra d'un air calme & riant : docteur, dit-elle au médecin, (voyant que nous avions été émus) vous voudrez bien me pardonner la peine que je vous cauſe, & vous auſſi M. Goddard, & vous auſſi M. Belford. Car il n'appartient qu'aux ames généreuſes de montrer cette ſenſibilité ; & pour les ames ſen-

ſibles, il y a, j'oſe le dire, de la douceur dans cette peine. Mais comme il me reſte quelques préparations à faire, & que je ne voudrois pas entreprendre ce que le temps ne me permettroit pas d'achever, je vous demande en grâce de vous expliquer nettement ſur ma ſituation. Vous connoiſſez mon régime, & vous pouvez compter que je ne ferai rien pour abréger ma vie : dans quel temps me donnez-vous l'eſpérance d'être délivrée de toutes mes peines ? — Tous deux parurent héſiter. Ils ſe regardoient l'un l'autre. — Ne craignez pas de me répondre, dit-elle, en leur prenant le bras de chacune de ſes mains, avec ce mélange de liberté & de réſerve que la pudeur virginale mêlée au ſentiment de ſa dignité peut ſeule concilier, & avec un air plein de fermeté & de douceur. Dites-moi combien vous jugez qu'il me reſte de temps à vivre ; & croyez-moi, Meſſieurs, plus il ſera court, plus votre réponſe me paroîtra conſolante.

Etonnante queſtion, répondit le docteur ! quel mêlange de plaiſir & d'horreur vous faites éprouver à ceux qui ont le bonheur de converſer avec vous, & de voir l'heureuſe diſpoſition d'ame où vous êtes affermie ! ce que vous avez ſouffert depuis quelques jours, a fait un tort

tort extrême à votre ſanté ; & ſi vous étiez expoſée à de nouvelles peines de cette nature, je ne répondrois pas que vous fuſſiez capable de les ſoutenir.... Il n'acheva point.

Combien de temps, Monſieur, combien ? Je me crois menacée encore de quelques petits chagrins. Je l'appréhende du moins ; mais il n'y en a qu'un pour lequel je me défie de mes forces. Combien donc, Monſieur ?

Il demeura ſans répondre.

Quinze jours, Monſieur ?

Il continua de ſe taire.

Dix jours ? une ſemaine ? dites, Monſieur, combien ? (avec un charmant ſourire & d'un air preſſant.)

Puiſqu'il faut m'expliquer, Madame, ſi on ne vous traite pas mieux qu'on n'a fait dernièrement, je crains.... Je crains....

Vous craignez, Monſieur ? ne craignez point ; combien ?

Je crains que dans quinze jours ou trois ſemaines, le monde ne perde ſon plus bel ornement.

Encore quinze jours ou trois ſemaines, Monſieur ! .... Mais que la volonté du ciel ſoit remplie ! j'aurai donc tout le temps d'exécuter ce que je me ſuis propoſé ; du moins ſi je conſerve

quelque force de corps & d'eſprit. Allons : je ne puis, Monſieur, que vous réitérer mes remercîmens, (en ſe tournant ſucceſſivement vers chacun de nous,) de toutes vos bontés pour moi : & ayant des lettres à écrire je n'abuſerai pas davantage de vos momens. Seulement, docteur, je vous prie d'ordonner encore un peu de ces gouttes qui ſervoient, lui dit-elle, à ranimer ſes eſprits lorſqu'elle ſe trouvoit trop abattue ; & lui mettant dans ſa main, qui s'y refuſoit, ſes honoraires : — vous ſavez nos conditions, Monſieur. — Vous M. Goddard, aurez-vous la bonté de revenir ce ſoir ou demain matin, à votre commodité ? — (¶) Et vous Monſieur Belford, je ſais que vous ſerez bien aiſe de partir pour aller rendre le dernier devoir à votre ami. Ainſi, je vous ſouhaite un heureux voyage, & j'eſpère vous revoir après. (♭) Elle paſſa alors dans ſon cabinet d'un air ſerein & content. Les deux médecins étoient ſortis enſemble. Je rejoignis les femmes de la maiſon, & j'appris d'elles que Mde. Lowick devoit lui apporter aujourd'hui vingt guinées de la vente de quelques nouvelles pièces de ſa garderobe. La veuve me dit qu'ayant pris la liberté de lui faire un reproche de cette facilité à ſe défaire de ſes habits, avec autant de dé-

ſavantage, & ſans qu'elle parût preſſée d'argent, elle leur avoit fait une réponſe fort courte & fort touchante. « Après ma mort, dit-elle, « aucuns de mes parens ne feront uſage de mes « robes. J'ai d'ailleurs quantité de choſes plus « précieuſes à laiſſer. A l'égard du beſoin d'ar- « gent, ne ſoyez pas ſurpriſes; — mais « ſuppoſez que j'en ai beſoin pour acheter une « maiſon. »

Une maiſon, Madame, répliqua Mde. Lowick. Vous êtes tout myſtère, Madame, je ne vous comprends pas.

« Je vais donc m'expliquer, reprit-elle. Ce « n'eſt point une femme, c'eſt un homme que « j'ai choiſi pour l'exécuteur de mon teſtament; « & croyez-vous que je veuille lui laiſſer aucun « ſoin qui regarde ma perſonne? me comprenez- « vous à préſent, Mde. Lowick, dit-elle en « ſouriant. »

Mde. Lowick ſe mit à pleurer. — Des larmes! n'avez-vous point de honte? lui dit cette adorable fille, en les eſſuyant de ſon propre mouchoir, & l'honorant d'un baiſer! Pourquoi cette obligeante foibleſſe en faveur d'une étrangère, d'une connoiſſance ſi nouvelle? Chère & bonne Mde. Lowick, ne vous alarmez point d'un objet dont je m'entretiens avec complaiſance, mais

allez demain trouver vos amies ; & rapportez-moi le prix convenu.

Ainſi, Lovelace, il eſt clair que la maiſon qu'elle veut commander eſt ſon cercueil. Voilà du ſang-froid : voilà de la fermeté ! quelle tranquillité d'eſprit dans une perſpective auſſi funeſte ! voilà ce qui s'appelle de la grandeur d'ame. Toi, moi, avec notre vaine bravoure, & ce faux courage qui n'eſt réel que pour offenſer, ſerions-nous capables d'une ſi noble intrépidité ? Pauvre Belton ! quelle différence entre cette conduite & la tienne.

Mde. Lowick m'a dit qu'elle lui avoit parlé d'une lettre qu'elle a reçue pendant mon abſence, du docteur Lewen, ſon miniſtre favori, & d'une réponſe qu'elle s'eſt hâtée de lui faire. Mais elle ignore le ſujet de l'une & de l'autre.

La longueur de cette lettre m'oblige de remettre à demain mon départ pour Epſom. Elle te forcera de reconnoître quelle ſera bientôt la concluſion de tes outrages contre la plus divine de toutes les femmes. Mais je veux différer quelque temps à te l'envoyer, de peur que, ſous prétexte de ſe plaindre de l'erreur où t'a jeté ſa lettre, tu n'en prennes occaſion de renouveler tes importunes viſites.

J'aurois dû vous dire que Miſs Harlowe a

pris ſoin de m'expliqner quel eſt cet unique *ſujet de chagrin* pour lequel elle ſe défie de ſes forces. C'eſt le réſultat qu'elle appréhende d'une viſite que le Colonel Morden eſt dans le deſſein de vous rendre. J'ignore d'où lui vient cet avis.

(¶) LETTRE VIII.

Le Docteur LEWEN à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Vendredi, 18 *Août.*

TRÈS-CHÈRE & toujours reſpectable jeune dame, la confiance que me donnent votre ancienne eſtime & votre opinion avantageuſe de mon jugement & de ma ſincérité, me fait un devoir de vous adreſſer quelques lignes, ſur la malheureuſe ſituation où vous vous trouvez.

Je ne veux point tourner mes regards vers le paſſé, ni conſidérer les démarches où vous avez été ou entraînée ou pouſſée : je dirai ſeulement qu'à cet égard, je penſe que vous êtes la moins blâmable de toutes les jeunes perſonnes qui jamais ſe ſoient vu paſſer du bonheur dans l'infortune ; & jamais je n'ai fait difficulté de l'aſſurer dans un lieu où j'eſpérois que ma libre franchiſe

ſeroit mieux accueillie qu'elle ne l'a été, à ma grande mortification.

Le principal motif qui me porte à vous écrire aujourd'hui, eſt de vous exhorter à vous rendre une juſtice que vous devez & à vous & à votre ſexe, en pourſuivant la vie (car je ſuis perſuadé que ſa vie eſt en votre pouvoir) du plus débauché & du plus abandonné des hommes, tel que doit être celui qui a été capable d'en agir avec la baſſeſſe dont j'apprends que M. Lovelace s'eſt rendu coupable envers vous. Je ſuis fort mal ; & forcé de vous écrire de mon lit : mes idées ne ſont pas nettes, & je ſuis incapable de méthode. Je ne chercherai donc point à en mettre dans ma lettre : je me contenterai de vous donner mon avis en termes généraux. — Le voici : c'eſt que votre religion, votre devoir, la conſidération de votre famille, ce que vous devez à votre honneur, & même à une ſorte de charité envers votre ſexe, vous obligent à une pourſuite publique & judiciaire contre ce méchant homme.

Permettez-moi d'ajouter une autre raiſon : le devoir de prévenir par là les malheurs qui pourroient ſans cela arriver entre votre frère & M. Lovelace, ou entre ce dernier & votre couſin Morden, qui eſt de retour, à ce que

j'apprends, & réſolu de vous faire rendre juſtice.

C'eſt-là une conſidération qui doit toucher votre conſcience, (pardonnez, très-chère jeune dame, mais je crois remplir ici un devoir de mon miniſtère) & qui doit l'emporter dans votre eſprit ſur les répugnances douloureuſes que doit avoir une dame de votre modeſtie pour comparoître dans une cour de juſtice, une accuſation à la main: c'eſt-là, je le conçois, ce qui cauſe vos dégoûts, & fait votre grande difficulté. Mais je ſais auſſi, Madame, que vous avez aſſez de dignité pour donner de la grâce aux rougeurs de la pudéur & jeter un voile décent ſur le nud de la verité, lorſque la néceſſité, l'honneur & la juſtice l'exigent de vous. Les libertins & les raviſſeurs trouveroient trop d'encouragement à leur ſcélérateſſe, même de la part de celles qui abhorrent le plus leurs infâmes procédés, ſi la modeſtie outragée par leurs attentats n'oſoit jamais s'en plaindre.

En un mot la réparation du déshonneur fait à votre famille réſide à préſent dans vos mains, & cette réparation n'a que deux partis, ou d'épouſer l'offenſeur, ou le dénoncer aux loix. Cruelle alternative, je le ſais, pour une ame auſſi délicate que la vôtre!

J'entends dire que le coupable & tous ſes parens

vous ſollicitent pour accepter le mariage : & c'eſt ſans doute la ſeule expiation qu'il ſoit maintenant en ſon pouvoir de vous offrir. Mais on m'aſſure en même temps que vous avez rejeté toutes leurs ſollicitations & les ſiennes, avec l'indignation & le mépris que méritent ſes infâmes entrepriſes. Et cependant, que vous ne refuſiez pas d'étendre juſqu'à lui ce pardon chrétien qu'il a ſi peu lieu d'attendre de vous, ſans lui impoſer d'autre condition, que celle de ceſſer ſes perſécutions.

Mais, Madame, la pourſuite que je vous conſeille ici, ne laiſſera point votre tranquillité préſente & future dépendre de la volonté & de la complaiſance d'un ſi vil perſécuteur. Je dois croire qu'une ame auſſi noble que la vôtre, un caractère établi ſur des principes auſſi ſages & auſſi éclairés, ne le permettra pas, ſi vous pouvez l'empêcher. Et pouvons-nous *proprement pardonner* aucune eſpèce d'injure, tant qu'il n'eſt point en notre *pouvoir de les punir* ? Prétendre pardonner un outrage, tandis que nous gémiſſons ſous les peines & le déshonneur qui en ſont la ſuite, c'eſt ce que bien des gens ne regarderont que comme la grâce trop vantée d'un cœur puſillanime, qui tremble d'entreprendre de les venger ? Le remède que je propoſe, je le ſais, eſt

dur & fâcheux : mais eſt-il des peines qu'on puiſſe comparer à l'outrage ? Et comment pourra-t-on ſavoir ou croire qu'une injure nous afflige réellement, ſi l'on n'entend pas notre honorable plainte ?

Je ſuis sûr, que Miſs Clariſſe Harlowe, quelque outragée, quelque opprimée qu'elle puiſſe être, n'en demeure pas moins inébranlable dans ſes ſentimens d'honneur & de vertu. Et quoiqu'elle préférât la mort au malheur de mériter qu'on révoquât en doute ſa modeſtie, elle n'en croira pas moins qu'il n'eſt point de vérités immodeſtes, quand il s'agit de parler pour la cauſe de l'innocence & de la chaſteté. Il y a peu, bien peu de différence, ma chère jeune dame, entre étouffer une vérité ligitime, & porter un faux témoignage.

C'eſt une terrible circonſtance, je ſuis forcé de l'avouer, pour une jeune perſonne de votre délicateſſe, de ſe voir ſous l'obligation de faire un récit auſſi révoltant dans un tribunal public : mais elle s'expoſeroit à une imputation plus choquante encore, en gardant une tranquille & muette indifférence ſur un auſſi mortel outrage.

La conſcience, l'honneur, la juſtice & la faveur du ciel ſont pour vous : ſi vous refuſiez d'obéir à ce qu'elles vous impoſent, bien des

gens ſeroient tentés de regarder la pudeur & la modeſtie comme de vains noms.

J'ai été, je l'avoue, conſulté ſur ce ſujet. J'ai donné mon avis, & répondu que vous deviez pourſuivre le ſcélérat. Mais ſans donner mes motifs. Je les ai gardés pour moi, en me réſervant de vous les expoſer, ſans que perſonne le ſache, afin que votre détermination, ſi elle eſt telle que je la déſire, paroiſſe toute entière de votre choix.

Je n'ajouterai plus qu'un mot; c'eſt que ſi le malheur qui eſt tombé ſur vous, fût arrivé à ma propre fille, je n'en aurois pas été affecté davantage. J'aime ma fille: mais je vous aime & vous honore; parce que vous aimer, c'eſt aimer la vertu, la raiſon, la prudence, & tout ce qu'il y a de bon & d'eſtimable dans la femme.

Comme je crois toutes ces vertus bleſſées dans l'injure que vous avez eſſuyée, vous croirez ſans peine que vos infortunes ont affligé plus qu'il ne peut vous l'exprimer,

Votre ſincère admirateur & humble ſerviteur,

Le Docteur LEWEN.

P. S. J'apprends dans le moment que votre ſœur doit vous propoſer cette pourſuite judiciaire, & qu'elle y eſt autoriſée. J'oſe humble-

ment préſumer, que ce qui vous a empêché de ne pas vous déterminer d'abord à cette démarche, c'eſt que vous ne ſaviez pas ſi elle auroit l'aveu & l'appui de votre famille. — (b)

LETTRE IX.

Miſs CLARISSE HARLOWE au Docteur LEWEN.

Samedi, 19 *Août.*

Mon reſpectable & cher MONSIEUR,

JE m'étois figuré, juſqu'au moment où j'ai reçu votre chère lettre, qu'il ne me reſtoit plus ni père, ni oncles, ni frère, ni même un ſeul ami de tant de perſonnes de votre ſexe qui m'honoroient autrefois de leur eſtime. Cependant, je vous connois ſi bien, que n'ayant rien à me reprocher du côté de l'intention, je me trouve blâmable, dans le doute même où je pouvois être du jugement que vous portiez de moi, de n'avoir pas cherché à m'éclaircir; & ſi les apparences m'avoient fait tort dans votre eſprit, de n'avoir pas tenté de m'y rétablir.

Mais attribuez, Monſieur, cette négligence à

différentes cauſes entre leſquelles je dois compter la honte de comparer le rang où j'étois autrefois dans votre eſtime, avec le degré où je dois être à préſent rabaiſſée dans votre opinion, puiſque mes plus proches parens m'abandonnent; & auſſi ma profonde infortune, qui répandant la défiance dans un cœur humilié, m'a fait craindre de recourir à vous, pour y retrouver en quelque ſorte tous les chers amis que j'ai perdus. Enſuite la crainte qu'on ne m'accusât peut-être de vouloir former un parti contre ceux que le devoir & l'inclination m'obligent également de reſpecter? ſi long-temps traînée, d'ailleurs, entre la crainte & l'eſpérance; ſi peu maîtreſſe de moi-même dans un temps; ſi remplie dans un autre de l'appréhenſion de cauſer quelque déſaſtre; ne recevant de vous aucun encouragement qui pût me faire eſpérer un peu de faveur; appréhendant avec raiſon que ma famille ne vous eût engagé au moins au ſilence. (*)

(*) La sèche & froide viſite, qu'on a vu (Tome II Lettre LXXV) que l'honnête docteur ſe laiſſa perſuader de rendre à Clariſſe, & qu'elle a la généroſité de ne pas rappeler ici, pouvoit bien l'autoriſer à croire qu'il avoit plutôt penché du côté des parens, par principes ſur l'autorité des pères & mères que du ſien.

Toutes ces conſidérations..... mais que ſervent ces inutiles réflexions ſur le paſſé! J'étois deſtinée à l'infortune..... pour être bientôt heureuſe, c'eſt mon eſpérance. Ainſi me renfermant dans cette eſpérance, j'écarte tout autre préambule, & je vais répondre quelques lignes à votre obligeante lettre, s'il m'eſt poſſible, en vous écrivant, d'arrêter ſitôt ma plume.

Permettez-moi de vous dire que vos raiſons me paroîtroient abſolument convaincantes, dans tout autre cas que celui de la malheureuſe Clariſſe Harlowe. Il eſt certain auſſi que des créatures qui n'ont pas le courage de ſe donner en ſpectacle aux yeux du public, devroient ſe précautionner doublement contre les fautes qui peuvent les jeter dans la néceſſité de s'expoſer à cette confuſion. Mais par rapport à moi, quand on ſuppoſeroit que l'état de ma ſanté ne fût pas un obſtacle invincible, & quand je pourrois prendre ſur moi de me préſenter dans un tribunal ſous le rôle d'accuſateur contre cet homme, ne ſeroit-il pas à craindre que mes parens ne trouvaſſent plus de difficultés qu'ils ne ſe l'imaginent à la punition qu'ils déſirent lui voir infliger, lorſqu'on viendroit à ſavoir que j'ai conſenti à donner un rendez-vous clandeſtin, en conſéquence duquel j'ai été ſurpriſe & trompée;

que, pendant pluſieurs ſemaines je n'ai pu me défendre d'habiter ſous le même toit avec mon raviſſeur, que j'ai ſouffert ſa compagnie ſans me plaindre, & ſans même qu'il m'ait donné aucun ſujet de plainte ? Il y auroit peu de faveur à ſe promettre dans une cour de juſtice, pour mille accuſations qui ſeroient peut-être du plus grand poids devant une aſſemblée particulière de gens raiſonnables & ſenſés ; telles ſurtout que les infâmes méthodes qui ont été employées pour ma ruine. Outre la confuſion mortelle de devenir le jouet du public & de ſes railleries amères ; chaque bouche ne ſeroit-elle pas prête à répondre que je ne devois pas me livrer au pouvoir d'un homme ſi dangereux ; & que je ne me plains de rien que je n'aie bien mérité ?

Mais en ſuppoſant le ſuccès des pourſuites & la ſentence même de mort prononcée contre lui ; peut-on s'imaginer que la famille du coupable n'eût pas aſſez de crédit pour le dérober au ſupplice, ſurtout lorſqu'il eſt queſtion d'un crime qui paſſe pour léger aux yeux des hommes, quoiqu'il ſoit le plus grand & le moins digne de pardon qu'on puiſſe commettre contre une créature qui met ſon honneur au-deſſus de ſa vie ? Et moi ne me couvrirois-je pas de honte, en pourſuivant avec des vues ſanguinaires un

homme qui s'eſt hâté de m'offrir toutes les réparations qui dépendent de lui ? — Et s'il obtenoit ſa grâce, n'auroit-il pas la même liberté de faire autant de mal que jamais ?

J'oſe dire, Monſieur, que telle eſt l'audace de l'homme à qui mon malheureux ſort m'a livrée ; telle eſt ſa haine contre tous mes proches, (qui paroîtroit alors juſtifiée par leur ancienne & publique averſion pour lui, & par les efforts qu'ils auroient faits pour lui ôter la vie,) qu'il ne ſeroit pas fâché d'être confronté dans cette occaſion à la barre de la cour, avec mon père, avec mes oncles, avec mes frères, avec moi ; & s'il étoit abſous ou pardonné, les reſſentimens mutuels n'en deviendroient-ils pas plus violens ? Alors mon frère & M. Morden ſeroient-ils plus à couvert ?

Que ces conſidérations aggravent ma faute ! Dans l'origine, mes motifs n'ont point été blâmables. Mais j'avois oublié cette excellente maxime, que je n'ignorois cependant pas : « qu'il ne faut pas commettre un mal dans « l'eſpérance d'un bien qui en peut réſulter. »

(¶) Pleinement convaincu de la pureté de mon cœur & de la fermeté de mes principes, (car pourquoi ne pourrois-je pas, lorſqu'on me ſomme de parler, me rendre le témoignage

que me rend ma conſcience, & cela ſans craindre l'imputation d'un criminel orgueil, puiſque je ne fais que remplir un devoir, & que je ſerois entièrement inexcuſable, ſi je ne pouvois pas dire avec vérité ce que je dis ici.) (b) il m'a offert le mariage. Il fait éclater un repentir que j'ai de fortes raiſons de croire ſincère; quoique les motifs de la religion n'y aient peut-être aucune part. Pleins de la même conviction, ſes illuſtres parens, plus compatiſſans pour moi que les miens, & déterminés par ſes aveux, qui ne manquent pas de généroſité, ſe ſont réunis pour me preſſer de lui pardonner & de recevoir ſa main. Quoique je ne puiſſe me rendre à la ſeconde de ces deux demandes, ne m'avez-vous pas appris, Monſieur, par les meilleures règles, & par le plus divin des exemples, à pardonner les injures?

Celle que j'ai reçue eſt aſſurément des plus cruelles, & les circonſtances qui l'ont accompagnée, ſont d'une noirceur & d'une inhumanité rares. Cependant, grâces au ciel! elle n'a point infecté mon ame; elle n'a point corrompu mes mœurs, ni mes principes, (quoique je n'en doive aucun remercîment au méchant homme.) il ne m'en eſt point reſté d'habitudes vicieuſes. Ma volonté s'eſt conſervée ſans tache. Le mal,

(en

(en ne conſidérant que moi, & abſtraction faite de mes parens,) eſt purement perſonnel. Je n'ai ni crédulité, ni foibleſſe, ni défaut de vigilance à me reprocher. J'ai triomphé, avec le ſecours du ciel, des ruſes les plus profondes & les plus infernales. Je ſuis échappé à mon ennemi; j'ai renoncé à lui, j'ai eu la force de mépriſer l'homme que j'aurois été jadis capable d'aimer. La charité n'achevera-t-elle pas mon triomphe? n'aurai-je pas la ſatisfaction d'en jouir? Où ſeroit-il ce triomphe, ſi le coupable méritoit mon pardon? Le pauvre malheureux! Il a fait une perte en me perdant; j'ai l'orgueil de le croire, parce que je crois connoître mon propre cœur. Et moi, en le perdant, je n'ai rien à regretter.

Mais j'ai de plus, Monſieur, un argument qui me paroît ſuffire ſeul pour répondre à tous ceux de votre amicale & obligeante lettre. Je ſais, mon reſpectable ami, mon guide & mon directeur dans des temps plus heureux, je ſais que vous approuverez les efforts par leſquels je travaille à m'établir dans cette charitable diſpoſition, lorſque je vous aurai déclaré que je me crois fort proche de ce grand & redoutable moment, où le reſſentiment de toutes les injures qui n'intéreſſent point l'ame immortelle, doit être abſorbé dans de plus hautes & plus impor-

tantes conſidérations. Voilà ce que j'avois à dire pour moi-même.

A l'égard de mes parens & de mes amis, dont je dois ſouhaiter auſſi la ſatisfaction, Miſs Howe prend ſoin de recueillir toutes les lettres & tous les matériaux qui peuvent ſervir à mettre mon hiſtoire dans ſon véritable jour. Je compte le vertueux Docteur Lewen au premier rang de ces amis dont la ſatisfaction m'eſt chère. L'utilité qui peut revenir de ce recueil à toutes les perſonnes qui auront entendu parler de moi, répondra bien mieux à la fin qu'on ſe propoſe, que mes pourſuites dans une cour de juſtice, pour obtenir une vengeance incertaine avec tous les déſavantages que je viens de repréſenter.

Si je ſuis aſſez heureuſe, Monſieur, pour vous faire approuver mes idées, & pour en recevoir l'aſſurance par quelques mots de votre main, il ne manquera rien à ma propre ſatisfaction; car je ſouhaite auſſi ardemment que jamais d'être juſtifiée à vos yeux.

(¶) Je ſuis bien affligée, Monſieur, que votre indiſpoſition vous ait réduit à la néceſſité de m'écrire de votre lit; mais combien je ſuis redevable à ce tendre & généreux intérêt pour moi, qui vous a forcé, pour ainſi dire, de m'écrire une lettre ſi remplie de ſentimens & de

conſeils vraiment paternels, & dans une ſituation auſſi triſte qu'eſt la vôtre.

Puiſſe le Tout-Puiſſant vous combler de ſes bénédictions, mon cher & vénérable ami, pour toutes vos bontés paſſées, & pour ce nouveau bienfait qui excite en ce moment toute ma gratitude ? Continuez-moi votre eſtime juſqu'à mon dernier jour, comme je continue de vous honorer & de vous reſpecter ! Accordez-moi vos prières, la *continuation* de vos prières : car je ne doute point que vous ne m'y ayez toujours donné une part. Et c'eſt à elles, peut-être, auſſi-bien qu'aux pieux préceptes que vous m'avez inſpirés dès ma plus tendre jeuneſſe, que je dois en partie l'avantage & la force d'avoir ſoutenu l'aſſaut que j'ai eu à combattre ; quoique tout ce que vous avez demandé pour moi, ne m'ait pas été accordé par cette divine ſageſſe qui connoît ce qui convient mieux à ſes foibles créatures.

Mes prières pour vous au ciel lui demandent qu'il lui plaiſe de vous rendre à votre cher troupeau, & après une ſuite d'autant d'années qu'il le jugera néceſſaire pour le bien de vos ouailles, & pour votre propre avantage, qu'il daigne nous réunir dans les régions heureuſes

où vous m'avez enſeigné à aſpirer autant par votre exemple que par vos préceptes. (♭)

CLARISSE HARLOWE.

LETTRE X.

Miſs ARABELLE HARLOWE à Miſs CLARISSE.

En réponſe à celle à ſon oncle Antonin, du 13 Août (*).

MA SŒUR CLARY,

VOS dernières lettres à mes oncles ſont aſſez connoître que nous avons tous encouru votre diſgrace, en vous écrivant à cœur ouvert. Nous n'y ſavons point de remède, ma ſœur Clary. Vous dédaigneriez auſſi, je le vois, de renouveler une ſeconde fois vos inſtances pour obtenir la bénédiction paternelle, qui paroiſſoit d'abord ſi néceſſaire à votre repos. Vous jugez ſans doute que vous avez rempli votre devoir, en la demandant une fois, & je ſuppoſe que demeurant tranquille & ſatisfaite de cette pre-

(*) Voyez Lettre LXIX, Tome VIII.

mière démarche, vous laiſſez à vos parens offenſés le repentir de ne s'être pas acquittés de leur devoir, en vous l'accordant au premier mot, & de n'avoir pas fait des informations ſur votre compte, comme vous paroiſſez croire qu'ils le doivent. Bel encouragement, en effet, pour courir après une fugitive qui a vécu avec ſon amant auſſi long-temps qu'il a voulu vivre avec elle ! Vous regrettez auſſi; (du fond du cœur, ſuivant votre modeſte expreſſion,) de m'avoir écrit. Il n'y a donc, je le vois, aucune apparence que vous recommenciez à nous ſolliciter ſur le même point.

Hé bien, ma ſœur Clary, puiſque telle eſt votre diſpoſition, permettez que ce ſoit moi qui m'adreſſe *humblement* à vous, pour vous faire deux ou trois propoſitions, auxquelles vous voudrez bien nous faire la grâce de répondre.

Il nous eſt revenu de divers endroits que vous avez été traitée avec tant de baſſeſſe par l'infâme avec qui vous avez jugé à propos de prendre la fuite, que, ſi ſon crime étoit prouvé, ſa tête en répondroit. Nous avons cru pouvoir tirer la même concluſion de quelques endroits de vos lettres.

Si les beaux ſentimens qu'elles contiennent, ne ſont pas de vaines phraſes & une pure affec-

tation, & s'il y a quelque vérité dans les récits de Mde. Howe & de Mde. Norton, il dépend encore de vous, Clary, de juſtifier votre caractère à nos yeux comme à ceux du public; du moins dans tout ce qui ne regarde pas votre ſcandaleuſe fuite. Le bras de la loi peut atteindre l'infâme, & ſi nous le conduiſions à l'échafaud, quelle juſte vengeance pour notre famille outragée, & pour tant d'innocentes & ſimples créatures qu'il a trompées comme vous! Quel moyen sûr d'en ſauver quantité d'autres de leur ruine!

Prenez donc la peine de m'apprendre ſi vous êtes diſpoſée à comparoître, pour vous faire cette juſtice à vous-même & à nous & au ſexe entier. Si vous ne l'êtes pas, Clary, nous ſaurons ce que nous devons penſer de vous: car, & vous & nous, il eſt impoſſible que nous reſſentions de plus cruels effets du ſcandale de votre chûte. Mais ſi vous entrez dans le plan que je vous propoſe, deux célèbres juriſconſultes, MM. Ackland & Derham, ſe rendront auprès de vous pour prendre les éclairciſſemens néceſſaires, & recevoir de vous les faits de votre hiſtoire, pour commencer de juſtes pourſuites, s'il y a de quoi fonder le ſuccès que tout le monde nous garantit.

S'il faut s'en rapporter à quelques avis de Mde. Howe, il y a peu d'apparence que vous approuviez cette ouverture. Elle nous fait entendre qu'elle vous l'a déjà fait propoſer par ſon éveillée fille, mais inutilement. D'ailleurs on doute qu'actuellement même vous vous conduiſiez avec aſſez de prudence ſur d'autres points, pour être en droit de vous expoſer au flambeau de la juſtice. Si ce ſoupçon eſt juſte, que le ciel ait pitié de vous!

Un mot encore ſur ma propoſition. Le docteur Lewen, votre admirateur, décide nettement que vous devez pourſuivre votre infâme.

Mais ſi vous n'êtes pas de cet avis, j'ai un autre parti à vous propoſer, & cela au nom de toute la famille : c'eſt de ſonger à partir pour la Penſylvanie, & d'y réſider pendant quelques années, juſqu'à ce que votre aventure ſoit oubliée. Alors, ſi la juſtice du ciel vous épargne, ainſi que vos malheureux parens, & qu'ils puiſſent être sûrs que vous menez une vie pénitente & régulière, du moins juſqu'à ce que vous ayez atteint vos vingt & un ans, on pourra alors vous accorder votre terre, ou vous en faire toucher le revenu, à votre choix. C'eſt le temps que mon père fixe, parce qu'ainſi le veut la coutume, & parce qu'il juge que votre

grand-père l'auroit fixé de même ; & parce que votre belle conduite, permettez-moi de l'ajouter, a pleinement prouvé que dix-huit ans n'ont pas été pour vous l'âge de diſcrétion. Le pauvre vieillard, (il commençoit à radoter ! quoique ce fût un fort bon homme,) s'y eſt malheureuſement trompé. Mais je ne veux pas être trop ſévère.

M. Hartley, qui a ſa ſœur en Penſylvanie, nous promet de l'engager à vous prendre chez elle en penſion, & dit que c'eſt une veuve ſage & raiſonnable, qui a l'eſprit fort cultivé. Si vous aviez une fois paſſé la mer, vos parens ſeroient délivrés d'une multitude de ſoins & de craintes, ſans parler de la honte du ſcandale. C'eſt à mon avis ce que vous devriez déſirer ſur toutes choſes. Monſieur Hartley offre de vous procurer, dans le paſſage, toutes les commodités qui conviennent à votre rang & à votre fortune. Il eſt intéreſſé dans un navire qui doit mettre à la voile dans un mois. Vous ſeriez libre de prendre avec vous votre confidente Hannah, ou qui vous voudriez de vos nouvelles connoiſſances. On ſuppoſe que ce ſera une perſonne de votre ſexe.

Voilà ce que j'avois à vous communiquer. Si vous m'accordez une réponſe, que le porteur

de ma lettre ira prendre mercredi au matin, vous me ferez vraiment une grâce extrême.

ARAB. HARLOWE.

LETTRE XI.

Miſs CLARISSE à ſa ſœur.

Mardi, 22 Août.

AVEC quelque dureté, mon inſenſible ſœur, qu'il vous plaiſe de m'écrire, comptez que la moindre de vos attentions excitera toujours ma reconnoiſſance. Mais quelque jugement que vous portiez de moi, je ne puis voir MM. Ackland & Derham dans les vues que vous me propoſez. Que le ciel, comme vous dites, ait pitié de moi! car je n'en attends plus de perſonne. Il faut que l'on me regarde comme une malheureuſe qui a bu toute honte. Sans quoi, l'on ne penſeroit pas à m'envoyer deux hommes pour une commiſſion de cette nature. Si ma mère avoit demandé de moi, ou ſi la modeſtie vous avoit permis à vous-même, de me demander les détails de ma triſte hiſtoire, ou ſi Mde. Norton avoit été chargée de venir les

recevoir de ma bouche, il me ſemble que la bienſéance auroit été ménagée. Il me ſemble auſſi qu'il auroit été plus digne du caractère de tout le monde, d'exiger de moi ces informations avant que de me condamner avec tant de rigueur.

Je ſais que votre opinion eſt celle du docteur Lewen. Il a pris la peine de m'en inſtruire par une lettre fort obligeante. Je lui ai fait réponſe, & je me flatte qu'il eſt ſatisfait de mes raiſons. Je pourrois ſouhaiter qu'on jugeât à propos de lui demander à les voir. (*)

A l'égard de votre ſeconde propoſition, qui regarde mon paſſage en Penſylvanie, ſi dans l'eſpace d'un mois il n'arrive rien qui puiſſe délivrer entièrement mes parens & ma famille de cette multitude de ſoins, de craintes & de ſcandales dont vous parlez, & ſi je ſuis alors en état de me faire tranſporter à bord d'un vaiſſeau, j'obéirai volontiers aux ordres de mon père & de ma mère, quand je ſerois sûre de mourir dans le paſſage; &, (ſi vous me pardonnez de

(*) On ne le demanda pas; & la mort du docteur, qui arriva bientôt après, ayant empêché que la lettre ne fût communiquée à ſa famille, les bons effets qu'elle auroit pu produire alors furent trop tardifs.

le dire ; car je ne le dis pas par répreſſailles de dureté,) au lieu de ma bonne & obligeante, mais réellement innoncente Hannah, vous ſerez libre de mettre auprès de moi votre Betty Barnes, qui vous répondra de toute ma conduite, & j'aurai ſoin qu'elle trouve ſon avantage à m'accompagner.

Je ſuis également ſurpriſe & affligée des nouveaux ſoupçons que mon oncle Antonin & vous me laiſſez entrevoir ſur ma conduite. Sur quoi ſeroient-ils fondés ?

Je ne vous dirai point, Miſs Harlowe, combien je ſuis pénétrée de votre rigueur, ni ce que vous me faites ſouffrir par cette légèreté de ſtyle, parce qu'on prendroit encore ce que je pourrois dire pour de vaines phraſes & de l'affectation, & parce que je ſais qu'on a l'intention, (peut-être dans de bonnes vues,) de me mortifier. Tout ce que j'ajouterai, c'eſt qu'on y réuſſit parfaitement, ſi telle eſt l'intention. Néanmoins, me dépouillant autant qu'il m'eſt poſſible de tout reſſentiment, je prierai le ciel de vous donner pour votre propre avantage, un cœur plus tendre que vous ne paroiſſez l'avoir à préſent ; un cœur tendre, j'en ſuis convaincue, eſt un plus grand bien pour celui qui le poſsède, que

pour ceux mêmes qui en reſſentent les effets. C'eſt dans ces ſentimens, ma chère Bella, que je me dis, votre affectionnée ſœur,

CL. HARLOWE.

(¶) LETTRE XII.

Mde. NORTON à Miſs CLARISSE HARLOWE.

En réponſe à la ſienne du 17 Août. (*)

Mardi, 22 Août.

MA très-chère jeune dame, je vous renvoie vos lettres par l'occaſion qui vous porte la mienne. Il m'eſt impoſſible de vous exprimer à quel point j'en ai été affectée, ainſi que de votre dernière du 17. Oui, ma chère Clariſſe, oh oui, vous êtes traitée bien durement, oh bien durement! Et ſi vous alliez nous être enlevée, quel tréſor de douleur & de punition n'amaſſent-ils pas contr'eux-mêmes dans les cruelles réflexions qu'ils feront ſur la témérité de leurs reproches, & leur impitoyable refus de pardonner!

(*) Voyez Lettre LXXI, Tome VIII.

Mais, je vois à quoi il faut attribuer la lettre de votre oncle Antonin, & une autre encore qui vous affectera bien davantage : Dieu veuille vous aſſiſter, ma chère enfant, lorſqu'elle vous parviendra. Elle eſt écrite par votre ſœur, & renferme des propoſitions qu'on vous fait. (*)

Je ſais qu'on doit vous l'avoir envoyée de hier ; & je vous en préviens, afin que vous puiſſiez fortifier votre cœur contre ce qu'elle contient.

Les motifs qui les font tous incliner à cette ſévérité, s'ils étoient bien fondés, ſuffiroient pour auroriſer les plus grandes rigueurs ; & comme ils les croient juſtes, eux & vous, vous êtes également à plaindre.

Tout cela vient des informations de ce trop officieux M. Brand, qui leur a appris, ſur le rapport ſans doute de quelque ennemi que vous avez dans votre voiſinage, que vous recevez des viſites, ſouverainement répréhenſibles, d'un homme de principes & de mœurs fort libres, & l'intime ami de M. Lovelace. On dit qu'il eſt ſouvent en tête-à-tête avec vous, & ſouvent deux ou trois fois le jour.

Betty ſe donne de grandes libertés, & tient beaucoup de propos à cette occaſion ; & tous

(*) Voyez Lettre X de ce volume.

vos parens ne ſont que trop diſpoſés à croire que les choſes ne ſont pas comme elles devroient être. Cela me fait ſouhaiter que vous puiſſiez rompre abſolument toute liaiſon avec cet homme, quelque honorables que puiſſent être ſes vues. Betty m'avoit auparavant lâché quelques mots là-deſſus; mais ſi enveloppés, que je ne pus jamais les comprendre, & voilà ce qui m'a fait vous en parler en termes ſi vagues dans ma dernière.

Votre couſin Morden a paſſé quelque temps avec eux. Il eſt vivement affecté de vos infortunes; & comme ils ne veulent pas croire que M. Lovelace conſente à vous épouſer, il eſt déterminé à ſe rendre au château du lord M..., afin de ſavoir de la bouche même de M. Lovelace, ſi ſon intention eſt de vous rendre juſtice ou non.

Chacun l'a fort careſſé à ſon arrivée: mais on m'a dit qu'il y avoit actuellement quelque froid entr'eux & lui.

J'avois toujours eſpéré que je pourrois parvenir à voir cette lettre de M. Brand, (quelle rage a cet homme de ſe mêler des affaires d'autrui!) mais il paroît qu'on l'a donnée hier à lire à M. Morden, & qu'il l'a emportée avec lui

Dieu veuille être votre appui, ma chère

Miſs ! mais en vérité je ſuis bien inquiète, bien troublée, en ſongeant quelle pourra être l'iſſue de tout cela.

Je ſuis, ma bien-aimée jeune dame,

Votre affectionnée & fidelle,

JUDITH NORTON. (♭)

(¶) LETTRE XIII.

Mde. NORTON à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Mardi, 22 Août.

AU moment où je venois de cacheter l'incluſe, j'ai reçu l'honneur d'une viſite particulière de votre tante Hervey, qui a été fort en danger, & qui a gardé ſa chambre pluſieurs ſemaines; c'étoit ſa première ſortie.

Elle avoit grande envie de me voir, m'a-t-elle dit, & de pleurer avec moi ſur l'affreuſe deſtinée de ſa chère nièce.

Je vais vous rendre un compte fidelle de notre entretien, & j'eſpère que ce récit pourra ſervir, après tout, à vous donner quelque eſpérance & quelque conſolation.

Elle a beaucoup plaint votre bonne mère, qu'elle m'a assuré être obligée de jouer un rôle tout-à-fait contraire à son inclination, comme elle y a été forcée elle-même, à ce qu'elle avoue, la plupart du temps.

Elle a dit qu'on a bien eu de la peine à empêcher la pauvre Dame de répondre à votre lettre, qui avoit *déchiré* (c'est l'expression de votre tante) le cœur de tout le monde; & qu'elle avoit lieu de croire que votre mère n'avoit point consenti que vos deux oncles vous écrivissent, ni approuvé le contenu de leurs lettres.

Elle est sûre qu'ils vous aiment tous tendrement; mais ils se sont avancés si loin, qu'ils ne savent plus comment reculer.

Qu'il y auroit déjà du temps que tout seroit calme & heureusement terminé, sans l'*abominable ligue* dans laquelle votre frère les avoit tous fait entrer, refusant de partir pour l'Ecosse avant qu'il l'eût vue renouvelée, & qu'ils lui eussent tous solemnellement promis qu'on ne feroit en son absence aucune démarche pour la réconciliation que de son consentement; & que les ressentimens de votre sœur les entretenoient dans cet esprit.

Que personne ne pouvoit savoir ce qu'ils souffroient

ſouffroient dans leur ame pour leur inflexible conduite avec vous, depuis que vous aviez commencé à leur écrire d'un ſtyle ſi touchant & ſi humble.

Que cependant ils n'étoient pas portés à croire que vous fuſſiez auſſi mal, ni auſſi ſincèrement repentante, que vous le diſiez, & encore moins que M. Lovelace fût ſérieux dans ſes offres de mariage.

Elle eſt sûre néanmoins, dit-elle, que tout ſera bientôt concilié; ſurtout par l'arrivée de M. Morden qui eſt plein de chaleur pour vos intérêts.

Elle prioit le ciel que vous vouluſſiez accepter M. Lovelace, tout méchant qu'il a été, ſi ſes offres ſont ſérieuſes aujourd'hui.

Ç'avoit toujours été, dit-elle, un ſujet d'étonnement pour elle, que le vain & ſot orgueil de ſon neveu James, qui vouloit concentrer toute la famille dans ſa ſeule perſonne, pût les porter tous à refuſer une alliance avec une maiſon telle que celle de M. Lovelace.

Elle ne pouvoit diſconvenir que votre évaſion avec lui avoit été la démarche la plus malheureuſe qu'on pût haſarder, pour votre honneur & vos intérêts: qu'il étoit vrai que vous auriez eu une épreuve ſévère à ſubir dans

l'aſſemblée du jour ſuivant; mais qu'elle eût été probablement la dernière: & que le talent merveilleux que vous avez pour émouvoir & pour perſuader, n'auroit pas manqué de ranger de votre parti quelques amis — voulant déſigner votre mère, votre oncle Harlowe, votre oncle, Hervey, & elle-même.

Mais moi, afin que vous ne vous affligiez pas trop, dans l'état de foibleſſe où vous êtes, du regret de ne vous être pas confiée à l'événement de cette aſſemblée, je vous obſerverai, qu'il ne paroît que trop évident, d'après l'opinion même de votre tante, qu'on n'étoit pas ſi bien décidé à éviter toute voie de contrainte & de violence, puiſque de ſon aveu, votre liberté auroit dépendu du parti que vous auriez pu faire parmi eux, par votre éloquence perſuaſive, & vos plaintes reſpectueuſes.

Elle a avoué, que quelques-uns de vos parens craignoient autant de ſe trouver avec vous, que vous pouviez craindre de vous trouver avec eux. — Mais pourquoi cette crainte, ſi leur deſſein étoit, en dernier lieu, de vous laiſſer à votre liberté?

Votre tante m'a dit que Mde. Williams (*)

(*) L'ancienne femme de charge du château d'Harlowe.

avoit été la trouver & lui avoit demandé ſi elle penſoit qu'on prît en mauvaiſe part, qu'elle demandât la permiſſion de ſe rendre auprès de ſa chère jeune maîtreſſe & de l'aſſiſter dans ſon infortune. Votre tante l'a renvoyée à votre mère, & elle n'en avoit plus entendu parler depuis.

Sa fille, Miſs Dolly, dit-elle, l'avoit fort preſſée à pluſieurs repriſes de lui accorder la même grâce; elle lui avoit encore renouvelé ſa prière avec les plus grandes inſtances lorſqu'elle reçut votre première lettre.

Votre tante dit, qu'étant alors très-malade, elle en écrivit à votre mère & lui dit qu'elle eſpéroit qu'on ne le trouveroit pas mauvais, ſi elle permettoit à Miſs Dolly d'aller vous joindre: mais que votre ſœur lui avoit répondu, comme au nom de votre mère, qu'à préſent que vous paroiſſiez céder, & ſentir vos fautes, il falloit vous laiſſer entièrement à leur prudence.

Mais Dolly, dit-elle, dépériſſoit de chagrin depuis qu'elle avoit connu la baſſeſſe de M. Lovelace qui lui avoit fait une double peine; d'abord de vos ſouffrances, enſuite parce qu'elle étoit une des perſonnes qui s'étoient réjouies de votre fuite, & qui avoient pris votre parti ſur cette démarche: elle avoit encore la diſgrace & la

malveillance de la famille à cette occaſion, ſurtout de la part de votre frère & de votre ſœur; enſorte qu'elle alloit bien rarement au château d'Harlowe.

Faites le meilleur uſage que vous pourrez de ces avis, ma très-chère jeune dame, pour votre conſolation.

Je finis en vous diſant que je fais les plus ardentes prières pour votre rétabliſſement & votre réconciliation. Votre fidelle,

JUDITH NORTON. (♭)

(¶) LETTRE XIV.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Mde. NORTON.

Jeudi, 24 Août.

LE récit de votre converſation avec ma tante Hervey m'auroit fait grand plaiſir, s'il fût arrivé il y a quelque temps; il auroit trouvé alors en moi un eſprit plus ingénieux qu'il ne l'eſt à préſent à tirer des conſolations de l'eſpoir d'un changement heureux qui pourroit récompenſer un jour ma ſoumiſſion & ma patience.

Je n'ai jamais douté de la bonne volonté de

ma tante pour moi. Jamais je n'ai douté de ſon affection. Mais nous étonnerons-nous que les princes & les rois trouvent ſi peu d'obſtacles qui arrêtent leurs paſſions les plus violentes, lorſqu'on voit dans une famille une tante, & même une mère qui préfèrent, contre leur propre inclination, d'abandonner l'enfant autrefois chéri d'elles, plutôt que de s'oppoſer à un ambitieux jeune homme, armé de l'autorité d'un père, qui quand il a une fois pris un parti, ne veut plus écouter ni plainte ni remontrance.

Ne me blâmerez-vous point, ſi je dis que le bon ſens & l'indulgence des parens doivent être un peu bleſſés dans le traitement que j'ai ſubi; & ſi je me permets de dire, qu'on a exercé envers moi une bien grande rigueur.... Et cependant je ſuis autoriſé à l'appeler *rigueur* par le jugement de deux excellentes ſœurs, ma mère & ma tante, qui reconnoiſſent, comme vous me le dites de ma tante, qu'elles ont été forcées de ſe joindre contre moi, en violentant leur propre inclination; & cela dans un point qui peut paroître intéreſſer mon bonheur éternel.

Mais il ne faut pas que je continue ſur ce ton. Car cette inclination que ma mère a abandonnée, ne pouvoit-elle pas être l'effet d'une trop aveugle indulgence, que je ne mérite pas?

& cependant je ſuis d'un caractère ſi entêté & ſi petulant, qu'il faut abſolument que je m'arrache moi-même à ce ſujet.

Tout ce que j'ajouterai encore cette fois, c'eſt que, ſi les bontés dont on a intention de me gratifier, tardoient encore une ſeule ſemaine, elles pourroient bien arriver trop tard. — Trop tard, c'eſt-à-dire, pour m'apporter la conſolation que j'aurois ſouhaité en retirer. Car quelle vaine préparation ai-je donc faite, ſi elle n'a pu encore me mettre au-deſſus.... au-deſſus de quoi ? Pauvre créature qui ſe trompe elle-même; malheureuſe dupe de ſon propre cœur ! qui ne ſe trouve au-deſſus de rien, & qui n'a pas même la force de dompter ſa coupable impatience ! Mais enfin pour finir ſérieuſement ſur un ſujet auquel je n'oſe me livrer, ſi vous en trouvez l'occaſion, que ma tante Hervey, ma chère couſine Miſs Dolly, & l'honnête Mde. Willams ſachent combien je ſuis reconnoiſſante de leur tendre intérêt & de leurs obligeantes intentions; & pour juſtifier le mieux poſſible leur bonne opinion, puiſque je ſais que la faveur qu'ils m'accordent eſt fondée ſur la perſuation où elles ſont que j'ai aimé la vertu, dites-leur que j'ai *continué* de l'aimer juſqu'à ma dernière heure, comme j'eſpère qu'on pourra le dire; &

aſſurez-les que jamais je ne m'en ſuis écartée volontairement, quelque malheureuſe que je ſois devenue par une ſeule démarche coupable ; laquelle néanmoins n'a jamais eu pour cauſe des motifs bas ou corrompus.

Je ſuis très-fâchée que mon couſin Morden ait pris la réſolution de voir M. Lovelace.

Les alarmes que je conçois de cette nouvelle, ôtent beaucoup du plaiſir que je ſens en apprenant qu'il m'aime toujours.

La lettre que ma ſœur m'a écrite eſt une lettre bien affligeante. Des duretés ſi inutiles, un ton de raillerie ſi cruel ! mais quant à cette partie de ſa lettre, je dois plutôt avoir pitié d'elle que de m'en affecter auſſi vivement.

Je ne ſaurois dire ce que j'ai fait à M. Brand. — Je prie Dieu de lui pardonner à lui & aux perſonnes qui l'ont inſtruit, quelles qu'elles ſoient. Mais ſi ce ſcandale ne provient que des viſites de M. Belford, quelques jours de plus ſerviront de réponſe & de juſtification. En attendant, le paquet que j'ai envoyé à Miſs Howe & que je vous ferai paſſer, vous ſatisfera, j'eſpère, ma chère Mde. Norton, ſur les raiſons que j'ai de ſouffrir les viſites de M. Belford.

La lettre offenſante de ma ſœur, & l'inflexibilité de mes plus chers parens.... mais comme

les ſujets les plus éloignés ramènent toujours à l'objet qui tient le plus au cœur ! — de même que toutes les humeurs vicieuſes du corps ſe ramaſſent autour d'un membre fracturé, ou de la partie malade.

Il faut que je finiſſe : en demandant vos prières, « pour que le ciel m'accorde la patience « & la réſignation ; & en vous aſſurant que je « ſuis & que je ne ceſſerai d'être juſqu'à mon « dernier ſoupir, votre reconnoiſſante & affec- « tionnée, »

CLARISSE HARLOWE. (♭)

(¶) LETTRE XV.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

En réponſe à la ſienne du Vendredi 11 Août. (*)

Yarmouth Isle de Wight, 23 *Août.*

MA très-chère amie, j'ai lu les lettres originales & les copies que vous m'avez fait l'amitié de me communiquer ; & je vous les renvoie par

(*) Voyez Lettre LXVII, Tome VIII.

un exprès. Je ſuis extrêmement affligée du mauvais état de votre ſanté. Mais j'approuve toutes vos précautions & vos meſures dans le choix de M. Belford, pour une fonction, que j'eſpère, que ni lui ni perſonne ne ſeront dans le cas de remplir d'ici à bien, bien des années.

J'admire & tout le monde admire cette grandeur d'ame qui vous remplit d'un mépris ſi décidé & ſi conſtant pour le miſérable qui mérite ſi bien d'être mépriſé & déteſté; au milieu de ſollicitations & d'inſtances auxquelles nulle autre femme ne ſeroit capable de réſiſter, ſurtout dans l'affreux abandon où vous êtes réduite.

Quel doit donc être le contenu de ces lettres de vos proches, que vous ne voulez pas me communiquer! Honte ſur eux! oh comme l'indignation ſoulève mon cœur! mais je n'oſe en dire plus. — Quoique vous-même vous commenciez à penſer qu'ils vous ont traitée bien durement.

Tout le monde ici eſt épris de M. Hickman, & l'horreur qu'on a conçue du caractère de ce déteſtable Lovelace, ſert encore à le faire aimer davantage. On m'a mortellement fatiguée, importunée pour nommer un jour. Cela l'a enhardi: il s'eſt donné des airs, & ſi je ne l'avois contenu, il alloit ſe comporter avec la même inſouciance & la même inſolence, que s'il eût

été sûr de moi. Je me suis vue forcée de le mortifier jusqu'à quatre fois, depuis que nous sommes ici.

Je lui ai fait tout récemment subir une dure pénitence pour certaines négligences que je ne devois pas lui passer. Son intention, a-t-il dit,.... mais c'étoit là une pauvre excuse, lui répliquai-je : car s'il y avoit eu de l'intention, il n'auroit jamais reparu en ma présence. Mais c'étoit une preuve de son défaut d'attention & de réflexion ; & cela est inexcusable dans un homme qui n'en est encore qu'à son état d'épreuve.

Il espéroit, a-t-il dit, avoir passé le temps du noviciat.

Et c'est pour cela, Monsieur, que vous vous permettez plus de négligence ! c'est ajouter à la négligence l'ingratitude, & me faire voir que ce que vous traitez d'accidentel, ce qui auroit encore besoin d'excuse, a de l'intention, ce qui n'en admet aucune.

Je n'ai pas voulu le voir de deux jours, & il s'est montré si humble, si repentant, que j'ai manqué de m'oublier moi-même, pour le dédommager ensuite : car comme vous l'avez dit une fois, un ressentiment poussé trop loin, finit souvent par une réparation trop humble.

Je brûle du désir de me rapprocher de vous ;

mais il ne paroît pas que ce ſoit encore de ſitôt : je vous prie, ma chère, donnez-moi de vos nouvelles le plus ſouvent que vous pourrez.

Puiſſe le ciel augmenter vos conſolations & rétablir votre ſanté. C'eſt l'objet des prières de votre fidelle & affectionnée

ANNE HOWE.

P. S. Excuſez-moi de ne vous avoir pas écrit plutôt. J'en ai été empêchée par un petit voyage ſur la côte, auquel j'ai été obligée de me prêter. (♭)

(¶) LETTRE XVI.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Vendredi, 25 *Août.*

VOUS êtes bien obligeante, ma chère Miſs Howe, de me rendre compte des cauſes de votre ſilence. Je n'en ai point eu d'inquiétude, ne doutant pas qu'au milieu de tant de chers parens qui vous fêtoient, le temps d'écrire ne vous fût enlevé par quelque promenade agréable, telle que celle dont vous me parlez.

J'eſpérois bien que vous aviez renoncé pour cette fois à ces airs & ces trop grandes vivacités,

que j'avois pris la liberté de vous reprocher autant de fois que vous m'en aviez donné ſujet, c'eſt-à-dire, fort ſouvent.

J'ai toujours été fort ſérieuſe avec vous ſur ce point; & tant qu'il s'agit de décider votre bonheur futur & celui d'un honnête homme, je dois y revenir, lorſque vous vous oubliez vous-même, quand même je n'aurois pas plus d'un jour à vivre; & en vérité, je ſuis fort mal.

Je ſuis bien sûre que votre intention, en permettant à M. Hickman de vous accompagner dans votre petite isle, n'a pas été de le montrer ſous l'apparence d'un homme idiot & foible, à ceux de vos proches qui ne le connoiſſoient pas encore. Cependant croyez-vous poſſible pour eux, quelque réſolus, quelque préparés qu'ils puſſent être à le goûter, de s'empêcher de rire de lui, lorſqu'ils le voient ſouffrir patiemment vos biſarres pénitences? Il ne faut pas plus chercher à rendre un homme modeſte petit à ſes propres yeux, qu'à ceux d'autrui. S'il prend de lui ce ſentiment, il concevra une défiance, qui lui donnera un air gauche dans tout ce qu'il pourra dire ou faire; & cela ne fera pas plus d'honneur à votre choix, qu'au ſuffrage qu'il obtient de vos amis, ou à ſa propre opinion.

J'aime dans un homme une conduite préve-

tante, attentive & même un humble reſpect pour la femme qui eſt l'objet de ſes ſoins. C'eſt une marque de ſa politeſſe, qui tend à lui donner d'elle-même la bonne opinion qu'on peut ſuppoſer qu'un mérite modeſte a beſoin qu'on lui inſpire. Mais une femme qui l'exige avec hauteur, ne montre ni ſa politeſſe, ni ſa gratitude, quoiqu'elle faſſe preuve, je l'avoue, de courage. Je vous avois prévenue que je vous parlerois fort ſérieuſement.

Oh ma chère, que ma deſtinée eût été, puiſqu'elle ne m'a pas permis de reſter fille, de rencontrer un homme avec lequel j'euſſe pu tenir une conduite généreuſe & ſans réſerve!

Il eſt manifeſte aujourd'hui que M. Lovelace, pour avoir un prétexte à oppoſer contre moi, a taxé ma conduite d'une roideur & d'un éloignement affectés. Vous-même, pendant quelque temps, vous m'avez crue coupable de quelque pruderie. On doit de l'indulgence aux ſituations difficiles, qui offrent ſouvent des occaſions de cenſure inévitables. Je ne méritois pas de reproche de l'homme qui avoit lui-même rendu ma poſition difficile. Et vous, ma chère, ſi j'avois eu affaire à quelqu'autre homme, ou qu'il eût eu ſeulement la moitié du mérite de M. Hick-

man, vous auriez vu que ma doctrine ſur cet article auroit gouverné ma pratique.

Mais, pour ne pas parler de moi, — je vous dirai ce que je penſeroìs ſi j'étois un témoin indifférent de vos auteurs avec M. Hickman, en retour de ſes humbles procédés avec vous. Cette Demoiſelle, dirois-je, ſonge fort à épouſer cet honnête homme; cela eſt aſſez viſible. Mais je vois auſſi clairement, qu'elle a une grande indifférence pour lui: & d'où peut venir cette indifférence: de l'un ou de l'autre de ces motifs ſans doute, ou qu'elle reçoit ſes ſoins plutôt par des raiſons de convenance, que d'après le choix de ſon cœur; ou qu'elle a une fort mince idée de ſes qualités & de ſon jugement, ou du moins qu'elle a d'elle-même une opinion beaucoup plus avantageuſe; ou bien elle n'a pas la généroſité d'uſer avec modération du pouvoir que lui donne la tendreſſe de ſon amant. Seriez-vous bien-aiſe, ma chère, qu'on pût avec juſtice dire cela de vous? Et enſuite voudriez-vous fournir aux libertins de mœurs ou de propos la plus légère occaſion de dire ou d'imaginer que Miſs Howe donne ſa main à un homme qui n'a nulle raiſon d'attendre aucune part dans ſon cœur? Je ſuis ſûre que vous ne voudriez pas qu'on pût ſeulement faire ſur votre compte pareilles ſuppoſi-

tions. Et tous les égards qui viendroient de vous après le mariage, ſans en avoir montré aucun auparavant, devroient, je le penſe, être néceſſairement interprétés comme un compliment fait au mari aux dépens de la délicateſſe de la femme.

Il n'y a pas à craindre aucune entrepriſe des hommes les plus audacieux ſur un caractère d'une vertu ſi reſpectée, & d'un eſprit ſi vif & ſi charmant que l'eſt celui de Miſs Howe; il ne peut pas y avoir deux Lovelaces dans le monde; cependant encourager les autres hommes à mépriſer un époux par l'exemple de celle même qui eſt la plus intéreſſée à lui faire honneur; que penſez-vous, ma chère, de cette conduite? Il n'eſt que trop naturel à ces gens envieux, (& qui de ceux qui connoiſſent Miſs Howe, n'enviera pas le bonheur de M. Hickman?) de diriger leurs cenſures & leurs railleries ſur ceux qui ſont traités avec indignité par une femme, ou qui ont la foibleſſe de le ſouffrir.

Si un homme ainſi traité a un ardent & ſincère amour pour celle qu'il recherche, il ſera facilement intimidé par ſon courroux; & cette crainte le portera à des actes de ſoumiſſion qu'on prendra pour de la *petiteſſe*. Et quelle eſt la femme pleine de ſens & d'ame, qui voudra impoſer à l'homme dont elle attend un jour protection &

défenſe, aucune ſervitude qui puiſſe être priſe pour de la baſſeſſe, pour une abjection indigne dans un homme, même vis-à-vis d'elle? Je ne ſais même pas comment décider moi-même, & je vous demande à vous de m'éclaircir cette queſtion: s'il ne vous paroît pas vraiſemblable qu'une femme, qui a de la nobleſſe & de la fierté, mépriſera plus qu'elle n'eſtimera l'homme qui ſouffrira patlemment une inſulte de ſa part, ſurtout devant témoins? J'ai toujours remarqué que les préjugés défavorables qu'on prend d'un homme à la première vue, tiennent plus & ſont plus difficiles à diſſiper que les préventions avantageuſes. Eſt-ce envie dans l'homme? eſt-ce ce principe de malignité ſi viſible dans les petits eſprits, & qui leur fait ſouhaiter de rabaiſſer les hommes ſupérieurs à leur niveau? je ne prétends point le décider. Ainſi quand une femme auſſi ſenſée que vous, donne au public occaſion de juger qu'elle n'a pas une haute opinion de l'amant dont néanmoins elle nourrit les ſentimens, il lui ſera très-difficile de ramener le monde à penſer auſſi-bien qu'elle le voudroit du mari qu'elle a choiſi.

Permettez-moi d'obſerver que de ſavoir condeſcendre avec dignité, & commander avec cet air d'obligeance, & cette douceur de manières qui laiſſe voir & percer la condeſcendance, ſont

des

des points auxquels une femme ſage, qui connoît ſon époux, doit aſpirer ; & une femme ſage préféreroit, je crois, de reſter fille toute ſa vie au malheur de ſe donner à un homme qu'elle jugeroit indigne de ce noble traitement.

Mais quand une femme laiſſe voir à ſon amant qu'elle a la généroſité d'approuver & de récompenſer un obligeant ſervice ; qu'elle a une ame qui s'élève au-deſſus de ces petites ruſes, de ces folles minauderies, (que quelques-uns ſans fondement, je le crois, attribuent à notre ſexe en général ;) qu'elle n'eſt point, lorſqu'elle croit avoir quelque raiſon de mécontentement, d'une ſuſceptibilité violente, ni d'un orgueil chatouilleux ; qu'elle ne juge pas néceſſaire de s'attacher à des minuties, pour parvenir à gagner ou s'aſſurer des points importans ; auxquels peut-être il n'eſt pas à propos de viſer ; qu'elle ne donne pas lieu de lui ſuppoſer aſſez peu de confiance dans ſon propre mérite, pour mettre à des épreuves déſagréables ou hautaines l'amour de l'homme qu'elle ſe propoſe de favoriſer ; quand elle laiſſe la raiſon gouverner en tout ſes actions, jamais elle ne ſera privée de ce véritable reſpect, de cette vénération ſincère qu'elle déſire obtenir : & après le mariage, ſon jugement ſera conſulté, peut-être même de préférence à celui d'un autre

homme ; d'autres fois on ſera bien-aiſe d'appuyer ſon avis du ſien.

En voilà aſſez, ma très-chère Miſs Howe, ſur ce ſujet & pour aujourd'hui, & j'oſe dire pour toujours !

Je commencerai inceſſamment une autre lettre, & je vous les enverrai toutes deux enſemble. (♭)

(¶) LETTRE XVII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

(*ELLE informe Miſs Howe du rapport qu'a fait M. Brand, des propoſitions faites par ſa ſœur, ou de pourſuivre M. Lovelace, ou de paſſer dans les colonies. Elle ſe plaint des lettres dures de ſon oncle Antonin & de ſa ſœur ; mais en termes plus doux qu'ils ne le méritoient.*

Elle lui envoie la lettre du docteur Lewen, & la copie de la réponſe qu'elle y a faite.

Elle lui parle des peines qu'elle a eues pour éviter M. Lovelace. Elle lui donne le contenu de la lettre qu'elle lui a écrite pour le détourner de la viſite qu'il ſe propoſoit de lui faire ; elle craint, dit-elle, que cette démarche ne ſoit pas ſtrictement innocente, ſi l'on ne peut paſſer l'allégorie ou la métaphore à une

perſonne qui eſt dans ſa poſition. Elle lui apprend l'arrivée de ſon couſin Morden ; la promptitude avec laquelle il a épouſé ſon parti vis-à-vis de ſa famille ; l'entrevue qu'il a deſſein d'avoir avec M. Lovelace, & elle lui confie ſes alarmes à cette occaſion.

Elle lui donne la ſubſtance de la converſation, qu'on a lue, entre ſa tante Hervey & Mde. Norton ; & elle ajoute :)

Mais fuſſent-ils dans les diſpoſitions les plus favorables, que peuvent-ils à préſent pour moi ? je ſouhaiterois, & cela plus pour leur propre intérêt que pour le mien, qu'ils vouluſſent ſe relâcher. — Mais je ſuis extrêmement mal, — il faut que je quitte la plume, une foibleſſe ſoudaine ſaiſit & glace mon cœur, — excuſez ces lignes informes, — adieu, ma chère ! — adieu.

Vendredi, à 3 heures.

Je reprends encore une fois ma plume, J'ai cru vous avoir dit adieu pour la dernière fois..... Je ne me ſuis jamais ſentie ſi étrangement affectée : c'étoit quelque choſe qui ſembloit anéantir entièrement mes facultés. Je ne ſais comment rendre cet état. — Je crois que je fais mal de tant écrire & de me trop forcer ; mais une ame active, quoiqu'affaiſſée ſous un corps malade, ne peut reſter oiſive.

Je vais voir ſi l'air & toute ceſſation d'appli-

cation me ſeront quelque bien ; mais s'ils ne me ſont rien, ne vous en chagrinez pas, ma chère. Je ſerai heureuſe. Oui, & même je le ſuis déjà plus que je ne croyois il y a quelques jours pouvoir jamais l'être dans cette vie. Cependant comme le corps ſe tient attaché à l'ame! Comme il l'embarraſſe de ſon poids !

A 7 heures.

Je ne pouvois me réſoudre à vous envoyer cette lettre avec une fin auſſi triſte qu'elle vous l'auroit paru. J'ai donc différé de la fermer juſqu'à-ce que je viſſe dans quel état je me trouverois au retour de ma promenade, & en ce moment je puis vous dire que je ſuis un tout autre être.

Je me trouve ſi allègre, que je me ſens en état de continuer avec la même vigueur dont j'avois commencé & à vous prêcher encore ſur votre vivacité, ſi je n'en avois pas écrit aſſez & au-delà ſur ce ſujet.

Je ſouhaite que vous me mettiez dans le cas de vous faire mon joyeux compliment, à vous & à M. Hickman. Faites-le, ma chère, je prendrois un peu de votre joie pour moi, ſi vous le vouliez.

Mes reſpectueux complimens à tous vos amis, tant ceux que je connois que ceux que je ne connois pas.

Je viens, à ma grande ſurpriſe, de recevoir une lettre d'une perſonne dont je n'attendois plus depuis long-temps aucunes nouvelles. C'eſt de M. Wierley. Je l'enferme dans la mienne. Vous en ſerez auſſi ſurpriſe que moi. Celui-ci paroît être un homme que j'aurois pu retirer du vice ; mais je n'ai pu l'aimer. Cependant je me flatte de ne l'avoir pas traité avec arrogance. Oui, ma chère, ſi je ne ſuis pas trop partiale en ma faveur, je crois avoir mis dans mon refus plus de douceur que vous n'en mettez pour captiver certaine perſonne. Et ce ſouvenir me cauſe moins de peine que je n'en aurois reſſenti dans le cas contraire, en recevant cette marque de généroſité qui m'affecte. J'enfermerai auſſi l'eſquiſſe informe de ma réponſe, auſſitôt que je l'aurai copiée. Si je commençois une autre feuille, je la remplirois encore. Ainſi je me contenterai d'ajouter mes prières pour votre honorable proſpérité, & pour une longue, une très-longue vie, toujours heureuſe ; & quand elle ſera à ſon terme, puiſſiez-vous être auſſi calme & auſſi tranquille en la quittant que j'eſpère l'être avec le ſecours du ciel. Je ſuis & ſerai juſqu'au dernier moment,

Votre affectionnée & obligée ſervante,

CL. HARLOWE. (b)

(¶) LETTRE XVIII.

M. WIERLEY à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Mercredi, 23 *Août.*

MA très-chère dame, vous ſerez ſurpriſe de voir renouveler, après un ſi long eſpace de temps, une demande découragée par un refus ſi poſitif, quoique des plus polis. Mais quelque ſoit l'accueil que reçoive ma propoſition, je ne peux m'empêcher de la renouveler. Tout le monde a ouï parler de la baſſeſſe indigne avec laquelle vous a traitée un homme, qui, pour vous traiter ainſi, doit certainement être le plus vil des hommes. Tout le monde eſt inſtruit de votre juſte reſſentiment de ſa baſſeſſe. On ſait que vous êtes déterminée à ne jamais vous réconcilier avec lui; & que vous perſiſtez dans ces nobles ſentimens, malgré les preſſantes ſollicitations de ſon illuſtre famille, malgré le repentir & les prières de cet ignoble coupable. Tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître, ou qui ont entendu parler de lui, applaudiſſent à une réſolution auſſi digne de vous, digne de votre vertu & de cet honneur délicat que vous a toujours accordé

quiconque a parlé de vous. Mais tout le monde, Madame, auroit eu de vous une opinion différente, que la mienne n'auroit pas changé. Je vous ai toujours aimée ; & c'eſt pour moi une néceſſité de vous aimer toujours. Cependant j'ai fait mes efforts pour me réſigner à ma cruelle deſtinée. Après avoir employé ſi inutilement tant de moyens pour tâcher de vous toucher en ma faveur, je me ſuis tenu tranquille, en apparence ſatisfait. Je vous ai même écrit alors que je reſtois tranquille & ſatisfait, & j'ai tâché de faire croire à tous mes amis que je l'étois en effet. Mais perſonne ne ſait quels déchiremens de cœur m'a coûté cette abnégation de moi-même. En vain j'ai cherché les diſtractions que m'offroient la chaſſe, les voyages & les ſociétés les plus gaies ; j'ai eſſayé tour-à-tour ces vains remèdes, & ma paſſion pour vous n'a fait que renouveler avec plus de force mon malheur & mes tourmens. Lorſque je revenois à regarder au-dedans de moi-même & dans le fond de mon cœur, votre charmante image y étoit placée comme ſur un trône éternel, & vous rempliſſiez toutes les facultés de mon être.

Je gémis bien ſincèrement à cauſe de vous ſur ces infortunes & ces ſouffrances que vous avez ſubies ; ce ſont elles pourtant qui m'encoura-

gent aujourd'hui à laiſſer renaître mon audacieuſe eſpérance. Je ne connois point les détails de votre malheur : je n'oſe m'en informer ; je ſais trop que mes ſouffrances s'augmenteroient par la connoiſſance de celles que vous avez éprouvées. Je ne déſire donc pas en ſavoir plus que ce que le bruit public en a apporté à mon oreille offenſée ; plus que je n'en devine par votre abſence de votre cruelle famille, & du ſaint lieu où, mêlé à la foule de vos admirateurs mépriſés, j'étois accoutumé & sûr de vous voir deux fois la ſemaine, donner par votre exemple les plus hautes idées du ſervice divin. Mais quelles que ſoient ces infortunes, de quelque genre que ſoient ces ſouffrances, j'en bénirai l'occaſion pour mon propre intérêt, (tout en maudiſſant pour le vôtre, leur cruel auteur,) ſi elles peuvent me procurer le bonheur d'apprendre que cette propoſition que j'oſe renouveler n'eſt pas entièrement rejetée de vous. — Daignez ſeulement me donner l'eſpoir qu'elle pourra un jour obtenir de l'encouragement, ſi dans l'intervalle il n'arrive rien ni dans ma conduite, ni dans mes principes, qui vous offenſe de nouveau.

Donnez-moi ſeulement cet eſpoir. — N'être pas entièrement rejeté, voilà la ſeule eſpérance

que je ſollicite de vous, & je vous aimerai encore plus, s'il eſt poſſible, que je ne vous ai jamais aimée. — Et cela pour tout ce que vous avez ſouffert. Car vous méritez bien d'être aimée, même juſqu'à l'adoration; vous qui, pour la cauſe de l'honneur & de la vertu, avez la force de dompter une paſſion que les ames ordinaires, (j'en parle d'après une cruelle expérience,) trouvent invincible, & dans un temps encore où votre noir coupable ſupplie & demande à genoux ſon pardon, comme on m'aſſure qu'il fait, & que font avec lui tous ſes parens.

Que vous ne puiſſiez pas lui pardonner, lui pardonner aſſez pour le recevoir de nouveau en grâce; c'eſt ce qui n'a rien d'étonnant. Son offenſe a bleſſé la vertu; & la vertu fait partie de votre eſſence. Quel trait de grandeur d'ame! quel trait de juſtice envers vous-même, envers votre caractère pur & inviolable! Y a-t-il quelque mérite à admirer plus que jamais une femme capable d'un diſcernement ſi rare & ſi ſublime? Non, il n'y en a aucun; je ne puis m'en faire honneur. Quelle eſpérance peut donc me reſter, pourroit-on dire, à moi dont les ſoins ont été déjà rejetés, en me préſentant dans un temps où vos ſouffrances, ſou-

tenues avec une ſi noble patience, ont ſi fort exalté votre réputation & votre caractère, aux yeux de tous les juges éclairés ! Cependant, Madame, j'ai du moins de l'orgueil à penſer que tandis que vos parens, qui ne vous conſidèrent pas dans le véritable jour où je ſais vous voir, vous perſécutent & vous banniſſent, tandis qu'on vous retient votre bien, & qu'on menace, je le ſais, de vous le retenir auſſi long-temps que les chicanes de la loi, ou plutôt de ſes praticiens pourront vous en écarter ; lorſque vous êtes dénuée de protection ; que tout le monde ſe tient dans l'éloignement, ou par crainte du perſécuteur de vos jours, ou par crainte des cœurs durs de votre famille ; je m'enorgueillis, dis-je, de me montrer ſeul, & d'offrir ma fortune & ma vie à votre ſervice. Il y a, je l'avoue, bien de l'amour-propre dans cette eſpérance ; je ſerois un trop grand hypocrite, ſi je ne l'avouois pas ; & je ſais combien vous abhorrez la fauſſeté.

Mais ſoit que vous encouragiez ou non cette eſpérance, acceptez, Madame, acceptez mes ſervices & mon dévouement, & daignez m'excuſer ſi j'ai recours à l'honnête expédient par lequel je finis, d'après la nature des circonſtances, qui autrement me laiſſeroient douter de l'hon-

neur de votre attention : cet expédient le voici.

Si je dois toujours être le plus infortuné des hommes, que votre plume me l'apprenne par une ſeule ligne ; s'il m'eſt permis de me livrer à une ſorte d'eſpoir, quelque éloigné qu'il ſoit, votre ſilence ſera pour moi le plus heureux indice que j'en puiſſe recevoir, à moins qu'il ne s'agit d'un autre plus heureux encore, le plus heureux qui pût m'arriver, l'annonce que vous daignerez accepter l'offre de ma vie & d'une fortune, que je mettrois mon orgueil & ma gloire à vous ſacrifier, laiſſant à vous-même le ſoin de la récompenſe. — Quelle que puiſſe être votre déciſion, je n'en ſuis pas moins obligé de vous aimer & de vous admirer toujours ; & jamais je ne changerai d'état tant que vous vivrez, ſoit que vous en changiez vous-même ou non. Car, ayant eu une fois la préſomption de vous adreſſer mes vœux, je ne puis plus m'abaiſſer à ſonger à aucune autre femme. Et j'en fais ici la déclaration ſolemnelle, en préſence de ce Dieu que je prie journellement de vous bénir & de vous protéger, quelque parti que vous preniez à l'égard d'un homme qui eſt, ma très-chère dame,

Votre ſerviteur à jamais dévoué, à jamais affectionné, à jamais fidelle

ALEXANDRE WIERLEY. (b)

(¶) LETTRE XIX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à M. ALEXANDRE WIERLEY.

Samedi, 26 Août.

LA généroſité de vos vues m'auroit impoſé l'obligation non-ſeulement de vous répondre, mais même de vous faire mes remercîmens, quand vous ne m'auriez pas donné l'alternative qu'il vous plaît de nommer un *honnête expédient*; & c'eſt ſincèremet que je vous remercie de votre lettre obligeante.

Dans le temps que vous me diſtinguiez dans votre eſtime, je vous dis, Monſieur, que le célibat étoit l'état de mon choix; & je vous le diſois d'après mes vrais ſentimens.

On ne me permit pas de ſuivre mon choix; & lorſqu'en jetant les yeux autour de moi ſur les différentes perſonnes qui m'avoient été propoſées, j'eus lieu de croire qu'il n'y en avoit pas un ſeul dont les mœurs ou les principes ne fuſſent ſuſceptibles d'objections, il ne falloit pas s'étonner beaucoup, qu'on laiſsât *à l'imagination & au caprice* à donner une préférence

que le *jugement* étoit embarraſſé de déterminer.

Loin de moi, en vous parlant ainſi, Monſieur, la penſée de vous faire aucun reproche, ou de faire aucune alluſion injurieuſe à votre perſonne. Je vous ai toujours voulu du bien; & vous avez eu ſujet de penſer que cette intention étoit ſincère. Vous avez eu la généroſité de goûter la franchiſe de ma conduite avec vous, comme j'ai été charmée de la vôtre avec moi; & je ſuis peinée, vivement peinée de vous entendre dire aujourd'hui que la complaiſance avec laquelle vous avez eu la bonté d'acquieſcer à ma déclaration, vous ait cauſé tant de chagrin.

Si l'option, dont je vous ai parlé, m'avoit été permiſe après votre retraite, comme je le déſirois, & comme je le propoſois, ces événemens qui ont ſuivi ne ſeroient pas arrivés. Il y a eu, je puis dire, une ſorte de fatalité qui a entraîné toute notre famille, & qu'aucun de nous n'a pu éviter; mais c'eſt là un ſujet ſur lequel il ne faut pas que je m'arrête.

Dans l'état où ſont les choſes, je n'ai qu'un déſir à former : c'eſt que pour votre propre intérêt vous encouragiez & cultiviez ces bons mouvemens de votre cœur, auxquels je dois ſans doute pluſieurs paſſages de votre lettre

obligeante & généreuſe qui eſt ſous mes yeux. Comptez, Monſieur, que ces mouvemens une fois paſſés en habitude, vous procureront du plaiſir & de la ſatisfaction dans un temps où rien ne pourra plus vous en donner. Et aujourd'hui, ſi ces ſentimens éclatent dans vos actions & dans votre converſation, elles vous rendront recommandable aux yeux des plus vertueuſes de notre ſexe. Car, Monſieur, l'homme qui eſt bon, par choix autant que par une ſuite de ſon éducation, poſsède en lui-même une qualité qui annoblit l'eſpèce humaine, & ſans laquelle les plus diſtingués par le rang & la naiſſance reſtent réellement ignobles.

Quant à la réſolution que vous déclarez ſi ſolemnellement, de ne pas vous marier tant que je vivrai, elle me chagrineroit, ſi je n'étois pas moralement sûre que vous pouvez la tenir ſans en recevoir aucun préjudice. Peu de jours, très-peu de jours écoulés encore, vous convaincront que je ſuis montée au-deſſus de tout lien, de toute dépendance humaine; & que je n'ai nul beſoin de cette protection & de cette faveur que vous m'offrez ſi généreuſement.

Je vous ſouhaite tout le bonheur que vous méritez, & je ſuis avec reconnoiſſance.

Votre humble ſervante, CL. HARLOWE. (b)

(¶) LETTRE XX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi après-midi, 28 *Août.*

HIER au ſoir, vers l'heure de l'enterrement, de notre pauvre ami, autant que nous avons pu le conjecturer. Milord M...., Mowbray & moi, nous avons d'abord porté une ſanté à la mémoire du cher & honnête Belton : & enſuite par une prompte tranſition des morts aux vivans, une autre ſanté à Miſs Harlowe, que Milord M. a obligeamment propoſée, & à l'heureuſe réconciliation. Enfin nous avons adreſſé un ſouvenir à l'honnête camarade Belford, qui depuis peu, de notre avis unanime, eſt devenu un homme ſerviable & plein d'humanité ; & qui préfère les intérêts de ſon ami aux ſiens propres.

Mais quelle eſt la raiſon qui m'empêche de recevoir de tes nouvelles ? (*) Et pourquoi ne m'inſtruis-tu pas des motifs de cette ſoudaine réconciliation entre ma charmante & ſes parens,

(*) M. Belford ne lui avoit pas encore envoyé ſa dernière lettre, quoique toute écrite. Voyez ſa raiſon, Lettre VII de ce vol.

& de la cauſe de la généreuſe invitation qu'elle me fait, d'aller la joindre chez ſon père dans quelque temps ?

Tu dois certainement avoir été initié dans le ſecret ; je te déclare que je ſerai horriblement ſoupçonneux & défiant, s'il ſe paſſe quelque choſe entre mon ange & toi, qu'on cherche à me cacher. Car, ou je ſuis dans cette affaire le principal perſonnage, ou je ne ſuis rien.

J'ai dépêché Will pour ſavoir la raiſon de ta négligence.

Mais permets que je te gliſſe à l'oreille un mot ou deux. Je commence à craindre après tout, que cette lettre en queſtion n'ait été un ſtratagême, qui n'avoit d'autre but que de me faire ſortir de la ville. Car, en premier lieu, Tourville dans une lettre que j'ai reçue ce matin, m'a dit que Clariſſe eſt actuellement très-mal. J'en ſuis bien affligé, & du fond du cœur ! C'eſt-là, me diras-tu, ce qui doit m'empêcher de m'étonner qu'elle ne ſoit pas encore partie ; mais j'ai appris d'un autre côté, hier au ſoir, que la famille eſt auſſi implacable que jamais. Et Milord & moi nous attendons cette après-midi même une viſite du colonel Morden, qui ſe charge, à ce qu'il paroît, de me queſtionner ſur mes intentions pour ſa couſine. Cela me démontre

démontre que ſi elle a informé ſes parens des offres que je lui ai faites, ils s'obſtinent à ne les pas croire ſérieuſes juſqu'à ce qu'ils en ſoient aſſurés par ma propre bouche. Mais j'entends dire d'un autre côté, que cette viſite de Morden eſt une démarche de ſa pure volonté, ſans que la famille l'ait déſirée.

Que veux-tu que je faſſe de toutes ces énigmes? L'avis que j'ai reçu de l'obſtination continuée de ſon implacable famille, me vient d'une part qui ne laiſſe aucun doute; & cependant quand je relis ſa lettre, que dire? Sûrement la petite friponne ne voudroit pas mentir.

Je ne l'ai jamais vue ſe diſpenſer de ſa parole qu'une fois; c'étoit lorſqu'elle me promit de me pardonner après l'horrible incendie qui manqua d'arriver chez notre hôteſſe; elle ne voulut pas me voir le lendemain, & enſuite elle s'évada à Hamſtead, afin d'éviter de me pardonner. Comme elle a été cruellement punie d'avoir manqué à la parole d'honneur qu'elle m'avoit donné: (car c'eſt une triſte choſe pour les ames vertueuſes de violer leur parole, lorſqu'il eſt en leur pouvoir de la tenir,) on ne s'attendroit pas à la voir riſquer de tromper une ſeconde fois, ſurtout par une lettre préméditée. Tu demanderas peut-être pourquoi un

honnête homme ſeroit obligé de tenir ſa promeſſe avec un voleur de grand chemin ? Car je connois le ton groſſier de tes comparaiſons. Mais moi je te réponds que tout honnête homme y eſt obligé ; & je vais t'éclaircir mon principe.

Suppoſe un coquin de maraudeur qui vous demande votre bourſe, le piſtolet ſur la gorge. Vous n'avez ſur vous ni argent ni bijoux ; vous lui promettez ſolemnellement, s'il veut épargner votre vie, de lui envoyer une ſomme convenue, tel jour en tel lieu.

La queſtion eſt de ſavoir ſi votre vie n'eſt pas réellement au pouvoir du coquin. — Comment il eſt parvenu à ce pouvoir, c'eſt une autre queſtion dont ſa vie répondra, lorſque une fois il ſera arrêté. — Ainſi il court danger pour danger.

Or, s'il vous fait don de votre vie, croyez-vous qu'il ne vous donne pas un équivalent précieux de la ſomme d'argent que vous engagez votre honneur à lui envoyer. Si cela n'eſt pas, ou il faut que la ſomme ſoit exorbitante, ou il faut que votre vie ſoit bien d'un vil prix, même dans votre opinion.

Je n'ai pas beſoin de faire l'application ; je ſuis sûr que toi-même qui ne m'épargnes

jamais, & qui crois connoître mon cœur par le tien, ne peux mettre la queſtion dans un plus grand jour, & donner plus de force à l'argument contre moi.

A préſent, pourquoi donc les gens de bien prennent-ils ſur eux-mêmes de cenſurer comme ils font les perſonnes moins ſcrupuleuſes? N'eſt-ce pas parce que les derniers ſe permettent des licences pour parvenir à leurs fins? Mais parce que je ne fais pas mon devoir, eſt-ce pour un autre une raiſon de diſpenſer de faire le ſien? Tu ne pourras pas dire que ce ſoit une diſpenſe pour lui.

Voyons à quoi ſe réduiroit mon crime, préſenté ſans ménagement & ſous les plus fortes couleurs que pourroit faire un ennemi, tant ſur le fait que ſur les paroles. — Cet abandonné libertin de Lovelace a violé ſon ſerment & a trompé Miſs Clariſſe Harlowe. — Un vil traître! diroit un ennemi; je le reconnois bien là. — Mais lorſqu'on viendra à dire que la pieuſe Clariſſe a violé ſa parole & a trompé Lovelace; grand Dieu, s'écrieroit tout le monde, cela n'eſt pas; cela eſt impoſſible!

Sur mon ame, Belford, telle eſt la vénération que j'ai pour cette femme admirable, que je me ſens révolté au ſeul énoncé de la choſe. Et tu le

ſeras comme moi, ſi tu la reſpectes comme tu le dois. Car tu ſais que tout le monde, hommes & femmes, partout l'univers, forment leur opinion l'un de l'autre, d'après les principes & les notions dont chacun fait profeſſion. Il ſeroit donc auſſi impardonnable à cette divine créature, de faire un menſonge volontaire, qu'il ſeroit étrange que moi je fuſſe fidelle à ma parole ; — j'entends en affaire d'amour : car dans tout le reſte je ſuis un homme d'honneur & de principes, comme tous ceux qui me connoiſſent peuvent l'atteſter.

Après tout, que ne mériteroit pas cette dame, s'il étoit vrai qu'elle m'eût trompé dans ce cas ? Car ne m'a-t-elle pas renvoyé caracolant ſur le meilleur courſier de Milord M., pour aller d'un air fier & triomphant montrer ſa lettre à Lady Sara & Lady Betty ?

Je te dirai que j'ai reçu leurs félicitations ſur cette lettre. Allons, couſin Lovelace, s'écrient-elles toutes deux, j'eſpère à préſent que vous ferez le meilleur des maris pour une femme ſi accomplie & ſi généreuſe à vous pardonner. — Et bientôt nous aurons le plaiſir de voir en vous un homme réformé, ajoute l'une. — Enfin nous allons vous voir dans le chemin où nous

déſirions tant de vous voir entrer, s'écrie l'autre.

Mes couſines Montaigu auſſi n'ont fait que ſe réjouir depuis ce moment de leur nouvelle parenté. C'étoit à chaque mot leur charmante couſine, leur aimable petite couſine. — Comme nous allons l'aimer, la chérir! quelles ſages leçons nous prendrons d'elle! Cependant Charlotte, qui prétend avoir un œil d'aigle, vouloit toujours chercher quelque myſtère dans le ſtyle & la forme de cette lettre, juſqu'à ce que je l'aie déconcertée par mes éclats de rire.

Pour Milord M., il s'attendoit depuis à toutes les heures à voir arriver des propoſitions d'une façon ou d'autre de la part de quelqu'un des Harlowes; & il prétend encore que ces propoſitions ſeront faites par le colonel Morden, dans la viſite qu'il nous prépare, & que les Harlowes n'affectent en apparence d'être irréconciliables que juſqu'à ce qu'ils ſachent l'iſſue de la viſite de Morden, afin de faire avec nous la meilleure compoſition qu'il leur ſera poſſible.

Vraiment ſi je n'avois point, comme j'ai dit, une raiſon inconteſtable de croire à la perſévérance de leur antipathie pour moi, & de leur inexorabilité pour elle, je ſerois porté à penſer qu'il pourroit y avoir quelque fondement à la

conjecture de Milord : car il y a un maudit eſprit de fineſſe dans toute cette famille, dont j'excepte cependant l'ange qui en eſt ſortie ; elle a tant de généroſité d'ame qu'elle mépriſe la ruſe, tant le nom que la choſe.

Tout mon but en ceci eſt de te faire juger quelle pitoyable & ſtupide figure je ferai devant ma famille, s'il faut que ma Clariſſe ait été capable de dire *ce qui n'eſt pas*, ſuivant l'expreſſion de Gulliver dans ſon conte d'Yahoo. Sur mon honneur, Belford, n'y eût-il que la honte de me voir ſurpaſſé en ruſes par une pareille novice en fait d'intrigue, & l'idée que cela me donneroit ici l'air d'un ſot devant mes parentes, qui ſavent que je m'eſtime pour mon génie à reſſources, cela me piqueroit au vif ; & je vous prendrois à l'inſtant un lit de plume que je placerois dans une voiture à ſix chevaux, & j'irois la chercher & l'enlever, ſaine ou malade, pour l'épouſer après à mon loiſir.

Mais le colonel Morden eſt arrivé, & il faut que je finiſſe là. (♭)

(¶) LETTRE XXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi ſoir, 28 Août.

JE me doute de l'impatience où tu dois être de n'avoir eu aucunes nouvelles de moi depuis jeudi dernier. Ton impatience ſeroit encore plus grande ſi tu ſavois que j'avois ſur ma table une lettre toute écrite.

J'allai hier matin de bonne heure à Epſom. J'y trouvai tout diſpoſé ſuivant les inſtructions que j'avois laiſſées vendredi. Et à la nuit ce triſte devoir fut rempli. Tourville s'y eſt trouvé: il s'eſt comporté décemment, & a montré plus de chagrin & de regret qu'il n'en a jamais montré pour perſonne.

On me dit que Thomaſſine, ſous un eſpèce de déguiſement, étoit à l'écart dans un banc obſcur: pure curioſité de ſa part; car il paroît qu'elle étoit loin de donner aucuns ſignes de douleur, en voyant rendre les derniers devoirs à l'homme qu'elle avoit tant contribué à faire mourir de chagrin.

J'ai été obligé d'y reſter juſqu'à cette après-

midi pour mettre ordre à pluſieurs affaires importantes, faire faire l'inventaire & préparer l'eſtimation; car ſuivant ſon teſtament, tout doit être vendu & converti en argent. J'ai fait préſent à ſa ſœur des cent guinées que le pauvre ami a laiſſées pour ſon exécuteur teſtamentaire, & je l'ai priée de continuer d'habiter la maiſon, & de prendre la direction de tout, juſqu'à ce que j'euſſe reçu des nouvelles de ſon neveu qui eſt à Antigoa, & qui eſt ſon héritier par la loi. Il n'avoit laiſſé à cette fille que cinquante livres ſterlings, quoiqu'il connût ſon indigence, & que c'étoit la faute de ſon vil mari, & non pas la ſienne.

Le pauvre Belton a laiſſé environ deux cent guinées en argent, & deux cent livres ſterlings en deux actions ſur la compagnie des Indes orientales; je tâcherai, ſi je puis, de faire deux cent livres à la pauvre ſœur, avec ſes cinquante livres de legs & mes cent guinées; alors elle aura un petit revenu fixe, que je l'obligerai de préſerver des mains d'un fils qui a complété la ruine que ſon père avoit ſi fort avancée.

J'ai donné à Tourville ſes vingt livres, & je vous enverrai votre legs de la même ſomme

à vous & à Mowbray, à votre premier ordre.

En voilà assez sur les affaires du pauvre Belton, jusqu'à ce que nous nous voyions.

Je vins à la ville sur le soir, & j'allai directement chez Smith. Je trouvai Mde. Lovick & Mde. Smith dans l'arrière-boutique, & je m'apperçus qu'elles avoient pleuré toutes deux; elles montrèrent néanmoins de la joie de me voir; elles me dirent que le Docteur & M. Goddard ne faisoient que de sortir, aussi bien que le digne ecclésiastique, qui vient souvent prier près d'elle, & tous trois jugent qu'elle aura bien de la peine à vivre jusqu'à l'entrée de l'autre semaine. Cette annonce m'affligea beaucoup plus qu'elle ne me surprit; car j'avois déjà cette crainte samedi en la quittant. J'envoyai la saluer de ma part; elle me fit répondre qu'elle me seroit très-obligée de venir la voir le lendemain sur les huit heures. Mde. Lovick me dit qu'elle avoit eu une foiblesse le samedi, comme elle étoit à écrire, occupation qui avoit rempli le jour d'auparavant, & comme elle s'étoit bien trouvée la première fois d'un tour de promenade en chaise, on l'avoit de même fait sortir & prendre l'air. Elle étoit rentrée un peu mieux, & elle avoit écrit fort tard, ce qui

ne l'avoit pas empêché d'avoir une assez bonne nuit. Le lendemain matin elle alla à Coventgarden ; mais elle revint à la maison si mal qu'elle fut obligée de se mettre au lit.

A son lever, voyant combien Mde. Lovick & Mde. Smith étoient affectées de son état, elle leur fit des excuses de la peine qu'elle leur donnoit. — Vous étiez heureuses, leur dit-elle, avant que je vinsse chez vous. C'est une bien grande cruauté à moi, d'être venue parmi d'honnêtes étrangers, pour être malade & mourir chez vous.

Lorsqu'ils touchoient un mot de l'irréconciliabilité de ses parens, on m'a, dit-elle, rendu de mauvais offices auprès d'eux ; ils ne voudront rien croire de tout ce que je leur écrirois. Mais cependant je ne puis m'empêcher quelquefois de songer qu'il est assez dur, que de tant & de si chers parens que j'ai tous vivans, pas un ne daigne jeter un regard sur moi. Pas une ancienne servante, pas une ancienne amie, à qui l'on permette de venir auprès de moi, sans qu'elle soit certaine d'encourir la disgrace de la famille ! Et avoir une si grande tâche à remplir moi seule, toute jeune que je suis ; avoir à songer à tout, tout à régler pour mes affaires temporelles ; avoir à

ordonner juſqu'à mon enterrement ! Pas une tendre mère, continua cette douce victime, pour prier auprès de moi, & me donner ſa bénédiction ! Pas une obligeante ſœur, pour me calmer & me conſoler. — Mais allons, dit-elle, comment ſais-je que tout n'eſt pas pour le mieux ? — Si je puis ſeulement faire un bon uſage de mes afflictions. — Priez pour moi, Mde. Lovick. — Priez pour moi, Mde. Smith, afin que je puiſſe.... Ah ! j'ai grand beſoin de vos prières.

Cet homme cruel a mis le trouble dans mon ame. Ses perſécutions m'ont fait bien du mal ici : (portant la main ſur ſon cœur,) quelle démarche il m'a forcée de faire pour l'éviter ? Qui peut toucher le vice, & n'en être pas taché ? Il a été cauſe qu'un mauvais eſprit s'eſt emparé de moi, je crois, — j'ai été traverſée dans tous mes devoirs. Et il ne me laiſſera pas encore en paix, je le crains. Ah ! c'eſt un homme bien cruel. — Mais c'eſt-là, je crois, une de mes épreuves. Avec le ſecours du ciel, je ſerai plus tranquille demain, ſurtout s'il ceſſe de me tourmenter, & ſi je peux obtenir une nuit ſupportable. Je ne me mettrai au lit que ſur les onze heures, afin de pouvoir repoſer.

Elle dit que quoique cette journée eût été ſi triſte pour elle, elle evoit eu, ſurtout depuis un petit nombre de jours, des heures céleſtes; & particulièrement, qu'elle avoit ſenti de temps à autre au fond de ſon ame l'aſſurance, (qu'elle eſpéroit n'être point préſomptueuſe,) que Dieu la recevroit en ſa miſéricorde, avec une joie ſi vive, qu'elle pouvoit à peine contenir ſes tranſports, & qu'elle étoit prête à ſe croire au-delà de cette terre où elle étoit encore; que doit donc être, conclut-elle, cet état futur, dont le ſeul déſir a jeté ſouvent des rayons conſolans dans les plus épaiſſes ténèbres de mon ame; des rayons conſolans qui ont diſſipé les nuages du ſombre déſeſpoir où j'étois abîmée! — comme j'eſpère qu'ils diſſiperont bientôt auſſi cet eſprit de mécontentement & de murmure.

Elle a eu une aſſez bonne nuit, à ce qu'il paroît, & le matin elle eſt allée en chaiſe à l'égliſe de St. Dunſtan.

Les porteurs ont dit à Mde. Smith, qu'après les prières, (car elle n'eſt revenue qu'entre neuf & dix,) ils l'ont conduite dans une maiſon de la rue de la Flotte, où ils ne l'avoient jamais portée auparavant. Et où crois-tu que c'étoit? — Chez un ouvrier en bières! Grand Dieu!

quelle femme ! elle entra dans la ſalle du fond ; elle parla avec le maître environ une demi-heure, & le quitta d'un viſage ſerein ; l'ouvrier la reconduiſit juſqu'à ſa chaiſe, d'un air reſpectueux, mais ſérieux & plein d'une grave curioſité.

Il eſt évident qu'elle a été lui commander cette *maiſon* dont elle parloit. (*) *Le plutôt que vous pourrez*, *Monſieur*, ont été les derniers mots qu'elle lui a adreſſés, en entrant dans ſa chaiſe. Mde. Smith a raconté cela avec la même douleur & la même ſurpriſe que j'ai éprouvées à l'entendre. — Elle a été fort mal dans l'après-midi, ayant gagné un rhume ou à St. Dunſtan, ou à la chapelle ; & elle a envoyé chercher l'eccléſiaſtique pour prier à côté d'elle. Les femmes, à ſon inſu, ont envoyé chercher le Docteur & M. Goddard, qui en ſortoient, comme je vous l'ai dit, lorſque je vins le ſoir pour lui préſenter mon reſpect.

Voilà le récit que je tiens de ces femmes, & ce qui s'eſt paſſé depuis mon abſcence juſqu'à ce ſoir.

J'aſpire à demain & au moment de la voir, & cependant mon déſir eſt mêlé d'un ſi mélan-

(*) Voyez Lettre VII, de ce volume.

colique preſſentiment que je n'en ai jamais éprouvé de pareil, & que je ne ſais comment le décrire.

Mardi, 29 Août.

Je me ſuis rendu chez Smith ſur les ſept heures & demie. On m'a dit que Madame étoit allée en chaiſe à St. Dunſtan; mais qu'elle étoit mieux que les deux jours précédens. En entrant dans ſa chaiſe, elle a dit à Mde. Lovick & à Mde. Smith, j'ai bien des reproches à me faire, mes bonnes amies, pour ma converſation vaporenſe d'hier au ſoir.

Mde. Lowick, dit-elle en ſouriant, s'il ne m'arrive rien de nouveau qui me trouble, je crois que mes eſprits ſe conſerveront calmes & tranquilles.

Elle revint immédiatement après la prière.

M. Belford, me dit-elle, en entrant dans la ſalle du fond où j'étois, & au moment où je m'approchois d'elle, je ſuis bien-aiſe de vous voir. Vous venez de rendre les derniers devoirs à votre pauvre ami. Il n'y a pas bien long-temps que vous avez rempli auſſi le même office pour un proche parent. Ne vous paroît-il pas un peu dur que ces triſtes tâches ſe ſuccèdent de ſi près, & vous tombent en partage? Mais ce ſont de charitables offices, & c'eſt un grand éloge de

votre humanité, que les pauvres mourans ne ſachent pas où placer auſſi bien leur choix.

Tantôt mieux, tantôt plus mal, répondit-elle, c'eſt le ſort des pauvres malades, quand on ſe balance entre la vie & la mort. Mais ne parlons plus de ces ſujets pour le préſent. J'eſpère, Monſieur, que vous déjeûnerez avec moi. J'étois pleine de vapeurs hier. J'avois en moi un eſprit bien tourmentant. N'eſt-il pas vrai, Mde. Smith? Mais j'eſpère que je ne me retrouverai plus dans ce fâcheux état: & aujourd'hui je ſuis dans un calme parfait. Ce jour s'annonce comme un bien beau jour pour moi.

Elle me pria de monter, & elle invita M. Smith & ſa femme, avec Mde. Lowick, à déjeûner avec elle. J'étois plus content de la vivacité de ſes eſprits que de ſon viſage.

Ces honnêtes gens ſe retirèrent après le déjeûner, & voici la converſation que nous eûmes enſemble, elle & moi.

Permettez-moi, Monſieur, de vous demander, dit-elle, ſi vous croyez que je puiſſe me promettre de n'être plus importunée par votre ami.

J'héſitai; car comment répondre pour un tel homme?

Que ferai-je s'il revient encore? Vous voyez dans quel état je ſuis. Il m'eſt impoſſible mainte-

nant de le fuir. S'il lui reſte quelque pitié pour une pauvre créature qu'il a réduite à ce point, qu'il ne vienne plus. — Mais avez-vous eu de ſes nouvelles depuis peu ? & ſonge-t-il à venir ?

J'eſpère que non, Madame. Je n'ai pas eu de ſes nouvelles depuis jeudi dernier, qu'il eſt ſorti de Londres, plein de la joie & de l'eſpérance que votre lettre lui a données, d'une réconciliation entre vos parens & vous; & qu'il pourroit vous voir dans un temps favorable chez votre père; il eſt parti pour faire part à tous ſes parens de la joie de cette bonne nouvelle, qui remplit ſon ame de tranſports & d'allégreſſe.

Hélas, malheureuſe que je ſuis ! Il n'eſt donc que trop certain que je le verrai venir me perſécuter encore; auſſitôt qu'il va découvrir que ce n'étoit qu'un ſtratagême pour le tenir éloigné, il va fondre ici; & qui ſait s'il n'eſt pas déjà en chemin ? Je me croyois ſi mal, aſſez mal pour être bientôt hors de ſa portée & du chemin de qui que ce ſoit : car je ne m'attendois pas que cette ruſe pût me ſervir & durer plus de deux ou trois jours. Pendant cet intervalle il doit avoir découvert que je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour avoir aucune eſpérance de réconciliation avec ma famille, & alors il va venir; ne fût-ce que dans la vue de ſe venger de ce qu'il regardera comme une

une tromperie; mais je me flatte que cette ruſe n'a rien de bien criminel.

Je crois avoir montré dans mon air de l'étonnement à cet aveu que ſa lettre n'étoit qu'un ſtratagême; car elle ajouta: vous êtes ſurpris, M. Belford, je le vois, que j'aie pu me rendre coupable d'un ſemblable artifice. Je crains qu'il ne ſoit pas tout-à-fait innocent. Cela s'eſt fait dans un moment de trouble & de déſordre. Comment me réſoudre à voir un homme qui m'a ſi mortellement outragée, & qui, prétextant d'ailleurs un grand repentir de ſes crimes, & ne pouvant ſe paſſer de me voir, a pu ſe conduire avec une légèreté auſſi choquante qu'il l'a fait avec les honnêtes gens de cette maiſon? Cependant il eſt bien étrange auſſi, que ni vous ni lui, vous n'ayez pas pénétré mon idée à la lecture de ma lettre: car vous l'avez vue ſans doute? — Oui, Madame; — & alors je commençai à l'expliquer & à lui prouver toute l'innocence de cette ruſe.

Oui, Monſieur, elle eſt innocente en ce que je ne lui voulois aucun mal, & que j'avois des droits à l'effet que j'en eſpérois; tandis que lui n'en avoit aucun de me forcer à le voir. Mais avez-vous, Monſieur, cette lettre de lui dans

laquelle il vous donne, comme je le ſuppoſe, copie de la mienne.

Je l'ai, Madame. Et je la tirai de mon portefeuille; mais comme elle me voyoit héſiter. — Monſieur, je vous prie, dit-elle, ayez la bonté de lire ma lettre vous-même. Je ne demande pas à voir la ſienne. Voyez ſi vous ſerez plus longtemps à deviner un ſens qui ſe préſente de lui-même?

Je la lus en effet ſeul. — En vérité, Madame, je n'y comprends autre choſe ſinon que vous allez vous rendre au château d'Harlowe, pour vous réconcilier avec votre père & vos autres parens. Et M. Lovelace préſuma que cette bonne nouvelle vous avoit été annoncée par une lettre de votre ſœur qu'il vit apporter pour vous, lorſqu'il étoit chez M. Smith.

Alors elle m'expliqua tout, & cela, je puis le dire, en ſix paroles. Un ſens religieux eſt caché ſous les termes de cette lettre, & voilà la raiſon pourquoi ni vous ni moi ne l'avons pas deviné.

Liſez ſeulement, dit-elle, le *ciel*, au lieu de la *maiſon* de mon père, & dans l'interceſſion de mon cher & bien-heureux ami, ſuppoſez voir la médiation de mon ſauveur, ſur laquelle je me repoſe entièrement; & tout le reſte ſera expliqué. J'eſpère, répéta-t-elle, que cet artifice

eſt pardonnable; mais je crains toujours qu'il ne ſoit pas entièrement innocent.

Je lus la lettre d'après cette clé, & je reſtai étonné une minute de ſon invention, de ſa piété, de ſa charité & de notre ſtupidité à tous deux, qui nous en a ſi groſſièrement impoſé.

Et toi, vil Lovelace, que te reſte-t-il à faire maintenant, lorſque tu vois cette dame ſi conſtamment d'accord avec elle-même, & qu'il ne te reſte plus aucune eſpérance, que de te pendre, te noyer, ou te brûler la tête, en te voyant dupé & ſurpaſſé dans ce génie d'invention, dont tu te fais gloire?

Quand elle a vu ma ſurpriſe un peu paſſée, elle a continué: quant à la lettre qui eſt venue de ma ſœur lorſque votre ami étoit ici, vous verrez bientôt, Monſieur, que c'eſt la plus cruelle lettre qu'elle m'ait jamais écrite.

Alors elle montra les plus vives inquiétudes ſur les ſuites de la viſite que le colonel Morden ſe propoſoit de vous faire; & elle m'a demandé en grâce, que ſi à préſent ou dans la ſuite j'avois l'occaſion de prévenir d'autres malheurs, ſans me nuire ou m'expoſer moi-même, je vouluſſe bien m'y prêter.

Je l'aſſurai d'une attention particulière à cette recommandation de ſa part, ainſi qu'à tous ſes

ordres; & cela lui plût tant, qu'elle implora la bénédiction du ciel ſur moi pour ma *bonté*, comme elle voulut l'appeler, envers une créature orpheline qui gémiſſoit ſous le plus cruel abandon. — Ce furent ſes expreſſions. Elle revint enſuite à ſon premier objet: ſon trouble cauſé par la crainte que vous ne revinſſiez l'importuner encore; & elle me dit: ſi vous avez, M. Belford, quelque influence ſur ſon eſprit, tâchez de gagner de lui qu'il me donne l'aſſurance que le peu de jours qui me reſtent ſeront entièrement à moi. J'en ai beſoin. Oui j'ai beſoin de paix. Pourquoi veut-il m'interrompre dans mes devoirs? Ne m'a-t-il pas aſſez punie de la préférence que je lui ai donnée ſur tout ſon ſexe? N'a-t-il pas ruiné ma réputation & ma fortune; & ſa vengeance ſans cauſe ſur ſa victime ne ſera-t-elle pas aſſez complète, ſans qu'il cauſe encore la perte de mon ame? Excuſez, Monſieur, ce ton véhément. Mais ſérieuſement, il m'importe beaucoup de ſavoir qu'il ne troublera plus mon repos. Cependant, malgré toute cette averſion, je ſouffrirois encore plutôt ſa viſite, duſſai-je expirer au moment de le voir, que d'être cauſe d'aucune méſintelligence funeſte entre vous & lui.

Je l'aſſurai que je vous ferois de ſi vives repréſentations, & de ſon déſir & de l'état de ſa ſanté,

que j'oſois répondre pour vous, que vous n'entreprendriez pas de l'approcher.

C'eſt la raiſon, Lovelace, qui me fait vous mettre ſous les yeux tout ce récit, & vous demander de m'autoriſer à diſſiper ſes alarmes, auſſitôt que cette lettre & celle de ſamedi dernier vous parviendront

Cette garantie lui donna quelque ſatisfaction, & elle me dit que ſi je ne l'avois pas aſſurée que je pouvois faire cette promeſſe pour vous, elle étoit déterminée, malgré ſon état, à ſe loger quelque part hors de votre connoiſſance & de la mienne. Et cependant, me voir forcée de quitter d'honnêtes gens, que je ne fais que connoître depuis peu, pour aller mourir chez des étrangers abſolument inconnus de moi; oh! cela eût mis le comble à mes infortunes!

J'ai vu que cette converſation, autant par ſa longueur que par ſa nature, l'avoit fatiguée; & la voyant changer une ou deux fois de couleur, j'en pris occaſion de lui faire mes excuſes & de la quitter, en lui demandant néanmoins la permiſſion de retourner la voir le ſoir & le plus ſouvent qu'il ſeroit poſſible: car je ne pus m'empêcher de lui dire, que chaque fois que je la voyois, je la conſidérois de plus en plus, comme un eſprit bien-heureux & déjà ſanctifié,

comme un ange envoyé des cieux pour m'attirer après lui de l'abîme impur où j'avois été ſi long-temps plongé.

Raille-moi, ſi tu veux; mais c'eſt une vérité, que chaque fois que je l'approche, je ne puis m'empêcher de voir en elle une ame prête à entrer dans la ſociété des ſaints & des anges. J'étois ſi rempli de cette penſée, que je ne pus m'empêcher en la quittant, de lui demander ſes prières & ſa bénédiction; avec le reſpect qu'on rendroit à un ange céleſte.

Le ſoir elle fut ſi foible & ſi bas, que je ne reſtai pas avec elle l'eſpace d'un quart-d'heure Je rentrai directement chez moi; où à la grande ſatisfaction & à la ſurpriſe de ma couſine & de ſa famille, je paſſe à préſent pluſieurs ſoirées innocentes; ce qu'ils attribuent à votre abſence de la ville.

Demain de grand matin je dépêcherai mon domeſtique avec ce paquet, pour te dédommager de t'avoir tenu en ſuſpens tous ces jours. Tu m'en remercieras j'eſpère; mais ce ne ſera pas, j'en ſuis sûr, pour t'avoir renvoyé ton laquais les mains vides.

Je brûle d'apprendre le détail de votre entrevue avec Mr. Morden. Clariſſe, comme je te l'ai fait entendre, en conçoit les plus vives alarmes.

Renvoye-moi mon paquet quand tu l'auras lu; car je n'ai eu ni le temps ni la patience d'en tirer copie. — Je te conjure de me mettre à portée de tenir la parole que j'ai engagée à cette infortunée dame, que tu ne la troubleras plus de ta visite. (♭)

(¶) LETTRE XXII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, 30 *Août.*

J'AI à te rendre compte d'une conversation entre cette admirable dame & le docteur H., qui te fournira une nouvelle preuve du calme & de la sérénité avec lesquels elle peut parler de la mort, & s'y préparer comme si c'étoit une chose aussi familière pour elle que de s'habiller & se déshabiller.

Aussitôt que je t'eus envoyé mon laquais avec mes lettres des 26, 28, & d'hier 29, j'allai lui rendre mes devoirs: j'eus le plaisir de la trouver après une nuit assez passable, dans un état de sérénité & de vigueur.

Elle ne faisoit que de revenir de ses dévotions

ordinaires, & le docteur H. arrivoit à sa porte au moment où elle rentroit.

Après s'être informé de sa santé, & l'entendant se plaindre que sa respiration étoit courte & gênée, ce qu'elle attribua à un dépérissement intérieur précipité par les dernières secousses qu'elle avoit reçues tant de votre part que de celle de ses parens, il vouloit lui conseiller de sortir pour prendre l'air.

Quel bien cela me fera-t-il, dit-elle? dites-moi franchement, Monsieur, (vous savez que votre réponse ne peut me causer aucun trouble, & elle avoit le visage riant,) dites-moi, si vous ne faites pas en ce moment le vrai rôle de médecin, & si, désespérant de trouver aucun secours dans la médecine, vous ne me conseillez pas de prendre l'air, comme une vaine & dernière ressource: Pouvez-vous croire que l'air puisse quelque chose dans une maladie telle que la mienne?

Le docteur ne répondit rien.

Je vous fais cette question, dit-elle, dans la vue que mes parens, qui pourroient peut-être par la suite s'enquérir des moyens que j'ai employés pour ma guérison, puissent apprendre que je n'ai rien négligé de ce que m'a prescrit un aussi digne & aussi habile médecin.

Madame, l'air pourroit ſoulager cette difficulté de reſpirer, qui vous eſt ſurvenue tout récemment.

Mais, Monſieur, vous voyez combien je ſuis foible. Vous devez vous appercevoir que je me conſume de jour en jour, & à préſent, ſi je puis en juger par ce que je ſens en moi, (en mettant la main ſur ſon cœur,) je ne puis durer encore long-temps. Si l'air pouvoit en effet prolonger mes jours, quoique je ſois loin de déſirer de les voir prolongés, je ſortirois & d'autant plus volontiers que Mde. Lowick me feroit l'amitié de m'accompagner. Mais s'il me falloit ſubir encore la fatigue de changer de logement, effort qui ſeroit maintenant, je crois, trop au-deſſus de mes forces, & cela ſans autre fruit que d'aller mourir à la campagne, j'aimerois beaucoup mieux que la ſcène ſe fermât ici : car ici j'ai diſpoſé à loiſir, & la place, & la forme, & tous les détails, grands & petits, qui peuvent regarder ces graves & derniers momens. Ainſi, Docteur, dites-moi franchement, puis-je reſter ici, & être exempte de toute imputation d'avoir abrégé par une impatience volontaire, ou par des reſſentimens au-deſſus deſquels j'eſpère m'être élevée, une vie qui ſans cela auroit pu être prolongée ? Dites-le moi, Monſieur, vous ne par-

lez pas à une ame lâche & timide ſur cet article ; non, je peux vous l'aſſurer ! (avec un ſourire naturel & ſans affectation.)

Le Docteur ſe tournant vers moi, paroiſſoit embarraſſé de ſa réponſe, & ne faiſoit que lever les yeux d'admiration.

Jamais malade, reprit-elle, n'eut un médecin auſſi indulgent & auſſi humain. Mais puiſque vous avez de la répugnance à répondre directement à cette queſtion, je vais vous la faire en d'autres termes. — Vous ne m'ordonnez pas, Docteur, d'aller prendre l'air ; me l'ordonnez-vous ?

Non, Madame. Et je ne viens plus maintenant vous faire les viſites d'un médecin. Je viens ſeulement voir une perſonne dont j'admire la converſation, & aux ſouffrances de laquelle je compâtis. Et pour m'expliquer plus clairement ſur l'occaſion de ma viſite d'aujourd'hui, je dois vous déclarer, Madame, qu'inſtruit de tout ce que vous ſouffrez de la diſgrace de vos parens, & n'ayant aucun doute, que s'ils connoiſſoient l'état où vous êtes, ils changeroient auſſitôt de conduite avec vous, & perſuadé que leur cœur ſera déchiré, lorſqu'ils viendront, trop tard, à être informés de toutes les circonſtances, j'ai formé la réſolution de leur écrire, tout inconnu

que je ſuis d'eux, & de leur apprendre combien il eſt néceſſaire que quelqu'un de la famille ſe hâte de ſe rendre auprès de vous. Au nom de leur intérêt, Madame, permettez-moi de vous preſſer d'approuver cette démarche.

Elle fit une pauſe, & enſuite elle dit : cela eſt obligeant, très-obligeant de votre part, Monſieur. Mais je me flatte que vous ne me croyez pas une fille aſſez rebelle, aſſez entêtée, pour n'avoir pas eſſayé juſqu'ici tous les moyens que j'ai crus propres à émouvoir mes parens en ma faveur. Mais à préſent, docteur, je ſerois trop troublée de leur chagrin, ſi quelqu'un d'eux ou de leur part venoit ici. Peut-être que ſi je trouvois qu'ils m'aimaſſent toujours ; je ſouhaiterois de vivre, & alors je quitterois avec regret cette vie, que je ſuis maintenant vraîment joyeuſe de quitter, & que j'eſpère quitter comme il convient à une perſonne à qui le ciel a fait la grâce de traîner auſſi long-temps en langueur.

J'eſpère, Madame, lui dis-je, que nous ne ſommes pas auſſi près que vous le préſumez de cette déplorable cataſtrophe, que vous enviſagez avec un étonnant ſang-froid. Je prendrai donc la liberté d'appuyer la requête du docteur, ne fût-ce que par conſidération pour votre père & votre mère, afin qu'ils puiſſent avoir la ſatis-

faction, s'il faut abſolument qu'ils vous perdent; de penſer qu'ils ont été auparavant réconciliés avec vous.

C'eſt-là, répondit-elle, une conſidération bien pleine d'affection & d'humanité. Mais s'il eſt vrai que vous ne me croyiez pas auſſi près de ma dernière heure, laiſſez-moi vous prier de remettre cette démarche après que j'aurai vu quel effet aura pu avoir la médiation de mon couſin Morden. Peut-être voudra-t-il encore me faire la faveur d'une viſite, après l'entrevue qu'il ſe propoſe d'avoir avec M. Lovelace. Qui ſait, M. Belford, ſi les premières lettres que vous recevrez ne vous en inſtruiront pas? J'eſpère qu'elle n'aura de ſuites fatales pour perſonne. Voulez-vous me promettre, docteur, d'attendre ſeulement deux jours pour écrire, & alors je vous communiquerai ce que le moment pourra m'inſpirer, & vous ferez alors à votre gré. En attendant je vous réitère mes remercîmens de votre bonté. — Je vous prie, cher docteur, ne me fuyez pas ſi précipitamment; car il alloit s'eſquiver de crainte qu'on ne lui offrît encore des honoraires: je ne vous ferai plus l'affront de vous répéter une offre qui vous a tant affligé depuis quelque temps. Et puiſque je dois à préſent, après une propoſition auſſi

obligeante de votre part, ne voir en vous qu'un ami, je vous aſſure que dorénavant je ne vous ferai plus aucune peine ſur cet article. Je ſais donc à préſent, Monſieur, que j'aurai le plaiſir de vous voir plus qu'auparavant.

Le digne médecin a été charmé de cette aſſurance; il lui a avoué qu'il étoit toujours venu la voir avec un grand plaiſir; mais qu'il avoit éprouvé autant de peine en la quittant, à cauſe de cette condition qu'elle exigeoit de lui; & qu'il n'auroit pu s'empêcher de doubler ſes viſites, s'il avoit pu obtenir d'elle cette déclaration auſſitôt qu'il l'avoit ſouhaité.

Il eſt peu d'exemples, je crois, d'un déſintéreſſement auſſi rare parmi ces Meſsieurs de la faculté. Juſqu'ici j'ai toujours regardé comme un article d'évangile, que l'amitié & un médecin étoient deux choſes incompatibles; & je m'imaginois peu qu'un docteur après avoir conduit ſon patient juſqu'aux portes de la mort, ſongeât à d'autres viſites, que de pure cérémonie, pour continuer d'être bien avec la famille, juſqu'à ce que chacun d'elle vint à ſon tour paſſer par ſa coupelle.

Après que le docteur fut ſorti, elle ſe mit à faire des réflexions fort ſérieuſes ſur la vanité de la vie, & ſur la ſageſſe de ſe préparer à la

mort, tandis qu'il reſtoit encore de la ſanté & des forces, & avant que les infirmités du corps vinſſent affoiblir les facultés de l'ame, & les empêcher d'agir avec l'énergie & la liberté néceſſaires. Cette morale regardoit tout le monde; mais ſon idée particulière, comme il étoit aiſé de le remarquer, étoit de l'appliquer à toi & à moi.

Elle a montré beaucoup de curioſité de connoître plus en détail la conduite du pauvre Belton dans ſes derniers momens. Vous ne devez pas être ſurpris de mes queſtions, M. Belford, dit-elle, car quel eſt l'homme qui, ſur le point d'entreprendre un grand voyage dans un pays qu'il n'a jamais vu, ne s'informe pas des difficultés de la route, & des commodités qu'on peut trouver en chemin?

Je lui fis un récit abrégé des terreurs du pauvre moribond, & de ſa répugnance à mourir. Lorſque je l'eus fini: c'eſt ce qui arrivera toujours, M. Belford, dit-elle, aux pauvres créatures qui n'ont jamais réfléchi à ce long voyage avant le moment où ils vont s'embarquer pour le faire.

Elle ajouta ſur ce ſujet pluſieurs autres obſervations, qui ſortant de la bouche d'une perſonne qui eſt ſi près de s'introduire dans la com-

pagnie des anges, ne ſeront jamais oubliées de moi. Et lorſque je ſuis rentré chez moi, je me ſuis mis à les coucher par écrit, pour les mieux graver dans ma mémoire : mais je ne veux pas te les faire voir que tu ne ſois mieux diſpoſé à en recueillir le fruit, que tu ne le ſeras vraiſemblablement encore de quelque temps.

J'écrivois encore lorſque le retour inattendu de mon laquais chargé de votre paquet, ayant rencontré le vôtre à Slough, où ils ont fait leur échange, m'a obligé d'interrompre, pour lire tes dépêches. — Je vais donc fermer ici cette lettre. (♭)

LETTRE XXIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi matin, 29 Août.

JE t'apprends, ami, que nous avons reçu la viſite du colonel Morden, & je vais te faire le récit de cette entrevue.

Il vint hier à cheval, ſuivi d'un ſeul laquais, Milord le reçut comme un parent de Miſs Harlowe, c'eſt-à-dire, avec les plus grandes marques de politeſſe & de conſidération.

(¶) Après les complimens d'uſage, & quelques propos indifférens ſur la pluie & le beau temps, & toutes ces inepties dont les Anglais font le prélude ordinaire d'une converſation, il s'adreſſa dans ces termes à Milord & à moi. (♭) « Comme vous n'ignorez pas, Milord, & vous M. Lovelace, que je ſuis lié par le ſang avec les Harlowes, je n'ai pas beſoin d'apologie pour le ſujet qui m'amène, & qui fait mon principal objet dans la viſite que j'ai l'honneur de vous rendre.

Milord. Miſs Harlowe, Monſieur, l'affaire de Miſs Harlowe! dit Milord avec ſa précipitation & ſa bruſquerie ordinaires. C'eſt ſans doute le ſujet de votre viſite. Miſs Harlowe, au témoignage de tout le monde eſt la plus excellente de toutes les femmes.

Le Colonel. Je ſuis ravi, Milord, que vous en ayez cette opinion. C'eſt l'opinion de tout le monde.

Milord. C'eſt non-ſeulement la mienne, colonel Morden, continue le Pair babillard, mais celle de toute ma famille, de mes ſœurs, de mes nièces & de M. Lovelace lui-même.

Le Col. Plût au ciel que c'eût toujours été celle de M. Lovelace!

Lovelace. Votre abſence de l'Angleterre a duré long-temps

long-temps, Monſieur. Peut-être n'êtes-vous pas pleinement informé de toutes les circonſtances.

Le Col. Il y a environ ſept ans, Monſieur, que je ſuis parti d'Angleterre. Ma couſine en avoit onze ou douze. Mais il eſt rare de trouver même à vingt ans autant de prudence, de diſcrétion & de mérite. Elle faiſoit l'admiration de tous ceux qui la connoiſſoient. Eſprit, figure, jamais je n'ai vu tant de perfections annoncées à cet âge; & je n'ai pas été ſurpris d'apprendre qu'elle ait, comme on me l'a dit, plus que rempli de ſi belles eſpérances. Pour la fortune, ce que ſon père & ſes oncles ſe propoſoient de faire en ſa faveur, & ce que j'avois deſſein d'y joindre moi-même, avec ce que ſon grand-père lui avoit déjà laiſſé, devoient la rendre un des plus brillans parti du comté.

Lov. Je reconnois Miſs Harlowe dans ce portrait, & elle eſt encore au-deſſus; ſans la violence & l'humeur implacable de ſa famille, qui a voulu, malgré ſon inclination, l'engager dans un mariage auſſi indigne d'elle, que la perſonne lui étoit odieuſe, Miſs Harlowe auroit toujours été heureuſe.

Le Col. J'avoue, M. Lovelace, comme vous venez de l'obſerver, que je ne ſuis pas entiè-

rement informé de ce qui s'eſt paſſé entre vous & ma couſine. Mais lorſque j'ai ſu, pour la première fois, que vous lui rendiez des ſoins, permettez-moi de le dire, je n'avois qu'une objection à faire contre vous, importante à la vérité; & je ne vous cacherai point que je lui en ai marqué librement ma penſée dans une réponſe à ſa lettre. (*) Pour tout le reſte, il me ſembloit que perſonne ne lui convenoit mieux que vous : car vous êtes un galant homme qui joignez à toutes les grâces de la figure les manières nobles & aiſées, une naiſſance diſtinguée, une fortune & des eſpérances auſſi brillantes qu'on peut le déſirer. Dans le peu de temps que j'ai eu l'honneur de vous connoître en Italie, quoique votre conduite, pardonnez-moi cette réflexion, n'y ait pas été tout-à-fait ſans reproches, diverſes occaſions m'ont convaincu que vous êtes brave. Du côté de l'eſprit & de la vivacité, peu de jeunes gens vous égalent; votre éducation vous a donné de grands avantages. Votre langage eſt ſéduiſant. Vous avez long-temps voyagé; & je ſais, ſi vous me le pardonnez encore, que vous vous entendiez mieux à faire des obſervations qu'à les ſuivre. Avec

(*) Voyez Lettre XL, Tome IV.

tant de ſi belles qualités, il n'eſt pas ſurprenant qu'une jeune perſonne prenne de l'amour pour vous, ni que cet amour, joint à l'indiſcrète chaleur avec laquelle on a voulu forcer les inclinations de ma couſine en faveur d'un homme qui vous eſt fort inférieur, l'ait portée à ſe jeter ſous votre protection. Mais ſi je lui ſuppoſe deux motifs ſi puiſſans dont l'un l'attiroit, & l'autre la pouſſoit vers vous, n'eſt-il pas vrai auſſi, Monſieur, qu'elle étoit doublement autoriſée à ſe promettre un généreux traitement de la part de l'homme qu'elle choiſiſſoit pour ſon protecteur, ſurtout, accordez-moi la liberté de le dire, lorſqu'elle étoit en état d'offrir une ſi riche récompenſe pour la protection qu'elle acceptoit.

Lov. Miſs Harlowe, Monſieur, avoit droit aux adorations de tout le genre-humain. Je ne balance point à le déclarer, & je lui rendrai conſtamment la juſtice qu'elle mérite ſi bien. Je ſais, Monſieur, la concluſion que vous en allez tirer. Ma ſeule réponſe, c'eſt qu'il eſt impoſſible de rappeler le paſſé. Peut-être ſouhaiterois-je le pouvoir.

Ici, le Colonel s'étendit avec beaucoup de force ſur la méchanceté de ceux qui attaquent une femme de vertu & de réputation. Il obſerva

qu'en général, les hommes ont déjà trop d'avantage ſur la crédulité, la foibleſſe & l'inexpérience du beau ſexe; que la molleſſe de leur éducation, leurs lectures de romans frivoles & invraiſemblables, mais propres à enflammer l'imagination, contribuoient à énerver, à affoiblir leur ame; qu'à la vérité, il en étoit sûr, ſa couſine étoit au-deſſus des ſéductions communes, incapable d'une témérité telle que celle dont ſes parens l'accuſoient, ſans des motifs auſſi graves que la violence de ſa famille, & mes promeſſes les plus ſolemnelles : mais que ces motifs néanmoins, & une prudence qu'elle devoit moins à l'expérience qu'à ſon heureux naturel, (avantage bien précieux, dit-il, pour ſervir de baſe à une vie ſans reproche,) elle avoit pu croire la défiance inutile à l'égard d'un homme qu'elle aimoit; &, par conſéquent, rien n'étoit plus odieux que d'avoir abuſé de la confiance d'une pareille femme.

Il auroit pouſſé plus loin ſes réflexions triviales. Je l'interrompis.

Lov. Ces obſervations ſont vagues, & peuvent ne pas convenir au point dont il eſt queſtion. Mais vous-même, Monſieur, vous n'avez pas d'averſion pour la galanterie; & ſi vous étiez un peu preſſé, peut-être ne juſtifieriez-vous

pas mieux que moi toutes les actions de votre vie.

Le Col. Oh Monſieur ! vous êtes libre de me rappeler mes erreurs, grâce au ciel, je ſuis capable, & de les reconnoître & d'en rougir.

Ici Milord jeta les yeux ſur moi, mais comme il ne paroiſſoit point à l'air du Colonel, qu'il entrât la moindre malignité dans cette réflexion, je la relevai d'autant moins que je ſuis auſſi prêt que lui à reconnoître mes fautes, ſoit que j'en rougiſſe ou non. — Il continua :

Le Col. Comme vous ſemblez douter de mes principes, je vous dirai naturellement & ſans en tirer aucune vanité, quelle a toujours été ma régle en général, juſqu'à ces derniers temps, où je me ſuis, j'eſpère, beaucoup réformé. J'ai pris des libertés qui ne peuvent être juſtifiées par les loix de la bonne morale ; & je me rappelle un âge de ma vie où je me ſerois cru en droit de couper la gorge à celui qui auroit traité ma ſœur, comme je ne faiſois pas de difficulté de traiter les filles & les ſœurs d'autrui. Mais, à cet âge même, je n'ai jamais été capable de faire une promeſſe que je n'aurois pas voulu remplir. (¶) Une oreille chaſte auroit plutôt entendu de ma bouche une obſcénité, qu'une propoſition de mariage, ſi je n'avois pas eu intention de

tenir ma parole. (♭) Les jeunes perſonnes de l'autre ſexe, ſont toujours diſpoſées à nous prêter des vues honorables, lorſqu'elles ont de l'amour pour nous. Elles regarderoient comme un outrage égal pour leur vertu & pour leurs charmes, d'être réduites à la néceſſité de demander ſi l'on a des vues légitimes dans les ſoins qu'on leur rend. Mais je tiens que celui qui va juſqu'à promettre, eſt obligé de tenir. Une femme eſt en droit de porter ſon appel à tout l'univers contre la perfidie d'un homme qui l'a trompée, & ſera toujours sûre d'avoir le public de ſon côté.

A préſent, Monſieur, continua-t-il, je vous crois trop d'honneur, pour ne pas convenir que, ſi vous avez obtenu quelque avantage ſur une auſſi éminente vertu, vous le devez à des promeſſes de mariage, & des plus poſitives & des plus ſolemnelles....

Lovel. (l'interrompant.) Je ſais, Colonel, tout ce que vous pouvez ajouter; & vous me pardonnerez, j'en ſuis sûr, de vous avoir interrompu, lorſque vous m'allez voir toucher directement au but que vous vous propoſez. Je reconnois donc que j'en ai fort indignement uſé avec Miſs Harlowe; & j'ajoute, avec la même franchiſe, que je me repens du fond du cœur

de ma baſſe ingratitude pour elle. Je dirai plus : je me trouve ſi groſſièrement coupable à ſon égard, que loin de chercher une excuſe dans les affronts continuels que j'ai reçus de ſon implacable famille, j'avoue que ce ſeroit une nouvelle baſſeſſe qui me condamneroit doublement. Si vous pouvez dire quelque choſe de pis, parlez.

Il nous regarda ſucceſſivement deux ou trois fois, Milord & moi. Comptez, lui dit Milord, que mon neveu parle de bonne-foi. J'en réponds pour lui.

Lovel. Oui, Monſieur ; & que puis-je dire, que penſez-vous que je puiſſe faire de plus ?

Le Col. Faire, Monſieur ? Ho ! je ſuis ſurpris, Monſieur, (d'un ton hautain,) qu'il ſoit beſoin de vous dire que la réparation doit ſuivre le repentir ; & je me flatte que vous ne balancerez pas à prouver l'un par l'autre.

(L'accent dont ce diſcours fut prononcé, ne me plut point. J'héſitai, comme incertain ſi je devois le relever.)

Le Col. Permettez, Monſieur, que je vous faſſe une queſtion. Eſt-il vrai, comme on le dit, que vous épouſeriez ma couſine, ſi elle vouloit y conſentir ? Que répondez-vous, Monſieur ?

(Je me ſentis encore plus bleſſé.)

Lovel. Certaines queſtions, Colonel, par la

manière dont elles ſont propoſées, ſemblent renfermer un ordre. Je ſerois bien aiſe de ſavoir à mon tour, comment je dois prendre les vôtres. A quoi tendent, s'il vous plaît, toutes ces interrogations ?

Le Col. Je ne penſe point, M. Lovelace, à donner ici des ordres. Ma ſeule vue eſt d'engager un galant homme à prendre des réſolutions dignes de lui, dignes d'un homme d'honneur.

Lovel. (vivement.) Et par quels argumens, Monſieur, prétendez-vous y parvenir ?

Le Col. Par quels argumens engager un galant homme à ſe montrer digne de lui ? Cette queſtion me ſurprend dans la bouche de M. Lovelace.

Lovel. (l'interrompant.) Je n'aime point, Colonel, que mes termes ſoient répétés de ce ton.

Milord. Doucement, doucement, Meſſieurs. Je vous demande en grâce de vous mieux entendre. On eſt ſi vif à votre âge !

Le Col. Je ne prends point ce reproche pour moi, Milord. Je ne ſuis ni jeune, ni vif mal à propos. Votre neveu, Milord, peut me rendre tel qu'il me ſouhaite.

Lov. Et vous ſerez, Colonel, tout ce qu'il vous plaira d'être.

Le Col. (fièrement.) Je vous en laiſſe le choix, Monſieur. Votre ami ou votre ennemi, ſuivant

que vous êtes diſpoſé ou non à rendre juſtice à la plus parfaite de toutes les femmes.

Mil. J'avois bien jugé, Meſſieurs, d'après vos caractères que cette chaleur étoit à craindre dans votre première entrevue. Acceptez, je vous prie, mon entremiſe. Je ne vous demande que de vous entendre. Vous tendez au même but, & vous n'avez beſoin que de patience pour y arriver. — M. Morden, faites-moi la grâce de ne pas en venir aux défis....

Le Col. Aux défis, Milord! Ce ſont des extrémités que j'accepte toujours plus volontiers que je ne les offre. Mais croyez-vous, qu'ayant l'honneur d'appartenir de ſi près à la plus excellente femme du monde.....

Mil. (l'interrompant.) Nous convenons tous de ſes perfections, & nous regarderons ſon alliance comme le plus grand honneur auquel nous puiſſions aſpirer.

Le Col. Vous le devez, Milord.

Un parfait Chamont, penſai-je en moi-même. (*)

Mil. Oui, nous le devons, & nous le faiſons auſſi. Que chacun faſſe ce qu'il doit; & qu'il ne faſſe rien de plus. Et vous, Colonel, ſouf-

(*) Perſonnage de l'Orphelin, d'Otway.

frez que je le diſe, vous devez être moins ardent.

Lovel. (froidement.) Allons, M. Morden; quelques ſoient vos intentions, il ne faut pas que cette diſpute aille plus loin que vous & moi. Vous vous expliquez avec beaucoup de hauteur; & je ne ſuis nullement accoutumé à ce langage. Mais ici, ſous ce toit, il ſeroit inexcuſable de relever ce qui mériteroit peut-être mon attention dans un autre lieu.

Le Col. Votre langage, Monſieur, eſt digne d'un homme que je ſerois charmé de pouvoir nommer mon ami, ſi toutes ſes actions y répondoient; & digne auſſi de l'homme que je me croirois honoré de nommer mon ennemi. Je chéris un courage noble comme je chéris mon ame. Mais puiſque Milord eſt perſuadé que nous tendons tous deux au même but, je crois, M. Lovelace, que, ſi l'on nous permettoit d'être ſeuls pendant quatre ou cinq minutes, nous nous entendrions bientôt parfaitement.

(Là-deſſus il ſe mit en chemin vers la porte.)

Lovel. Je ſuis tout-à-fait de votre opinion, & je vous accompagne.

Milord ſonna bruſquement & vint ſe jeter entre nous, en diſant au Colonel: rentrez, de grâce, Monſieur, rentrez; car il étoit déjà ſorti

de l'appar.ement, tandis que Milord me retenoit par le bras. — Mon neveu, je vous défends de ſortir. La ſonnette & le bruit des voix amenèrent Mowbray & Clément, écuyer de Milord; le premier avec ſon air nonchalant, & les mains derrière le dos. De quoi eſt-il queſtion, mon enfant! de quoi s'agit-il, Milord? — De rien, dit Milord, agité & bégayant; mais ces jeunes gens ſont, ſont, ſont..... des jeunes gens, & c'eſt tout. — De grâce, Colonel, (il étoit rentré alors d'un air plus compoſé,) expliquez-vous, je vous en conjure, dans cette affaire avec modération.

Le Col. De tout mon cœur, Milord.

(Mowbray s'approchant de mon oreille:) De quoi s'agit-il donc, mon enfant? me dit-il. Veux-tu, mon enfant, que je tombe ſur cet homme-là? — Garde-toi d'ouvrir la bouche, lui répondis-je tout bas. Le Colonel eſt un galant homme; & je te défends de te mêler ici le moins du monde. — (¶) Allons, allons, mon enfant, j'ai fini; je peux te laiſſer en tête à tête avec le plus fier homme qui ſoit ſur la terre de Dieu. Voilà tout, mon enfant; & il s'éloigna fièrement juſqu'à l'autre bout de la chambre. (♭)

Le Col. Je ſerois au déſeſpoir, Milord, de vous

cauſer le moindre chagrin. Je ne ſuis pas venu dans cette intention.

Mil. En vérité, Colonel, vous m'avez fait ſoupçonner le contraire par la facilité avec laquelle vous prenez feu. Je ſuis ravi de votre entendre dire que vous n'avez pas cette intention. (¶) Comme une légère étincelle a bientôt produit un incendie, ſurtout lorſqu'elle rencontre des eſprits ſi combuſtibles! (♭)

Le Col. Si j'avois eu le moindre deſſein d'en venir aux extrémités, je ſuis sûr que M. Lovelace m'auroit fait l'honneur de me joindre dans quelque lieu qui m'eût impoſé moins d'égards. Mais je ſuis venu dans des vues amicales..... pour concilier les différents plutôt que pour les aigrir.

Lovel. Eh bien! colonel Morden, entrons donc en matière, comme vous le déſirez. Il n'y a perſonne avec qui je ſois plus diſpoſé a traiter paiſiblement qu'avec un homme pour lequel Miſs Harlowe a tant de conſidération. Mais je vous avoue que dans le ton comme dans les termes, je ne puis ſupporter l'air de menace.

Mil. Allons, Meſſieurs, allons; vous commencez un peu à vous entendre. *Les hommes colères ſe ſont à eux-mêmes un lit d'orties, & lorſqu'ils s'y couchent, ils en veulent à tout le monde.*

Mais je me flatte que vous êtes amis. Promettez-moi de l'être. Je ſuis perſuadé, Colonel, que vous ne connoiſſez pas tout le fond de cette fâcheuſe affaire. Vous ne ſavez pas combien mon neveu déſire avec nous qu'elle ſe termine heureuſement. Vous ne ſavez pas, Colonel, qu'à notre ſollicitation à tous, M. Lovelace eſt réſolu d'épouſer Miſs Harlowe. Savez-vous cela ?

Le Col. A votre ſollicitation à tous, Milord ! Je me ſerois figuré que M. Lovelace étoit diſpoſé à remplir ſon devoir par des principes de juſtice ſurtout lorſque la juſtice ſe trouve jointe au plus grand honneur qu'il puiſſe ſe faire à lui-même,

(Mowbray leva ſes yeux à demi-fermés ſur le Colonel, & me lança enſuite un regard.)

Lovel. Ce langage eſt des plus forts, Colonel.

Mowbray. Par ma foi ! je le trouve tel auſſi.

Le Col. Fort, M. Lovelace ? Mais n'eſt-il pas juſte ?

Lovel. Oui, Colonel ; & je crois que faire honneur à Miſs Harlowe, c'eſt m'en faire à moi-même. (¶) Cependant il y a une manière de s'énoncer qui pourroit être ſujette à objection, lorſqu'il n'y a d'ailleurs rien dans les termes mêmes qui puiſſe arrêter. (♭)

Le Col. Votre remarque eſt ſans doute très-vraie en général ; mais ſi vous avez pour ma cou-

ſine les ſentimens dont vous faites profeſſion, vous devez.....

Lovel. Souffrez, Monſieur, que je vous interrompe. Si j'ai les ſentimens dont je fais profeſſion! Il me ſemble qu'après avoir déclaré que j'ai ces ſentimens, ce *ſi*, prononcé avec emphaſe, eſt ici fort déplacé.

Le Col. Vous m'avez interrompu deux fois, M. Lovelace. Je ſuis auſſi peu accoutumé à me voir iuterrompre, que vous à voir répéter vos termes.

Mil. Deux barils de poudre, ſur ma foi! Que diable ſert, Meſſieurs, de vouloir traiter, ſi vous êtes prêts à vous enflammer au moindre mot un peu équivoque.

Lov. Un homme d'honneur, Milord, ſouffre difficilement que ſa bonne-foi ſoit ſoupçonnée, même en termes indirects.

Le Col. Si vous m'aviez permis d'achever, M. Lovelace, vous auriez vu que ce *ſi* étoit moins une expreſſion de doute, qu'une ſuppoſition accordée. (¶) Mais réellement les hommes accoutumés à la licence de mœurs & de principes, ſe donnent d'étranges libertés: eux qui ſont prêts à laver dans le ſang le moindre ſoupçon qui les accuſe de manquer à la bonne foi dans le commerce de la vie (♭)! ces hommes ne

ſe feront pas ſcrupule de violer les promeſſes & les ſermens les plus ſacrés qu'ils auront faits aux femmes! Je puis vous aſſurer, Monſieur, que j'ai toujours cru ma conſcience liée par mes ſermens, ou mes promeſſes.

Lov. Je loue cette conduite, Colonel; mais je vous apprends que vous connoiſſez peu l'homme à qui vous parlez, ſi vous ne le croyez pas capable d'un juſte reſſentiment, lorſqu'il voit prendre ſes généreuſes déclarations pour une marque de foibleſſe.

Le Col. (Avec chaleur & d'un air ironique.) Je me garderai bien, Monſieur, de vous prêter cette baſſe foibleſſe; ce ſeroit s'imaginer qu'un homme, qui s'eſt rendu coupable d'une injure ſignalée n'eſt pas prêt à montrer ſon courage pour la ſoutenir.

Mowbray. Ce ton eſt diablement dur, Colonel. Ho! par ma foi! ce ton eſt trop dur. Il n'y a perſonne au monde de qui j'en vouluſſe entendre autant que M. Lovelace en a ſouffert.

Le Col. Qui êtes-vous, Monſieur? Quel droit avez-vous d'entrer dans une affaire où d'un côté l'on ſe reconnoît coupable, & où de l'autre l'honneur d'une famille diſtinguée eſt bleſſé au vif.

Mowbray. (A l'oreille du Colonel.) Mon cher enfant, vous m'obligeriez infiniment ſi vous

vouliez me donner le moyen de répondre à votre queſtion.

(Il ſortoit. Je l'ai ramené, tandis que Milord retenoit le Colonel.)

Le Col. De grâce, Milord, permettez-moi de ſuivre cet officieux inconnu. Je vous promets d'être ici dans trois minutes.

Lovel. Mowbray, eſt-ce là le perſonnage d'un ami? Me ſuppoſes-tu incapable de répondre pour moi-même? & le colonel Morden, que je connois homme d'honneur & de courage, quoiqu'il ſe ſoit peut-être montré un peu téméraire dans ſa viſite, aura-t-il ſujet de ſe plaindre qu'étant venu ici ſeul, & comme nud, ſans ami & ſans ſuite; cette raiſon n'ait pas plutôt ſervi à lui attirer des civilités que des inſultes? Il faut, mon cher Mowbray, que vous vous retiriez dans le moment. Vous n'avez, en effet, aucun intérêt dans cette affaire, & ſi vous êtes mon ami, je vous prie de faire des excuſes au colonel, de vous y être mêlé mal-à-propos.

Mowbray. Hé bien! hé bien! Lovelace, il n'en ſera que ce que tu juges à propos. Je ſais que je n'ai point affaire ici. Vous, Colonel, (en lui tendant la main,) je vous laiſſe à un homme qui eſt auſſi capable de défendre ſa cauſe qu'aucun mortel que je connoiſſe.

Le Col.

Le Col. (prenant la main de Mowbray à la prière de Milord.) Vous ne m'apprenez rien que j'ignore, M. Mowbray. Je ne doute point que M. Lovelace ne sût défendre sa cause, s'il étoit question d'une cause à défendre; & j'en prendrai occasion de vous avouer, M. Lovelace, que je ne puis m'expliquer à moi-même, comment un homme aussi brave, aussi généreux que je vous ai connu dans le peu de temps que j'ai eu l'honneur de vous voir en Italie, a pu être capable d'en user si mal avec la plus excellente personne de son sexe.

Mil. Allons, Messieurs; à présent que M. Mowbray est parti, & que vous ne vous devez rien l'un à l'autre en fait de courage & de générosité, que tout respire l'amitié, je vous en prie, & cherchons ensemble quelques moyens pour tout terminer heureusement en faveur de cette dame.

Lovel. Un mot, Milord, à présent que M. Mowbray est parti. Je crois qu'un homme d'honneur ne doit pas passer si légèrement, sur une ou deux expressions qui sont échappées au Colonel.

Mil. Mon neveu, que diable veux-tu dire? Tout doit tomber dans l'oubli. Il ne te reste qu'à confirmer au Colonel la résolution où tu es,

d'épouſer Miſs Harlowe, ſi elle conſent à te recevoir.

Le Col. Je me flatte que M. Lovelace n'héſitera point à m'en donner ſa parole, malgré tout ce qui s'eſt paſſé. Si vous croyez, Monſieur, qu'il me ſoit échappé quelque choſe dont vous ayez à vous plaindre, c'eſt apparemment lorſque j'ai dit qu'un homme qui a ſi peu conſulté la réalité de l'honneur à l'égard d'une femme ſans protection & ſans défenſe, ne doit pas être ſi délicat ſur ce qui n'en eſt que le nom, avec ceux qui ont droit de lui en faire leurs plaintes. Je ſuis fâché, M. Lovelace, d'avoir ſujet de tenir ce langage; mais en pareille occaſion je le répéterois ſans crainte à un roi dans toute ſa gloire, au milieu de ſes gardes.

Mil. Que faites-vous, Meſſieurs? Vous ſoufflez ſur les flammes. — Vous avez deſſein de quereller. — Je le crois. — Ne ſouhaitez-vous pas, mon neveu, n'êtes-vous pas prêt d'épouſer Miſs Harlowe, ſi nous pouvons obtenir ſon conſentement?

Lovel. Que le ciel me confonde, Milord, ſi je voudrois épouſer une impératrice au prix d'un pareil traitement!

Mil. Quoi, mon neveu! tu es plus emporté que le Colonel? C'étoit ſon tour, il n'y a qu'un

inſtant ; mais à préſent qu'il s'eſt refroidi, vous prenez feu comme la poudre.

Lovel. J'avoue que le Colonel a beaucoup d'avantages ſur moi ; mais peut-être en connois-je un qu'il n'auroit pas, ſi nous en venions à l'épreuve.

Le Col. Je ne ſuis pas venu, comme je l'ai déjà dit, pour chercher l'occaſion ; mais je ne la refuſerai pas ſi elle m'eſt offerte : & puiſque nous ne cauſons ici que de l'embarras à Milord, je vais prendre congé de lui & m'en retourner par le chemin de Saint-Albans.

Lov. Je vous accompagnerai de tout mon cœur pendant une partie du chemin, Colonel.

Le Col. J'accepte avec joie votre civilité, M. Lovelace.

Mil. (nous arrêtant encore, lorſque nous étions en mouvement pour ſortir.) Eh, Meſſieurs ! que vous en reviendra-t-il ? Suppoſons que l'un périſſe par la main de l'autre, l'affaire en ſera-t-elle plus ou moins avancée ? Croyez-vous que la mort de l'un ou de l'autre, ou celle des deux, rende Miſs Harlowe plus ou moins heureuſe ? Votre courage eſt trop connu à tous deux, pour avoir beſoin de nouvelles preuves. Je crois, Colonel, que, ſi vous avez en vue l'honneur de votre couſine, il n'y a pas de voie

plus certaine que celle du mariage; & ſi vous voulez employer votre crédit auprès d'elle, il eſt très-probable que vous obtiendrez ce qu'elle refuſe juſqu'à préſent à tout le monde.

Lov. Il me ſemble, Milord, que j'ai dit tout ce qu'on peut dire dans une affaire où le paſſé ne peut être rappelé. Vous voyez néanmoins que le Colonel prend droit de ma modération pour s'échauffer, juſqu'à me mettre dans la néceſſité de prendre le même ton que lui, ſans quoi je ſerois mépriſable à ſes propres yeux.

Mil. Je vous demande, Colonel, ſi vous connoiſſez quelque méthode, quelque voie de raiſon & d'honneur, pour faire goûter une réconciliation à Miſs Harlowe. C'eſt à quoi tendent tous nos déſirs; & je puis vous dire, Monſieur, que ſes reſſentimens contre mon neveu viennent particulièrement de ſes proches & de la diſpoſition implacable qu'ils conſervent pour elle. Mon neveu en a très-mal uſé avec elle; mais il eſt diſpoſé à réparer ſes torts.

Lov. Pour l'amour d'elle-même, Milord, & par le vif ſentiment de mes injuſtices; mais ſans aucun égard pour ſa famille, ni pour les hauteurs de Monſieur.

Le Col. Je ſuis trompé, Monſieur, ſi les vôtres n'euſſent été bien plus loin dans le même cas;

c'eſt-à-dire, pour l'intérêt d'une parente ſi reſpectable & ſi indignement outragée. J'ajoute que, ſi vos motifs ne ſont pas l'amour, l'honneur, la juſtice, & s'il s'y mêle la moindre teinte de répugnance de votre part, ou d'une vile pitié pour elle, je ſuis sûr qu'ils trouveront peu de faveur auprès d'une perſonne qui penſe auſſi noblement que ma couſine, & je ne ſouhaiterois pas moi-même qu'elle s'y prêtât.

Lov. (¶) Ne croyez pas, Colonel, que je ſonge à pacifier baſſement une querelle, que je viderois avec vous auſſi volontiers que je vais boire ou manger, ſi l'on m'en donne l'occaſion. (♭) Mais j'irai juſqu'à vous dire que Milord, Miladi Sadleir, Miladi Lawrance, mes deux couſines Montaigu, & moi-même nous lui avons écrit dans les termes les plus ſolemnels & les plus preſſans, pour lui faire des offres qu'elle ſeule eſt capable de refuſer, & cela long-temps avant qu'on ſongeât à l'arrivée du colonel Morden.

Le Col. Eh! quelles raiſons, s'il vous plaît, peut-elle apporter contre des médiations ſi puiſſantes & contre de telles offres?

(¶) *Lov.* Cela auroit l'air d'une capitulation, ſans quoi.....

Le Col. Je ne puis y voir rien de pareil, M. Lovelace, moi qui ai la meilleure opinion

de votre courage; & quel eſt, je vous prie, le rôle que je fais, quels ſont les motifs qui m'animent, en déſirant qu'on rende juſtice à ma couſine Clariſſe Harlowe? N'eſt-ce pas chercher à établir l'honneur de *Madame Lovelace*, ſi les affaires peuvent être conduites à cet heureux terme? (♭)

Lov. Monſieur Morden! Lorſqu'elle m'aura fait la grâce d'accepter ce nom, je n'aurai beſoin ni de vous, ni de perſonne au monde, pour aſſurer l'honneur de Mde. Lovelace.

Le Col. J'en ſuis perſuadé; mais juſqu'à ce qu'elle vous ait honoré de ſa main, elle me touche de plus près que vous, M. Lovelace. Ce que je dis, Monſieur, c'eſt pour vous faire juger que, dans le rôle que je fais, je crois mériter vos remercîmens plutôt que vos plaintes, quoique votre ennemi, s'il y avoit lieu de l'être; & en peſant bien les choſes, vous n'y devez trouver rien de choquant pour vous-même. Car, contre qui, Monſieur, une femme a-t-elle beſoin de protection, ſi ce n'eſt contre ceux qui l'outragent? Et par qui Miſs Harlowe ſe trouve-t-elle outragée? Ainſi juſqu'à ce qu'elle ait droit à votre protection, en qualité de votre épouſe, il me ſemble que vous devez me faire un mérite de mon rôle, pour faire rendre juſ-

tice à ma couſine. — Mais vous aviez commencé, Monſieur, à m'expliquer des circonſtances que j'ignore ſur les raiſons de ma couſine, pour refuſer une ſi honorable médiation.

(Je lui fis le récit de mes offres ſincères. Je ne fais aucune difficulté, lui dis-je, d'avouer que ma malheureuſe conduite avec elle, avoit pu lui cauſer un extrême chagrin. Mais c'étoit la rigueur implacable de ſes parens, qui l'avoit jetée dans l'excès du déſeſpoir, & qui lui faiſoit mépriſer la vie. J'ajoutai qu'elle avoit eu la bonté de m'écrire, pour me faire ſuſpendre une viſite à laquelle j'étois abſolument réſolu; & que j'avois fondé de grandes eſpérances ſur ſa lettre, parce qu'elle m'aſſuroit qu'elle étoit à la veille de retourner chez ſon père, où elle me faiſoit enviſager le bonheur de la voir, ſi je n'y mettois pas obſtacle.)

Le Col. Eſt-il poſſible? Vos efforts, Monſieur, ont-ils été ſi preſſans? Vous a-t-elle écrit dans ces termes?

Milord me ſervit auſſitôt de garant. Il ajouta même que, par ſoumiſſion pour ſes déſirs, j'étois revenu de Londres, ſans avoir obtenu la ſatisfaction de la voir.

Rien n'eſt plus vrai, Colonel, repris-je. C'eſt ce que je vous aurois plutôt expliqué; mais

votre chaleur m'a rendu plus réſervé, dans la crainte que ce détail n'eut l'air d'une baſſe capitulation ; foibleſſe qui me rendroit auſſi mépriſable à mes propres yeux qu'aux vôtres.

Milord propoſa de ſoutenir mon apologie par des preuves. (¶) Il obſerva dans ſon ſtyle ordinaire, que le premier avocat avoit toujours raiſon juſqu'à ce qu'on eût entendu ſon adverſaire ; (♭) que les Harlowes & moi, nous en avions uſé mutuellement comme des ours ; que d'ailleurs toute cette famille s'étoit expliquée fort librement ſur la nôtre ; cependant qu'en faveur de Miſs Clariſſe plutôt que par égard pour eux ou pour moi-même, il étoit réſolu de faire beaucoup plus qu'ils ne pouvoient demander ; qu'il étoit prêt à s'y engager, & quil auroit commencé par cette déclaration, s'il avoit pu nous inſpirer plutôt de la modération & de la patience.

Le Colonel rejeta ſa chaleur ſur ſon affection pour ſa couſine. Mon eſtime pour elle me fit accepter volontiers ſes excuſes ; & Milord ayant fait ſervir un flacon de bourgogne, & un autre de champagne, nous nous aſsîmes de fort bonne humeur après toutes ces bruyantes eſcarmouches, pour entrer dans les éclairciſſemens qu'on me demandoit, & ſur leſquels je ne me fis pas

preſſer. Mais ce ſera le ſujet d'un autre lettre; pour laquelle je ne veux que le temps de repoſer ma main, & de conſulter un peu ma mémoire.

En attendant, obſerve, Belford, quel eſt le déſavantage d'une mauvaiſe cauſe. Il me ſemble que les interrogations du Colonel, pouſſées d'un ton ſi ferme, ont dû répandre ſur moi un maudit air d'humiliation, tandis qu'elles lui donnoient une ſupériorité que je n'accorderois pas au premier homme de l'Europe. Ainſi pour prendre les choſes à la lettre, & en tirer l'induction qu'en tireroit un homme de bien, le vice trouve ſa punition dans lui-même; ne fût-ce que parce qu'il donne à l'eſprit le plus fier l'air d'un coupable qu'il eſt. C'eſt d'un homme de bien que je parle; ainſi garde-toi, malgré ton air contrit, de te croire en droit de faire la même obſervation.

(¶) LETTRE XXIV.

M. LOVELACE continue ſon récit.

Mardi l'après-midi, 29 Août.

DANS cette partie de notre converſation, je remontai juſqu'au jour que je fus obligé de partir pour me rendre auprès de Milord dans ſa dangereuſe maladie, que quelques-uns crurent la dernière. Je dis au Colonel, quelles lettres preſſantes j'avois écrites à un ami particulier, pour l'engager à perſuader Clariſſe de ne pas laiſſer échapper un jour qui avoit été propoſé pour la célébration de notre mariage, & je parlai des lettres que je lui avois adreſſées à elle-même dans la même vue. (*) J'étois allé chercher dans mon cabinet toutes les lettres & copies qui pouvoient avoir rapport à cette affaire.

Je lui lus différens paſſages des copies de ces lettres que tu te rappelles qui ſont très-propres à me faire honneur, & je lui dis que j'étois fâché de n'avoir pas tiré des copies de celles

(*) Voyez Lettres XVI, XVII & XVIII. Tome VII.

que j'avois écrites à mon ami à cette occaſion; qu'il auroit vu combien j'étois ſincère dans les déclarations que je lui faiſois, quoiqu'elle n'eût fait aucunes réponſes. Et tu peux te rappeler, qu'une de ces lettres expliquoit pourquoi je déſirois qu'elle reſtât dans le lieu où je l'avois laiſſée. (*)

Enſuite je lui rendis compte de la viſite de Lady Sara & de Lady Betty à Milord & à moi, dont l'objet étoit de m'engager à lui rendre juſtice; de mon empreſſement à déférer à leurs déſirs; de la haute opinion qu'elles avoient de ſon mérite; de la viſite rendue à Miſs Howe par mes deux couſines Montaigu, au nom de toute la famille, pour l'engager à ſolliciter ſon amie en ma faveur; de mon entretien avec Miſs Howe dans une aſſemblée particulière; des aſſurances conformes que je lui répétai, en la conjurant de m'appuyer de ſon pouvoir ſur l'eſprit de ſon amie.

Je lui lus alors la copie de la lettre écrite à Miſs Howe par Miſs Charlotte Montaigu, en date du 1 Août (†), & qui ſollicitoit ſon alliance

(*) Voyez Lettre XVI, Tome VII.

(†) Voyez Lettre XLV, Tome VIII.

au nom de toute notre famille, quoique cette lettre fût ſi fort à mon déſavantage.

Ces lettres lui firent juger que la belle couſine portoit trop loin ſon reſſentiment contre moi.

Tu vois, Belford, qu'il ne s'agit que de montrer & commenter la moitié d'une hiſtoire, en ſupprimant l'autre, pour rendre bonne une mauvaiſe cauſe. Que j'aurois fait un excellent avocat! Et quelle pauvre figure cette charmante perſonne auroit fait avec toute ſon innocence dans une cour de juſtice, contre un homme qui avoit tant de choſes à dire, tant de preuves à produire pour ſa défenſe?

Je dis un mot de l'offre généreuſe d'une penſion annuelle que Milord & ſes ſœurs avoient faite à la belle couſine, dans l'inquiétude où ils étoient, qu'elle n'eût à ſouffrir par l'inflexible dureté de ſes parens.

Le Colonel applaudit hautement à cette généroſité; & il eut la bonté de déplorer la malheureuſe méſintelligence qui s'étoit miſe entre les deux familles, & qui avoit rendu celle des Harlowes moins empreſſée d'accepter l'alliance d'une famille auſſi honorable que l'étoit la nôtre d'après ces traits obligeans.

Je lui dis que mon ami, (je parlois de toi,)

dont elle vouloit bien recevoir les viſites, qui avoit toujours été l'admirateur de ſes vertus, & qui m'avoit de temps en temps donné à ſon occaſion des avis que je voudrois avoir ſuivis, m'ayant aſſuré qu'une viſite de ma part lui ſeroit fort déſagréable, j'avois réſolu d'eſſayer encore quel ſeroit l'effet d'une lettre, & qu'en conſéquence je lui avois écrit le 7 Août.

En voici la copie, Colonel. J'étois alors fort mal avec Milord & les dames de ma famille. Liſez-la vous-même. (*)

Cette lettre lui plut beaucoup. C'eſt votre cœur, M. Lovelace, qui a dicté cette lettre. Elle eſt pleine de repentir & de ſincérité. Votre requête eſt raiſonnable, de n'être pardonné qu'autant que vous paroîtrez le mériter après un temps d'épreuve, dont vous laiſſez à ſa diſpoſition de fixer le terme. Hé! dites-moi, Monſieur, a-t-elle fait réponſe à cette lettre?

Oui, Monſieur, elle en a fait une; mais avec *répugnance*, & ſeulement après que je lui eus fait déclarer par mon ami, que ſi je ne pouvois obtenir de réponſe d'elle, j'irois à la ville me jeter à ſes pieds.

Je ſouhaiterois de la voir, Monſieur; ou d'en

(*) Voyez Lettre LIX, Tome VIII.

entendre ce que vous jugerez à propos de m'en lire.

Je cherchai dans mes papiers ; la voici, Monſieur, je ne fais aucune difficulté de la remettre entre vos mains.

Cela eſt très-obligeant, M. Lovelace.

Il la lut. — Ma charmante couſine ! — Quelle violence dans ſes reſſentimens ! Et cependant que ſes ſouhaits ſont charitables ! — Grand Dieu ! quelle ſublime créature !... Mais c'eſt-là votre chagrin, M. Lovelace, comme c'eſt le mien, je n'en doute pas....

Je l'interrompis vivement ; & lui jurai que c'étoit en effet mon plus cruel chagrin.

Cela doit être, reprit-il, & je n'en ſuis pas étonné : je vous dirai tout-à-l'heure, continua-t-il, combien elle ſouffre de la part de ſes parens, par une ſuite de rapports faux & odieux. Mais, Monſieur, voudriez-vous me permettre de prendre avec moi ces deux lettres ? Je vous promets d'en faire uſage pour votre avantage à tous deux.

Je lui dis que je les lui confiois très-volontiers, & il me ſut bon gré, (comme il le devoit,) de cette complaiſance. Il les mit dans ſon porte-feuille, avec promeſſe de me les remettre ſous peu de jours.

Je lui contai enſuite, que d'après ce refus de ſa part, j'avois pris ſur moi d'aller à Londres dans l'eſpérance de la voir & de la toucher en ma faveur; que malgré le ſoin que j'avois eu, de ne pas la prévenir de mon deſſein, elle avoit eu quelque avis de mon arrivée, & qu'elle s'étoit arrangée pour ne ſe pas trouver ſur mon chemin; qu'à la fin, lorſqu'elle ſut que j'étois pleinement déterminé à tout événement pour parvenir à la voir, avant de quitter la ville, (ce quej e ferai, ajoutai-je, s'il ne me reſte aucun moyen de la fléchir,) elle m'écrivit alors la lettre dont j'avois parlé, en me priant de ſuſpendre ma viſite, & cela par une raiſon qui me confond d'étonnement, parce que je ne peux en pénétrer ni le but ni le ſens; cependant je n'ai jamais vu qu'elle ſe ſoit diſpenſée de ſa parole: car elle avoit toujours pour maxime, qu'il n'étoit pas permis de commettre un mal pour un bien qui pourroit en réſulter. Et cependant par cette lettre, ſans autre but que d'éviter de me voir, (pur caprice qu'elle veut ſatisfaire,) elle m'a fait partir de la ville, faiſant fond ſur l'aſſurance qu'elle m'avoit donnée.

Le Col. Cela eſt en effet très-ſurprenant. Mais je ne peux croire que ma couſine, uniquement pour le but dont vous parlez, ou même pour

toute autre vue, fût capable, d'après le caractère que j'entends lui donner, de s'abaiſſer à employer pareil artifice.

Lov. Voilà ce qui me remplit d'étonnement; & cependant, voyez ici : — Voilà la lettre qu'elle m'a écrite. Vous voyez, Monſieur, c'eſt ſon écriture.

Le Col. Je la reconnois bien. Et c'eſt une charmante écriture.

Lov. Vous remarquez, Colonel, que toutes ſes eſpérances de réconciliation avec ſes parens repoſent ſur vous. Vous êtes ſon cher & précieux ami ! Elle a toujours parlé de vous avec le plus grand plaiſir.

Le Col. Plût à Dieu que je fuſſe revenu en Angleterre avant qu'elle eût quitté le château d'Harlowe, tout cela ne ſeroit pas arrivé. Pas un des partis, que j'ai ouï dire, qui s'étoient propoſés pour elle, ne l'auroit eue. Ni vous, M. Lovelace, à moins que je n'euſſe vu en vous l'homme que tous ceux qui vous connoiſſent, doivent ſouhaiter que vous fuſſiez. Mais ſi vous aviez rempli ce vœu, il n'eſt pas un homme ſur la terre que j'euſſe préféré à vous pour époux de cette fille ſi parfaite.

Milord & moi, nous joignîmes nos vœux au ſien ;

ſien ; &, d'honneur, le vœu étoit bien ſincère de ma part.

Le Colonel relut deux fois la lettre, & puis me la rendit. Tout cela eſt une énigme, dit-il, où je ne peux rien comprendre. Car, hélas! ſes parens ſont auſſi éloignés que jamais de toute réconciliation.

Milord. Je ne l'aurois pas cru. Mais ne jugez-vous pas qu'il y a dans cette lettre quelque choſe de très-favorable pour mon neveu? quelque choſe qui reſſembleroit aſſez à une diſpoſition de ſe rendre à la fin à nos inſtances.

Le Colonel. Que je meure ſi j'y entends rien. Cette lettre eſt bien différente de la précédente.... Y avez-vous fait réponſe, M. Lovelace?

Lovel. Réponſe, Colonel; ſans doute. Et une réponſe pleine de tranſports! Je lui diſois, que par obéiſſance à ſes volontés, j'allois retourner chez Milord. Je lui diſois que je conſentirois à toutes les démarches qu'elle m'ordonneroit, & qui pourroit tendre à procurer cette heureuſe réconciliation. Je lui diſois que toute mon étude ſeroit déſormais, juſqu'à la fin de ma vie, de mériter une ſi rare bonté. — Mais je ne puis m'empêcher de dire, que je ne ſuis pas peu ſurpris & même choqué, ſi elle n'a eu d'autre vue

dans cette lettre, que de me renvoyer à la campagne ſans la voir.

Le Col. Ce ne peut pas être cela, ſoyez-en certain, Monſieur; il doit y avoir plus que cela: car ſi c'étoit-là tout le but de cette lettre; elle doit penſer que vous ne tarderiez pas à être détrompé; & qu'alors vous ne manqueriez probablement pas d'en revenir à votre premier deſſein; à moins de ſuppoſer à la vérité, qu'elle comptoit me voir dans l'intervalle, ſachant que j'étois arrivé. Mais j'avoue que je ne ſaurois expliquer ce myſtère. Je dirai ſeulement qu'elle me fait beaucoup d'honneur, ſi c'eſt moi qu'elle appelle *ſon précieux ami qu'elle a toujours chéri & reſpecté.* Oui, ſans doute, je l'ai toujours aimée; & ſi je meurs ſans me marier, ou ſans enfans, je veux lui faire autant de bien que lui en a fait ſon grand-père, & j'y ſuis d'autant plus porté, que je crains qu'il n'entre trop d'envie & d'égoïſme dans les reſſentimens que ſon frère & ſa ſœur tâchent d'entretenir dans le cœur de ſon père & de ſa mère contre elle. Mais je ſaurai mieux à quoi m'en tenir là-deſſus lorſque mon couſin ſera revenu d'Edimbourg, & il eſt attendu d'un jour à l'autre.

Mais permettez-moi une queſtion, M. Lovelace; quel eſt le nom de votre ami, dont ma

couſine reçoit ſi facilement les viſites, n'eſt-ce pas M. Belford ?

Lov. C'eſt lui, Monſieur; & M. Belford eſt un homme d'honneur, & un grand admirateur de votre belle couſine.

Ai-je dit la vérité ſur le premier point, Belford? quant au ſecond, j'en ai de ſi fortes preuves, qu'il me feroit douter du premier : car ſans toi, elle n'auroit pas ſu ſe dérober à la viſite que je me propoſois de lui rendre.

Le Col. Etes-vous bien sûr, Monſieur, que M. Belford ſoit un homme d'honneur ?

Lov. Je peux vous en répondre & vous le jurer, Colonel; quelle eſt votre raiſon pour me faire cette queſtion ?

Le Col. Point d'autre que celle-ci. Qu'on a député un jeune pédant, ardent entremetteur, pour faire des informations ſur la vie & la ſociété de ma couſine. Et le croiriez-vous ? les fréquentes viſites de votre ami ont été interprêtées malignement, & d'une façon très-déshonorante pour la réputation de Miſs Clariſſe. — Liſez cette lettre, M. Lovelace; il n'y a pas de ligne qui ne vous révolte.

Cette maudite lettre eſt, il n'en faut pas douter, du jeune lévite que tu m'as dépeint, Belford, faiſant des queſtions à Mde. Smith, ſur

la réputation & les connoiſſance de Miſs Harlowe. (*)

Je crois que j'ai bien mis un quart-d'heure à cette lecture ; car toute longue qu'eſt cette lettre par elle-même ; je l'ai bien allongée ſix fois plus par les imprécations dont j'ai chargé chaque ligne de ce pédant écrivain. Milord l'a auſſi allongée, en joignant ſes malédictions aux miennes. Et toi, Belford, tu pourras très-juſtement la maudire après nous. — Vous devez voir, reprit le Colonel, quand j'eus fini de lire, que ce Monſieur a pouſſé loin le zèle de ſa malveillance : car tout ce qu'il dit ne ſont que des ouï-dire, & ces ouï-dire des conjectures calomnieuſes ſans faits ni preuves, ni aucune apparence de preuve qui les appuye ; ſi bien qu'un œil ſans prévention, au ſimple vu de cette lettre, condamnera auſſitôt l'écrivain, comme j'ai fait, & abſoudra ma couſine. Mais tel eſt l'eſprit qui gouverne le reſte de mes proches, qu'ils livrent aveuglément leur créance à toutes les inſinuations les plus odieuſes de cet écrit, & qu'il a valu à la chère créature les lettres les plus dures.

On a avidement ſaiſi toutes les idées de ce pédant, & l'on a propoſé à ma couſine un

(*) Voyez Lettre LXI, Tome VIII.

voyage dans une de nos colonies, comme le ſeul moyen d'éviter M. Belford & vous. Je n'ai pas vu ces lettres; mais on s'eſt fait gloire de me répéter une partie de leur contenu, qui doit avoir percé le cœur de cette chère infortunée. Et ces cruautés jointes à ſes premières ſouffrances!.... Quels reproches n'avez-vous pas à vous faire, M. Lovelace?

Lov. Eh qui diable pouvoit prévoir de pareilles ſuites? Qui auroit pu s'imaginer qu'il pourroit ſe trouver des parens auſſi implacables? Un frère & une ſœur ſi envieux? Et permettez-moi d'ajouter, une femme auſſi immuablement buttée contre les ſeuls moyens qu'il y ait de tout pacifier. – Et que peut-on faire aujourd'hui?

Mil. Jai de grandes eſpérances que le Colonel pourra encore venir à bout de fléchir ſa couſine. D'après ſa dernière lettre, j'ai dans ma tête qu'elle a quelque idée de pardonner tout le paſſé. Croyez-vous, Colonel, que s'il n'eſt pas queſtion de quelque choſe qui reſſemble à une réconciliation qui s'arrange à préſent, ſa lettre ne puiſſe pas ſignifier, que ſi nous pouvions réuſſir à faire accepter cette réconciliation à ſes parens, elle ſeroit diſpoſée à ſe réconcilier avec M. Lovelace.

Le Col. Un pareil artifice conviendroit mieux

à la ſubtilité italienne qu'à la ſimplicité anglaiſe. Milord a vu l'Italie, ſans doute ?

Lov. Milord a lu Boccace, peut-être, & c'eſt la même choſe pour l'idée qu'il nous donne ; on peut l'emprunter de quelqu'un des contes de cet auteur. Mais Miſs Clariſſe Harlowe eſt au-deſſus de tout artifice. Elle a sûrement quelque idée cachée, que je ne puis pénétrer.

Le Col. Enfin, Milord, tout ce que je puis dire, c'eſt que je ſaurai tirer quelque parti des lettres que M. Lovelace m'a fait l'amitié de me confier : & après que j'aurai eu quelque entretien avec mon couſin James, qu'on attend à tout moment, & lorſque j'aurai expédié deux ou trois affaires qui me preſſent, j'irai ſaluer ma chère couſine : je ſerai alors plus en état de mieux juger des choſes. En attendant je veux lui écrire : j'ai déjà envoyé m'informer de ſa ſanté, & je ſais qu'elle a beſoin de conſolation.

Lov. Si vous voulez, Colonel, me laiſſer l'abominable lettre de ce Brand, pour un jour ou deux, vous m'obligerez.

Le Col. Volontiers. Mais ſouvenez-vous, M. Lovelace, que cet homme eſt un eccléſiaſtique, & un homme ſans malice, à ce qu'on dit ; autrement j'aurois déjà eu une entrevue avec lui. Ces novices de collége, qui croient tout ſavoir dans

leur retraite, & que toute la ſcience eſt renfermé dans les livres, font triſte figure quand ils ſe produiſent dans le monde au milieu de l'un & de l'autre ſexe.

Mil. Brand! Brand! C'eſt un fier *Brandon*, un vrai boute-feu, je le crois ſur mon honneur! (*)

Ainſi finit cette fière conférence.

Il faut t'avouer, Belford, que j'aime beaucoup le Colonel Morden, c'eſt un brave homme, un homme généreux, & qui connoît le monde. Et puis ſon mépris pour les gens d'égliſe, eſt une marque qu'il eſt de nos gens. Nous nous ſommes quittés très-poliment. Et Milord a été fort aiſe de nous voir ſéparés, & auſſi content que moi du Colonel. Après qu'il a été ſorti, Milord m'a rappelé ſon ſouhait qu'il fût arrivé à temps pour ſauver ſa belle Clariſſe; ſi ſa préſence eût pu y contribuer.

Je le voudrois comme lui: car ſur ma vie, Belford, je deviens de jour en jour plus inquiet ſur ſon état: mais j'eſpère qu'elle n'eſt pas auſſi mal qu'on me le dit.

J'ai fait tranſcrire par Charlotte la lettre de ce

(*) Equivoque ſur le mot, qui en anglais ſignifie tiſon, brandon.

Brandon, comme le nomme Milord, & je t'enverrai la copie : je ſuis sûr que tout ton flegme ne tiendra pas contre ſa lecture, & que tu ſeras enflammé de vengeance.

Je ne ſais trop que te conſeiller, & ſi tu dois la montrer à Clariſſe. Peut-être cependant, qu'elle ſera dans le cas d'en tirer plus de ſatisfaction que de ſujet de chagrin, par le ſentiment qu'elle a de ſon innocence : elle verra peut-être avec quelque plaiſir que le traitement qu'elle reçoit de ſes parens, eſt autant dû aux faux rapports qu'à leur caractère implacable. Une ame de ſa trempe ſeroit bien aiſe, j'en ſuis sûr, de trouver quelque ombre de raiſon pour expliquer les lettres révoltantes que le Colonel dit qu'on lui a envoyées, & la propoſition qu'ils lui ont faite de paſſer dans une de nos colonies : que le ciel les confonde tous ! — Mais ſi je commence une fois à maudire, je n'en finirai jamais. — D'ailleurs cette connoiſſance pourroit la mettre à portée de trouver une occaſion de ſe défendre, & de les faire rougir de leur monſtrueuſe crédulité ; mais je laiſſe cette queſtion à décider à ta lourde prudence. — Ce qui me déchire l'ame, c'eſt que la malignité & la calomnie oſent ſeulement ſoupçonner la pure poſſibilité, qu'aucun mortel puiſſe partager les faveurs d'une femme, que je crois

que je pourrois à préſent adorer avec la vénération qui n'eſt due qu'à la divinité.

Charlotte & ſa ſœur n'ont pu s'empêcher de pleurer à la lecture de cette vile calomnie. Quand, quand finiront donc, a dit Miſs Patty en levant les mains, les ſouffrances de cette douce & charmante créature ? Ah couſin Lovelace ?

C'eſt ainſi qu'on rejette ſur moi tout le blâme des fautes de tout le monde : quand ſon brutal de père la maudit ; c'eſt moi la cauſe. C'eſt moi qui lui attire les reproches & les duretés de ſa mère : ſi ſes ſtupides oncles ſont implacables, c'eſt ma faute : c'eſt ma faute ſi ſon frère la hait ; ſi ſa ſœur eſt tourmentée de dépit & de jalouſie, tout cela vient de moi : & la lettre de ce miſérable Brand, c'eſt encore moi qui en ſuis l'auteur : — O Belford, quel odieux ſcélérat que ton ami Lovelace !

Quoi ! revenu ſans une lettre ! Ce coquin de Will revient ſans lettre ! & ce miſérable me dit encore qu'il a entendu dire que vous aviez été occupé à m'écrire ces deux derniers jours !

Que l'enfer te damne, toi qui dois connoître toute mon impatience, & la raiſon que j'ai d'en avoir !

Envoyer exprès un homme à cheval, comme

j'ai fait ! mon imagination attachée au ventre de l'animal, & galoppant avec lui. — Il eſt à préſent à tel lieu, à préſent à tel autre ; voilà qu'il entre dans Londres : Il doit être à cette heure chez Belford !

A préſent qu'il a la lettre, allons, du fouet, de l'éperon; avance. — Il a gagné le bourg ; mais qu'on ne s'y arrête pas pour rafraîchir : — voilà encore ce village de paſſé. Il devance la courſe du vent. Je le vois : l'homme & le cheval nagent dans l'écume & dans la ſueur. — Et c'eſt en effet dans cet état qu'il vient d'entrer dans la cour du château. Le bruit de ſes pas ſur le pavé, m'a fait voler au bas de l'eſcalier.

La lettre, Will, la lettre, maraut ! la lettre donc, coquin.

Point de lettre, Monſieur, — alors jetant un œil égaré autour de moi, les poings violemment ſerrés enſemble, & grimaçant des dents comme un maniaque : que la foudre t'écraſe, miſérable, & celui qui t'a renvoyé ſans une lettre ! fuis promptement de ma vue, ou je te ferai voler en l'air ta ſtupide cervelle. J'arrachai un piſtolet de ſon fourreau & le malheureux ſe jeta à bas de ſon cheval en écume, & s'enfuit au plus vite, pour éviter le ſort que j'aurai voulu de toute

mon ame te faire ſubir à toi-même, ſi je t'avois eu à ma portée.

Mais pour être doux comme un agneau avec un tyran, qui me tient à ſa merci, & qui peut déchirer & torturer mon ame à ſon gré, dis-moi que peux-tu prétendre en me renvoyant mon valet ſans une lettre? — Je vais t'envoyer encore à la pointe du jour un autre exprès à cheval, chercher ce que tu as écrit, & je t'enjoins, ſur ton vœu de fidélité, de ne pas me le renvoyer les mains vides.

P. S. Charlotte, dans un accès de délicateſſe, eſt fâchée que je vous envoie l'incluſe; ſon écriture ne devroit pas tomber dans les mains d'un garçon.

Voilà qui doit t'encourager, Belford! C'eſt une aſſez bon ſigne, que tu l'aurois ſi tu voulois; & cependant je ne l'aurois pas cru, avant qu'elle m'eût donné cette preuve démonſtrative qu'elle a un œil de côté tourné vers toi. A la vérité, je lui ai ſouvent dit en badinant, que je verrois à faire réuſſir cette affaire; mais jamais je n'en eus l'intention, parce que Charlotte eſt vraiment une jolie fille & un morceau délicat; & tu es ſi épais, ſi groſſier de ta perſonne, que je lui voudrois autant un rhinocéros pour mari que toi. Mais les pauvres chères petites; il faut

qu'elles attendent que leur heure ſoit venue ! Elles ne veulent pas de celui-ci ; elles ne veulent pas de celui-là, depuis dix-ſept juſqu'à vingt-cinq ; mais une fois à cet âge, craignant, comme dit le proverbe, *que Dieu ne les ait oubliées*, & trouvant déjà que leur fraîcheur ſe fane, elles ſont bien-aiſes de s'emparer du premier qui ſe préſente, & de vérifier la fable du curé & des poires. (*) (♭)

(¶) LETTRE XXV.

M. BRAND à M. JULES HARLOWE.

(Incluſe dans la précédente.)

Mon digne Monſieur, mon bon ami & honoré patron.

J'ARRIVAI hier à Londres, & mon voyage n'a pas été trop déſagréable, vu la chaleur de la ſaiſon, & la pouſſière des grands chemins. Je ſuis deſcendu à l'auberge du taureau, près de la porte d'Holborn, & j'ai gagné auſſitôt Covent-garden. Je n'ai pas été long-temps à décou-

(*) Fable anglaiſe, dont la moralité eſt la même que celle de la fille de 30 ans de notre la Fontaine.

vrir la maiſon où loge la malheureuſe Lady. Et dans la ſalle de la boutique (*), j'eus une aſſez longue converſation avec ſon hôteſſe, Mde. Smith; mais je l'ai trouvée ſi *hautement préoccupée en ſa faveur*, que je vis bien que ce ſeroit mal répondre à vos vues, que de borner à elle mes informations. D'ailleurs étant obligé d'accompagner mon patron, que je trouve à mon grand chagrin,

(*Miſerum eſt alineâ vivere quadra.*
On eſt bien malheureux de dépendre d'autrui pour vivre.)

qui exige une grande aſſiduité auprès de lui, & qui devient *un tout autre* homme qu'il n'étoit au collége: car, Monſieur, *inter nos*, (entre nous,) *les honneurs changent les mœurs.* Pour toutes *les ſuſdites raiſons*, j'ai penſé que ce ſeroit mieux remplir en tout le but de la commiſſion dont vous m'avez honoré, que d'engager dans cette recherche exacte l'épouſe d'un *ami particulier* qui demeure vis-à-vis la maiſon où elle loge, & qui eſt une femme de réputation & de ſageſſe, la *mère de pluſieurs enfans*, & une femme qui *connoît bien le monde.*

Je me ſuis donc adreſſé à elle; je lui ai fait un précis ſuccinct de l'aventure, & je l'ai priée

(*) Voyez Lettre LXI, Tome VIII.

de s'informer très-particulièrement de la *conduite* de la malheureuſe jeune dame; *de ſa façon de vivre actuelle*, de ſes moyens de *ſubſiſtance*; des *perſonnes* qui la voyent; de ſes *occupations* & autres choſes ſemblables. Ce ſont-là, Monſieur, vous le ſavez, les points dont vous avez ſouhaité être informé.

J'ai donc été revoir aujourd'hui la ſuſdite honnête dame, & à *ma* grande peine, parce que je ſais que c'en ſera une grande pour *vous* & pour toute votre digne famille, je ſuis forcé de dire que je trouve que les choſes ne ſentent pas *auſſi bon* que je l'aurois eſpéré. Car, hélas, Monſieur, le rapport de cette dame n'eſt pas auſſi *favorable* à la réputation de Miſs, que je le déſirerois, *moi*, que *vous* le déſireriez, & que le déſireroient *tous ſes parens*. Mais c'eſt aſſez l'ordinaire qu'un *faux pas* en entraîne toujours *un autre*, & quelquefois un pire, & ainſi *de pis en pis*, juſqu'à-ce que la pauvre ame toute *engluée*, (expreſſion bien juſte du théologien Quarle,) ſoit entièrement empêtrée, &, (ſi l'infinie *miſéricorde* ne vient pas à ſon ſecours,) *perdue* pour jamais.

Il paroît néanmoins, Monſieur, que ſa ſanté eſt dans un *fort mauvais état*. C'eſt ſur quoi s'accordent les deux femmes, c'eſt-à-dire, Mde.

Smith, ſon hôteſſe, & l'épouſe de mon ami. Cependant elle va ſouvent en chaiſe aux *prières*, à ce qu'on dit; mais la femme de mon ami m'a obſervé que rien n'étoit plus commun dans Londres, que de donner cette aſſiduité à l'égliſe & aux prières du matin, pour *prétexte*, & pour *couvrir des rendez-vous particuliers.* Quelle choſe déplorable, que de voir convertir en *poiſon pernicieux* ce qui étoit deſtiné à ſervir de *nourriture ſalutaire* à la *pauvre ame!* Mais comme l'obſerve M. Daniel de Foe, (un homme d'eſprit, quoiqu'un diſſident,) mais c'étoit auſſi un ancien proverbe; je crois ſeulement que Foe eſt le premier qui l'ait mis en vers.

Dieu n'a pas un temple
Où Satan auſſi n'ait ſa chapelle.

Cependant pour rendre juſtice à la demoiſelle, elle rentre au logis toujours ſeule, puiſqu'elle va & revient dans une *chaiſe*, ou *chaiſe à porteurs*, comme on l'appelle. Mais il y a un Monſieur d'une *aſſez mauvaiſe réputation*, (un *intime* de M. Lovelace,) qui la viſite *conſtamment*, ainſi que les hôtes de la maiſon, qu'il *régale* & qu'il *traite*, & dont il eſt, comme de raiſon, *fort vanté.*

Je me ſuis donc donné la peine (car j'aime à

être *exact* dans toutes les *commiſſions* dont je me charge,) de faire des informations *particulières* ſur ce *gentilhomme*, comme on le qualifie, (quoique moi, je ne reconnoiſſe d'autre nobleſſe que celle des actions;) car, comme dit Juvenal:

Nobilitas ſola eſt atque unica virtus.
La ſeule vraie nobleſſe eſt la vertu.

Et j'ai fait ces recherches avant de me mettre à vous écrire.

Son nom eſt Belford. Il a un patrimoine de mille livres ſterligns par an; & il eſt actuellement en deuil d'un oncle qui lui a laiſſé une fortune conſidérable. — Il a la plus noire des réputations, quant aux *femmes*, (car je me ſuis *particulièrement enquis* de cet article,) & il eſt le confident *ſpécial* de M. Lovelace, avec lequel il a une *correſpondance réglée*, & on l'a vu ſouvent (tête à tête,) avec Miſs *à la fenêtre*, ſans indécence à la vérité; mais l'épouſe de mon ami juge que tout n'eſt pas *comme il devroit être*. En effet, il me paroît bien étrange, que Miſs s'il eſt vrai qu'elle ſoit une *auſſi grande pénitente* qu'on l'a repréſente, & ſi elle a tant *d'averſion* pour M. Lovelace, admette ſon *confident* ſecret dans ſon *appartement*, & qu'elle ne voye point *d'autre ſociété* que lui.

J'apprends de Mde. Smith que M. Hickman a été

été la voir, il y a quelque temps, de la part de Miſs Howe ; & je ſais *d'autre part*, (vous voyez, Monſieur, avec quelle diligence j'ai exécuté les *commiſſions* que vous m'avez données,) qu'il n'avoit pas d'abord une *trop belle opinion* de ce Belford ; quoiqu'ils ayent été vus un matin *déjeûner* enſemble, par le voiſin qui loge vis-à-vis ; & qu'on ait vu une autre fois ce Belford attendre M. Hickman à ſa ſortie de chez elle. Il paroîtroit par-là que ce M. Belford étoit grandement jaloux de gagner *les bonnes grâces* de ce M. Hickman ; ſans doute pour l'engager à faire à Miſs Howe un *rapport favorable* de *l'intimité* que lui permettoit ſa malheureuſe amie, qui dans l'état *de mauvaiſe ſanté* où elle eſt, peut bien n'avoir aucune *mauvaiſe vue* en recevant ſes viſites, (car c'eſt lui, à ce qu'il paroît, qui lui a amené ou au moins recommandé le médecin & l'apothicaire qui la voyent.) Mais je penſe, tout bien conſidéré, que cela *n'a pas bon air.*

Je ſuis bien fâché, Monſieur, de ne pouvoir pas vous rendre un compte plus avantageux de la *prudence* de la jeune fille ; mais que voulez-vous !

Uvaque conſpectâ livorem ducit ab uvâ.
Un raiſin gâté gâte ſon voiſin.

Comme le remarque Juvenal,

Une choſe dont j'ai peur, c'eſt que Miſs pourroit bien être dans *le beſoin*, & que ce Belford, (qui, de l'aveu de Mde. Smith, lui a *offert de l'argent*, qu'elle a, *cette fois-là*, refuſé,) ne puiſſe ſe prévaloir de ſon *beſoin*; & le poëte a fort bien obſervé que :

Ægrè formoſam poteris ſervare puellam:
Nunc prece, nunc pretio, forma petita ruit.
Une belle eſt bien difficile à garder.
Celle qui réſiſte aux prières, ſuccombe devant l'or d'un amant.

Et ce Belford, (qui eſt un homme entreprenant, & qui en a bien l'air à ce qu'on dit,) pourroit bien vérifier cette ſentence d'Horace, (dont vous connoiſſez ſi bien les écrits; perſonne ne les connoît mieux :)

Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.
Intrépide & prête à tout ſouffrir,
La race humaine s'irrite par la défenſe, & ſe précipite dans le crime.

Pardon, Monſieur, pour ce que je vais écrire; mais ſi vous pouviez gagner ſur le reſte de la famille, de ſe joindre au plan, dont *vous*, Monſieur, & ſa *vertueuſe ſœur* Miſs Arabelle, & l'archidiacre & moi, parlions un jour; c'eſt-à-dire, de perſuader à la jeune Lady, de partir le

plus honorablement poſſible, pour quelqu'une de nos colonies; cela pourroit non-ſeulement, ſauver *ſa réputation*, mais encore *la réputation & l'honneur* de toute la *famille*, & épargner encore pour la ſuite bien des *peines:* car c'eſt mon humble opinion, qu'aucun de vous n'aura guères de joie ni de ſatisfaction, tant que cette jeune perſonne, (*autrefois* innocente,) ſera aſſez près de vous, pour que vous en entendiez parler ſi ſouvent. Et cet éloignement feroit *perdre ſes traces* à ce *Belford* & à ce *Lovelace*, & préviendroit peut-être autant de *maux* que de *ſcandale.* Vous voudrez bien me pardonner, Monſieur, cette *franchiſe* de ma part. Ovide eſt mon excuſe:

—— *Adulator nullus amicus erit.*

Ne cherchez jamais un ami dans un flatteur.

Et je n'ai d'autre vue que de vous prouver *mon zèle pour les intérêts* & le bonheur de *toute votre digne famille*, (à laquelle j'ai nombre d'obligations,) & particulièrement de vous montrer, Monſieur, combien je ſuis,

Votre dévoué & humble ſerviteur,

ELIAS BRAND.

Mercredi, 9 Août.

P. S. Je vous donnerai de *nouvelles lumières*

à mon retour, qui ſera dans peu de jours ; & je vous dirai qui ſont mes *auteurs ;* mais ces informations vous prouveront que j'ai mis beaucoup d'ardeur & de célérité, (vu le peu de temps,) dans la tâche que vous m'avez impoſée.

Vous voudrez bien excuſer la longueur de ma lettre ; car je n'ai pas beſoin de vous dire, Monſieur, ce qu'exige le ſtyle d'une lettre, *en narration de faits raſſemblés, & en dialogue de converſation* telle qu'eſt la mienne. Chacun à ſon talent. Le ſtyle épiſtolaire eſt le mien, j'oſe le dire ; auſſi ma *correſpondance* étoit fort ambitionnée à l'univerſité, tant par les *novices* que par les *docteurs*, avant même que j'euſſe acquis le grade de *docteur* moi-même. Je ne me ſerois pas permis cet éloge de moi, ſi ce n'étoit pour faire l'apologie de la *longueur* de ma lettre. Car perſonne n'écrit plus *laconiquement* & plus *ſubſtantiellement*, lorſque le ſujet ne requiert que les formes ordinaires ; mais en voulant faire l'apologie de ma *prolixité*, je ne fais qu'en mériter davantage le *reproche ;* pourtant ſi c'eſt un *défaut* ici, ce que je ne crois pas, vu le ſujet ; mais j'ai déjà dit cela en d'autres termes ; auſſi, Monſieur, ſi vous excuſez mon *poſt-ſcriptum*, je ſuis sûr que vous ne reprocherez aucun défaut à ma lettre.

Encore un mot, par rapport à *l'érudition* que vous aimez tant, ſoit que j'en *faſſe naître* l'occaſion, ſoit que je *m'étende* ſur celle que le ſujet préſente. — Le docteur Lewen un jour, en *votre* préſence, (comme vous devez, *mon cher patron*, vous le rappeler,) dans une eſpèce de diſpute *aſſez vive & aſſez ſubtile* entre *lui* & *moi*, ſe donna les airs de cenſurer le ſtyle de *parenthèſes*, comme je l'appelle. C'étoit aſſurément un ſavant homme, un homme d'un grand ſens, & qui faiſoit l'ornement de *notre état*. Mais je n'en dirai pas moins que c'eſt un ſtyle que j'aime infiniment. Et le bon Docteur n'étoit plus alors de la *première jeuneſſe*, ni dans l'âge, par conſéquent, où une *imagination riche & féconde* preſſe les idées en foule dans la tête de l'écrivain; de manière qu'on a ſouvent beſoin de parenthèſes, (& cela autant pour la *brièveté* que pour la *clarté*,) afin d'épargner au lecteur la peine de lire *plus d'une fois* le même paſſage. Chaque homme à ſon talent, comme je l'ai déjà dit. Nous ſommes tous ſi enclins à ériger nos *goûts particuliers en règle générale*, que je m'étonnai *moins* de la *roideur & de l'entêtement* du Docteur ſur ce point. Il *rioit de moi;* vous pouvez vous le rappeler, Monſieur: & moi je ne ſais pas ſi j'avois tort ou raiſon; mais ce qu'il y a de sûr

c'eſt que *je riois de lui* auſſi. Et *vous*, mon digne *patron*, (comme j'eus la ſatisfaction de le remarquer,) vous paroiſſiez être de *mon parti*. N'étoit-il pas étrange auſſi que ce *vieux docteur* & *moi*, nous fuſſions ſi oppoſés de ſentiment, lorſque le *but* de tous les *deux*, (je veux dire la perſpicuité ou la clarté,) étoit abſolument le même? Mais que voulez-vous?

Errare eſt hominis, ſed non perſiſtere.
Il eſt de l'homme de ſe tromper, mais non de perſiſter dans ſon erreur.

Je ne crois pas avoir rien de plus à ajouter, juſqu'à ce que j'aie l'honneur de vous voir en *perſonne*, ſinon que je ſuis, comme je l'ai dit ci-deſſus, &c. &c.

EL. B. (♭)

(¶) LETTRE XXVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi ſoir, 30 *Août.*

IL n'eſt pas malheureux que nos deux valets ſe ſoient rencontrés à Hannah (*), & qu'ils ayent

(*) Moulin à vent près de Slough.

pu faire un échange réciproque de leurs lettres, & avoir le temps de retourner de bonne heure dans le jour chacun vers leur maître.

Tu as bon air de vanter ton talent à gouverner tes domeſtiques, & de te charger de corriger nos poëtes dans les caractères qu'ils donnent à cette claſſe du peuple; (*) lorſque, comme un furieux, tu as le courage de leur briſer les dents, & la tentation de leur brûler la cervelle, parce qu'ils ne te portent pas ce qu'il n'eſt pas en leur pouvoir d'obtenir. Tu as raiſon d'obſerver que tu aurois fait (†) un avocat accompli. L'enſemble de ton dialogue avec le Colonel, fournit une preuve convaincante que toute cauſe a ſon bon & ſon mauvais côté. Mais que doit dire ſa conſcience à un homme qui blanchit ainſi ſa cauſe, & qui noircit celle d'autrui, tandis qu'en jetant ainſi de la poudre aux yeux de ſes juges, il ſent cependant au fond de l'ame ſon propre crime ?

Le Colonel, je le vois, eſt loin d'être un homme ſans reproche; mais comme il n'a jamais cherché à ſatisfaire ſes penchans vicieux, aux dépens de ſa foi, il a du moins une excuſe que tu n'as pas. Mais en conſidérant ſa conduite, & la nôtre à

(*) Voyez Lettre IV de ce volume.

(†) Voyez Lettre XXIV. *Ibid.*

tous, je ſuis en état de reconnoître à préſent, en déteſtant quelques-unes de mes actions, que de prendre avantage de la bonne opinion qu'une jeune perſonne a de nous pour l'outrager, & peut-être la perdre ſans reſſource, eſt la plus lâche des méchancetés qu'on puiſſe commettre.

D'homme à homme nous ne ſerions pas embarraſſés de qualifier de pareils procédés par leur vrai nom. Mais le crime n'eſt-il pas doublé & triplé, lorſqu'on ſe prévaut de l'inexpérience & de l'innocence d'une jeune créature, que nous prétendons aimer plus qu'aucune autre de ſon ſexe, & lorſque nous conſacrons les fauſſes déclarations par les vœux les plus ſacrés, & les proteſtations les plus ſolemnelles que nous puiſſions inventer d'un honneur inviolable ? Je vois que ce gentilhomme eſt l'antagoniſte le plus fait pour toi que tu puiſſes rencontrer, à tous égards. C'eſt un autre caractère impétueux comme le tien, vindicatif & toujours prêt à prendre flamme, & ne différant d'avec toi que dans un ſeul point : c'eſt que la cauſe qu'il défend, eſt celle de la juſtice. Mais fais mon compliment à l'honnête & brutal Mowbray, qui, avant de ſavoir de quoi il s'agit, offre ſon épée en ta faveur, contre un homme qu'il n'avoit ja-

mais vu auparavant, & qui s'étoit chargé de la défenſe du parti outragé.

Auſſitôt que j'eus parcouru tes lettres, & lu la copie de celle de cet incendiaire *Brand*, qui m'a découvert à quelle cauſe il falloit attribuer en grande partie les dernières cruautés de l'implacable famille des Harlowes, je montai dans une voiture de place & je courus chez Smith, quoiqu'il n'y eût guères qu'une heure que j'en fuſſe ſorti, & que j'euſſe pris congé de Clariſſe pour le reſte de la ſoirée.

Je fis deſcendre Mde. Lowick, & je la priai d'abord d'apprendre à la jeune dame, qui étoit occupée dans ſon cabinet, que j'avois reçu des lettres de Berks, où l'on m'apprenoit que l'entrevue du colonel Morden & de M. Lovelace s'étoit paſſée ſans aucunes ſuites fâcheuſes; que le Colonel ſe propoſoit de lui écrire inceſſamment, & prenoit en attendant ſon parti avec chaleur vis-à-vis de ſa famille; que j'eſpérois que des nouvelles ſi agréables contribueroient à lui procurer une nuit tranquille, & que je viendrois la ſaluer le lendemain matin, à ſon retour des prières, & lui donnerois les détails.

Elle me fit dire qu'elle ſeroit charmée de me voir le lendemain matin, & qu'elle m'avoit une

extrême obligation des bonnes nouvelles que je lui apprenois.

Alors, dans l'arrière-ſalle, je lus à Mde. Lowick & à Mde. Smith la copie de la lettre de Brand, & je leur demandai ſi elles pouvoient deviner qui avoit ainſi inſtruit cet homme. Elles ne furent pas long-temps à chercher. Madame Smith avoit vu ce même Brand qui avoit cauſé avec elle, comme je te l'ai dit ci-devant, ſortir de la boutique d'un marchand de modes, qui eſt en face de leur maiſon; & ce marchand de modes, dit-elle, avoit tout récemment fait beaucoup de queſtions ſur la jeune dame.

Je n'eus pas beſoin d'un plus grand éclairciſſement; après leur avoir recommandé de ne rien dire à la jeune dame de la lettre qu'elles venoient de lire, je traverſai la rue, & j'allai demander à parler à la maîtreſſe du logis, qui vint auſſitôt.

Elle me fit entrer avec elle dans le parloir. Là je la priai de me dire ſi elle connoiſſoit un jeune eccléſiaſtique de campagne, nommé *Brand*?

Elle héſita d'abord, me voyant un peu ému; mais enfin elle avoua que ce Monſieur ne lui étoit pas inconnu. Dans le moment arriva ſon mari, qui me parut avoir quelque emploi dans

l'exciſe (*), & qui avoit aſſez bonne façon ; il m'avoua connoître très-bien M. Brand. — J'ai, lui dis-je, la copie d'une lettre de ce Brand, où il s'eſt donné de grandes libertés ſur ma réputation & ſur celle de la Demoiſelle la plus irréprochable qu'il y ait au monde, & cela fondé ſur des informations qu'il prétend tenir de vous, Madame. Alors je leur lus quelques paſſages de la lettre ; & je demandai à cette femme quelles étoient ſes preuves pour donner de pareilles impreſſions ſur notre compte.

Ils ne ſavoient que répondre. A la fin ils dirent, qu'il leur avoit conté la manière indigne dont cette jeune Demoiſelle s'étoit évadée de la maiſon paternelle ; combien ſes parens étoient riches & diſtingués ; combien il étoit accueilli de la famille, & qu'ils l'avoient ſpécialement chargé de prendre des renſeignemens de ſa conduite, de ſes ſociétés, &c. Ils dirent qu'à la vérité ils connoiſſoient fort peu la jeune dame ; mais que, (malédiction ſur leur critique !) il étoit aſſez naturel de penſer qu'une jeune fille, qui s'étoit laiſſé ainſi ſéduire, & qui avoit haſardé une pareille démarche, ne s'arrêteroit pas là ; que les lieux les plus ſacrés ne ſervoient

(*) Sorte d'impôt.

que trop ſouvent de retraite au vice ; que M. Brand avoit été informé, (peut-être par quelqu'un de mes ennemis,) que j'étois un homme fort peu régulier dans mes mœurs, & un *intime*, ſuivant ſon expreſſion, de l'homme qui l'avoit déshonorée & perdue ; & que leur couſine Barker, tailleuſe pour femme, qui logeoit à un étage au-deſſus, & qui à leur déſir deſcendit & confirma leur dire, m'avoit ſouvent de ſa fenêtre vu dans la chambre de la jeune dame avec elle, & parlant avec beaucoup de chaleur enſemble ; que M. Brand ne pouvant expliquer la raiſon qui la portoit à recevoir mes viſites, ſachant d'ailleurs que je n'étois pour elle qu'une nouvelle connoiſſance, & un ancien ami de M. Lovelace, s'étoit cru obligé d'expoſer les faits devant la famille.

Telle fut la ſubſtance de leur hiſtoire. — Oh! comme je maudis la maligne cenſure de ce damnable triumvirat! Un prêtre de campagne, une marchande de modes & une conturière! Les deux dernières ſurtout, qui ne ſont pas plus dévouées par état à *parer la perſonne* que portées par la médiſance & la calomnie à *détruire la réputation* de ceux ſur qui il leur prend fantaiſie d'exercer leurs talens.

Les deux femmes ſe donnèrent beaucoup de

tourmens pour me perſuader qu'elles étoient perſonnellement des femmes d'honneur & de probité; — c'eſt par cette raiſon là, leur répondis-je, que vous n'êtes que trop enclines, je le crains bien, à cenſurer les perſonnes qui ne ſe piquent pas d'être auſſi ſcrupuleuſes que vous.... Car, j'avois toujours vu par expérience que l'eſprit de cenſure, les petites vues & le défaut de charité ne dominoient que trop les gens qui vouloient ſe donner pour plus pieux & plus vertueux que leur prochain.

Elles répondirent qu'elles n'étoient pas dans ce cas-là; que depuis elles s'étoient informées du caractère & de la conduite de la jeune dame, & qu'elles ſeroient bien déſeſperées qu'on pût faire aucun uſage contre elle, de ce qu'elles avoient pu dire à ſon déſavantage; que comme elles avoient ſu de Mde. Smith, qu'elle n'avoit probablement pas encore long-temps à vivre; elles ſeroient bien fâchées qu'elle quittât le monde, victime en rien d'aucun propos de leur bouche ou d'aucune mauvaiſe opinion de leur part, quoiqu'elle fût une étrangère pour elles. — Le mari offrit d'écrire, ſi je le voulois, à M. Brand, pour la juſtification de la jeune dame; & les deux femmes ajoutèrent qu'elles ſeroient charmées de lui faire viſite, pour lui demander

pardon de ce qu'elles avoient pu dire qui fût dans le cas de lui déplaire ; parce qu'elles étoient bien convaincues à préſent, qu'il n'y avoit pas dans le monde une ſeconde demoiſelle qui fût ſon égale.

Je leur dis que le moins qu'elles pourroient dire là-deſſus à cette jeune dame, ſeroit le mieux, dans les circonſtances préſentes.

Que c'étoit une créature céleſte, & qui ne cherchoit que les occaſions de pouvoir excuſer l'inflexible cruauté de ſes parens pour elle. Que pour cette raiſon je lui toucherois quelque choſe des ſoupçons ſi gratuits & ſi peu charitables qui avoient donné naiſſance à une ſi infâme calomnie. Mais que j'acceptois très-fort, que M. Walton, (c'eſt le nom du mari,) écrivît le plutôt poſſible à ſon ami Brand, comme il l'avoit offert. . . . & là-deſſus je les quittai.

A l'égard de ce que tu me dis de ta charmante couſine, fais-moi ſavoir ſi tu as quelques vues ſérieuſes. Je n'ai pas la vanité de me croire digne d'une auſſi aimable Lady que l'eſt Miſs Montaigu ; & je ne me ſoucierois pas de m'expoſer à ſon dedain & à ta dériſion. Mais ſi j'étois aſſuré de n'avoir à craindre ni l'un ni l'autre, je te déclarerois bientôt que je ne plaindrois ni aſſiduités ni

peines, pour obtenir une part dans les bonnes grâces d'une auſſi charmante perſonne.

Mais je te connois trop bien pour faire aucun fonds ſur ce que tu peux me dire à cet égard. Tu aimes à expoſer tes amis à la riſée des dames, & tu imagines, d'après la vanité de ton cœur, (que ſur ce point je traiterois de petiteſſe d'eſprit,) que tu brilles davantage à côté des ombres que tu crées. C'eſt ainſi que je t'ai vu te jouer une fois du farouche Mowbray, & le compromettre avec Miſs Hatton, tant que la pauvre dupe ne ſavoit plus comment avancer ni reculer. (♭)

(¶) LETTRE XXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi à 11 *heures*, 31 *Août.*

JE quitte dans le moment la chère dame, que j'ai laiſſée dans un calme parfait.

Elle m'a remercié des nouvelles que je lui avois promiſes la veille. Je lui ai lu les endroits de tes lettres que je pouvois lui lire. Et j'ai penſé que c'étoit une bonne pierre-de-touche pour diſtinguer la crême fouettée & les vaines paroles de ce qu'il y avoit de ſolide, en voyant ce qu'on

pouvoit lire, & ce qu'il falloit taire à une femme d'un jugement auſſi exquis. Les trois quarts de ſix de.tes lettres qui me paroiſſoient ingénieuſes & amuſantes en les liſant ſeul, me parurent, quand je voulus lui en faire la lecture, un déteſtable galimathias, & me donnèrent une fort mince idée de tes talens & de mon propre diſcernement.

Elle fut loin de ſe réjouir, comme j'avois fait, de la ſurpriſe & du chagrin que te cauſa ſa lettre, lorſque l'explication trompa ta vaine attente.

Elle dit qu'elle n'avoit eu en vue qu'une innocente allégorie, qui pouvoit vous ſervir d'inſtruction & d'avertiſſement, lorſque vous en ſaiſiriez le ſens; en même-temps qu'elle répondoit alors à ſes vues. C'étoit une idée qui lui étoit échappée dans un moment de trouble. Elle craignoit bien qu'elle ne fût pas tout-à-fait irréprochable; mais elle eſpéroit que la fin excuſeroit au moins le moyen, ſi elle ne le juſtifioit pas. Et elle montra alors la plus vive appréhenſion que vous ne vous miſſiez en tête de l'obſéder encore, lorſque le temps qui lui reſtoit, dit-elle, étoit ſi court, & qu'elle avoit tant beſoin de tous ſes momens, répétant ce qu'elle avoit déjà dit, que lorſqu'elle écrivit cette lettre, elle étoit ſi mal qu'elle ne croyoit pas être encore

en

en vie aujourd'hui ; ſi elle l'avoit cru, elle auroit cherché un autre expédient, qui auroit mieux répondu à ſes intentions. Elle vouloit faire entendre un changement de demeure, loin de notre connoiſſance à tous deux.

Mais elle étoit enchantée que la conférence entre le Colonel Morden & vous, après deux ou trois ſorties auſſi violentes que celles dont je lui donnai connoiſſance, eût fini à l'amiable ; elle dit qu'elle comptoit abſolument ſur la parole que je lui avois donnée, de faire tous mes efforts pour prévenir de plus grands malheurs à ſon occaſion.

Elle a été charmée auſſi de la juſtice que vous avez rendue à ſon caractère devant ſon couſin.

Elle étoit bien aiſe d'apprendre qu'il eût d'elle une opinion ſi favorable, & qu'il ſe proposât de lui écrire.

Je me tourmentois fort inutilement dans l'embarras de lui annoncer que j'avois une copie de la lettre de Brand ; fort inutilement, ai-je dit : car elle la prit comme vous l'aviez préjugé ; elle n'y vit qu'une excuſe qu'elle ſouhaitoit trouver à la dureté de ſes parens. Elle me pria de la lui laiſſer lire elle-même : car, dit-elle, quelqu'en ſoit le contenu, il ne peut à préſent me cauſer aucun trouble.

Je lui donnai la lettre ; elle la lut elle-même ; une larme couloit de temps en temps, & quelquefois un ſoupir interrompoit ſa lecture.

Elle me rendit la lettre avec un calme & une tranquillité qui doivent ſurprendre, quand on ſonge aux calomnies dont cette lettre eſt remplie.

Il fut un temps, dit-elle, & ce temps n'eſt pas encore bien éloigné, où une pareille lettre m'auroit fait une peine extrême ; mais j'eſpère que je ſuis actuellement au-deſſus de tous ces vains chagrins ; & je peux me repoſer ſur vos bons offices & ſur l'amitié de Miſs Howe, de la juſtice qui ſera rendue à ma mémoire dans ma famille. Il y a un bon & un mauvais côté, qu'on peut enviſager dans tout ce qui nous arrive. Si l'eſprit de l'homme veut ſe tourmenter pour s'attacher au pis dans chaque événement fâcheux, jamais il ne ſera un moment ſans chagrins. Cette lettre, quoiqu'elle attaque ſi vivement ma réputation, me cauſe plus de plaiſir que de peine ; parce que je peux en inférer, que ſi mes parens n'avoient pas été préoccupés par de faux rapports de ces perſonnes imprudentes & d'un zèle mal-entendu qui ne manquent jamais de ſe trouver auprès des riches, & de flatter leurs paſſions, ils n'auroient jamais pu perſiſter dans cette immuable réſolution contre moi. Mais je vois à préſent qu'ils

ſont ſuffiſamment juſtifiés de toute imputation d'un cœur inexorable : car tant que je parois à leurs yeux ſous le jour d'une vile hypocrite, qui affecte un vrai repentir tandis que je me livre à une conduite déréglée, comment pourrois-je attendre ou leur pardon, ou leur bénédiction ?

Mais, Madame, lui dis-je, vous verrez par la date de cette lettre, qui eſt du 9 Août, qu'elle ne peut ſervir d'excuſe à leurs duretés bien antérieures.

Il m'importe beaucoup, répliqua-t-elle, pour mes déſirs actuels, concernant l'office dont vous avez la bonté de vous charger, que vous n'ayez pas de mes parens une mauvaiſe opinion qui vous anime contr'eux. Je dois vous avouer, que je me ſuis ſentie quelquefois portée moi-même à les trouver non-ſeulement ſévères, mais même cruels. Toute perſonne qui ſouffre, eſt partiale dans ſa cauſe & pour ſon mérite. Comme elle connoît ſon cœur, s'il eſt ſincère, elle eſt portée à murmurer, quand elle ſe voit traitée durement ; mais comment l'empêcher, ſi elle a le malheur de ne pouvoir être jugée innocente par ceux qui ont droit de prononcer ſur ſa conduite d'après leur propre jugement ? D'ailleurs, Monſieur, comment ſavez-vous que mes

parens ne ſont pas environnés de langues officieuſes qui, ſans mauvaiſe intention, leur font des rapports faux, & ſont dans le cas où M. Brand paroît être? Quoi qu'il en ſoit, il ne faut pas douter qu'il n'y ait encore une multitude de perſonnes auſſi innocentes que je puis l'être, qui ſont victimes de ſoupçons auſſi peu vraiſemblables que ceux ſur leſquels M. Brand fonde ſon jugement. Votre intimité, Monſieur, avec M. Lovelace; &, me permettez-vous de le dire? un caractère qu'il ſemble que vous ayez été moins ſoigneux d'établir avantageuſement que vous ne le ſerez peut-être par la ſuite, & vos fréquentes viſites chez moi, pourroient bien être regardées comme des circonſtances fort équivoques dans ma conduite.

Tout ce que je pouvois faire, c'étoit de l'admirer en ſilence.

Mais vous voyez, Monſieur, continua-t-elle, combien il eſt néceſſaire que les jeunes perſonnes choiſiſſent leur ſociété, & combien il importe en même-temps aux jeunes gens d'être attentifs ſur leur réputation, ne fût-ce que pour l'intérêt des perſonnes de notre ſexe auprès deſquelles ils n'ont que des vues honorables; autrement elles peuvent ſouffrir dans leur réputation d'avoir été vues dans la com-

pagnie de jeunes gens qui négligent trop la leur.

Quant à M. Brand, continua-t-elle, il ne mérite que de la pitié, & je vous enjoins, M. Belford, de ne nourrir contre lui aucun reſſentiment qui puiſſe nuire ou à ſa perſonne, ou à ſa fortune. Que ſon état & la pureté de ſes intentions l'excuſent à vos yeux. Il ſera aſſez mortifié, quand il verra chacun de ceux qui me tiennent aujourd'hui dans leur diſgrace, abſoudre ma mémoire de tout crime volontaire, & ſe réunir tous pour me plaindre.

Voilà, Lovelace, voilà la femme dont tu as abrégé la vie dans ſa fleur! Que d'occaſions tu as eues de l'admirer & de ſentir ſon prix ineſtimable; & cependant tes aveugles ſens ſe ſont tellement attachés à ne chercher qu'une femme ordinaire dans ſa charmante perſonne, que tu n'as pas ſu voir l'ange qui brille avec tant d'éclat dans ſon ame! En vérité, je me ſuis toujours cru tête-à-tête avec un ange en perſonne, toutes les fois que j'ai eu le bonheur de jouir de ſa converſation. Et je ſuis ſûr qu'en l'écoutant parler, il me ſeroit impoſſible de ſonger le moins du monde à ſon ſexe, fût-elle auſſi belle, auſſi fleurie des roſes vermeilles que je l'ai vue autrefois.

Jeudi, à 3 heures, 31 Août.

En retournant voir la jeune dame, je l'ai trouvée preſque auſſi ſouffrante de ſa joie, que je l'ai vue quelquefois ſouffrir de ſon chagrin. Elle venoit de recevoir une lettre fort tendre de ſon couſin Morden, qu'elle a eu la bonté de me communiquer. Comme elle avoit déjà commencé ſa réponſe, je l'ai priée de me permettre de retourner la voir dans la ſoirée, afin de ne pas l'interrompre alors.

La lettre du Colonel eſt des plus tendres....

(*M. Belford en donne ici de mémoire la ſubſtance ; mais on va lire la lettre même au* N°. *qui ſuit. Enſuite il ajoute :*)

Mais, hélas! il eſt trop tard! Le décret eſt certainement porté. — Le monde eſt indigne de la poſſéder. (♭)

LETTRE XXVIII.

M. MORDEN à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Mardi, 29 Août.

MA CHÈRE COUSINE,

(¶) PERMETTEZ-MOI de prendre part aux infortunes qui jettent une malheureuſe diviſion entre vous & votre famille, & de vous offrir mon aſſiſtance, pour ramener les choſes au plus favorable état qu'on puiſſe encore eſpérer.

Vous êtes tombée dans de fort indignes mains. Ce que j'apprends me fait juger que ma lettre de Florence eſt arrivée trop tard pour le fruit que j'en avois attendu. Ma douleur en eſt extrême, & je ne m'afflige pas moins d'avoir différé ſi long-temps mon retour.

Je ne ſerois pas reſté depuis mon arrivée en Angleterre quinze jours entiers, ſans avoir l'honneur d'aller vous ſaluer, ou du moins ſans me procurer celui de vous écrire, ſi je n'avois pas employé tout ce temps à vous ſervir, dans l'eſpérance de vous rendre ma viſite ou ma lettre encore plus agréables; — comme j'ai droit

de m'en flatter, d'après la ſincère & conſtante affection que je vous ai toujours portée, & l'eſtime dont vous m'avez toujours honoré.

Je ne m'attendois guères qu'il me fallût tant de jours pour remplir mes vues obligeantes, lorſqu'il y avoit un amour ſi ardent d'un côté, & qu'il y a toujours de l'autre, j'en ſuis pleinement convaincu, un mérite ſi ſublime & ſi parfait. (♭)

J'ai vu hier M. Lovelace & Milord M.... Il ſemble inutile de vous dire combien toute leur famille déſire l'honneur de votre alliance, & quelle eſt l'ardeur de leur ingrat neveu pour vous faire toutes les réparations qui ſont en ſon pouvoir. Je crois, ma chère couſine, que vous n'avez rien de mieux à faire que de lui faire l'honneur de recevoir ſa main. Il rend une juſtice éclatante à votre vertu; & le ton dont il ſe condamne lui-même, me perſuade que vous pouvez lui pardonner avec honneur, d'autant plus que vous paroiſſez déterminée contre le parti d'une pourſuite légale. Il eſt évident pour moi, que le pardon que vous lui accorderez facilitera beaucoup la réconciliation générale : car votre famille ne peut s'imaginer qu'il ſonge ſérieuſement à vous rendre juſtice, ou que vous fuſſiez obſtinée à le rejeter, ſi vous

penſiez qu'il fût de bonne foi. Cependant, chère couſine, cette affaire peut avoir quelque face qui m'eſt encore inconnue. Si cette conjecture eſt juſte, & ſi vous conſentez à m'inſtruire, je vous promets tout ce que vous pouvez attendre d'un cœur naturellement vif & ardent.

Mon intention eſt de voir ſucceſſivement tous mes couſins, & j'eſpère venir à bout de rétablir la paix. Les eſprits fiers qui reconnoiſſent qu'ils ont pouſſé le reſſentiment trop loin, n'attendent qu'un prétexte pour ſe rendre avec honneur; (¶) & la tendreſſe ne s'éteint jamais dans le cœur des parens, pour un enfant qu'ils ont une fois aimé.

Mais ſi je les trouve inflexibles, je pars auſſitôt & me rends auprès de vous ſans délai: car je languis de vous revoir, après une ſi longue abſence. (♭)

En attendant, je vous prie de m'informer, en peu de mots, ſi vous avez quelque doute ſur la bonne foi de M. Lovelace. Pour moi, je le crois ſincère, ſi j'en juge par la converſation que j'eus hier avec lui en préſence de Milord M.... Vous aurez la bonté de m'adreſſer votre réponſe chez votre oncle M. Antonin Harlowe.

Juſqu'à l'heureux moment où je me rendrai peut-être utile à votre réconciliation avec votre

père, votre frère & vos oncles ; permettez, ma chère couſine, que je tienne la place de quatre perſonnes qui vous touchent de ſi près, avec celle de votre, &c.

WILL. MORDEN.

LETTRE XXIX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à M. MORDEN.

Jeudi, 31 *Août.*

RECEVEZ, mon cher Monſieur, mes plus ardentes félicitations ſur votre retour dans votre pays natal. Je l'ai appris avec une ſatisfaction extrême ; mais la confuſion & la crainte m'ont également empêchée de vous prévenir par une lettre, avant les témoignages d'affection par leſquels vous avez la bonté de m'encourager.

Qu'il eſt conſolant pour mon cœur bleſſé de voir que vous n'ayez pas été entraîné par ce flot de reſſentimens & de diſgraces, ſous lequel je ſuis malheureuſement ſubmergée, & que, tandis que mes plus proches parens ne daignent pas même examiner la vérité des lâches rapports qu'on leur fait contre moi, vous

ayez pris la peine de vérifier par vous-même mon innocence, & d'en croire les témoignages qu'on vous en a rendus.

Je n'ai pas le moindre ſujet de douter que M. Lovelace ne ſoit ſincère dans ſes offres de mariage, & que tous ſes proches ne ſouhaitent ardemment de me les voir accepter. J'ai reçu de nobles preuves de leur eſtime, lorſqu'ils ont craint que le courroux de mon père ne m'eût laiſſée dans l'embarras pour les beſoins de la vie, & cela même depuis mon refus abſolu de me rendre à leurs preſſantes ſollicitations & aux vives inſtances de leur parent. Ne blâmez pas, cher couſin, le parti auquel je me ſuis attachée. Je n'avois pas donné ſujet à M. Lovelace de me regarder comme une créature foible & ſans principes. Si je lui avois donné ſur moi cet avantage, un homme de ſon caractère auroit pu ſe croire autoriſé par les ſiens, à ſe prévaloir de la foibleſſe qu'il m'auroit inſpirée, & dans cette ſuppoſition, le ſentiment de ma propre foibleſſe m'auroit excitée à compoſer avec ſa méchanceté.

Oui, je peux lui pardonner ; mais c'eſt par la perſuaſion où je ſuis, que ſes crimes me rendent ſupérieure à lui. Croyez-vous, Monſieur, que je puiſſe donner ma main & mes

vœux à un homme que je crois au-deſſous de moi, & mettre le ſceau, par ce don, à ſes baſſeſſes préméditées? Non, Monſieur, j'oſe dire que votre couſine Clariſſe, dût-elle, en n'épouſant pas cet homme, paſſer la plus longue vie dans l'infortune & la misère, dans le mépris & l'abandon de tous ſes amis, n'attache point aſſez de prix aux commodités de la vie, ni à la vie même, pour acheter les unes & pour conſerver l'autre par un engagement de cette nature; un engagement qui deviendroit une récompenſe pour le *violateur* auſſi long-temps *qu'elle ſeroit fidelle à ſon devoir.*

Ce n'eſt pas l'orgueil, c'eſt la force de mes principes qui m'inſpire ce langage. Quoi, Monſieur! lorſque la vertu, lorſque la pudeur ſont la couronne & la gloire d'une femme, ſurtout d'une épouſe, votre couſine s'aviliroit à accepter un homme qui n'a pu commettre un attentat ſur elle que dans l'eſpérance préſomptueuſe de la trouver aſſez foible pour recevoir ſa main auſſitôt qu'il ſe trouveroit trompé dans l'odieuſe opinion qu'il avoit conçue de ſon caractère? Il n'a pas eu ſujet juſqu'ici de me croire foible; & je ne lui donnerai pas aujourd'hui une preuve ſi éclatante de foibleſſe, ſur un point où je ne pourrois être *foible* ſans crime.

Quelque jour, Monſieur, vous ſerez peut-être informé de toûte mon hiſtoire. Mais alors, je vous demande en grâce, de ne pas penſer à la vengeance. L'auteur de mon infortune n'auroit pas mérité ce nom, ſans un étrange concours de malheureuſes cauſes. Comme les loix n'auront aucune action ſur lui, lorſque je ne ſerai plus, la ſeule penſée de toute autre vengeance m'effraye. Et dans ce cas, en ſuppoſant l'avantage du côté de mes amis, de quelle utilité ſa mort ſeroit-elle pour ma mémoire? Si quelqu'un d'eux, au contraire, venoit à périr dans ma défenſe, quelle aggravation pour ma faute!

Que le ciel vous comble de biens, mon cher couſin; s'il vous bénit autant que vous m'avez conſolée en m'apprenant que vous m'aimez encore, & que j'ai un cher & très-proche parent dans le monde qui eſt capable de me plaindre & de me pardonner, vous n'aurez rien à déſirer.

C'eſt la prière de votre affectionnée & à jamais reconnoiſſante,

CL. HARLOWE.

LETTRE XXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi, 31 Août en réponſe à ſes lettres. Nos. VIII & XXI.

JE ne puis te diſſimuler que je ſuis bleſſé juſqu'au fond du cœur, par cette interprétation que Miſs Harlowe donne à ſa lettre. C'eſt une ruſe à ne jamais pardonner. Elle! un naturel ſi doux, ſi ſimple, une pénitente, une fille innocente & pieuſe, & tout ce qu'elle voudra, être capable de tromper, ayant un pied dans ſa tombe!

Il eſt évident qu'elle a compoſé cette lettre avec réflexion, dans le deſſein de ſurprendre & de tromper. Et ſi elle eſt capable de tant d'artifice dans la criſe où elle eſt, elle n'a pas moins beſoin de l'indulgence du ciel, que moi de la ſienne. Avec tout ſon jargon de charité tant répété; ſi elle n'eſt pas plus aſſurée du pardon du ciel, que je ne le ſuis d'obtenir le ſien, & ſi elle conſidère les choſes dans le vrai jour où elle doit les voir, elle aura à paſſer encore des momens un peu plus noirs qu'elle ne s'y attend.

Milord lui-même, qui, pour parler ſon langage, n'a pas inventé la poudre, y trouve de l'artifice, & le juge indigne d'elle ; quoique mes couſines Montaigu entreprennent de la juſtifier. Et je n'en ſuis pas ſurpris; ce maudit ſexe eſt ſi partial ! Je les hais; oui, je les déteſte toutes. Elles ne conviendront jamais de rien à leur préjudice, dès que notre ſexe y eſt intéreſſé ; & pourquoi ? Parce qu'en cenſurant la tromperie dans une autre femme, elles condamneroient leur propre cœur.

Elle doit m'écrire lorſqu'elle ſera dans le ciel. N'eſt-ce pas là le ſens ? Le diable emporte de telles allégories; & qu'il t'emporte toi-même, pour avoir donné le nom d'*innocent artifice* à cette abſurdité !

J'inſiſte & je prétends que ſi dans une ſituation telle que la ſienne, une femme de ſon caractère eſt autoriſée à ces trompeuſes alluſions, un homme en pleine vigueur d'eſprit & de corps, tel que je ſuis moi-même, peut croire tous ſes ſtratagêmes & tous ſes attentats contr'elle bien excuſés. Grâce à mon étoile, ma conſcience à préſent peut demeurer tranquille ſur ce point. Oui, Belford, ſur ma vie, elle le peut; & perſonne de ceux qui peuvent l'abſoudre, n'ont droit de me blâmer ; mais aux yeux de cer-

taines gens, je le ſais, tout ce qu'elle peut faire eſt toujours bien, & tout ce que je fais toujours mal. Et pourquoi ? Parce qu'elle a toujours eu ſoin de ſéduire, en qualité de femme, le monde aveugle & ſtupide dans ſes jugemens ; tandis que moi j'ai mépriſé en homme, & défié ſes cenſures.

Cependant tu peux l'aſſurer de ma part, que je ne la troublerai point par mes viſites, puiſqu'elle eſt diſpoſée à les trouver ſi choquantes ; & j'eſpère qu'elle regardera cette promeſſe comme un acte de généroſité, qu'elle ne devoit pas trop eſpérer, après m'avoir joué ſi témérairement. Qu'elle ſache auſſi que ſi je ſuis capable de quelque ſervice pour ſon repos ou pour ſon honneur, j'exécuterai ſes ordres au premier ſigne ; quelque honte ou quelque mal qui puiſſe m'en arriver. Ma vue, dans ces ſacrifices, eſt de raſſurer ſon imagination, contre toutes ſortes de craintes, & qu'il n'y ait rien qui puiſſe lui faire ombrage. Si ſa maudite famille étoit capable de remplir ſon devoir d'auſſi bonne grâce, je répondrois de ſa guériſon ſur ma vie.

Mais qui pourroit, ayant comme moi l'eſprit rempli de toutes les idées plaiſantes qu'éveille ta ridicule pénitence, s'empêcher de rire

à

à tes dépens ! Oh, je t'en prie, Belford, finis tes riſibles *aſpirations*, ſi tu ne veux pas déshonorer l'ange que tu prétends imiter. Lorſque j'ai lu dans une de tes lettres (*), que tu la conſidères effectivement comme un ange envoyé du ciel pour t'attirer après elle; que je meure, ſi pendant plus d'une heure, je ne t'ai eu préſent à l'eſprit dans l'attitude de la dame Eliſabeth Carteret ſur la tombe de Weſtminſter. Si tu ne l'as jamais obſervée, fais le voyage exprès, & tu verras une groſſe figure de marbre, la tête haute & la main levée, pour ſaiſir celle d'un petit *ange cupidon*; un pied levé auſſi, apparemment pour monter, ſuivant le deſſin du ſculpteur; mais le tout ſi peſamment exécuté, que la figure ſans bas ni chauſſure, tandis que le reſte du corps eſt habillé d'une draperie, paroît avoir les yeux ſur un coupeur de cors; tandis que l'autre, comme rivée à ſa terre native, paroît embourbée, comme toi, (c'eſt le mot,) à un point qu'il eſt impoſſible qu'elle s'en détache jamais, ſans compter que la figure de l'ange n'ayant qu'un quart de la groſſeur de l'autre, avec des aîles qui ne ſont guères plus grandes que celles d'un papillon, on eſt em-

(*) Voyez Lettre XXI, de ce vol.

barraſſé à juger ſi la petite figure ne ſera pas entraînée vers la terre, plutôt que d'enlever la groſſe juſqu'à un ciel où l'on ſuppoſe qu'elle aſpire, & qui n'eſt pas aſſez grand pour contenir le grand orteil de l'une & de l'autre.

Tu me diras peut-être, que dans cette comparaiſon le grain du marbre & la belle taille de la dame te font trop d'honneur, à toi, qui n'as que l'air d'un bois dégroſſi; & qu'au contraire ma charmante, qui eſt véritablement un ange, (au vilain tour près qu'elle vient de me jouer,) eſt très-déſavantageuſement repréſentée par le petit cupidon bouffi. J'en conviens avec toi. Mais tes aſpirations m'ont aſſez frappé pour me faire trouver ta reſſemblance & celle de Miſs Harlowe dans les deux figures de ce miſérable monument : car tu dois conſidérer que toute prête qu'elle peut être à monter au ciel ſon véritable élément, il eſt impoſſible, mon cher ami, qu'elle entraîne après elle un perſonnage auſſi lourd que toi, chargé d'ailleurs de tant d'iniquités.

Mais pour reprendre le ton ſérieux, je ſuis bien aiſe de vous dire, M. Belford, que ſi ma divine Clariſſe eſt auſſi mal que vous me l'écrivez, il vous conviendroit, (& ici je ne plaiſante pas,) dans des circonſtances ſi touchantes,

d'être un peu moins cauſtique dans vos réflexions : car cette affaire, à vous parler naturellement, commence à me jeter le cœur & l'eſprit dans un cruel déſordre. Je ſuis ſi impatient d'apprendre plus ſouvent de ſes nouvelles, qu'il me prend envie de profiter de l'idée, donnée par le haſard de la rencontre de nos deux courriers à Slough, de m'approcher de Londres, & d'aller paſſer quelques jours à Uxbridge, chez notre ami Doleman, dont la femme & la ſœur m'ont tant preſſé, conjointement avec lui, d'aller paſſer avec eux une ſemaine ou deux. Je n'aurai beſoin que de deux heures pour me rendre auprès d'elle, s'il arrive quelque changement qui la diſpoſe à ſouffrir ma viſite. Dans une terrible ſuppoſition, (que je prie le Dieu du ciel & de la terre d'éloigner pour long-temps!) il ſeroit digne de ſa piété & de ſa charité reconnues, de m'accorder de ſes lèvres chéries le pardon qu'elle ne m'a pas refuſé par écrit. Puiſqu'elle déſire ma réforme, elle ne ſait pas tous les bons effets que pourroit produire ſur moi cette entrevue.

Je me détermine donc à partir demain avant-midi, ſur les onze heures au plus tard. Mon courrier me trouvera chez Doleman à ſon retour, & m'apportera, j'eſpère, une lettre de

vous. J'aurai auſſi Joël avec moi, afin de pouvoir envoyer plus ſouvent, s'il eſt beſoin. Si j'étois plus proche, ou dans Londres même, il me ſeroit impoſſible de m'interdire le plaiſir de la voir. Mais ſi le plus affreux des malheurs.... & d'après vos continuelles allarmes, je ne ſais que penſer. (Ciel ! encore une fois détourne cet horrible coup ! Qu'il eſt naturel de recourir au ciel, lorſqu'on n'a plus de ſecours à tirer de ſoi-même.) *Alors*, cher ami, gardez-vous de me l'apprendre en mots terribles & clairs. Marquez-moi ſeulement que vous me conſeillez de faire un tour à Paris. C'en ſera aſſez pour m'enfoncer le poignard dans le cœur.

⁂

J'approuve tellement votre généroſité pour la ſœur du pauvre Belton, que j'ai engagé Mowbray à renoncer à ſon legs, comme je renonce au mien. Quand je ſerai à la ville, je réponds que Tourville nous imitera. Et nous acheterons tous de notre argent chacun un anneau, pour le porter en ſouvenir de notre honnête ami, & remplir ainſi ſes volontés & les nôtres.

Mon courrier marche tout le reſte de la nuit. Si vous voulez lui ſauver la vie, je vous recommande, Belford, de ne pas le renvoyer les mains vides.

LETTRE XXXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi au ſoir, 31 Août.

EN finiſſant ma dernière lettre, je me flattois, à l'occaſion de celle de M. Morden, que la première viſite que je rendrois à l'*étonnante* Miſs Harlowe, m'apprendroit quelques circonſtances auſſi agréables qu'on peut en eſpérer dans l'état de langueur où elle eſt. Mais il en eſt arrivé tout autrement, quoiqu'elle n'en juge pas comme moi; & de ma vie je n'ai été ſi frappé que dans l'occaſion dont j'ai le récit à vous faire.

Lorſque je ſuis entré chez elle, vers 7 heures du ſoir, elle m'a dit que depuis que je l'avois quittée, le plaiſir que lui avoit fait la lettre de ſon couſin, avoit excité & ranimé ſes eſprits, juſqu'à lui faire admirer le changement qu'elle éprouvoit en elle; mais qu'enſuite, s'étant livrée à de fâcheuſes comparaiſons, elle avoit trouvé fort dur que ſes plus proches parens n'euſſent pas ſuivi avec elle les méthodes par leſquelles M. Morden avoit commencé; c'eſt-

à-dire, qu'ils n'euſſent pas cherché à ſe procurer des informations, & qu'ils ne l'euſſent point entendue, avant que de la condamner.

A peine avoit-elle fini cette réflexion, qu'entendant ſur l'eſcalier le bruit de quelques hommes qui paroiſſoient tranſporter un grand coffre; elle a treſſailli, & ſon viſage s'eſt couvert de rougeur. Elle m'a regardé d'un air inquiet; les imprudens! a-t-elle dit. Ils apportent là *quelque choſe* deux heures trop tôt. Ne ſoyez pas ſurpris, Monſieur; c'eſt un ſoin que j'ai voulu vous épargner.

Avant que j'aie eu le temps de répondre, Mde. Smith eſt entrée en s'écriant : Ah, Madame, qu'avez-vous fait? Mde. Lowick, qui s'eſt préſentée auſſitôt, a fait la même exclamation; & moi, ayant ſu de ces deux femmes, tandis qu'elle s'avançoit vers la porte, que c'étoit un cercueil qu'on lui apportoit; juſte ciel! me ſuis-je écrié auſſi : Madame, qu'avez-vous fait? — O Lovelace, que n'étois-tu témoin de cette ſcène! Toi, qui es la cauſe de toutes ces horreurs, je ſuis sûr que tu n'aurois pas été moins touché que moi, qui n'ai, grâces au ciel, à répondre d'aucun crime envers elle.

Après avoir ordonné aux porteurs, de placer

leur fardeau dans ſa chambre de lit, avec une tranquille intrépidité qui ne s'eſt point démentie, elle eſt revenue vers nous. Ils avoient ordre, nous a-t-elle dit, d'un air auſſi calme, d'attendre la nuit pour l'apporter. Excuſez-moi, M. Belford; & vous, Mde. Lowick, ne vous chagrinez point. Ne vous chagrinez point, Mde. Smith. Il n'y a rien ici qui doive vous ſurprendre que l'*inſolite nouveauté* de la choſe. Pourquoi ſerions-nous plus choqués de cette vue que de celle des tombes de nos prédéceſſeurs que nous voyons tous les jours à l'égliſe, & dont nous *eſpérons* que les cendres ſeront un jour mêlées avec les nôtres?

Nous ſommes tous reſtés muets; les femmes avec leurs tabliers ſur les yeux. Elle a repris: pourquoi cette triſteſſe à l'occaſion de rien? Si je mérite quelque blâme, c'eſt pour avoir marqué peut-être un ſoin exceſſif de cette partie terreſtre. Mais j'aime à régler, autant que je le puis, tout ce qui me regarde moi-même, je l'ai toujours fait. Mes affaires eſſentielles ſont ſi avancées qu'il me reſte du loiſir pour des choſes moins importantes. On peut deſcendre aux légers détails, quand les objets eſſentiels n'en ſouffrent point. Peut-être aurois-je eu ce devoir à remplir dans un temps où j'en aurois

été moins capable. Je n'ai ni mère, ni ſœur, ni Mde. Norton, ni Miſs Howe auprès de moi. Il vous faudroit avoir ce ſpectacle dans peu de jours, ſi ce n'étoit pas aujourd'hui, & peut-être quelqu'un de vous en auroit-il eu l'embarras. Qu'importe pour vous une différence de quelques jours, lorſqu'il me cauſe moins de peine que de plaiſir. Ces préparatifs ne rendront pas ma mort plus prompte. L'uſage n'eſt-il pas de faire un teſtament, quand on a quelque choſe à laiſſer? & ſi l'on n'eſt pas effrayé de l'idée de ſon teſtament, pourquoi le ſeroit-on de la vue d'un cercueil? Mes chères amies, (en s'adreſſant aux deux femmes,) j'ai peſé toutes ces réflexions. Seroit-il poſſible que depuis pluſieurs ſemaines, avec un objet tel que moi devant les yeux, vous ne vous fuſſiez pas entretenues des mêmes idées?

Que de raiſon dans ce langage! il marquoit qu'elle y avoit penſé long-temps. Cependant nous n'en avons pas été moins révoltées de la vue d'un cercueil apporté ſous nos yeux, en préſence de l'aimable perſonne, qui vraiſemblablement ne tarderoit guère à le remplir.

(¶) Nous étions tous en ſilence : les femmes pleuroient, & moi dans un ſtupide étonnement. Elle ne vouloit pas, a-t-elle dit, m'en faire la

propoſition ; mais elle ſeroit bien aiſe, puiſqu'on l'avoit apporté plutôt qu'elle ne le vouloit, que ſes deux bonnes amies vouluſſent entrer dans ſa chambre avec elle, pour le voir de plus près, en les aſſurant que ce ſpectacle leur paroîtroit moins choquant, lorſqu'il leur ſeroit un peu plus familier.

N'eſt-on pas dans l'uſage de porter un courſier ombrageux ſur l'objet qui l'a effrayé, pour le familiariſer avec ſa vue, & le guérir de ſa peur ? Vous verrez que ce ſera la même choſe. Venez, mes bonnes amies, je vais vous y conduire. — Je lui ai repréſenté qu'elle avoit tort, grand tort ; qu'elle ne devoit pas abſolument avoir un pareil objet devant les yeux, & j'ai pris congé d'elle. Les femmes l'ont ſuivie. Sexe étrange ! Rien ne les arrête, & n'eſt capable de les effrayer, lorſque la curioſité les preſſe, & qu'elles ont la nouveauté pour amorce.

Je ſuis deſcendu. J'ai pris une chaiſe & ſuis rentré chez moi dans une agitation & un trouble extrêmes. Cependant, en réfléchiſſant bien ſur ſes raiſons, je ne vois pas trop pourquoi être tant affecté, ſi ce n'eſt, comme elle l'a dit elle-même, de la *nouveauté* de la choſe.

Tandis que j'attendois ma chaiſe, Mde. Smith eſt deſcendue, & m'a dit qu'il y avoit des inſ-

criptions & des deviſes ſur le couvercle. Juſte ciel ! Un cercueil eſt-il donc un objet fait pour recevoir les jeux de l'imagination ? Mais les ames ſublimes ne peuvent s'empêcher d'être extraordinaires dans leurs actions. (♭)

(¶) LETTRE XXXII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi matin, 1 *Septembre.*

IL eſt étonnant que moi, qui ſuis un homme, j'aie été affecté comme je l'ai été à la vue de l'objet qui fait le ſujet de ma lettre précédente, moi, qui à la mort de mon oncle, & tout récemment à celle du pauvre Belton, ai eu le même objet ſous les yeux, & même la direction de ce triſte office ; tandis qu'elle, qui n'eſt qu'une femme, & une femme d'une complexion ſi foible & ſi ſenſible, elle, qui doit le *remplir* de ſon corps, (& peut-être ſitôt, hélas !) donne tranquillement ſes ordres pour le commander, préſide à tout, trace des deviſes qu'elle explique avec une indifférence !... Ce ſont les deux femmes qui me l'ont dit, & à qui elle en avoit donné

l'explication hier au ſoir, après que je l'eus quittée.

Je me ſentois vraiment fort mal quand je rentrai chez moi, & je n'ai pas repoſé de la nuit. Tu étois l'objet de mon exécration, comme elle l'étoit de mon admiration, tout le temps que j'ai été éveillé; & quand je venois à ſommeiller, je ne rêvois que ſables qui me marquoient la fuite des heures; que têtes de morts, pioches, foſſoyeurs & l'éternité; & ſes deviſes, telles que me les avoit rendues Mde. Smith, me rouloient dans la tête.

Cependant, ne pouvant plus tenir contre le déſir de retourner chez Smith, j'y ſuis allé ſur les ſept heures. Clariſſe venoit de ſortir. J'ai appris qu'elle avoit mieux dormi que moi, quoique cet objet ſi lugubre fût au pied de ſa fenêtre, & aſſez près de la ruelle de ſon lit.

Mde. Lowick étoit ſortie avec elle. Mde. Smith & ſa garde, Mde. Shelburne, firent tant que je montai avec elles dans ſon appartement, pour y aller voir les deviſes. Mde. Lowick m'a montré après une copie du deſſin ſur lequel on avoit travaillé. Et je vais te donner une eſquiſſe des emblêmes. La principale deviſe, qui eſt fort proprement gravée ſur une plaque de fer-blanc, eſt un ſerpent à couronne, la queue dans la

gueule, & formant un cercle, emblême de l'éternité. En dedans du cercle eſt cette inſcription :

CLARISSE HARLOWE.

X AVRIL.

(L'AN .....)

AGE XIX.

Pour ornement ; ſur l'extérieur une horloge de ſable avec des aîles, & dans le fond une urne....

Au-deſſous du ſable, ſur une autre plaque, on lit cette inſcription :

Ici les méchans ceſſent de vexer. Ici ceux qui ſont fatigués ſe repoſent. Job. III. 17.

Au-deſſus de l'urne, près du fond :

Retourne au lieu de ton repos, ô mon ame : car le Seigneur t'a récompenſée. Oui, tu as affranchi mon ame de la mort, mes yeux des larmes, & mes pieds de la chûte. Pſ. CXVI. 7 & 8.

Au-deſſus de ce texte eſt la tête d'un lys rompu, & qui vient d'être détaché de ſa tige, avec cette inſcription entre la principale plaque & le lys :

Les jours de l'homme ſont comme l'herbe.... il fleurit comme la fleur des champs ; auſſitôt que le vent ſouffle ſur elle, elle eſt emportée, & le

lieu où elle fut, ne la connoîtra plus. Pſ. CIII. 15 & 16.

Elle s'excuſa auprès des femmes, d'avoir mis dans un ſujet ſi ſérieux plus d'imagination qu'il ne ſemble en comporter, ſur la grande jeuneſſe & ſur l'habitude où elle étoit de broder des deſſins à l'aiguille ſur les ouvrages de ſon ſexe.

La raiſon qu'elle donna, pour avoir choiſi la date du X *Avril*, c'eſt qu'elle ne pouvoit ſavoir ſon dernier jour, & que celui-là étoit le jour fatal où elle avoit quitté la maiſon de ſon père.

Elle paya le mémoire de l'ouvrier après que je fus ſorti, avec autant de gaieté, qu'elle en pouvoit avoir lorſqu'elle acheta les robes qu'elle a vendues pour acquérir ce *nouveau palais*: car c'eſt le nom qu'elle lui donnoit, ſe reprochant le luxe qu'elle y avoit mis, & diſant, qu'il étoit aiſé de voir par ſon exemple, que la vanité ne quittoit les pauvres mortels qu'au dernier ſoupir; mais qu'elle ne ſavoit pas ſi, lorſqu'il ſeroit *rempli*, ſon père ne permettroit pas qu'il fût conduit & dépoſé auprès de ſes ancêtres; auquel cas elle étoit bien aiſe de paroître de façon à ne pas leur faire déshonneur.

Il eſt couvert d'un beau drap noir, doublé de ſatin blanc, qui bientôt, diſoit-elle, ſeroit terni

par une pouſſière plus vile que celle dont le temps pourroit le couvrir.

On avoit apporté en même-temps le drap funéraire. Je crois bien que les deux femmes eurent la curioſité de le voir, ſi elle l'a déployé..... Et peut-être que tu aurois été bien aiſe d'être préſent alors, & que tu l'aurois admiré auſſi.

Mde. Lowick m'a dit, qu'elle prit la liberté de la blâmer, & qu'elle lui conſeilla d'éloigner cet objet; du moins de l'ôter de ſa vue & de ſa chambre à coucher; mais qu'elle fut ſi affectée de la noble réponſe qu'elle lui fit, qu'elle eſt elle-même entrée dedans dans un moment où Clariſſe la laiſſa ſeule.

Cette vue, répondit-elle, peut être choquante pour des perſonnes en ſanté; ces préparatifs, & l'indifférence que je montre en les faiſant, peuvent paroître une affectation. Mais pour moi, qui ai été ſi lentement, & par degrés, comme ſevrée de ce monde, & qui ai tant de raiſons de ne pas l'aimer, je dirai que j'aime à m'arrêter ſur les penſées de la mort, que je m'y livre avec plaiſir, & pour parler vrai, j'y trouve de la volupté. Car, croyez-moi, (en fixant cette funèbre retraite,) croyez que le ſentiment que j'éprouve en ce moment, eſt la vérité de cette réflexion: qu'il y a dans la pen-

ſée de la mort & du bonheur que j'eſpère qui la ſuivra, une telle ſupériorité d'importance & de poids, qu'elle anéantit en quelque ſorte tout autre ſoin & toute autre penſée. Croyez-moi, mes bonnes amies, elle ſeule fait ce qu'aucune autre choſe ne peut faire. C'eſt elle qui m'enſeigne à imiter l'exemple de mon divin maître; qui me donne le courage de pardonner les outrages que j'ai reçus, & qui efface de mon ame le ſouvenir des mes maux paſſés.

Souffre maintenant, Lovelace, que je te faſſe une queſtion. Crois-tu que lorſque le temps viendra, où il faudra t'embarquer ſur l'océan ſans bornes de l'éternité, tu ſois plus en état que le pauvre Belton, de jouer ton rôle avec un héroïſme auſſi vrai que celui qu'a montré, & que montre tous les jours cette jeune femme ſi douce, & tendre comme une fleur?

Oh non! cela eſt impoſſible. Et pourquoi cela eſt-il impoſſible? La raiſon eſt évidente. C'eſt qu'en tournant ſes regards ſur le paſſé, elle n'y voit aucunes fautes volontaires à ſe reprocher; & ſon ame eſt fortifiée par les conſolations qui découlent de cette droiture religieuſe, qui a été le guide de toutes ſes actions, & qui lui a toujours fait préférer le rôle de victime à celui d'agreſſeur.

Tu as lu que c'étoit là ce qui ſoutenoit le courage du divin Socrate. Lorſqu'on le conduiſoit à la mort, ſa femme ſe déſeſpéroit en voyant qu'il mouroit innocent : eh ! quoi donc, inſenſée, lui dit-il, aimerois-tu mieux que je mouruſſe coupable ? (♭)

LETTRE XXXIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 1 *Septembre.*

QUE ta gaieté m'étonne, au milieu de tant de ſcènes affligeantes, & tes plaiſanteries ſur ce que tu nommes *mes aſpirations !* Tes talens & ta légèreté pris enſemble, le monde n'a rien produit de ſemblable à toi. Mais sûrement ce que tu viens de lire, & ce que je t'envoie ici, doit te toucher, ou rien n'en ſera jamais capable qu'au jour où ton heure ſera venue : & c'eſt alors que tes réflexions ſeront terribles. Cependant je ſuis charmé que tu me donnes le pouvoir d'aſſurer Miſs Harlowe que tu ne penſes point à la troubler ; c'eſt-à-dire, en d'autres termes, qu'après avoir ruiné ſa fortune & toutes ſes eſpérances dans le monde, tu veux bien enfin lui

lui faire la grâce de la laiſſer mourir en paix.

Le préſent que tu fais à la ſœur de Belton, & ton deſſein d'engager Tourville & Mowbray à imiter ton exemple, ſont, je dois le dire à ton honneur, des actions dignes du généreux bienfaiteur de ton *bouton de roſe;* dignes d'un grand nombre d'autres traits louables en matière pécuniaire, ſur leſquels je te rends volontiers témoignage; quoique ton *bouton de roſe* ſoit le ſeul exemple d'une jolie femme à qui tu aies rendu ſervice avec le même déſintéreſſement. En vérité, Lovelace, je prends plaiſir à te louer, & tu ſais que j'en ai toujours ſaiſi l'occaſion; juſqu'au point que, ne trouvant rien dans ta conduite qui méritât mes éloges, j'ai applaudi ſouvent à la bonne grâce dont je te voyois faire des actions qui méritoient le gibet.

A préſent que tu t'es rapproché, je t'écrirai ſouvent, ſi l'occaſion le demande. Mais je crains de n'être pas long-temps à t'apprendre la nouvelle que tu redoutes. Mde. Smith m'envoie prier de me rendre chez elle, & me fait dire qu'elle doute ſi je trouverai la jeune dame en vie à mon arrivée.

*

A 2 heures après-midi.

Je ne veux pas fermer ma lettre, ſans vous

tirer d'une incertitude qui doit augmenter beaucoup votre impatience. Car j'ai eu lieu de remarquer en cent occaſions, que cet état d'incertitude où vous aimez à jeter les autres, eſt pour vous le plus horrible tourment qu'on puiſſe vous faire éprouver. Il en eſt de même, j'imagine, avec tous les eſprits entreprenans & violens.

Je vous apprendrai donc que j'ai fait attendre exprès votre courrier. Miſs Harlowe avoit perdu deux fois toute connoiſſance, & le médecin qu'on avoit fait appeler à la ſeconde avec M. Goddard, craignant qu'une troiſième foibleſſe ne l'emportât, avoit jugé qu'en qualité d'exécuteur teſtamentaire, je devois être averti. Elle étoit tranquille lorſque je ſuis arrivé. Le médecin lui a fait promettre devant moi de ne plus penſer à ſortir de ſa chambre dans un état ſi foible. Suivant le rapport de Mde. Lovick, qui l'accompagne toujours à l'égliſe, la difficulté de ſa reſpiration, l'excès de ſa foibleſſe, & la ferveur de ſes prières, donnoient à ſa frêle machine des ſecouſſes contraires entre l'ame qui aſpiroit à s'élancer vers le ciel, & le corps affaiſſé vers la terre.

Voilà ce que je vous dirai pour le moment. Je ne retiendrai Will que pour me donner le

temps de vous redemander mes dernières lettres, & celle-ci dont je n'ai pu trouver le moyen de garder des copies depuis mon retour d'Epſom. Votre mémoire eſt ſi heureuſe qu'une ſeule lecture vous ſuffit ordinairement. Et quel autre que nous-mêmes peut faire connoître nos caractères, ſi vous étiez d'humeur de laiſſer voir à quelqu'un ce qui ſe paſſe entre nous? Si vous faites difficulté de m'obliger ſur ce point, je ſerai tenté de retarder le départ de tout ce que j'aurai déſormais à vous écrire, juſqu'à ce que j'aie le temps d'en prendre copie. (*)

Un meſſager arrive à ce moment avec une lettre de Miſs Howe; & demande quelques lignes de réponſe. Mais comme Miſs Harlowe vient de ſe retirer pour repoſer, il faudra le rappeler dans quelques momens.

(*) On doit obſerver que l'inquiétude de M. Belford venoit du déſir de répondre aux intentions de Miſs Harlowe, en conſervant les matériaux néceſſaires pour juſtifier ſa mémoire.

(¶) LETTRE XXXIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Bridge, 1 *Septembre à minuit.*

JE te renvoie tes paquets avec cette lettre. Il faudra la première fois que nous nous verrons que tu me diſes franchement & ſans détour, la raiſon de ton impatience pour les revoir dans tes mains: nous nous expliquerons auſſi ſur le contenu de ta dernière dépêche, & ſur quelques-unes de tes réflexions que je trouve un peu dures & indignes d'un ami.

En attendant, quoique tu faſſes, fais que cette admirable créature ne nous quitte pas! fais-lui ſentir combien ſes préparatifs ſont criminels: comme ſi elle croyoit pouvoir ſortir de ce monde quand il lui plaira. Avec ce principe, elle ſe perſuadera elle-même, quand tout ſera prêt autour d'elle, qu'elle n'a plus autre choſe à faire, qu'à aller ſe coucher, & s'endormir pour toujours: & dans une imagination auſſi vive que la ſienne, le jeu quelque jour pourroit aller juſqu'à la réalité.

Oui, j'appelle *jeu* tout ce qui s'eſt paſſé entre

elle & moi ; un vrai badinage pouſſé juſqu'à *mourir*. — Car ſon triomphe ſur moi depuis le commencement juſqu'à la fin, n'a-t-il pas été infiniment plus grand que tout ce que je lui ai fait ſouffrir ? J'en donnerois une preuve plus claire que le jour ſi le reſpect ſacré que j'ai pour ſa pureté, oui, pour la pureté de ſa perſonne autant que de ſon ame, me le permettoit. Dis donc à la chère créature qu'elle ne doit pas mettre de malice dans ſa piété : on peut juſques dans la vertu, & dans la ſainteté même pécher par excès auſſi bien que par défaut : peut-être ne ſonge-t-elle pas à cela. — Oh ! que ne m'a-t-elle permis mes viſites, comme elle ſouffre ſi obligeamment les tiennes ! — La chère ame aimoit la bonne humeur. Je me rappelle le temps où elle ſavoit rire d'une ſaillie, d'un bon mot dit à propos. Et je te dirai qu'un ſourire ſur les lèvres, ou une brillante étincelle dans les yeux auroient néceſſairement communiqué la gaieté à un cœur auſſi ſincère que le ſien, & toujours d'intelligence avec ſes organes.

Dis au docteur que je lui abandonne toute ma fortune, & celle que je poſsède & celle que j'attends, s'il peut ſeulement prolonger ſa vie d'un an encore. Une ſeule année, Belford !

Mais il perdra toute ſa réputation dans mon eſprit, & je le traiterai comme Belton a traité ſon docteur, s'il ne peut faire cela pour moi, ſur un ſujet ſi jeune. A peine dix-neuf ans, Belford, non, à dix-neuf ans on ne peut mourir de chagrin en ſi peu de temps, ſi ce docteur en mérite le nom; avec une conſtitution auſſi brillante, auſſi fleurie qu'étoit la ſienne il n'y a pas trois mois encore!

Mais quel beſoin a-t-il de ſa permiſſion pour écrire à ſes parens? Ne pouvoit-il pas le faire ſans lui en donner connoiſſance? c'étoit un des meilleurs moyens qu'on pût imaginer, pour en attirer quelqu'un auprès d'elle, puiſqu'elle déſire tant les voir. Du moins, cela les auroit engagés à lui envoyer ſa favorite Norton. Mais cette maudite engeance avec leur gravité, ſont de grands héros en vaine parade. Ils vous étoufferont de leurs drogues empoiſonnées, dont ils font commerce en gros, ſans vous faire une ſeule queſtion, & ils ont l'aſſurance de vous dire froidement que telle eſt leur ordonnance. S'agit-il de vous faire quelque bien, il faut des formalités, il faut qu'ils aient votre conſentement.

Comme le caractère de la chère dame s'élève & s'aggrandit dans chaque ligne de tes lettres!

Mais c'eſt aux occaſions extraordinaires où le haſard l'a placée, qu'elle doit cet éclat radieux dont elle nous éblouit. Sans ces circonſtances, comment ſes nobles ſentimens, ſa rare prudence, ſa généroſité à pardonner, ſon expanſive bienveillance, & ſa tranquille égalité d'ame à la vue du plus choquant des objets, qui la placent dans un jour bien ſupérieur à tout ſon ſexe, & même aux philoſophes de l'antiquité, auroient-ils pu ſe manifeſter ?

Tu vas ſans doute t'imaginer que je me fais une ſorte de mérite de lui avoir procuré les occaſions de ſignaler ſes vertus. Tu te trompes: pour m'en empêcher il ſuffit qu'il faille partager ce mérite avec ſon implacable famille, qui ſeroit bien en droit d'en réclamer les deux tiers, pour le moins. Et mon ame dédaigne tout partage en rien avec une pareille famille.

Ce que j'en dis n'eſt pas pour répondre à tes reproches & à ton étonnement, que j'aie pu être ſi peu édifié de tant de perfections ; dont tu ſuppoſes que j'ai été ſi long-temps le témoin journalier. — Tout admirable qu'elle étoit dans tout ce qu'elle diſoit, dans tout ce qu'elle faiſoit, l'occaſion n'avoit pas alors mûri, & produit au-dehors ces ſublimes perfections qui m'étonnent & me confondent aujourd'hui.

Voilà ce qui fait que je l'admire plus que jamais, & que mon amour pour elle, je puis le dire, a moins ſa perſonne que ſon ame pour objet, & cela à un degré dont je ne me ſerois jamais cru capable pour une femme.

Voilà auſſi ce qui me perſuade, que je pourrois, s'il plaiſoit aux deſtins de l'épargner & d'en faire ma femme, l'aimer avec une pureté qui, en aſſurant ſon bonheur dans cette vie, pourroit procurer le mien dans l'autre: — & par une conſéquence néceſſaire, je ſerai le plus miſérable de tous les hommes, s'il faut que je ſois privé d'elle. Tu me reproches amèrement ma légèreté: apparemment piqué de la comparaiſon du monument de Weſtminſter. J'aurai l'ingénuité de t'avouer, que, comme tu ne vois pas mon cœur, il peut y avoir dans chacune de mes lettres des paſſages, qui, vu les triſtes circonſtances, méritent les plus aigres réprimandes. Mais en vérité, Belford, tu es un mortel ſi tragi-comique, avec tes lourdes aſpirations vers le ciel, & tes horloges de ſable, & tes viſions effrayantes, que, comme dit Prior, le ſujet le plus ſérieux dégénère en farce dans tes mains; & il eſt impoſſible de ſe contenir dans les bornes de la décence & de la gravité en liſant ce que tu écris.

Mais pour réprimer ma gaieté (car elle tient à ma conſtitution, & elle alloit encore m'emporter) je te répéterai, & je dois te répéter ſans ceſſe, que je ſuis exceſſivement affecté des circonſtances & de l'état que tu me décris. Si cette fille incomparable alloit quitter actuellement le monde, je n'y jouirois plus jamais d'une ſeule heure de plaiſir, quand je vivrois autant que Mathuſalem. Et c'eſt à ce profond chagrin même, que je dois ma légèreté. Car je lutte, je combats, & je m'efforce d'étouffer mes cruelles réflexions à meſure qu'elles naiſſent; & quand je ne peux les ſurmonter, je ſuis forcé, comme je te l'ai dit plus d'une fois, d'eſſayer de me faire rire, pour m'empêcher de pleurer: car il faut que je faſſe l'un ou l'autre. Et n'eſt-ce pas porter la philoſophie à ſon dernier degré, que de pouvoir triompher des tranſports dont mon ame eſt quelquefois agitée, & d'être capable au fort même de l'orage, de pouſſer des éclats de rire?

Votre Sénèque, votre Epictète, & tout le reſte de votre troupe ſtoïque, n'a jamais pu s'élever juſqu'à cet effort avec toute leur apathie & leurs ſottiſes. Ils pouvoient défendre à leurs viſages les grimaces de la douleur; & ſupporter en apparence aſſez patiemment les ſouf-

frances du corps, & c'étoit-là tout ; mais pour les tourmens, les déchiremens intérieurs de l'ame, ils n'euſſent pu les ſurmonter au point d'éclater de rire, quoiqu'ils ſuſſent rire des folies d'autrui : ils donnoient de graves leçons, mais d'un air grave & ſérieux. C'étoit à toi, Lovelace, qu'étoit réſervé ce triomphe, ce *nec plus ultra* de la philoſophie, de rire & montrer de la joie au milieu des plus cruelles tortures de l'ame, lorſque les fibres du cœur ſont prêtes à ſe rompre de la violence de ſes maux. J'avoue qu'une partie de cet honneur appartient à la conſtitution phyſique ; je conviens auſſi que je ſuis dans l'âge de la vie fait pour le rire & la gaieté. Car quelle terrible angoiſſe doit être celle qui a la force de faire ſouffrir une heure entière un homme de 26 ou 27 ans, dans la plus ardente chaleur du ſang & des eſprits, d'une complexion d'ailleurs naturellement joyeuſe, & qui peut chanter, danſer, exercer ſa plume, prendre & donner du plaiſir ſous toutes ces formes ? Mais auſſi mon chagrin, comme ma joie, eſt plus vif & plus poignant que celui des autres hommes. Il reſſemble à la deſcription que me faiſoit un jour Dolly Welby des douleurs de l'enfantement : ſans les intervalles de relâche qui les ſéparent, & s'il n'y avoit pas de gradations

& de repos, il n'y auroit pas moyen de les ſoutenir.

*

Après tout, étant ſi près de la chère perſonne, & puiſqu'elle eſt ſi mal, je crois que je ne puis pas me diſpenſer de lui faire au moins une viſite. Néanmoins ſi je la croyois ſi près.... quel mot employer, qui ne révolte pas mon ame!... & qu'elle dût être trop émue d'une viſite de ma part, je n'y ſongerois plus. — Cependant comment ſupporter la réflexion, que la dernière fois qu'elle m'a quitté, au milieu du triomphe ſi éclatant de ſon innocence ſur mon crime prémédité, qu'il devoit ſuffire pour la réconcilier avec la vie, & s'élever au-deſſus de tout ſentiment de ſes outrages ſi noblement ſoutenus, elle m'ait quitté alors, en emportant une bleſſure auſſi incurable dans ſon cœur; & que cette fois étoit la dernière que je devois jamais la revoir? Comment, comment ſupporter cette réflexion?

Ah, Belford! comme ma conſcience me déchire; juſqu'aux traits que tu me lances, tout obtus, tout émouſſés qu'ils ſont, ſont aiguiſés par elle, & me pénètrent le cœur! Dans ce moment, je donnerois le monde entier pour écarter de moi ce cruel accuſateur, & le déconcerter par quelque éclair de ma gaieté or-

dinaire. — Je ſuis dégoûté, las de moi-même, excédé du ſouvenir de mes vils ſtratagêmes, & de ce vain & paſſager tranſport de joie qui a attiré ſur moi ces éternels & accablans remords! Que ne donnerois-je pas pour ne m'être pas rendu coupable d'une ſi lâche perfidie, d'une ſi barbare ingratitude envers la plus parfaite des créatures qui ſoit ſortie des mains de Dieu!

J'aurois bien envie, à ce qu'il me ſemble, de finir par quelques lignes de folie; mais cela ne ſera pas! Je te déclare donc, duſſes-tu t'en réjouir, que je ſuis miſérable au-deſſus de toute expreſſion. (♭)

(¶) LETTRE XXXV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi matin, 2 Septembre.

ON vient de me remettre ta lettre, qui m'a fait quelque plaiſir. Je vois à préſent qu'il te reſte un peu d'humanité. Plût au ciel, autant pour les intérêts de la chère dame que pour le tien, que tu euſſes pu fouiller un peu plutôt dans les replis oubliés & ténébreux de ton ame, pour en tirer ce qu'il pouvoit y en avoir!

Clariſſe eſt vivante ; elle eſt calme, & toutes les nobles facultés de ſon ame jouiſſent de leur clarté & de leur vigueur. Mais ſes *dix-neuf ans* ne la ſauveront pas. Elle dit que dorénavant elle ſe bornera aux devoirs qu'elle peut remplir dans ſa chambre ; & aux viſites du miniſtre de la paroiſſe ; & qu'elle ne ſe haſardera plus à ſortir. Et en vérité, j'ai bien peur qu'elle ne ſoit jamais en état de monter ou deſcendre deux degrés de ſon eſcalier.

Je ſouffre intérieurement d'avoir cette nouvelle à t'annoncer. Mais ce ſeroit une folie de te flatter.

Quant à ton deſſein de la voir, je ſuis perſuadé que le plus léger ſoupçon de ta viſite ſeroit capable, dans l'état où elle eſt, d'abréger encore de quelques heures le reſte de ſes jours.

Une choſe qui paroît avoir contribué au calme dont elle jouit, c'eſt que, alarmée par les foibleſſes qui lui étoient ſurvenues, elle a entièrement achevé, ſigné & ſcellé ſon teſtament ; ce qu'elle avoit toujours différé de faire juſqu'à préſent, diſoit-elle, dans l'attente de quelques bonnes nouvelles du château d'Harlowe, qui auroient pu l'engager à y faire quelques changemens.

Ce ne fut que ſur les quatre heures après-

midi, qu'on lui remit hier la lettre de Miſs Howe; heure à laquelle le meſſager revint demander une réponſe. Elle le reçut dans la ſalle à manger, malgré l'état de foibleſſe où elle étoit; elle auroit voulu écrire quelques lignes de réponſe à Miſs Howe, & ſatisfaire le déſir de ſon amie; mais n'étant pas en état de tenir une plume, elle a chargé le meſſager de lui dire, qu'elle eſpéroit ſe trouver aſſez bien pour lui écrire une longue lettre par la poſte du lendemain, & que pour le moment il pouvoit partir.

Samedi, à 6 heures du ſoir.

Je ſuis retourné la voir, & je l'ai trouvée écrivant à Miſs Howe. Elle m'a fait un fort triſte compliment, en me diſant qu'elle ne me montroit pas la lettre de Miſs Howe, parce que je ne tarderois pas à l'avoir avec tous ſes papiers à ma diſpoſition.

Elle m'a ſeulement appris que Miſs Howe avoit eu la prudence d'éclairer & de prévenir le colonel Morden ſur bien des choſes qui auroient pu occaſionner du louche & de la méſintelligence entre lui & moi; & que de même, pour l'amour de la paix, elle avoit adouci quelques-unes de vos actions, en leur donnant une interprétation plus favorable qu'elles ne le méritoient.

Elle a ajouté que ſon couſin Morden défendoit avec chaleur ſa cauſe auprès de ſes parens; & une bonne nouvelle que contenoit la lettre de Miſs Howe, c'eſt que ſon père abandonnoit certains points, qui appartenant à elle de droit, rendroit ma fonction d'exécuteur teſtamentaire plus facile dans quelques articles, leſquels, ſans cela, auroient pu me donner quelque embarras.

Elle avoua qu'elle avoit été obligée d'interrompre ſa lettre, tant elle s'étoit trouvée foible!

Will dit qu'il ſera chez vous ce ſoir. — J'enverrai demain dans la matinée ſavoir de ſes nouvelles; & ſi ſon état n'eſt pas plus fâcheux, je monterai à cheval pour aller à Edgware, & je reviendrai dans l'après-dîner. (♭)

LETTRE XXXVI.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Mardi au ſoir, 29 *Août.*

ENFIN, ma très-chère amie, nous voilà de retour; & j'avois le projet de paſſer par Londres, pour vous embraſſer; mais un accident.... Ma mère eſt tombée malade. Hélas, ma chère, elle eſt fort mal. — Et vous, qui êtes très-mal auſſi, — je

le vois bien par votre lettre du 25. — Que deviendrois-je, ſi j'avois le malheur de perdre deux ſi chères & ſi tendres amies! Une fièvre des plus violentes a hier ſaiſi ma mère en chemin. — L'accès a redoublé à notre arrivée, & les médecins paroiſſent inquiets de ſa ſituation.

(¶) Si elle alloit mourir, comme toutes mes vivacités avec elle reviendroient me tourmenter! — Ah! pourquoi, pourquoi faut-il que je lui aie jamais fait aucune peine? Elle dit qu'elle n'a trouvé en moi que reſpect & obéiſſance? Elle oublie généreuſement toutes mes fautes, & ne ſe ſouvient plus que des complaiſances que j'ai eu le bonheur d'avoir pour elle. Et c'eſt-là ce qui me déchire le cœur. (♭)

Je vois, je vois, ma chère, que vous n'êtes pas mieux qu'elle, & je ne puis ſouffrir cette idée. Faites un effort, ma chère Clariſſe; faites un effort pour l'amour de moi, s'il peut dépendre de vous, & ne tardez pas à me marquer que vous êtes mieux. Que le porteur m'apporte une ligne. Ah! qu'il ne revienne pas ſans une ligne de vous. Si je vous perds, amie plus chère que n'auroit jamais pu l'être une ſœur, & ſi je perds ma mère, je me défierai de moi pour guide, & je renoncerai pour jamais au mariage.

(¶) Eh! pourquoi me marier? Flatteurs, rampans

rampans dans la ſoumiſſion, dans la baſſeſſe, tandis qu'ils nous ſont la cour ! O ! ma chère, les hommes ſont aujourd'hui une race de vils reptiles quand ils ſont amans, & des tyrans féroces quand ils ſont mariés. Voyez dans ce Lovelace, tout ce qu'on peut déſirer de grâces dans la figure, d'avantages du côté de la naiſſance & de la fortune ; mais dans le cœur, un vrai démon. — Voyez dans Hickman. — En vérité, ma chère, je ne ſaurois dire ce que les gens peuvent voir dans cet Hickman, pour être toujours à me prêcher en ſa faveur. Et doit-on s'attendre que moi, qui ai eu tant de peine à ſouffrir un maître dans une mère, j'en accepte un dans un mari ? & dans un homme encore qui n'a pas plus d'eſprit, ni plus de ſens que moi : lui être mon mentor ! Sans doute, il voudra l'être, je le crois ; mais par l'inſolence de ſa volonté plus que par la ſupériorité de ſes lumières. Il eſt inutile d'y ſonger. Je ne puis me réſoudre à devenir la femme d'aucun des hommes que je connois à préſent ; & ſi je vous en parle, c'eſt parce que je prévois, à la vue du danger où eſt ma mère, que vous me preſſerez de me jeter au plus vîte ſous un autre genre de protection, ſi j'avois le malheur d'être privée de la ſienne. (♭) Mais laiſſons-là ces idées.... & tout autre ſujet auſſi :

car je ſuis obligée de me rendre auprès du lit de ma mère, qui ne peut être un moment ſans me voir.

Mercredi, 30 *Août.*

Grâce au ciel, ma mère eſt beaucoup mieux! Elle a paſſé une fort bonne nuit. La fiévre a cédé aux remèdes. Je reprends la plume avec un eſprit plus tranquille & plus libre, dans l'eſpérance qu'il vous eſt arrivé auſſi quelque changement favorable. Si cette faveur eſt accordée à mes prières, il eſt encore du bonheur pour moi.

Je vous écris avec d'autant plus d'ardeur, que j'ai l'occaſion de traiter un ſujet qui vous intéreſſe beaucoup. Votre couſin, ma chère, m'eſt venu voir ce matin. Il m'a parlé d'une entrevue qu'il eut lundi avec M. Lovelace au château de M... Il m'a fait mille queſtions ſur vous & ſur votre monſtre.

Il dépendoit de moi de faire naître entr'eux de belles ſcènes! Mais faiſant réflexion que M. Morden eſt d'un caractère ardent, & que ce ſeroit mettre le comble à vos chagrins, que de l'expoſer à quelque malheur de la part d'un homme dont l'adreſſe eſt ſi connue dans les armes. Je n'ai pas repréſenté les choſes ſous leur plus mauvaiſe face. Cependant, comme je ne pouvois mentir en faveur du miſérable, vous

pouvez juger que j'en ai dit assez pour lui faire maudire le misérable.

Malgré la considération où le colonel Morden a toujours été dans votre famille, je ne me suis pas apperçue qu'il ait eu le crédit d'amener les esprits aux moindres termes de réconciliation. Quelles peuvent être leurs vues ? Mais j'apprends que votre frère est revenu d'Ecosse. Aussi *l'honneur de la maison*, la *réputation de la famille*, est le cri commun.

Le Colonel est de fort mauvaise humeur contr'eux tous. Cependant il ne paroît pas qu'il ait vu jusqu'à présent votre brutal de frère. Je lui ai dit que vous étiez fort mal, & je lui ai communiqué une partie de votre dernière lettre. Il vous admire. Il maudit Lovelace. Il s'emporte contre toute votre famille. Il déclare qu'ils sont tous indignes de vous.

Je n'ai pu refuser à ses instances, de lui laisser prendre copie des endroits de votre lettre que j'avois cru lui pouvoir lire, & surtout de la triste conclusion qui la termine. (*) Il assure qu'aucun de vos proches ne vous croit si mal, & ne voudra se le persuader. Ils vous aiment tous, dit-il, & tendrement. — S'il est vrai qu'ils

(*) Voyez la Letre XVII de ce volume.

vous aiment, leur dureté ſera pour eux, dans la triſte ſuppoſition que vous me faites enviſager, le ſujet d'un remords éternel; mais il ſemble qu'à préſent ces barbares veulent vous voir ſouffrir *juſqu'aux portes de la mort.*

Votre couſin m'a fait diverſes queſtions ſur M. Belford; & lorſqu'il a ſu les motifs de votre liaiſon avec ce galant homme, & ſon déſintéreſſement dans tous les ſervices qu'il vous a rendus, il n'a pu retenir ſa colère contre ce pédant & entremetteur de Brand, qui avoit formé d'injurieux ſoupçons ſur ſes viſites; (¶) & qui eſt heureux de porter ſa robe: car il feroit, je crois, une aſſez pauvre figure, s'il ſe trouvoit preſſé entre votre couſin & Lovelace. (♭) Son inquiétude étoit ſi vive pour vous, que jeudi 24, il chargea un homme (*) de confiance, un Monſieur Alſton, gentilhomme vivant ſur ſes terres, d'aller s'informer de votre ſituation, de votre conduite & de vos ſociétés. Cet honnête homme lui fit à ſon retour une triſte peinture de votre ſanté, & il ajouta que vous aviez été réduite à de grands embarras pour vous ſoutenir; mais comme cette réponſe venoit de votre hôteſſe, & qu'elle étoit mêlée de quelques réflexions un

(*) Voyez Lettre VII de ce volume.

peu amères, quoique juſtes, ſur la cruauté de vos proches, ils n'y ont pas ajouté beaucoup de foi. Je me flatte moi-même qu'elle ne peut être vraie; car il eſt impoſſible que vous faſſiez aſſez d'injuſtice à mon amitié pour demeurer expoſée à quelques beſoins faute d'argent. Je crois que je ne vous le pardonnerois de ma vie.

En qualité d'un de vos curateurs, le Colonel eſt réſolu de vous mettre en poſſeſſion de votre terre. Il s'eſt fait remettre, par le même droit, le produit de vos revenus depuis la mort de votre grand-père; ce qui monte à des ſommes conſidérables, qu'il ſe propoſe de vous porter lui-même. Mais quelques mots échappés me font juger que vous avez trompé la petiteſſe d'eſprit de certaines gens, en vous diſpenſant de leur demander du ſecours, puiſqu'ils étoient déterminés à vous laiſſer dans l'embarras & la détreſſe. Leur caractère ſe ſoutient! — Je puis, il me ſemble, faire cette réflexion ſans offenſe.

M. Morden s'imagine, que pour préliminaire de réconciliation, leur deſſein eſt de vous engager à faire un teſtament par lequel vous diſpoſerez de cette terre ſuivant leurs intentions. Mais il proteſte qu'il ne quittera point l'Angleterre ſans avoir obligé tout le monde à vous rendre juſtice; & qu'il ſaura bien empêcher

qu'amis ou ennemis ne vous en impoſent. *Parens* ou *ennemis*, devoit-il dire; car les amis n'en impoſent point à leurs amis. Ainſi, ma chère, il faudra acheter votre paix, ſi quelques perſonnes réuſſiſſent dans leurs vues. Votre couſin, (ce n'eſt pas moi, ma chère, quoique telle ait toujours été mon opinion,) (*) dit que votre famille eſt trop riche pour être humble, raiſonnable ou modérée; que pour lui qui jouit d'une fortune indépendante, il ſonge à vous la laiſſer toute entière. Si ce lâche Lovelace avoit conſulté du moins l'intérêt de la ſienne, quels avantages n'auroit-il pas trouvés avec vous, quand votre mariage vous auroit privée de votre part à la ſucceſſion paternelle?

Je ſuis obligée de m'interrompre ici; mais comme j'ai beaucoup de choſes à vous écrire, & que ma mère va mieux, je reprendrai ce ſujet dans une autre lettre, & je vous enverrai toutes les deux à-la-fois. Je n'ai pas beſoin de vous dire que je ſuis & ſerai toujours,

Votre affectionnée

ANNE HOWE.

(*) Voyez Lettre x, Tome I.

LETTRE XXXVII.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, 31 *Août.*

(¶) LE Colonel s'aviſa de dire, à l'honneur de la généroſité de Lovelace, qu'il faiſoit ce que devoit faire un homme d'honneur, qu'il prenoit ſur lui tout le blâme de la démarche précipitée que vous aviez haſardée, & qu'il vous déchargeoit de toutes les ſuites qu'elle a pu avoir; parce que, diſoit-il, l'aimant comme vous faiſiez, & étant en ſon pouvoir, il devoit néceſſairement avoir eu des avantages qu'il n'auroit pas eus ſi vous étiez reſtée chez votre père ou chez quelque autre parent.

Admirable généroſité, répondis-je, (quand cela ſeroit, comme il lui plaiſoit de le ſuppoſer,) dans tous ces inſolens cenſeurs de notre ſexe, depuis le pire juſqu'au meilleur d'entr'eux! de prétendre *laver* des réputations qui n'ont jamais eu d'autre tache que le malheur de tomber dans leur impure & vile connoiſſance. Mais dans votre cas, je lui garantis qu'il ne falloit que la plus exacte vérité, pour démontrer que Lovelace

étoit le plus noir des infâmes, & vous la plus pure des femmes innocentes & vertueuſes.

Il ſaiſit ce témoignage; & il jura que s'il venoit à découvrir dans cette affaire quelque action noire, quelque barbarie extraordinaire, comme le faiſoit violemment préſumer une de vos lettres que vous aviez écrite à vos parens, & qu'on lui avez fait voir; c'eſt-à-dire, ma chère, s'il vient à s'y trouver quelque crime pire que le parjure, la violation des ſermens, & l'abus d'une généreuſe confiance, (méchant ſexe!) il vengeroit ſa couſine de la manière la plus ſanglante. Je lui repréſentai fortement vos alarmes de ce côté, & que vous m'aviez expoſées dans votre dernière lettre; mais il m'a paru homme à prendre dans un ſens peu glorieux, ce que je ſais moi être la vraie grandeur d'ame; car il m'a auſſitôt cité l'attente où étoient vos parens, qu'avant de leur parler d'aucune réconciliation, vous paroîtriez dans une cour de juſtice, à la pourſuite de l'infâme.... Si vous pouviez le faire avec autant d'avantage & d'honneur pour vous-même, que je le lui faiſois entendre.

Et vraiment, ſi j'avois voulu l'écouter, il auroit eu aſſez peu de délicateſſe, pour deſcendre devant moi dans les détails & la nature des

preuves du crime ſur lequel ils vouloient qu'on pourſuivît Lovelace. Et voilà pourtant un homme poli par les voyages & la connoiſſance du monde & des livres ! Sur ma parole, ma chère, accoutumée comme je le ſuis à la converſation la plus délicate depuis que j'ai l'avantage de vous connoître, je ne puis m'empêcher de mépriſer ce ſexe groſſier, depuis le premier gentilhomme juſqu'au dernier payſan. Tout conſidéré, je trouve que M. Morden a une fort mince opinion de la vertu des femmes dans les cas particuliers ; & c'eſt une raiſon pour moi, de le mettre, quoique votre favori, dans la claſſe de ceux qui ne ſont pas faits pour *poſer la première pierre.*

Je n'ai jamais connu d'homme qui, avec une fort mince opinion de la vertu de notre ſexe en général, méritât qu'on en eût une bonne de ſes mœurs & de ſes principes. Car, ſi d'après la différence de tempérament ou d'éducation, on ne trouvoit pas dans notre ſexe la modeſtie, la chaſteté & une piété éclairée, je croirois que ce ſeroit un ſigne en nous d'une nature plus vicieuſe & plus corrompue.

Il m'a laiſſé entrevoir, d'après l'idée de vos parens à la vérité, qu'il croyoit impoſſible qu'il

n'y eût un peu de *volonté* là où ſe trouve beaucoup *d'amour*.

De pareilles réflexions ſuffiſent bien pour engager une femme, qui a à cœur ſon honneur & celui de ſon ſexe, à regarder autour d'elle, & à bien conſidérer à quoi elle s'expoſe en commençant une liaiſon un peu intime avec ces miſérables. Car, n'eſt-il pas évident, que quand une fois elle ſe jette ſous la dépendance d'un homme, & qu'elle quitte pour lui ſes parens ou ſes gardiens, tout le monde lui ſaura peu de gré de ſauver ſa vertu du naufrage, & ſera perſuadé qu'elle le doit plus à ſon heureuſe étoile qu'à ſa ſageſſe; & ſon ſéducteur fût-il le dernier des infâmes pour elle, il faut qu'elle prenne pour ſon compte une part dans ſes criminelles baſſeſſes.

Je parle ici des cas généraux. Vous, ma chère, vous êtes exceptée. Votre hiſtoire, comme je l'ai dit juſqu'à préſent, ſervira à-la-fois d'avertiſſement & d'exemple : (*) car, qui n'en conclura pas que ſi une perſonne de votre fortune, de votre réputation & de votre mérite n'a pu échapper à ſa ruine, après s'être une fois livrée au pouvoir de ſon loup cer-

(*) Voyez Lettre XLIV, Tome IV.

vier ; à quoi doit donc s'attendre une créature étourdie, ſans principes & aveuglée par ſa folie ?

Tous les hommes, dira-t-on, ne ſont pas des *Lovelaces*. — Cela eſt vrai ; mais auſſi toutes les femmes ne ſont pas des *Clariſſes* ; & quand cela ſeroit, cet exemple n'en ſeroit pas moins d'une utilité univerſelle. (♭)

J'ai préparé le Colonel à la réſolution où vous êtes, de nommer M. Belford pour un office, dont nous eſpérons encore que l'exécution ſera long-temps différée. Il en a paru extrêmement ſurpris ; mais, après avoir entendu les raiſons auxquelles je me ſuis rendue, il a ſeulement obſervé qu'une diſpoſition de cette nature, ſi elle avoit lieu, déplairoit beaucoup à votre famille. Il s'eſt procuré, m'a-t-il dit, une copie de la lettre où Lovelace implore votre bonté, & s'offre à toutes ſortes de réparations pour la mériter ; (*) avec la copie de votre réponſe. (†) Je vois qu'il ſouhaite beaucoup votre mariage, comme un remède, dit-il, qui eſt capable de réparer toutes les brêches.

(¶) Je ne finirois pas ſitôt, & je répondrois à chacun des articles ſuivans : la perſécution de

(*) Voyez Lettre LVIII, Tome VIII.

(†) Voyez Lettre LXI. *Ibid.*

ce cruel qui vous a forcée de quitter votre demeure; l'étrange *implacabilité* de vos parens, (je ſuis preſſée, & je ne puis en ce moment trouver un autre mot qui vous plaiſe davantage:) votre dernière lettre à Lovelace, pour le détourner de ſon deſſein de vous voir; la converſation *pénitentielle* de votre tante Hervey avec Mde. Norton; le renouvellement de la propoſition de M. Wierley; les leçons que vous me faites en faveur d'Hickman, ſi dignes d'approbation, ſi l'homme en méritoit davantage lui-même; (mais vraiment, j'ai à me plaindre de lui à chaque inſtant, & je ſuis piquée contre lui depuis deux jours,) le projet de votre ſœur de vous tranſporter dans les colonies; & vingt autres ſujets. — Mais je ſuis forcée d'en reſter-là, pour accompagner mes deux couſines Spitsworth, & ma couſine Herbert, qui ſont venues nous faire viſite à l'occaſion de la maladie de ma mère. Je vais donc vous envoyer cette lettre par Rogers; & ſi l'eſpérance où je ſuis, de voir bientôt ma mère hors de danger, ſe réaliſe, je ſuis réſolue de me rendre à Londres, pour vous expliquer tout ce que j'ai dans l'eſprit; & pour vous dire, ma très-chère amie, en mêlant mon ame avec la vôtre, combien je ſuis & ſerai toujours, votre, &c.

ANNE HOWE.

P. S. Que Rogers me rapporte une ligne de votre main, je vous en prie! Je comptois l'envoyer cette après-midi ; mais il ne peut partir que demain de grand matin.

Je ne ſaurai vous exprimer à quel point vos caractères mal-aſſurés, & la concluſion de votre lettre m'ont affectée & combien ils m'inquiètent. (♭)

(¶) LETTRE XXXVIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Dimanche ſoir, 3 Septembre.

JE ne ſuis nullement étonné de l'impatience où votre laquais me dit que vous êtes, de recevoir des nouvelles de moi. J'avois deſſein de vous écrire une longue lettre, & j'étois même rentré chez moi dans cette vue ; mais puiſque vous êtes ſi preſſé, il faudra vous contenter de quelques lignes.

J'ai été faire ma viſite à la chère dame ce matin, avant que de partir pour Edgware. Elle a été ſi mal hier au ſoir & toute la nuit, qu'elle a été obligée de laiſſer là ſa lettre à Miſs Howe

ſans la finir. Elle l'a achevée ce matin de fort bonne heure, & elle venoit de la cacheter quand je ſuis arrivé. Elle étoit ſi fatiguée d'écrire, qu'elle m'a dit qu'elle alloit ſe coucher dès que je l'aurois quittée, & tâcher de réparer un peu ſes forces.

On avoit envoyé chercher M. Goddard hier la nuit, qu'elle avoit été ſi mal; & n'étant pas en état de ſortir de ſa chambre à coucher pour le recevoir, il y entra pour la première fois, & apperçut ſa *maiſon*, comme elle l'appelle. Il fut extrêmement choqué & affecté de cet objet; & il gronda fort Mde. Lowick & Mde. Smith, de ne lui avoir pas perſuadé d'éloigner de ſon lit un pareil ſpectacle. Comme elles s'excusèrent ſur le peu d'aſcendant qu'on devoit ſuppoſer qu'elles avoient ſur une dame qui leur étoit en tout ſi ſupérieure, il ſe rejeta amèrement ſur les perſonnes qui, ayant naturellement plus d'autorité ſur elle, la laiſſoient ſe repaître d'une fantaiſie, c'eſt le nom qu'il lui donna, auſſi lugubre & auſſi révoltante.

Il eſt placé près de la fenêtre comme un clavecin; quoique couvert d'un tapis qui pend juſqu'à terre. Lorſque Miſs Harlowe eſt ſi mal, qu'elle ne peut aller juſqu'à ſon cabinet, elle lit, elle écrit deſſus, comme d'autres feroient

ſur un pupitre ou ſur une table. Mais ſi ce n'eſt qu'elle a été ſi mal la nuit dernière, elle ne permet plus à perſonne d'entrer dans cette chambre.

Je ſuis allé à Edgware, & le ſoir à mon retour j'ai été la voir. On venoit de lui apporter dans le moment une lettre de Mde. Norton; une fort longue lettre, à ce qu'il ma paru à la groſſeur du paquet; mais elle ne l'avoit pas ouverte; elle dit que comme elle ſe trouvoit aſſez calme & tranquille, elle appréhendoit d'en voir le contenu qui pourroit la troubler; ne s'attendant plus à recevoir aucune nouvelle qui pût lui faire aucun bien, ni lui donner aucun plaiſir des chers & inflexibles voiſins de cette digne femme; ce fut ſa phraſe. La voyant ſi mal & ſi foible, je me retirai; & elle ne me pria pas de reſter comme elle fait quelquefois lorſque je vais pour ſortir.

En deſcendant, Mde. Smith me fit entendre qu'elle avoit deſtiné cette ſoirée à quelques offices, qui devoient épargner de la peine, diſoit-elle, après ſon décès; & qu'elle avoit preſcrit ſes volontés à ſa garde & aux deux femmes, ſur ce qu'elle vouloit qu'on fît quand elle ſeroit morte. J'imagine que ces ordres étoient

d'un genre bien délicat & bien touchant ; mais Mde. Smith n'entra pas dans les détails.

Le Docteur l'avoit vue avec M. Goddard ; ils ſe réunirent tous deux pour la preſſer avec inſtance d'écarter de ſa vue cette funèbre *maiſon*. Mais elle les aſſura que cette vue lui faiſoit plaiſir & la fortifioit. Et puiſque c'étoit un préparatif indiſpenſable, elle s'étonnoit qu'ils paruſſent ſi ſurpris de le voir fait, lorſqu'elle n'avoit autour d'elle perſonne de ſa famille, ni aucune ancienne connoiſſance ſur qui elle pût ſe repoſer de ce ſoin, & de celui de remplir avec exactitude ces petites *cérémonies* ; c'eſt le nom qu'elle leur donna.

Le Docteur dit à Mde. Smith, qu'il penſoit qu'elle pourroit vivre encore aſſez pour donner le temps d'informer de ſon état quelques-uns de ſes parens, & qu'ils euſſent celui de venir la voir ; mais que c'étoit tout ce qu'on pouvoit eſpérer de plus ; & puiſqu'il ne voyoit pas qu'elle eût la certitude de voir ſon couſin Morden, (marque certaine que ſa famille perſiſtoit dans ſon inflexibilité,) il alloit rentrer chez lui & écrire à ſon père, qu'il le prît comme il voudroit.

Elle avoit employé une grande partie de la journée dans les plus ferventes dévotions, &

demain

demain matin elle doit avoir avec elle le même miniſtre qui eſt venu ſouvent la voir ; c'eſt de ſes mains qu'elle doit recevoir le ſacrement.

Tu vois, Lovelace, que tout ſe prépare ; que tout ſera prêt. Je dois me rendre auprès d'elle demain dans l'après-dîner, pour quelques inſtructions relatives à l'office que je dois remplir pour elle. — Je finis, pour céder à ton impatience, laiſſant de côté les détails d'une converſation bien intéreſſante entr'elle & Mde. Lowick, dont la dernière m'a fait part, & le récit d'un autre entretien entr'elle, le docteur & M. Goddard, que je me propoſois ce ſoir de te communiquer ; il n'y a rien de plus touchant !

Je ſuis chargé d'envoyer Henri demain dès le jour, porter ſa lettre à Miſs Howe ; offre dont elle m'a ſu bien bon gré, dans l'extrême déſir qu'elle a de diminuer les alarmes de ſa jeune amie, qui n'a pas reçu de ſes nouvelles par la poſte de ſamedi dernier ; & cependant, ſi elle lui écrit la vérité, comment peut-elle eſpérer d'adoucir ſes alarmes ! (b)

(¶) LETTRE XXXIX.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Samedi, 2 Septembre.

JE vous écris, ma chère Miſs Howe, quoique je ſois toujours fort mal. Mais au moment où votre meſſager eſt revenu, il m'étoit impoſſible de tracer une ligne; je n'avois pas la force de tenir ma plume.

La maladie de votre mère, que m'annonçoit le commencement de votre lettre, m'a cauſé une peine extrême pour vous, juſqu'à ce que j'aie lu enſuite qu'elle étoit mieux. Vous avez montré la douleur qu'on devoit attendre d'une fille auſſi ſenſible. Puiſſiez-vous être toutes deux heureuſes l'une par l'autre pendant une longue chaîne d'années! Je ne doute point que cette fâcheuſe & ſoudaine maladie, par la diſpoſition où elle a mis votre ame, & par l'appréhenſion que vous avez eue de perdre une ſi tendre mère, ne contribue au bonheur que je vous ſouhaite. Car, hélas! ma chère, nous ſavons rarement ſentir & apprécier les biens, tant que nous en jouiſſons; nous ne ſentons

leur prix qu'au moment où nous ſommes en danger de les perdre, ou après que nous les avons perdus ; & alors que ne donnerions-nous pas pour en recouvrer la poſſeſſion ?

Quelle eſt ma ſurpriſe ! Et qu'eſt-il donc encore arrivé entre M. Hickman & vous ? Sans rien ſavoir, j'oſe dire d'avance que votre différend vient de quelques-uns de vos jolis caprices, de quelque avantage aſſez peu généreux que vous aurez pris des complaiſances aſſidues de M. Hickman. Ne voulez-vous donc jamais, ma chère, donner tout le poids que vous & tout notre ſexe doivent donner aux qualités ſolides, à la ſageſſe d'une conduite régulière, aux bonnes mœurs d'un amant ! Faudra-t-il que les plus audacieux de ce ſexe, les eſprits les plus préſomptueux, ſoient toujours les mieux traités de nous, auſſi bien des femmes les plus vertueuſes & les plus ſages, que des plus folles & des plus indiſcrètes ?

Mes chers parens ne ſavent pas que j'ai été, il n'y a qu'un moment, à deux doigts de la mort.

Le pauvre M. Brand ! il n'avoit que de bonnes intentions, je le crois. Je tremble qu'on ne lui en veuille cruellement, tandis qu'il s'imaginoit avoir trouvé le meilleur moyen d'o-

bliger. Mais quand même il n'eût pas été auſſi crédule, & d'un zèle ſi étourdi & ſi mal entendu ; quand il auroit fait de moi un rapport plus favorable, (& pourquoi ne dirois-je pas plus juſte ?) les choſes n'en ſeroient pas moins entièrement ce qu'elles ſont.

Il faut que je quitte ma plume. Je ſuis très-mal. J'eſpère me trouver mieux dans quelques momens. Cette écriture tremblante & informe me trahiroit, quand je voudrois entreprendre de vous cacher ce que l'événement doit bientôt....

⁂

Je reprends ma plume d'une main tremblante. Excuſez l'irrégularité de ces caractères. Il faut bien que....

Je n'ai point manqué d'argent. Ne vous courroucez donc pas pour une auſſi miſérable bagatelle que quelques pièces d'argent. Cependant je ſuis bien aiſe de ce que vous me donnez lieu d'eſpérer que mes parens céderont le produit de la terre de mon grand-père depuis qu'elle eſt dans leurs mains. Car ſachant que ce ſont mes droits, & qu'ils ne peuvent jamais en avoir beſoin, j'ai déjà diſpoſé d'une grande partie de cette ſomme, dans la ſeule eſpérance que j'avois qu'ils pourroient conſentir à l'abandonner à ma dernière prière. A préſent que je

vais me croire riche dans cette dernière ſcène de ma vie ! Mais je n'en avois eu aucun beſoin auparavant : non, aucun ; car peut-on être dans le beſoin quand on poſséde pluſieurs ſuperfluités ?

Ne vous affligez pas, ma chère amie, ſi je me dis être à la dernière ſcène de ma vie : car qu'eſt-ce que cette longue vie, que nous déſirons tant en pleine ſanté ? Qu'eſt-elle qu'une vie toujours pleine d'alarmes, à meſure que nous avançons, quelquefois pour nos amis, plus ſouvent pour nous-mêmes ? Et à la fin, lorſque nous ſommes arrivés à ce grand âge, auquel nous aſpirons, après avoir vu ſe ſuccéder perte ſur perte, & diſgrace ſur diſgrace, nous nous voyons, pour ainſi dire, dépoſſédés de tous ceux que nous aimions ; & nous nous trouvons nous-mêmes, comme de pauvres créatures iſolées dans un déſert, expoſées à l'indifférence, aux mépris d'une jeuneſſe pétulante qui nous pouſſe, & qui a beſoin de nous chaſſer du théâtre du monde pour poſſéder à ſon tour ce que nous avons. Pour comble de misère, nous ſentons nos infirmités croitre tous les jours, & il y en a aſſez d'elles ſeules pour nous faire de la vie que nous déſirons tant prolonger, la plus douloureuſe de toutes les

maladies. Ne vous ſouvenez-vous point de ces vers d'Howard, que vous me liſiez un jour ſous mon berceau de lierre ? (*)

Dans la diſpoſition que j'ai faite de ce qui m'appartient, j'ai tâché de régler chaque article de la meilleure & de la plus juſte manière que j'ai pu, me mettant à la place de mes proches, & réglant les objets importans, comme s'il n'y avoit jamais eu la moindre méſintelligence entre ma famille & moi.

J'eſpère qu'ils ne feront pas grande attention à quelques legs accordés au beſoin & dûs par ma gratitude; quand ils y attacheroient de l'im-

(*) " C'eſt du ſein de la mort que nous nous ſommes levés à la vie. C'eſt la même choſe, de repaſſer par le chemin de la vie au néant d'où nous ſommes venus. Nous voyons avec honte nos paſſions triompher, tandis que la raiſon, la vérité & la vertu ne peuvent rien. L'honneur, ce vain nom! peut affronter la mort. L'amour mépriſé finit dans ſes bras comme dans un heureux aſyle. Le chagrin d'un œil languiſſant l'implore. L'eſpérance triomphe de l'idee de la mort: & l'obſcur deſtin amuſe les inſenſés, & flatte les infortunés. Nous craignons de perdre ce qu'un peu de temps doit dévorer, juſqu'à ce que la vie elle-même devienne de tous les maux le plus grand. Demander plus de jours, c'eſt demander une plus longue décripitude; c'eſt demander comme une grâce d'être long-temps à mourir. "

portance ; ce qui eſt fait eſt fait, & je ne peux y rien changer. Mais je dois répéter que j'eſpère, oui, j'eſpère que j'aurai ſatisfait tout le monde. Je ne voudrois pas en aucune manière, qu'on pût croire que dans mes dernières diſpoſitions il y eût quelque article contraire aux ſentimens d'une fille, d'une ſœur, & même d'une parente, qui fût entré dans une ame auſſi véritablement exempte, que j'oſe m'en flatter, de tout reſſentiment, & qui eſt toute pleine de reconnoiſſance & de bénédiction pour tous les biens que j'ai reçus, quoique je n'aie pas reçu tous ceux que mon cœur déſiroit. Quand ce ſeroit une dureté de m'en avoir refuſé davantage, que ſeroit-ce qu'une ſouffrance d'une demi-année, miſe en balance contre toute l'indulgence & toutes les bontés d'un eſpace de dix-huit ans & demi ; les plus tendres, les plus multipliées qu'on ait jamais montrées pour une fille ?

Vous me dites que mon couſin croit que je n'ai pas aſſez veillé ſur moi, & que j'ai donné quelque avantage dont on a profité pour me ſurprendre. Non, ma chère, je n'ai point été ſurpriſe. Non, je n'ai jamais donné aucun avantage. J'eſpère qu'il viendra un jour où l'on en ſera convaincu, ſi on me rend la juſtice que me garantit M. Belford.

J'aime à croire que mon couſin n'a pas réellement pris avec vous les libertés dont vous paroiſſez l'accuſer par une obſervation que vous faites, & qui en général eſt aſſez juſte. Il eſt triſte de penſer que la plupart des hommes paſſent ſi légèrement condamnation ſur des crimes qu'ils regardent avec raiſon comme impardonnables dans leurs plus intimes relations de notre ſexe : & que cependant ils ne peuvent commettre, ſans faire à d'autres familles un outrage qu'ils ſe croient obligés de venger par la mort, lorſqu'il eſt fait à leur parenté.

Mais nous autres femmes, nous ne méritons que trop ſouvent le blâme ſur ce point. Les plus vertueuſes de nous prennent rarement la vertu pour règle de l'approbation qu'ils donnent à l'autre ſexe ; enſorte qu'un homme peut ſe glorifier de ce genre de méchanceté, ſans qu'elle ſoit un motif pour le rejeter, même aux yeux des femmes d'une vertu irréprochable. Delà vient qu'un libertin ſe croit rarement intéreſſé même à ſauver les apparences ; & que ne ſouffrons-nous pas dans leur opinion ſur cet article ? Combien n'ai-je pas à répondre moi-même plus qu'aucune autre ſur ce reproche ?

Puiſſe mon hiſtoire ſervir d'avertiſſement à tout mon ſexe, & lui faire voir combien il a de

penchant à préférer un libertin à un homme plein des principes du véritable honneur ! avec quelle facilité il ſe laiſſe égarer malgré les intentions les plus pures, par la ſpécieuſe mais folle eſpérance de dompter des habitudes enracinées, & pour ainſi dire, de changer la nature ! Eſpoir d'autant plus inſenſé, qu'une expérience conſtante peut nous convaincre que dans les mariages, même paſſablement heureux, il y en a à peine un ſur dix où la femme conſerve dans le cœur du mari la place qu'elle avoit dans le cœur de l'amant. Quelle influence peut-elle donc eſpérer d'avoir ſur les mœurs d'un libertin déclaré, qui ne ſe marie peut-être que par pure convenance, qui mépriſe le lien, & qu'il eſt trop probable que rien ne pourra corriger & retirer du vice, que la dernière vieilleſſe, ou la maladie, ou les infirmités qui ſuivent inévitablement une jeuneſſe débauchée.

Dimanche matin, 3 Septembre, à 6 heures.

J'en étois-là lorſque j'ai été forcée de quitter ma plume. Je me ſuis ſentie ſi mal, & ma foibleſſe augmenter ſi fort, que ſi j'euſſe voulu la reprendre pour finir ici ma lettre, je n'aurois pu tracer que des caractères ſi tremblans, ſi troublés, que vous en auriez conçu plus d'alar-

mes que ne peut vous en donner le délai d'un jour. J'ai donc différé, afin de voir ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de moi. Aujourd'hui, après une meilleure nuit que je ne l'eſpérois, je me trouve bien, l'eſprit calme & les idées nettes ; & j'eſpère vous le prouver en continuant ma lettre, que je vais écrire de façon à ne pas vous laiſſer appercevoir que j'ai été forcée de l'interrompre.

Je ſuis charmée que vous ayez ſi prudemment ſongé à donner à mon couſin des impreſſions favorables ſur le compte de M. Belford ; ſans cela il auroit pu arriver quelque différend entre eux ; car malgré mon eſpérance, que M. Belford eſt déjà changé, & qu'il viendra un temps où il ſera exemplairement reformé, cependant c'eſt un de ces caractères hautains, & accoutumé à reſſentir vivement des affronts imaginaires qui s'adreſſoient à ſa perſonne, lorſqu'il n'étoit pas, je crois, fort ſoigneux d'éviter de faire à autrui des outrages réels. Les hommes de cette trempe agiſſent comme ſi tout le monde étoit fait pour tout ſouffrir d'eux, & eux rien de perſonne.

Vous me dites que M. Lovelace a jugé à propos de confier à mon couſin la copie de ſa lettre de repentir, & de la réponſe que j'y ai faite en le rejetant, lui & ſa requête. M. Belford m'ap-

prend de plus, combien M. Lovelace eſt chagrin de ſa propre baſſeſſe, & avec quelle ingénuité il s'eſt accuſé devant mon couſin. Cela prouve que le vrai courage eſt élevé bien au-deſſus d'une action vile; & que rien n'humilie & n'avilit tant l'eſprit humain, que le reproche intérieur d'avoir volontairement outragé nos ſemblables. Que d'humiliations abjectes il y a dans les ſoumiſſions où nous contraint une baſſeſſe volontaire & réfléchie! Que ce miſérable ait pu me traiter comme il a fait, & qu'il puiſſe enſuite ramper & s'avilir ſi bas devant moi, pour ſolliciter le pardon de crimes ſi volontaires, ſi noirs & ſi prémédités! Comme mon ame l'a mépriſé pour ſa petiteſſe dans une certaine circonſtance, dont vous ſerez quelque jour inſtruite! (*) Et l'homme dont on mépriſe une fois les actions, eſt bien facile à rejeter, quand le cœur auroit eu pour lui la plus forte prévention.

Cependant je ſuis bien aiſe que cet eſprit violent puiſſe ramper ſi bas, que ſemblable au ſerpent venimeux, il puiſſe ſe replier ſur lui-même; & cacher ſa tête dans les cercles de ſes anneaux,

---

(*) Elle fait alluſion à la ſeconde violence qu'il méditoit. (Voyez Lettre XV, Tome VII.) & à ſes lettres ſuivantes, où il ſollicite ſon pardon.

cet abaiſſement, cette rampante ſoupleſſe me donnent l'eſpérance qu'il n'arrivera point de malheur.

Toutes mes craintes portent ſur ce qui pourroit arriver quand je ne ſerai plus; je tremble qu'alors mon couſin, ou quelque autre de la famille n'entreprenne de me venger, & ne haſarde à mon ſujet une vie plus précieuſe.

Si M. Lovelace étoit deſtiné à ſubir cette partie de la malédiction de Caïn, qui le condamna à être fugitif & errant ſur la terre, je veux dire, s'il ne doit lui arriver rien de pis que d'être obligé de voyager, comme il ſemble en avoir l'intention, (quoique je ne lui ſouhaite aucun mal dans ſes voyages,) & que je puſſe en être sûre; alors je ſerois tranquille & contente, dans l'idée que mes parens ſeroient en sûreté & à l'abri de ſa ſcience dangereuſe. Ah! que je puſſe apprendre la nouvelle qu'il eſt à mille lieues de nous!

Lorſque j'ai commencé cette lettre, je ne comptois pas l'étendre à cette longueur. Mais c'eſt à vous que j'écris, ma plus chère amie; & vous avez des droits ſur cette vigueur d'eſprit que vous ſavez ranimer & ſoutenir: car cette vigueur n'eſt plus qu'empruntée, & va m'aban-

donner du moment que je ceſſerai de m'entretenir avec vous.

Mais de quelle eſpérance voulez-vous me flatter, lorſque vous me dites que ſi la ſanté de votre mère vous le permet, vous viendrez me voir à la ville ? J'eſpère que la guériſon de votre mère ſera auſſi parfaite que vous le déſirez ; mais je n'oſe pas me promettre une ſi grande faveur, un ſi céleſte bonheur, c'eſt le nom que je veux lui donner. En vérité, je ne ſais pas ſi j'aurois à préſent la force d'en ſoutenir l'émotion.

Il reſte une conſolation qu'il eſt en votre pouvoir de me donner : c'eſt de m'apprendre, & très-promptement ſi vous voulez m'obliger, que tout eſt concilié entre vous & M. Hickman ; auquel je vois que, malgré votre fierté & toute votre bravoure, vous êtes réſolue d'avoir une multitude d'obligations pour ſa patience à ſupporter vos volages humeurs. Songez à cela, ma trop fière & chère amie ; & rappelez-vous auſſi ce que je vous ai répété ſouvent, que l'orgueil dans l'homme & dans la femme eſt un extrême qui manque rarement d'amener tôt ou tard ſon mortifiant *contraire*.

Puiſſiez-vous, ma chère Miſs Howe, n'éprouver jamais d'autres déplaiſirs que ceux que vous vous ferez vous-même ! Comme il dépen-

dra toujours de vous de diminuer le nombre de ceux-là, ils doivent être votre punition, ſi vous vous obſtinez à ne pas vouloir le faire. Il n'eſt point ici bas de *parfait bonheur*, puiſqu'au défaut de maux réels, l'active imagination de l'homme s'en forgeroit elle-même d'imaginaires. Vous me pardonnerez donc ce ſouhait limité, quelqu'étrange qu'il puiſſe vous paroître d'abord, juſqu'à plus mûr examen. Car, vous ſouhaiter l'exemption de toute infélicité, ſoit dans votre perſonne, ſoit hors de vous, ce ſeroit vous ſouhaiter ce qui ne peut jamais arriver en ce monde; & ce que peut-être on ne doit pas même déſirer quand il ſuffiroit d'un ſouhait pour en exempter une amie, puiſque nous ne ſommes pas pour toujours vivre ici-bas.

Nous ne devons pas, en un mot, nous attendre que nos roſes ſeront ſans épines; mais ces épines ſont utiles & inſtructives: en piquant le doigt imprudent qui ſe preſſe de les cueillir, elles nous inſpirent les précautions & la prudence pour l'avenir; & qui ne ſait pas que la difficulté & la peine donnent plus de piquant & de vivacité à nos jouiſſances? Si nous les obtenons trop facilement, elles nous deviennent bientôt inſipides.

Il faut que je finiſſe.

Que le ciel vous comble à jamais de ſes bénédictions, vous & tous ceux que vous aimez & que vous reſpectez, & qu'il vous récompenſe dans ce monde & dans l'autre de votre tendreſſe & de vos bontés pour

Votre obligée & affectionnée

CL. HARLOWE. (♭) (*)

(¶) LETTRE XL.

Mde. NORTON à Miſs CLARISSE HARLOWE.

En réponſe à celle du Jeudi 24 Août.
N°. XIV. Tome IX.

SI je ne vous ai pas plutôt écrit, ma chère jeune dame, c'eſt que depuis la réception de votre dernière lettre, je voulois, avant de vous répondre, parvenir à la communiquer à votre mère, & j'ai fait tous mes efforts pour obtenir d'elle une audience ſecrète. Mais je fus toute étonnée hier au ſoir de recevoir une invitation d'aller ce matin déjeûner au château d'Harlowe; & la voiture eſt venue me chercher de fort

(*) Ici finit le ſixième volume anglais.

bonne heure, honneur que je n'attendois pas.

Quand je ſuis arrivée, j'ai trouvé qu'il étoit queſtion d'une aſſemblée de toute votre famille avec le colonel Morden. Votre mère avoit propoſé, & tout le monde avoit conſenti que j'y fuſſe préſente. Votre couſin, à ce que j'apprends, avoit eu beaucoup de peines à obtenir cette aſſemblée ; car votre frère avoit toujours adroitement évité toute converſation ſur ce ſujet fâcheux, diſant qu'il n'étoit point néceſſaire d'en parler à M. Morden, qui n'étant qu'un parent plus éloigné qu'eux tous, n'avoit que faire de venir s'établir juge de leur conduite envers leur fille, leur nièce & leur ſœur ; que d'ailleurs le Colonel s'étoit toujours déclaré pour elle, & il ajouta, que lui, ne répondoit pas de ſouffrir patiemment d'être queſtionné par M. Morden ſur ce ſujet.

J'eſpérois que votre mère m'auroit donné l'occaſion de lui parler ſeule, avant que la compagnie ſe fût raſſemblée. Mais elle a paru l'éviter ſoigneuſement, quoique contre ſon inclination, j'oſe en répondre.

Je n'ai été introduite qu'un inſtant avant l'arrivée de M. Morden. On m'a dit de m'aſſeoir, & je me ſuis aſſiſe près de la fenêtre.

Lorſque le Colonel eſt arrivé, il a débuté par

renouveler

renouveler, c'eſt ſon expreſſion, ſes ſollicitations en votre faveur. Il a expoſé devant eux votre repentir, le mauvais état de votre ſanté, votre vertu, malgré la ſurpriſe qui vous avoit trahie & les indignes outrages que vous aviez eſſuyés. Il leur a lu enſuite une lettre de M. Lovelace, une lettre, en vérité pleine de repentir (1), & votre *noble & belle* réponſe, comme il l'appelle avec juſtice (2): il a traité comme il devoit le zèle impertinent & les informations de Brand, (dont je ſavois auparavant qu'il les avoit déjà fait rougir,) & leur a fait des repréſentations fondées ſur les perquiſitions faites par Monſieur Alſton (3), qu'il avoit engagé à aller s'informer lui-même de votre manière de vivre & de ce qu'il falloit penſer des viſites de ce M. Belford. Enſuite il leur a dit qu'il avoit fait la veille une viſite à Miſs Howe, & qu'elle lui avoit montré une lettre de vous, (4) dont elle lui avoit permis d'extraire quelques articles, & que cette lettre ainſi que la forme des caractères, annonçoient que vous étiez ſi mal, qu'il doutoit fort

(1) Voyez Lettre LIX, Tome VIII.
(2) Voyez Lettre LXIII. *Ibid.*
(3) Voyez Lettre VII de ce volume.
(4) Voyez Lettre XVII, *ibid.*

que vous puſſiez ſurmonter la maladie. Et quand il eſt venu à ce paſſage où vous dites à Miſs Howe : » De quelle utilité peut-il être mainte- « nant pour moi, que mes parens me ſoient « redevenus ſi favorables ? » & où vous déſirez pour leur bien plus que pour le vôtre qu'ils vouluſſent s'adoucir : — & enſuite vous dites que vous êtes fort mal — que vous êtes obligée de quitter la plume, — & vous la priez d'excuſer votre écriture de travers & mal formée. — Et vous faites, pour ainſi dire, votre dernier adieu à Miſs Howe : *Adieu*, *mæ chère amie*, *adieu*, ce ſont vos paroles.

O mon enfant, mon enfant ! s'écria votre mère, en pleurant & joignant ſes deux mains enſemble.

Ma chère dame, dit votre frère, ayez donc la bonté de croire qu'il vous reſte d'autres enfans que cette fille ingrate.

Cependant votre ſœur a paru affectée.

Votre oncle Harlowe, eſſuyant ſes yeux, ô mon couſin, a-t-il dit, ſi l'on penſoit que la pauvre fille fût réellement ſi mal. —

Il n'y a point à en douter, dit votre oncle Antonin : cette lettre eſt écrite à ſon intime amie. Faſſe le ciel qu'elle ne ſoit pas tout-à-fait perdue pour nous !

Votre oncle Harlowe a ſouhaité qu'on n'eût pas porté le reſſentiment auſſi loin.

Je les ai priés au nom de Dieu, les mains jointes & un genou en terre de me permettre de me rendre auprès de vous, m'engageant à leur rendre un fidelle compte de votre état; mais j'ai été réprimandée par votre frère, ce qui a occaſionné quelques paroles piquantes entre lui & M. Morden.

Je crois, Monſieur, je crois, Madame, a dit votre ſœur à ſon père & à ſa mère, que mon couſin feroit bien de ne ſe pas donner la peine d'en lire davantage; cela ne fait que vous chagriner & vous inquiéter. Il paroît que ma ſœur Clary eſt aſſez mal. Je crois que ſi l'on permettoit à Mde. Norton d'aller la voir, cela ſeroit à propos, malgré l'indignité de ſa conduite, ſi elle eſt vraiment repentante.....

Elle n'acheva pas. Et comme tout le monde gardoit le ſilence, je me levai une ſeconde fois, & les conjurai de me permettre de partir. J'ai propoſé alors de leur lire un paſſage ou deux de votre lettre du 24, mais je me ſuis vue encore gourmandée par votre frère, ce qui a occaſionné de nouveau quelques mots des plus aigres entre le Colonel & lui.

Votre mère, dans l'eſpoir de gagner votre

inflexible frère & pour faire diverſion à la contradiction qui s'échauffoit de plus en plus entre lui & votre couſin, a propoſé que le Colonel continuât la lecture des paſſages qu'il avoit copiés de votre lettre.

Il a donc recommencé à lire; à l'endroit où reprenant votre plume vous dites : » J'avois « cru vous faire mon dernier adieu » : & le reſte de ce paſſage touchant, où vous êtes obligée de vous interrompre plus d'une fois & enſuite d'aller prendre l'air en chaiſe à porteurs. Votre frère & votre ſœur ont été affectés, & votre frère a eu recours à ſa tabatière. Lorſque vous conſolez Miſs Howe, & que vous lui dites que « vous ſerez heureuſe : » ſi elle l'eſt, dit-il, elle a ſi bien fait qu'il n'y aura qu'elle.

Votre ſœur vous a nommée chère enfant, mais à voix baſſe. Elle a repris auſſitôt ſon inſenſibilité, & a dit pourtant qu'il étoit impoſſible de n'être pas touché de vos plaintes pathétiques, — mais que c'étoit-là votre talent.

Alors le Colonel eſt venu à l'endroit où vous dites que l'air vous a fait du bien; à vos vœux pour le bonheur de Miſs Howe & de M. Hickman, & au ſouhait par lequel vous finiſſez votre lettre : « Puiſſe la vie, que je prie le ciel de « rendre heureuſe pour vous, quand elle ſera

« à ſon terme, être auſſi calme dans ſes der-
« niers inſtans, & auſſi aiſée à quitter que j'eſ-
« père qu'elle le ſera pour moi. » Votre mère n'a pu ſoutenir cette idée ; elle s'eſt retirée dans un coin de la ſalle, & a ſoupiré & pleuré. Votre père a été quelques minutes ſans pouvoir parler, quoiqu'il parut vouloir dire quelque choſe.

Vos oncles étoient auſſi très-affectés tous les deux. — Mais votre frère eſt allé leur parler l'un après l'autre, & a de nouveau prié votre mère de ſe ſouvenir qu'elle avoit d'autres enfans : qu'y a-t-il de plus dans tout ce qu'on vient de lire, a-t-il dit, que le réſultat du talent qu'on vous connoît pour émouvoir les paſſions ? Et il les a blâmés de vouloir entendre la lecture de phraſes contre leſquelles ils ſavoient bien que leur indulgence ne pourroient pas tenir.

Ce diſcours a renflammé M. Morden. Fi ! couſin Harlowe, a-t-il dit, je vois clairement à qui l'on doit s'en prendre, ſi l'on a ſecoué toute tendreſſe & toute affection du ſang pour cette douce & malheureuſe victime ; de ſemblables rigueurs ne ſont propres qu'à empêcher la vertu de ſe relever d'une foibleſſe.

Votre ſœur a allégué l'honneur de la famille, & déclaré qu'on ne devoit jamais pardonner à

un enfant, qui, mépriſant tout avertiſſement, & malgré ſes propres lumières, avoit abandonné comme vous l'avez fait, les plus indulgens & les meilleurs de tous les parens.

Mais, Meſſieurs & Meſdames, leur ai-je dit en me levant de ma chaiſe où j'étois aſſiſe près de la fenêtre, & leur adreſſant un humble regard à chacun, ſi l'on veut me permettre de parler ; ma chère Miſs ne demande qu'une bénédiction. Elle ne demande point de rentrer en faveur. Elle eſt très-mal & elle ne demande qu'une dernière bénédiction.

Allons, allons, ma bonne Norton, (je n'ai pas beſoin de vous nommer qui,) vous voilà encore avec vos lamentations, — toute bonne femme que vous êtes, pardonner ſi facilement un crime, qui fait auſſi peu d'honneur à la part que vous avez eue dans ſon éducation, qu'il jette de diſgrace ſur toute ſa famille, eſt une foibleſſe qui donneroit lieu de douter de votre propre vertu, ſi elle étoit bien attaquée.

C'eſt ſans doute par cette logique ſi charitable, a dit M. Morden, que ma couſine Arabelle s'eſt laiſſée perſuader. Si d'avoir un cœur incharitable & qui ne pardonne jamais, eſt une preuve de vertu, vous êtes, M. James Har-

lowe, le plus vertueux jeune homme qui ſoit au monde.

J'avois bien prévu ce qui arriveroit, a dit votre frère, avec colère, ſi je trouvois M. Morden ſur mon chemin dans cette affaire. J'aurois bien voulu l'éviter. Mais vous, Monſieur, a-t-il dit à ſon père, vous n'avez pas voulu me le permettre.

Mais, Monſieur, en ſe retournant vers le Colonel, en préſence de tout autre....

Couſin James, a dit en l'interrompant le Colonel, la conſidération qui vous arrête, eſt auſſi, ce me ſemble, celle qui me retient. Je ne ſuis pas accoutumé à endurer ces défis..... Vous êtes mon couſin, Monſieur,.... & le fils & le neveu de perſonnes qui me ſont chères, & qui ſont ma famille.... & il s'eſt arrêté là.... Sommes-nous donc condamnés, a dit votre père, à nous rendre de plus en plus malheureux les uns par les autres, tandis que nous laiſſons vivre le ſcélérat qui doit être l'objet du reſſentiment de quiconque s'intéreſſe ou à l'honneur de la famille ou à cette fille ingrate ?

C'eſt auſſi cet homme, a dit votre couſin, que j'allai chercher comme vous le ſavez, lundi dernier pour l'objet du mien. Mais que pouvois-je dire, le trouvant ſi diſpoſé à réparer

ſon crime ? Et je ſuis d'avis, comme je l'ai écrit à ma pauvre couſine, que le meilleur parti pour tout le monde, c'eſt d'accepter ſes offres. — Et ſouffrez que je diſe....

Ne me dites rien, a dit votre père en fureur, de ce vil miſérable. Je lui porte une haine implacable. J'aimerois mieux voir la rebelle mourir cent fois, s'il étoit poſſible, que de ſouffrir qu'elle donnât à ma famille un ſi indigne allié.

Hé ! mais il n'y a pas lieu de croire, mon ami, a dit votre mère, qu'elle veuille nous donner un pareil allié. Je crains bien plutôt que la pauvre fille ne diminue, au lieu de l'augmenter, le nombre dont la famille eſt compoſée. Si elle eſt auſſi mal qu'on nous dit qu'elle eſt, envoyons-lui Mde. Norton, c'eſt le moins que nous puiſſions faire. Otons-la cependant des mains de ce Belford.

Vos deux oncles ont appuyé cet avis, & ſurtout la dernière partie.

Votre frère a fait une remarque, bien digne de ſon mauvais naturel; que c'étoit en effet un bel échantillon de votre prudence & de votre jugement que de refuſer le miſérable qui vous a outragée, & les réparations qu'il offroit, pour vous jeter enſuite ſous la protection de ſon ami déclaré.

Mais Arabelle a dit qu'elle craignoit que vous ne laiſſaſſiez à cette *impertinente* de Miſs Howe, (c'eſt ainſi qu'elle l'a nommée,) tout ce que vous pourriez lui laiſſer, ſi vous veniez à mourir.

Ah! ne ſuppoſez pas, Arabelle, ne ſuppoſez pas ce malheur.... a dit votre pauvre mère. Je ne puis ſonger à me ſéparer de ma Clary. Malgré ſes fautes, elle n'eſt pas moins mon enfant. On n'a point entendu les raiſons qu'elle pouvoit donner pour ſa conduite.... Je mourrois de chagrin ſi je venois à la perdre.... Je crois, mon ami, s'adreſſant à votre père, que c'eſt à moi plutôt qu'à toute autre, à aller auprès d'elle, ſi vous m'en donnez la permiſſion. Et Mde. Norton m'accompagnera.

C'étoit-là une charmante propoſition. Votre père a réfléchi pendant quelques inſtans. M. Morden a offert de nous eſcorter. Vos oncles paroiſſoient l'approuver; mais votre frère a renverſé tout. J'eſpère, Monſieur, a-t-il dit à ſon père, j'eſpère, Madame, (à ſa mère,) que vous ne conſentirez pas à regagner une fille coupable par la perte d'un fils irréprochable. Je déclare que ſi ma ſœur Clary remet le pied ſur le ſeuil de cette porte, moi je n'y rentrerai jamais. A l'inſtant, Madame, où vous partiriez

pour Londres pour pareil objet, je pars pour Edimbourg. J'y fixerai ma réſidence, & je tâcherai d'oublier que j'ai des parens en Angleterre, des parens auſſi chers à mon cœur que vous l'êtes tous à préſent.

Bon Dieu, dit le Colonel, quelle déclaration! Et ſuppoſez, Monſieur, ſuppoſez, Madame, ſe tournant alternativement vers votre père & votre mère, que cela fût: lequel, à votre avis, eſt préférable de perdre pour jamais une fille comme ma couſine Clary, ou de laiſſer aller votre fils s'établir à Edimbourg, ſur un bien que ſa préſence ne fera qu'améliorer?

Il eſt impoſſible de décrire la conduite emportée de votre frère à ce diſcours, qui, diſoit-il, tendoit directement à aliéner de lui l'affection de toute la famille. Et voyant que tous les autres ſe rangeoient de ſon parti, l'animoſité a été portée ſi loin que le Colonel, les yeux & les mains levés vers le ciel s'eſt écrié: Grand Dieu, à quels cœurs de roche ſuis-je apparenté! Couſin Harlowe, en s'adreſſant à votre père, êtes-vous réſolu de n'avoir qu'une ſeule fille; & vous, Madame, un fils ſans entrailles vous fera-t-il oublier que vous êtes mère?

Le Colonel s'eſt détourné d'eux, en tirant ſon mouchoir, & eſt reſté une minute ſans pouvoir

parler ; ſes larmes en ont fait couler de tous les yeux, excepté de ceux de votre inſenſible frère.

Enſuite retournant vers eux, (avec d'autant plus d'indignation qu'il avoit été, ce ſemble, obligé de montrer de douceur & d'humanité, dont cependant jamais un cœur brave ne devroit rougir;) je vous laiſſe tous, a-t-il dit, tous tant que vous êtes, digne compagnie les uns des autres. Jamais il ne m'arrivera d'ouvrir la bouche, pour dire un ſeul mot à aucun de vous ſur ce ſujet. Je vais à l'inſtant faire mon teſtament, & la chère créature retrouvera en moi, le père, les oncles & le frère qu'elle a perdus. Je vais la déterminer à faire avec moi le voyage de France & d'Italie, & elle ne reviendra que lorſque vous ſaurez connoître le prix d'une pareille fille.

En diſant ces mots, il eſt ſorti bruſquement de la ſalle, & eſt allé dans la cour, commander ſon cheval.

Comme il étoit prêt à le monter, M. Antonin Harlowe eſt allé à lui, & lui a dit qu'il eſpéroit le trouver plus de ſang froid dans l'après-midi, (car le Colonel avoit logé chez lui depuis ſon arrivée,) qu'alors ils auroient un entretien plus calme & que chacun en atten-

dant pourroit peſer mûrement toutes les conſidérations. — Mais le Colonel irrité : couſin Harlowe, lui a-t-il dit, je tâcherai de m'acquitter des obligations que je dois à votre politeſſe, depuis mon retour en Angleterre ; mais après la manière dont j'ai été traité par ce jeune emporté, qui, je le vois, a plus contribué à la ruine de ſa ſœur que Lovelace lui-même, (& cela avec votre approbation à tous,) je ne remettrai de ma vie le pied dans votre maiſon ni dans la leur. Je donnerai mes ordres à mes gens pour porter ailleurs les effets que j'ai chez vous : je veux voir ma chère couſine Clary le plutôt que je pourrai, & Dieu vous béniſſe tous ! — Dites ſeulement à votre neveu, ſi vous voulez, qu'il a beſoin qu'on lui apprenne la différence qu'il y a entre le courage & la vaine fureur, & qu'il eſt heureux pour lui peut-être que je ſois ſon parent ; — quoique je ſois fâché qu'il ſoit le mien.

J'ai été ſurpriſe d'entendre votre oncle à ſon retour, leur répéter ces mots du colonel, à cauſe des ſuites qui pouvoient en réſulter, quoique j'eſpère qu'il n'en réſultera rien de fâcheux ; cependant cela a été regardé comme une ſorte de défi, ce qui a mis tout le monde du parti de votre frère, & Miſs Arabelle n'a pas oublié

de déclamer contre la faute qui avoit attiré tant de maux.

J'ai pris encore la liberté, mais en tremblant, de demander la permiſſion de vous aller joindre.

Avant que perſonne eût pu répondre, votre frère m'a dit : je ſuppoſe, Mde. Norton, que vous vous regardez comme la maîtreſſe de vos propres actions. Qu'avez-vous beſoin, je vous prie, de notre conſentement & d'attendre que nous vous en priions, pour aller où vous voudrez. — S'il m'eſt permis de dire ma penſée, je crois que vous & ma ſœur Clary êtes bien faites pour vivre enſemble; mais je ſerois bien aiſe que vous vouluſſiez bien ne pas vous troubler la tête de nos affaires de famille, juſqu'à ce qu'on vous prie de vous en mêler.

Mais ne ſavez-vous pas, mon frère, a dit Miſs Arabelle, que dans une famille la faute d'un de ſes membres la diviſe toujours en deux parties, & qu'alors les amis ou les connoiſſances communes, & même les domeſtiques veulent s'établir les juges du différend, & voilà un des bienheureux effets de la faute de ma ſœur Clary.

Il n'y a point de créature ſi criminelle, a dit votre père, en me jetant un regard mécontent,

qui ne trouve quelque tête assez foible pour la plaindre & épouser sa cause.

Je me suis mise à pleurer. Votre mère a eu la bonté de me prendre par la main & de me dire : venez, digne femme, venez avec moi, vous n'avez que trop de raison d'être affligée de ce qui nous afflige tous, & vous n'avez pas besoin qu'on ajoute encore à votre chagrin.

Mais, ma chère jeune dame, j'ai été bien plus touchée de ce reproche à cause de vous, qu'à cause de moi-même. Car j'ai été dans la détresse pendant nombre d'années, & je dois conséquemment être accoutumée au dédain & aux rebuffades des riches ; mais je me flatte que la patience est écrite aussi lisiblement sur mon front, que l'arrogance l'est sur celui de quelques-uns de ceux qui m'obligent.

Votre mère m'a conduite dans sa chambre, & là nous nous sommes assises & nous avons pleuré l'espace de plusieurs minutes, sans pouvoir nous dire un seul mot ; à la fin elle a rompu le silence en demandant s'il étoit bien vrai que vous fussiez aussi mal qu'on le disoit.

Je lui ai répondu affirmativement, en offrant de lui montrer votre dernière lettre ; mais elle a refusé de la voir.

J'aurois bien désiré vous procurer une seule

ligne de ſa main avec ſa bénédiction. Je lui ai demandé, quel étoit le but de votre frère & de votre ſœur : rien ne pouvoit-il les ſatisfaire que votre éternelle réprobation ? Je lui ai fait ſentir combien il vous ſeroit aiſé, ſi vous n'aviez pas toujours été gouvernée par l'amour du devoir & par le plus humble reſpect, de vous rendre indépendante, quant à la fortune ; mais que tout ce que vous demandiez étoit une bénédiction. J'ai fait valoir pluſieurs autres raiſons en votre faveur ; je vais vous répéter en abrégé ſes réponſes à mes répréſentations, & vous aurez une idée de toute notre converſation & de l'état actuel des choſes.

Elle a dit, « qu'elle étoit bien malheureuſe, « que la faute d'un de ſes enfans lui eût fait « perdre le peu d'autorité qu'elle avoit eu jadis « ſur les autres, & toute eſpèce d'influence ſur « l'eſprit de M. Harlowe & de ſes frères. Votre « père, a-t-elle dit, l'avoit priée de le laiſſer « ſe conduire comme il l'entendroit avec vous, « & de ne faire aucune démarche en votre fa- « veur, à ſon inſu & ſans l'aveu de vos oncles. « Elle avouoit cependant qu'ils ſe laiſſoient trop « gouverner par votre frère, mais qu'elle ſavoit « qu'en temps & lieu, ils donneroient les mains « à une réconciliation ; qu'ils n'avoient point

« d'autre vue, & que pas un d'eux n'avoit ceſſé « de vous aimer.

« Votre frère & votre ſœur, il eſt vrai, ne « vous verroient pas ſans jalouſie rentrer en fa- « veur. Mais ſi M. Morden eût pu ſe modérer dans « cette dernière entrevue, & ſoutenir patiem- « ment la première fougue de l'imagination de « votre frère, qui n'ayant toujours en tête que « l'honneur & l'illuſtration de la famille, avoit « porté ſon reſſentiment ſi loin, qu'il ne ſavoit « plus comment revenir ſur ſes pas, la confé- « rence interrompue ſi bruſquement aujourd'hui « auroit, ſelon toute apparence, fini plus heu- « reuſement. Car elle avoit lieu de croire que « quelques ſacrifices de votre part de l'héritage « de votre grand-père, & l'engagement de votre « couſin Morden, appuyé ſur des motifs con- « venables, d'être lui-même garant de votre « ſoumiſſion, les auroient tous adoucis.

« Le rapport envoyé par M. Brand, de votre « intimité avec l'ami de ce méchant homme, « avoit produit, a-t-elle dit, dans la circonſ- « tance des effets bien malheureux. Car avant « ce funeſte rapport, elle avoit déjà gagné « quelque terrain; mais depuis elle n'avoit plus « ni la hardieſſe ni même la volonté d'ouvrir « la bouche en votre faveur. Votre liaiſon

« intime

« intime & continuée avec ce M. Belford, étoit « tout-à-fait inexplicable & entièrement inex- « cuſable.

« Ce qui rendoit encore, a-t-elle dit, la « réconciliation déſirée plus difficile, c'étoit « que reconnoiſſant vous-même que vous aviez « été déshonorée, (& il n'étoit que trop évi- « dent, que ſi vous êtes tombée ſous la puiſ- « ſance d'un ſi grand ſcélérat, la faute en eſt « à vous ſeule,) & conſéquemment que votre « diſgrace & la leur étoient à leur comble; ce- « pendant vous refuſiez de pourſuivre le miſé- « rable, & qu'enſuite le pardon & la bénédic- « tion que vous demandiez, n'étoient ſans doute « qu'un préliminaire qui devoit être ſuivi de « votre mariage avec l'homme qu'ils haïſ- « ſent & qui ne les hait pas moins. Toutes « circonſtances bien défavorables, dit-elle, & « bien peu propres, elle étoit obligée d'en con- « venir, à fonder une réconciliation.

« Quant à elle, elle avouoit, s'il y avoit « quelque eſpoir que M. Lovelace fût capable « de réformer ſa conduite; la lettre qu'il vous « avoit écrite, & dont le couſin Morden avoit « fait la lecture, la juſtice qu'il rendoit à votre « caractère, (car elle ſe flattoit que c'étoit une « juſtice,) en ſe condamnant lui-même, le

« désir de tous ses parens de vous admettre dans « leur famille, dont l'honneur & la fortune ne « souffroient aucune objection, toutes ces con- « sidérations auroient eu du poids auprès d'elle, « si elles pouvoient en avoir sur l'esprit de votre « père & de vos oncles.

Quand je lui ai parlé de votre maladie : « elle « osoit se flatter, a-t-elle répondu, que ce n'é- « toit que l'effet de l'abattement de vos esprits, « & d'un désespoir momentané. Une jeune per- « sonne accoutumée comme vous à la considé- « ration depuis sa naissance, tombée dans une si « profonde humiliation, devoit être cruellement « affectée. Mais s'ils venoient malheureusement « à vous perdre, on verroit alors la scène bien « changée. Car ceux qui maintenant montrent « le plus de ressentiment, seroient les plus dé- « solés. Toutes vos excellentes qualités revien- « droient à leur mémoire, & votre malheureuse « erreur seroit totalement oubliée.

« Elle a désiré que vous vouluſſiez vous met- « tre entièrement sous la protection de votre « cousin Morden, & n'avoir plus rien de com- « mun avec ce M. Belford. »

Et je voudrois, ma chère Miss Clary, vous exhorter à faire là-dessus les plus sérieuses ré- flexions, & à examiner si à présent que votre

couſin Morden, qui eſt votre curateur pour les biens de votre grand-père, eſt arrivé, il ne vous conviendroit pas de renoncer à l'idée de prendre pour votre exécuteur teſtamentaire l'intime ami de M. Lovelace, d'autant plus que de faire entrer ce gentilhomme dans les affaires de votre famille, (ſuppoſé le triſte événement dont la ſeule penſée me navre le cœur,) ce ſeroit peut-être donner occaſion aux ſuites fâcheuſes que vous êtes d'ailleurs ſi jalouſe de prévenir. Quand vous ſeriez obligée pour cela, ma chère jeune dame, d'écrire une lettre de plus, à chacun de vos deux oncles pour les informer du danger de votre état....; leur demander leur avis, & leur offrir de vous y conformer relativement à la diſpoſition de votre bien & de vos effets... il me ſemble que je ſerois bien aiſe que vous priſſiez ce parti.

Je ſais qu'ils ſont dans le deſſein de vous envoyer une bonne partie du revenu de cette terre, depuis qu'elle vous appartient, avec l'argent comptant que vous aviez laiſſé, & cela par votre couſin Morden, dans la crainte que vous n'ayez été obligée de contracter des dettes qui vous mettent dans l'embarras.

Ils paroiſſent s'attendre que vous prendrez le parti de vivre retirée & dans la maiſon de votre

grand-père, ſi votre couſin Morden ne vous engage pas à voyager hors du royaume pendant un an ou deux.

Vendredi matin.

Betty me quitte dans l'inſtant. Elle me dit que votre couſin Morden eſt ſi irrité contre eux tous, qu'il a refuſé de vivre plus long-temps chez votre oncle Antonin, & qu'il s'eſt accommodé du premier logement qu'il a trouvé, en attendant qu'il puiſſe s'en procurer un plus convenable. Ils en ſont fort affectés, & ils ſe repentent de la violence avec laquelle ils en ont agi avec lui, & plus encore, en apprenant qu'il eſt réſolu, comme il le dit, de vous nommer ſa légataire univerſelle, & l'héritière de toute ſa fortune.

O ma chère jeune dame, quelles grandes & belles deſtinées vous attendent ! Je ſuis pleinement convaincue que, ſi Dieu vous conſerve la vie & la ſanté, vous ſerez inceſſamment reconciliée avec tout le monde, & que vous verrez encore une longue ſuite d'heureux jours.

Votre mère ne ſe ſoucie pas que je me tranſporte encore près de vous, parce qu'elle eſpère que je pourrai bientôt avoir ce plaiſir, de l'agrément, & même du déſir de tout le monde. Leur réconciliation avec votre couſin Morden, à la-

quelle ils aſpirent fort, renfermera, je n'en doute pas, votre pleine réconciliation avec eux.

Mais ſi le malheur, que je redoute tant, alloit arriver ſans que je fuſſe auprès de vous; oh je ne me le pardonnerois jamais. Ayez donc la bonté, ma chère jeune dame, de m'ordonner de partir ſur le champ, ſi vous croyez qu'il y ait quelque danger, & ſi vous ſouhaitez ma paix; & nulle conſidération ne ſera capable de me retenir.

On m'a dit que Miſs Howe a obtenu de ſa mère la permiſſion de vous aller voir, & qu'elle ſe propoſe d'aller exprès à Londres la ſemaine prochaine; on préſume qu'elle profitera de cette occaſion pour acheter ſes habits de noces.

La belle-mère de M. Hickman eſt morte ces jours derniers. Son douaire de 600 livres ſterlings par an eſt revenu à M. Hickman; & en reconnoiſſance de ſes bons procédés avec elle, elle lui laiſſe en outre tout ſon bien, qui fait un objet très-conſidérable, à l'exception de quelques petits legs, qu'elle a faits à ſa propre famille.

Les hommes qui ſont vraiment bons, le ſont conſtamment en tout. Et ſans cela, ils ne ſeroient pas *bons;* & ils ne s'en trouvent jamais

plus mal de l'être. Tout le monde convient qu'il fera pour cette jeune & jolie dame un excellent mari, & je ſuis fâchée que tout le monde ne convienne pas de même qu'elle fera pour lui une excellente épouſe. Mais je ſuis perſuadée qu'une femme pleine de principes, comme elle, n'auroit pas encouragé ſes aſſiduités, ſoit qu'elle l'aime actuellement ou non, ſi elle croyoit ne pouvoir l'aimer jamais, ou ſi elle lui préféroit quelqu'autre homme.

M. Pocock ſe charge de vous remettre cette lettre; mais il craint de ne pouvoir le faire que ſamedi au ſoir ou dimanche matin.

Puiſſe le Tout-Puiſſant vous protéger & vous bénir! Je languis du déſir de vous voir, — ma chère jeune dame. — Je languis de vous voir & de vous ſerrer encore une fois contre mon tendre cœur. Oui, j'oſe le dire, vous allez voir d'heureux jours. Prenez donc courage, & que votre ame s'ouvre à l'eſpérance.

Soit dans ce monde, ſoit dans l'autre, vous ne pouvez manquer d'être heureuſe. Déſirez de vivre cependant, ne fût-ce que parce que vous avez un caractère ſi propre à faire le bonheur de toute perſonne qui a celui de vous connoître. Que ſignifie, après tout, cette éclipſe paſſagère? Vous êtes auſſi près de la perfection, ſuivant

tout ce que j'ai ouï dire, qu'une créature peut l'être dans ce monde ; c'eſt là votre gloire !... Votre vertu ſort plus pure & plus *brillante*, je puis le dire, de vos ſouffrances ! Qu'il me tarde d'entendre de votre propre bouche tout le récit de votre malheureuſe, mais inſtructive hiſtoire.

Pour l'amour de Miſs Howe, qui aura tant beſoin de vous dans ſon nouvel établiſſement, pour l'amour de votre couſin Morden, pour l'amour de votre mère, s'il n'en eſt plus d'autres que je doive citer dans votre famille ; & cependant je puis dire, pour l'amour d'eux tous ; pour l'amour de moi-même, ma très-chère Miſs Clary, reprenez votre courage & votre grandeur d'ame accoutumée, & qu'elle vous ſoutienne contre l'accablement des chagrins. Vous avez ici-bas beaucoup de choſes à faire, & je ne connois perſonne capable de les faire à votre place ſi vous nous quittez.

Joignez donc vos prières aux miennes, que Dieu veuille vous conſerver pour un monde qui a beſoin de vous & de vos exemples ; quoique vos jours paroiſſent avoir été comptés, qui ſait s'ils ne peuvent pas encore être prolongés comme ceux du bon roi Ezéchias ; faveur que

le ciel daigne, ſi c'eſt ſa ſainte volonté, accorder aux prières de votre fidelle,

JUDITH NORTON. (♭)

(¶) LETTRE XLI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi, 4 *Septembre.*

ELLE n'a pas voulu lire la lettre de Madame Norton, qu'après avoir reçu le ſacrement, dans la crainte d'y trouver quelque nouvelle qui vînt à troubler le calme heureux qu'elle s'étoit efforcée d'obtenir par cet acte religieux. Après l'avoir rempli, elle étoit ſi profondément tranquille, dit-elle, qu'elle ſe croyoit en état de recevoir ſans émotion les plus affligeantes nouvelles.

Néanmoins dans cette lecture elle fut obligée de s'interrompre pluſieurs fois; à cauſe de la foibleſſe & des nuages qui lui troubloient la vue; elle s'en plaignit, ſi l'on peut appeler *ſe plaindre* la manière douce & indifférente dont elle le diſoit.

Elle fut vivement affectée à pluſieurs endroits; elle pleura plus d'une fois, & ſoupira ſouvent.

Voici, ſuivant Mde. Lowick, les douces exclamations de ſa douleur : *ſon dur, ſon cruel frère! Qu'on ne reconnoît guères là une ſœur! — Pauvre chère femme!* (paroiſſant parler de Mde. Norton.) *— Son obligeant couſin! — Oh! ces eſprits inflammables!* & alors revenant plus d'une fois ſur elle-même : *Quel funeſte écart! quelle faute a été la mienne! de combien de maux j'ai été l'occaſion!*

Lorſque j'entrai : j'ai reçu, me dit-elle, une longue lettre, mais qui n'eſt pas agréable, de ma chère Mde. Norton. Vous l'aurez bientôt dans vos mains. On me conſeille de ne pas vous charger de l'office que vous avez eu la bonté d'accepter. Mais vous ne devez pas le trouver mauvais. Mon choix doit leur paroître bizarre; il eſt trop tard à préſent pour le changer quand j'en aurois la volonté.

Je voudrois bien faire une réponſe, continua-t-elle; mais je n'ai plus la vue diſtincte, ni la main aſſez sûre. — Peut-être cependant que ce brouillard qui offuſque mes yeux, ſe diſſipera bientôt! — Alors ſe tournant vers Mde. Lowick : je ne me crois pas encore mourante. — Non, je ne ſuis pas à *l'inſtant* de mourir, Mde. Lowick : — car je ne ſens dans mon corps aucune douleur; — nul engourdiſſement, nuls ſymptô-

mes, je crois, d'une mort prochaine ; & ma reſpiration, qui avoit coutume d'être ſi gênée, eſt actuellement paſſablement libre. — Ma tête eſt nette ; mon eſprit préſent. — Je ne crois pas mourir encore. J'aurai ſans doute des momens d'agonie. — La vie, je le crains bien, ne voudra pas me quitter avec cette heureuſe & douce tranquillité. — Cependant, combien eſt grande la bonté du Tout-Puiſſant, d'accorder à ſa pauvre créature une ſi douce ſérénité ! — C'étoit la grâce que mes prières lui demandoient ! Quel encouragement, Mde. Lowick, pour une perſonne ſi près de ſa diſſolution, d'avoir lieu d'eſpérer que ſes prières ont été exaucées !

Mde. Lowick & Mde. Smith, qui étoit auſſi préſente, étoient toutes deux en larmes; & je n'avois pas plus qu'elles la force de lui répondre une parole. Cependant elle dit tout cela & ce qui ſuit, avec une tranquillité d'ame ſurprenante, & ſans la moindre altération dans ſes traits.

Mais, M. Belford, me dit-elle, en donnant encore plus de vivacité à ſon air & à ſon accent, il faut que je cauſe un peu avec vous, tandis que j'ai la force de parler librement. Ne nous quittez pas, Mde. Lowick ; (voyant les

deux femmes qui ſe levoient pour ſortir.) — Aſſeyez-vous, je vous prie; & vous auſſi, Mde. Smith. — Dame Shelburne, prenez cette clef, & ouvrez le tiroir d'en haut. Je vais y aller. Elle s'y tranſporta, les genoux tremblans. — Tenez, M. Belford, voici mon teſtament; il eſt ſigné de trois témoins de la connoiſſance de M. Smith.

J'oſe eſpérer que mon couſin Morden vous ſecondera, ſi vous l'en priez. Mon couſin Morden me continue toujours ſa tendre amitié; mais comme je ne l'ai pas vu, je laiſſe toute la charge ſur vous, M. Belford. Cet acte pourroit manquer de quelques formalités; & je crois en effet que toutes n'y ſont pas obſervées; mais il doit y en avoir peu d'omiſes, parce que je ſais preſque par cœur le teſtament de mon grand-père, & que j'en ai ſouvent entendu répéter le projet. — Tenez, je vais le mettre ſeul dans ce coin; & elle l'a placé au fond du tiroir. — Enſuite elle a pris un paquet de lettres enfermées ſous une enveloppe, & cachetées de trois cachets de cire noire. J'ai cacheté ce paquet, a-t-elle dit, hier au ſoir. Vous lirez, Monſieur, ſur l'enveloppe ce que vous devez faire des papiers qu'elle contient. Voici la ſuſcription, en l'approchant tout près de ſa vue, & ſe frot-

tant les yeux, *auſſitôt que je ſerai décidée morte, le cachet doit être rompu par M. Belford.* Je le mets ici, Monſieur, en le plaçant à côté du teſtament. — Ces papiers ſont des lettres & copies de lettres, rangées par ordre de dates. Miſs Howe en fera l'uſage que vous jugerez convenable. Si j'en reçois encore d'autres, ou qu'il en vienne quand je n'y ſerai plus pour les recevoir, on peut les mettre dans ce tiroir, (en tirant en dehors, & repouſſant le tiroir de ſa toilette,) on pourra les remettre à M. Belford, de quelque part qu'elles viennent; vous voudrez bien vous en ſouvenir, Mde. Lowick, & vous, dame Shelburne.

Ici, Monſieur, continua-t-elle, je mets les clefs de mes effets, (en les poſant dans le tiroir avec ſes papiers,) tout eſt en ordre, & l'inventaire y eſt attaché, avec un état de ce dont j'ai diſpoſé; enſorte que perſonne n'aura de queſtions à faire à Mde. Smith.

Il ſera aſſez inutile d'ouvrir ou d'examiner les malles qui contiennent mes habits. Mde. Norton les ouvrira, ou chargera quelqu'un de le faire en ſon nom, en votre préſence, Mde. Lowick: car je l'ai ainſi réglé dans mon teſtament. On peut y mettre le ſceau dès à préſent. Je n'aurai plus jamais occaſion de les ouvrir.

Alors elle ferma le tiroir où étoient ces papiers; après en avoir ôté ſon livre de *méditations*, comme elle l'appela, diſant qu'elle auroit peut-être quelque uſage à en faire. Et elle me pria de prendre la clef de ce tiroir, dont elle n'auroit jamais beſoin non plus.

Elle fit toutes ces diſpoſitions d'un air ſi calme & ſi ſerein, que nous étions tous également ſurpris & pénétrés.

Vous pouvez rendre témoignage pour moi, Mde. Smith, & vous le pouvez auſſi, Mde. Lowick, ſi quelqu'un vous interroge ſur ma conduite & mes ſociétés, que depuis que vous m'avez connue, j'ai été fort régulière; je n'ai point manqué aux heures, & je n'ai jamais découché de votre maiſon, que lorſque j'étois en priſon; mais alors cela ne dépendoit pas de moi.

O Lovelace, que ne l'as-tu entendue ou vue alors, ſans être connu ou viſible pour elle! — pas un de nous ne pouvoit proférer une parole. — Je quitterai le monde dans les ſentimens d'une charité parfaite, continua-t-elle. — Se tournant vers les deux femmes : ne vous affligez pas tant ſur moi, mes bonnes amies. Tout cela étoit des préparatifs néceſſaires; & je ſerai très-heureuſe.

Alors frottant de nouveau ſes yeux, qu'elle dit couverts d'un nuage, & regardant autour d'elle plus fixement pour nous voir tous, & moi particulièrement : que Dieu vous donne à tous ſes bénédictions, dit-elle ! — Quelle bonté à vous de tant vous affecter pour moi ! Qui eſt-ce qui dit que je ſuis ſans amis ? Qui peut dire que je ſuis dans l'abandon & parmi des étrangers ? Mon cher M. Belford, montrez moins de cette généreuſe humanité. En vérité, portant ſon mouchoir à ſes charmans yeux, vous me rendez moins heureuſe que vous ne voulez, j'en ſuis sûre, que je le ſois.

Tandis que nous étions dans un moment ſi touchant, arriva un domeſtique avec une lettre de ſon couſin Morden. — Il n'eſt donc pas venu lui-même, dit-elle ?

Elle rompit le cachet ; mais, dit-elle, chaque ligne me paroît double ; enſorte que ne pouvant la lire elle-même, elle me pria de lui en faire la lecture. Je la lus, & j'aurois ſouhaité qu'elle eût été plus conſolante pour elle. Elle l'écoutoit avec une attention patiente ; des larmes cependant rouloient de temps en temps ſur ſes joues. Cette lettre avoit été écrite hier, & en voici la ſubſtance.

Il lui dit, « que le lundi d'auparavant il avoit

fait faire une assemblée générale de ses plus proches parens dans la maison de son père, après bien des difficultés & des oppositions de la part de son impérieux frère, qui la rendit sans succès & traversa tous ses efforts pour les réconcilier avec elle. Il le blâme & parle de lui, comme d'un jeune homme le plus ingouvernable qu'il ait jamais connu. Il a besoin, ajoute-t-il, de quelque grande maladie, de quelque grand revers, qui le ramène à la connoissance de lui-même, & de ce qu'il doit aux autres, & il souhaiteroit, dit-il, qu'il ne fut pas son frère, ni son cousin à lui-même. Il n'épargne pas non plus son père & ses oncles, qui se laissent si aveuglément conduire par ce jeune entêté.

Il lui dit « qu'il les a quittés fort indigné contre eux, & qu'il croyoit ne jamais salir le seuil de leurs portes. Qu'il l'avoit formellement déclaré aux deux oncles qui étoient venus le trouver samedi, pour tâcher de se raccommoder avec lui, & qui le trouvèrent se préparant à venir à Londres; que malgré leurs pressantes instances, il avoit persisté dans sa résolution, & dans celle de ne pas retourner avec eux au château d'Harlowe, ni à aucune de leurs autres maisons, & qu'il les avoit congédiés avec cette réponse.

« Mais que sa noble lettre, (comme il l'appelle,)

du 31 Août (*), lui ayant été apportée environ une heure après leur départ, il avoit penſé qu'elle étoit capable de leur faire la même impreſſion qu'elle lui avoit faite à lui-même, & qu'elle leur donneroit de ſa vertu la haute opinion qui étoit ſi bien méritée ; qu'en conſéquence il avoit détourné ſon cheval, & au lieu d'aller à Londres, il avoit été chez ſon oncle Antonin. Qu'en arrivant il avoit trouvé les deux oncles enſemble, & leur avoit lu cette touchante lettre, ſur laquelle ils avoient pleuré tous trois ; que les abſens, ſuivant l'uſage en pareil cas, portant tout le fardeau, ils avoient accuſé le frère & la ſœur, & l'avoient conjuré de différer ſon voyage à Londres, juſqu'à ce qu'il pût porter à ſa nièce les bénédictions qu'elle avoit déjà vainement ſollicitées ; & en même-temps, comme ils l'eſpéroient, l'heureuſe nouvelle d'une réconciliation générale.

« Qu'il avoit d'autant plus volontiers cédé à leurs déſirs, qu'il ne doutoit pas que ſa viſite ne lui fût beaucoup plus agréable, ſi l'on pouvoit obtenir cette heureuſe iſſue. Mais que, ne voulant pas s'expoſer à la poſſibilité de recevoir de nouvelles inſultes de ſon frère, il avoit laiſſé à ſes

(*) Voyez Lettre XXIX de ce volume.

oncles

oncles une copie de ſa lettre, pour la lire à la famille aſſemblée, les priant de lui faire ſavoir le plutôt poſſible le réſultat de leurs délibérations.

Il lui dit « qu'il lui portera les comptes du produit de la terre de ſon grand-père, & qu'il les mettra en ordre avec elle ; qu'il étoit déjà nanti des arrérages qui lui étoient dus.

« Il applaudit hautement à ſon noble reſſentiment de vos procédés avec elle. Il convient qu'il eſt impoſſible que vous puiſſiez être pardonné, ou la mériter pour épouſe. Mais comme vous rendez juſtice à ſa vertu, & que vous offrez de lui faire toute la réparation qui peut maintenant dépendre de vous ; comme elle le conjure d'une manière ſi preſſante de ne pas chercher à venger ces mauvais traitemens ; qu'elle déclare que vous n'auriez jamais pu être l'auteur de ſes calamités, ſans un étrange concours de cauſes malheureuſes ; quoiqu'il ne ſoit pas embarraſſé de ſavoir où placer l'application de cet étrange concours, il la prie de n'appréhender de ſa part aucunes meſures ni projets de vengeance.

Cependant, (& l'on doit bien s'y attendre,) « il s'emporte contre vous, en voyant qu'elle ne vous a donné ſur elle aucun avantage. Mais il s'abſtient, dit-il, d'approfondir cet objet juſqu'à ce qu'il ait l'honneur de la voir ; d'autant

plus qu'elle paroît d'elle-même ſi déterminée contre vous. Malgré tout, il ne peut s'empêcher de dire qu'il vous croit un galant homme, & un homme de ſens; & que vous avez la réputation d'être généreux dans toutes les occaſions, excepté vis-à-vis du ſexe, avec lequel, dit-il, vous avez pris des libertés inexcuſables. Et il eſt fâché d'être obligé de conveuir qu'il eſt peu de jeunes gens de fortune qui ne ſe permettent les mêmes licences. Les deux ſexes, obſerve-t-il, aiment trop à ſe maîtriſer & à ſe dominer l'un l'autre. Il a cependant vu peu d'hommes ou de femmes qui, avec cette paſſion de dominer, n'ayent pas abuſé de leur pouvoir.

« Si elle eſt auſſi abſolument déterminée à vous refuſer pour mari, qu'elle le déclare, il eſpère, dit-il, réuſſir à lui perſuader de faire avec lui un petit voyage auſſitôt que ſa ſanté le permettra; c'eſt un moyen de la rétablir. Les voyages ſont certainement le meilleur remède à toutes les maladies qui doivent leur naiſſance au chagrin & aux contrariétés. Une abſence de deux ou trois années, feront revivre à ſon retour la tendreſſe de tous ſes parens pour elle, & la ſienne pour eux.

« Il lui exprime ſon impatience de la voir. Il partira, dit-il, au moment où il ſaura le réſultat des déciſions de ſa famille, qui, il n'en doute pas, ne

peuvent manquer d'être favorables ; & il ne les attendra pas long-temps. »

Lorſque j'ai lu cette lettre à cette belle languiſſante : cela reſſemble, mes amis, dit-elle, à ce que j'ai ouï dire d'un malade, qui mourut dans le temps même qu'il y avoit cinq ou ſix célèbres médecins raſſemblés en conſultation, & qui ne s'accordèrent pas ſur le nom qu'on devoit donner à ſa maladie. Le malade étoit un empereur, l'empereur Joſeph, je crois.

Je lui demandai ſi elle vouloit que j'écriviſſe à ſon couſin de hâter ſa viſite, vu qu'il ignoroit qu'elle fût auſſi mal.

Non, non, dit-elle, parce que s'il n'étoit pas actuellement en route, elle étoit perſuadée qu'elle ſeroit ſi bas quand il recevroit ma lettre & qu'il viendroit, que ſa préſence ne feroit que lui cauſer à elle du trouble, & à lui de l'affliction.

J'eſpère cependant qu'elle n'eſt pas encore ſi près de ſa fin. Sans inſiſter davantage là-deſſus avec elle, dès que je me fus retiré, j'écrivis au colonel Morden, que s'il vouloit voir ſa couſine en vie, il eût à ne pas perdre de temps & à partir ſur le champ. J'envoyai cette lettre par ſon propre valet.

Le docteur H. a envoyé la ſienne au père ce matin par un exprès.

Mde. Walton, la marchande de modes, vient auſſi d'informer Mde. Smith que ſon mari avoit reçu par un exprès une lettre du miniſtre M. Brand, il y avoit une demi-heure, laquelle renfermoit copie d'une autre, qu'il avoit adreſſée à M. Jules Harlowe, contenant ſa rétractation de la première.

Comme toutes ces lettres, avec la copie de celle de la jeune dame au colonel Morden parviendront aux Harlowes preſque toutes en même-temps, il faut que le démon poſsède cette famille, s'ils ne ſont pas frappés d'un remords capable de briſer les doubles lames qui entourent leurs cœurs de fer.

Will s'engage de vous remettre ma lettre, quelque tard qu'il ſoit, avant que vous ſoyez au lit. Il me prie de vous certifier l'heure & la minute où je la lui livrerai. Il eſt juſte dix heures & demie.

Je prétends à préſent, à force de pratique, être le plus prompt écrivain par abréviation de l'Angleterre, après toi. Mais quand chaque heure me fourniroit matière pour écrire, & que je n'aurois autre choſe à faire, je ne pourrai jamais écrire aſſez vîte pour ſatisfaire ton attente; & daigne te ſouvenir que tes domeſtiques ne

peuvent te porter de meſſages avant qu'ils ſoient prêts, ni de lettres avant qu'elles ſoient écrites.

J. BELFORD. (♭)

(¶) LETTRE XLII.

Le Docteur H. à M. JAMES HARLOWE Père.

Londres, 4 *Septembre.*

MONSIEUR,

SI je puis juger du cœur des autres pères par le mien, je ne puis douter que vous ne me ſachiez bon gré de vous informer que vous avez encore le pouvoir de vous épargner, à vous & à votre famille, un grand regret dans l'avenir, en envoyant ici quelqu'un de vous qui apporte votre dernière bénédiction & celle de votre épouſe, à la plus parfaite des femmes.

J'ai quelque raiſon de croire, Monſieur, qu'on vous a fait d'elle une peinture fort différente de la vérité; c'eſt ce qui m'engage à vous déclarer que je la crois, ſur les meilleures preuves, abſolument irréprochable dans toute ſa conduite, dans tout ce qui s'eſt paſſé ſous mes yeux, &

tout ce que j'en ai ouï raconter, & que ſes infortunes mêmes tournent à la gloire & à l'honneur de ceux qui lui appartiennent, par l'uſage qu'elle en a fait, par la patience & la réſignation avec leſquelles elle a ſu ſe ſoutenir dans un état de peine, de langueur & d'abattement de corps & d'eſprit, & par la force d'ame avec laquelle elle voit approcher ſa diſſolution. Tout ce courage eſt fondé ſur des motifs vertueux, ſur des motifs dont un ſaint mourant pourroit ſe glorifier.

Elle ignore que je vous écris. J'avouerai pourtant ici que je lui en avois fait l'offre, il y a quelques jours, & de la manière la plus preſſante. Elle me refuſa; mais non pas par obſtination; elle ne ſait pas ſeulement ce que c'eſt; mais elle me pria d'attendre ſeulement deux jours de plus, dans l'eſpérance où elle étoit, que ſon couſin, nouvellement arrivé, & qui, comme elle l'avoit appris, ſollicitoit vivement pour elle, parviendroit à réuſſir dans ſes vues favorables.

J'eſpère qu'on ne me taxera pas ſur cette démarche, d'être un homme trop empreſſé de ſe mêler des affaires d'autrui. Mais ſi l'on me fait ce reproche, je n'y ſaurois que faire, & je cède, malgré tout, à une ſorte de mouvement paternel & irréſiſtible.

Mais, Monſieur, quelque parti que vous jugiez à propos de prendre, ou de permettre, il faut le prendre ſans délai : car je ſuis intimement perſuadé qu'elle ne ſauroit vivre encore une ſemaine; & combien de temps encore elle pourra, dans ce court eſpace, jouir aſſez de ſa raiſon & de ſes admirables facultés, pour être ſuſceptible de quelque conſolation dans les faveurs que vous jugerez à propos de lui faire, c'eſt ce qu'il eſt impoſſible de déterminer.

Je ſuis, Monſieur,

Votre, &c.

R. H. (♭)

(¶) LETTRE XLIII.

M. BELFORD à M. MORDEN.

Londres, 7 Septembre.

LA nature des circonſtances preſſantes & l'occaſion de votre laquais, Monſieur, ſont une apologie ſuffiſante pour la liberté que je prends de vous écrire; d'autant plus que ſi je n'ai pas l'honneur de vous connoître perſonnellement, je n'en ſuis pas moins inſtruit de votre mérite.

J'apprends que vous employez vos bons offices dans la famille de Miſs Clariſſe Harlowe, pour la réconcilier avec la plus digne de toutes les femmes qu'une famille puiſſe ſe vanter de poſſéder. Quelque généreuſe que ſoit votre entrepriſe, nous n'avons que trop ſujet de craindre ici de voir tous vos ſoins inutiles. Car tous ceux qui ont l'honneur d'être admis à voir Miſs Clariſſe Harlowe, ſont perſuadés qu'elle ne peut vivre plus de trois jours; & ſi vous ſouhaitez de la voir avant ſa mort, vous n'avez pas un moment à perdre.

Elle ignore que je vous écris: je l'aurois fait plutôt, ſi je n'avois eſpéré de jour en jour qu'elle apprendroit quelque généreux effet de votre médiation en ſa faveur. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c.

BELFORD. (b)

(¶) LETTRE XLIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

En réponſe à la lettre LXI. *A Uxbridge, Mardi matin entre* 4 *&* 5.

EST-IL bien poſſible que cette admirable créature quitte ſitôt ce monde maudit? Car je le croirai maudit & moi-même encore plus, du moment qu'elle n'y ſera plus. O Belford! toi qui peux reſter ſi froid, & comme l'ange d'Adiſſon, diriger l'orage, (& même en jouir,) l'orage qui détruit mon bonheur juſques dans ſes fondemens, ne blâme point mon impatience, quelque déraiſonnable qu'elle ſoit. Si tu ſavois que j'éprouve déjà les tourmens des damnés, dans le remords qui déchire mon cœur, en jetant les yeux ſur le paſſé, ſur ma conduite avec elle, tu ne ferois pas comme tu fais, le rôle d'un démon acharné à animer contre moi une conſcience dévorante qui ſeule eſt déjà inſupportable, ſans tes impitoyables aggravations.

Je ne ſais ce que j'écris ni ce que je dois écrire: quand les ſociétés qui avoient coutume de m'amuſer & de me plaire, me deviennent auſſi fâcheuſes que mes réflexions ſolitaires me

ſont cruelles, & que je ne peux me diſtraire ni me ſecourir moi-même, n'eſt-il pas néceſſaire & juſte que tous mes gens autour de moi ſe reſſentent d'un trouble auſſi réel, auſſi ſincère ?

Entreprendrai-je de te faire une foible peinture de l'horrible tourment intérieur contre lequel lutte mon ame ? elle ſeroit néceſſairement bien foible : car il n'y a que l'état d'un furieux forcené qui puiſſe ſurpaſſer l'état de déſordre où je ſuis, & cela aux yeux & dans l'opinion des autres : car quant au ſouffrant, il eſt certain que cet état de délire, en lui ôtant ſes intervalles lucides, doit être infiniment plus heureux que l'état d'incertitude & d'anxiété qui ſouvent le précède & le produit.

Privé par une défenſe formelle d'approcher de cette chère perſonne, & cependant languiſſant du déſir de la voir, je donnerois le monde entier, pour être admis ſeulement une fois à ſa chère préſence. Je monte à cheval & cours vers Londres trois ou quatre fois par jour, formant, détruiſant mes réſolutions vingt fois dans l'eſpace de trois milles. Et puis je reviens ſur mes pas : & à la vue d'Uxbridge, dégoûté de l'ami même qui me prête ſa maiſon hoſpitalière, je retourne la tête de mon cheval vers la ville, réſolu de ſatisfaire mon envie, qu'elle le prenne

en bonne part ou non. Mais en entrant dans la ville, après une infinité de projets & de plans, je change encore de réſolution, redoutant de la choquer ou de l'offenſer, & d'abréger par là une vie ſi précieuſe.

Hier particulièrement, pour vous donner une idée de la violence de cette impatience que je ne puis abſolument m'empêcher de faire éclater à la fin ſur mes domeſtiques, je n'eus pas plutôt dépêché Will, que je montai à cheval pour le rencontrer à ſon retour.

Pour lui donner du temps, j'errois ſur la route, tantôt remontant un ſentier, tantôt en deſcendant un autre, laiſſant mon cheval choiſir lui-même, & maudiſſant mon exiſtence tout le long du chemin ; & plein d'un dédain ſi nouveau pour moi-même, pour le monde entier, je ſouhaitois changer de condition avec le plus pauvre mendiant, dont les cris imploroient en paſſant ma charité ; je lui jetois de l'argent dans l'eſpoir d'obtenir par ſes prières, le céleſte bonheur après lequel mon cœur ſoupire.

Après avoir ainſi battu le pavé pendant une heure ou deux, qui me ſembloient trois ou quatre mortelles heures, craignant d'avoir manqué le paſſage de mon drôle, je queſtionnois à chaque barrière, demandant ſi on n'avoit pas

vu paſſer un domeſtique, portant telle livrée & revenant de Londres au grand galop : car, malheur au miſérable ſi je l'avois rencontré s'amuſant à trotter. Et de peur de le manquer à un bout de Kenſington, comme il pouvoit également prendre le chemin d'Arton ou celui d'Hamerſmith, ou à l'autre bout du parc, qu'il pouvoit ou traverſer ou cotoyer en dehors, combien de fois ſuis-je allé & revenu ſur mes pas, me faiſant remarquer de tous les paſſans tant à pied qu'à cheval, qui étoient ſans doute étonnés de voir un homme bien mis & bien monté, tantôt allant l'amble, tantôt caracolant, ſelon qu'il plaiſoit à l'animal qui avoit plus de feu que ſon maître, & ne faiſant que paſſer & repaſſer ſans ceſſe ſur la même ligne dans un ſi court eſpace.

Et pendant tout ce temps, brûlant d'appercevoir mon valet, & tremblant en même-temps de le rencontrer, dans la crainte qu'il ne fût chargé de quelque fatale nouvelle.

Quand j'appercevois à quelque diſtance un cavalier venant au galop vers moi, mon imagination créant alors des reſſemblances, me le faiſoit prendre pour Will, & auſſitôt mon cœur de bondir juſqu'à ma gorge, comme s'il eût voulu me ſuffoquer ; mais quand l'approche de

l'inconnu venoit à me détromper, oh ! comme je maudiſſois tour-à-tour & les lenteurs du valet, & toi-même, & comme j'étois tenté de braquer mon piſtolet ſur l'étranger qui avoit l'impudence de galoper, lorſque je croyois que mon meſſager ſeul avoit le droit ou un ſujet preſſant de le faire ; car je ſuis porté à me figurer que toutes les affaires de l'univers doivent reſter interrompues dans une circonſtance ſi triſte & ſi intéreſſante pour moi. Toute la ſemaine qui vient de paſſer, j'aurois voulu couper la gorge à tout homme ou femme que je voyois rire, tandis que je ſuis plongé dans un ſi profond abattement.

Je ſuis bien convaincu maintenant, que les malheureux qui fuyent pour éviter la vue d'une ſcène douloureuſe, ſouffrent dix fois plus de leurs alarmes & de leurs inquiétudes, qu'ils n'auroient ſouffert s'ils y euſſent été préſens, & qu'ils euſſent vu & connu tout leur malheur: tant l'imagination, la plus prompte & la plus immédiate émanation de l'ame, eſt capable d'aller au-delà de la vérité, triſte ou joyeuſe! & c'eſt la cauſe, à ce que je conçois, que tous les plaiſirs ſont plus grands dans l'attente, ou dans la réflexion, que dans la jouiſſance même. Tandis que toutes les peines qui pèſent ſi douloureuſement ſur les deux parties de cette union

inégale, où eſt attachée la vie précaire des frêles mortels, ſont toujours les plus aiguës au moment même de la ſouffrance. Car combien ſont légères au ſouvenir les plus cruelles infortunes, après qu'on les a ſurmontées! mais ſurtout, je l'avoue, les peines, où le corps eſt plus intéreſſé que l'ame. Mais c'eſt là un point de philoſophie, que je n'ai pas le temps d'examiner, & je n'ai pas aſſez de tête pour y réfléchir. Ainſi prends ces idées comme elles tombent de la plume d'un fou.

Malheur à celui des deux miſérables qui m'apportera la nouvelle qu'elle n'eſt plus : il eſt aſſez probable que cet oiſeau ſiniſtre & déteſté ne pouſſera de ſa vie d'autre cri funèbre, à moins que le coup, qui ſans doute jettera le trouble dans tout mon être, à un ſi affreux événement, ne faſſe trembler ma main, & ne détourne l'arme de ſa tête, de ſon cœur, ou de ſes entrailles, s'il ne la tourne pas contre moi-même.

Mais sûrement, elle ne mourra point : elle ne peut mourir encore! Une femme ſi parfaite, ſi incomparable,

(*) *Dont l'ame renferme un univers, & paroît formée pour toutes les fins de la création,*

n'a pu être prêtée au monde, pour lui être ſitôt

(*) Vers anglais.

redemandée ! mais ne ſe pourroit-il pas que toi, Belford, fuſſes de complot avec la chère créature, (qui ne veut pas me laiſſer la voir pour me convaincre par mes yeux,) afin de travailler mon ame & d'y établir le plus profond remords; & lorſqu'elle ſera bien convaincue de la ſincérité de mon repentir, lorſque mon ame amollie comme un cire, ſera propre à recevoir l'impreſſion qu'il lui plaira de lui donner, elle me relèvera alors, & me raſſurera par la joyeuſe nouvelle du retour de ſa ſanté & de ſa tendreſſe, prête à accepter ma main.

Que ne donnerois-je pas pour que ma conjecture fût vraie ! eh ! pourquoi ne le ſeroit-elle pas, lorſque le bonheur de cent perſonnes, auſſi bien que la paix & la réconciliation de pluſieurs familles diſtinguées, dépendent de ſon rétabliſſement & de ſon bonheur ?

Mais laiſſe-moi cette douce préſomption. Laiſſe-moi me livrer à ma première eſpérance, quoique hélas ! peu vraiſemblable : je le veux; je veux jouir de cette idée : & quels ſeroient ma joie & mes tranſports, à la révélation d'un auſſi heureux complot !

Ah ! fais, cher Belford, fais que cela ſoit. — Et toi, ô ma chère & à jamais chère Clariſſe, ne me tiens pas plus long-temps dans ce doute

cruel, qui me fait ſouffrir mille fois plus que je ne t'ai fait ſouffrir toi-même. Ah ! ne crains pas que je m'offenſe d'un éclairciſſement ſi déſirable, ou que je me retire en le recevant. Car je veux t'adorer toujours & ſans jamais te reprocher les tourmens dont tu as déchiré mon cœur. Je te reconnoîtrai pour être auſſi ſupérieure à moi dans tes nobles & généreux ſtratagêmes que tu l'es en honneur & en vertu.

Mais encore une fois... ſi le plus affreux des malheurs... garde-toi de me le nommer... & je ſuis ſorti de cette isle abhorrée... ſorti pour n'y jamais rentrer... & puiſſe une éternelle démence... mais je ſuis déjà frappé... je finis donc par être plus à toi qu'à moi-même, & ſans compliment.

R. L. (♭)

(¶) LETTRE XLV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi, 5 Septembre, à 9 heures du matin, chez Mde. Smith.

En liſant votre lettre de ce matin, je n'ai pû m'empêcher de vous plaindre, à la peinture que vous faites de l'horrible incertitude & de l'anxiété

l'anxiété qui vous agitent. Je ſouhaiterois de tout mon cœur que tout pût finir comme votre déſir vous porte à l'eſpérer. Mais il n'en ſera pas ainſi. Et ſi votre incertitude eſt, comme vous le dites, le plus grand de vos tourmens, elle ſera bientôt à ſon terme. Mais hélas! ce ne ſera pas celui dont votre eſpoir ſe flatte.

Je viens de la voir il n'y a qu'un moment; elle eſt extrêmement mal, & malgré cela elle veut achever une réponſe à une lettre de Mde. Norton, qu'elle a commencée hier dans ſa chambre & qu'elle a fort avancée; mais on ne reconnoit plus ſa belle main : ce ſont, dit Mde. Lowick, de plus larges caractères, & des lignes de travers.

J'ai accepté l'offre d'une chambre attenante à celle de Mde. Lowick, juſqu'à ce que je voie le cours des choſes; mais Clariſſe n'en ſait rien, & j'irai faire un tour chez moi, chaque ſoir, pendant quelques heures. Je ne voudrois pas pour ma fortune, perdre une ſentence que je peux recueillir d'une bouche auſſi inſtructive, ni l'occaſion de recevoir le moindre de ſes ordres.

Dans le nouvel appartement que j'occupe, je ſuis à préſent à écrire, & je continuerai de le faire ſuivant les occaſions qui s'offriront, afin de recueillir toutes les circonſtances; mais je

compte ſur le renvoi à ma première requiſition, de mes lettres ou copies : je veux avoir dans mes mains tout ce qui tient à cette touchante hiſtoire, que je relirai toujours avec un mélancolique plaiſir, juſqu'à la fin de ma vie.

Je crois que je t'enverrai la lettre de Brand à M. Jules Harlowe, où il rétracte ſes viles conjectures : c'eſt un chef-d'œuvre de pédanterie, & qui pourra peut-être te diſtraire de ton profond chagrin ; du moins dans quelque temps d'ici, ſi ce n'eſt pas à préſent.

Qu'il y a dans le monde de pitoyables créatures ! quel biſarre mélange dans certains caractères ! tant de ſens à la fois & de ſottiſe ! que l'homme eſt une ſotte créature & plein de contradictions !

A trois heures.

Elle vient d'achever ſa lettre, & elle nous a fait, aux deux femmes & à moi, un ſuperbe diſcours ſur la vanité & la briéveté de la vie : je ne puis le répéter ſans lui faire perdre de ſa beauté ; & en vérité, mon cœur eſt ſi affligé pour elle, que malgré ſon fâcheux état, je n'ai pas les idées la moitié auſſi nettes qu'elle.

Je me rappelle ſeulement un petit nombre d'endroits qui ont fait ſur moi la plus forte impreſſion, tant par la nature même des penſées

que par la manière touchante de les énoncer. Voici l'exorde qui les a amenés.

Je ſonge, a-t-elle dit, quelle heureuſe mort m'accorde le Dieu Tout Puiſſant. Béni ſoit ſon ſaint nom ! avec quelle douceur il me conduit par degrés à ma fin. Qui ſe ſeroit imaginé que ſouffrant tout ce que j'ai ſouffert, dans l'abandon où j'ai été délaiſſée, & avec une éducation auſſi délicate que celle que j'ai reçue, j'aurois été ſi long-temps à mourir ? Mais voyez par quels pas inſenſibles j'ai été amenée au point où je ſuis. D'abord j'ai été privée de la facilité de marcher. Enſuite j'ai pris une voiture. La voiture eſt devenue pour moi un exercice trop violent. — Alors j'ai pris une chaiſe à porteurs. — La priſon a été pour moi une *large enjambée* vers la mort. — Sans elle j'aurois ſouffert beaucoup plus long-temps. — Enſuite je me ſuis vue hors d'état d'aller à l'égliſe, puis de monter ou deſcendre dans la maiſon. A préſent j'ai bien de la peine à me mouvoir d'une chambre à l'autre, & bientôt une *chambre plus étroite* me renfermera. — Mes yeux commencent à me manquer, au point que dans certains momens, je ne puis voir aſſez pour lire diſtinctement, & à préſent je n'ai preſque plus la force d'écrire ni de tenir une plume. Bientôt, je le préſume, je ne reconnoîtrai plus

perſonne, & ne ſerai plus en état de remercier aucun de vous. Je vous remercie donc en ce moment, vous, Mde. Lowick, & vous, Mde. Smith, & vous auſſi, M. Belford, tandis que je le puis encore, de toutes vos bontés pour moi. Et c'eſt ainſi que peu-à-peu, & par le progrès ſenſible de la mort dont je ſuis favoriſée, Dieu fait mourir en nous, pour ainſi dire, tous les plaiſirs, toutes les conſolations humaines, afin de ramener & de ſoumettre à lui ſes pauvres créatures.

Tu peux juger combien nous avons tous été affectés à cette peinture des progrès de ſa mortelle langueur. Nous avons écouté ce récit les yeux en pleurs. Car autant à l'imitation des femmes que par l'effet de ſa pénétrante éloquence, il ne m'a pas été plus poſſible qu'à elles de retenir mes larmes. Mais nous gardions tous un profond ſilence. Elle a repris, en s'adreſſant à moi.

O M. Belford! c'eſt une pauvre vie que celle-ci, & bien paſſagère, au milieu de ſes plus grandes jouiſſances. Nous nous agitons çà & là. Nous voltigeons entourés de nos brillantes vanités, comme ces inſectes peints de mille couleurs, pendant une riante, mais bien courte ſaiſon. Juſqu'à ce que nous finiſſions par nous coucher

immobiles, dans un état de repos, & que nous nous changions en vils vermiſſeaux. Et qui ſait dans quelle forme, ou à quelle condition nous renaîtrons de cette métamorphoſe ?

Je voudrois bien que vous me permiſſiez à moi, jeune créature, qui ne fais que prendre mes dix-neuf ans, dans la première fleur de la jeuneſſe & de la ſanté, telle que j'étois il y a quelques mois, & aujourd'hui flétrie & défigurée par la main glacée de la mort, de vous perſuader dans les dernières heures qui me reſtent, de commencer une vie régulière & pénitente, en expiation des fautes paſſées dont vous avez pu vous rendre coupable. Car, croyez-moi, Monſieur, dans toutes les actions ou les plaiſirs de la vie, même d'une vie aſſez innocente, il en eſt bien peu qui puiſſent à cette dernière ſcène où je ſuis à préſent, ſoutenir l'épreuve & paſſer pour louables, ou même pour excuſables à notre propre tribunal, & bien moins encore à un tribunal bien plus redoutable; & nous en jugeons bien autrement. Alors ne devons-nous donc pas nous étudier dans le midi de nos jours, avant que les heures de ténèbres approchent, à vivre d'une manière qui nous procure des réflexions propres à adoucir l'agonie des derniers momens; & puiſſe faire tomber ſur notre ame au moment de ſa ſépa-

ration, un rayon de la divine miſéricorde, pour l'éclairer dans ſon paſſage à l'effrayante éternité!

Elle étoit prête à tomber en défaillance : & comme elle prit le parti de ſe mettre au lit, je me retirai, &, je n'ai pas beſoin de dire, avec la triſteſſe dans le cœur : lorſque je fus dans mon nouvel appartement mon cœur fut encore plus affecté à la vue de la lettre lugubre que cette admirable femme venoit de finir. Elle me fut communiquée par Mde. Lowick qui étoit chargée de m'en faire une copie, mais qui ne devoit m'être remiſe qu'après ſon décès. Néanmoins je tranſgreſſai cette défenſe, & je parvins à obtenir de la veuve la permiſſion de la copier, ce que je fis ſur le champ en chiffres.

Je te l'envoie incluſe. Si tu peux la lire, & que tu ne verſes pas des larmes de ſang, j'ai peine à croire que tes remords ſoient auſſi profonds que tu me l'as d'abord perſuadé. (♭)

(¶) LETTRE XLVI. (*)

Miſs CLARISSE HARLOWE à Mde. NORTON.

En réponſe à la Lettre XL.

MA CHÈRE Mde. NORTON,

J'AI bien peur de n'avoir pas la force d'écrire tout ce que j'ai à vous dire ſur le ſujet de votre dernière lettre : je vais néanmoins eſſayer.

Quant à mes parens & au triſte déjeûner, je ne puis m'empêcher d'être affligée pour eux. Hélas ! que n'a pas ſouffert ma mère en particulier, de mon imprudente témérité ! — Cependant accorder tant d'autorité à un fils ! — Refuſer tout à une fille ! mais tout ſera bientôt fini pour moi..... j'eſpère qu'ils enſeveliront tous leurs reſſentimens dans ma tombe.

A l'égard de votre avis ſur ce M. Belford, je ne vous dirai qu'un mot. C'eſt que la malheureuſe réprobation que j'ai eſſuyée, & le peu de jours qui me reſtent, doivent maintenant me

(*) Commencée le Samedi 4 Septembre, & achevée à pluſieurs repriſes le mardi ; mais qui ne fut envoyée que le jeudi ſuivant.

ſervir d'apologie. — J'aurois ſouhaité pouvoir écrire à ma mère & à mes oncles, comme vous me le conſeillez..... Et cependant les faveurs viennent ſi lentement de leur part! il n'eſt plus à préſent qu'une ſeule requête que je puiſſe déſirer obtenir d'eux, & pourtant quand elle me ſera accordée, je n'y ſerai plus ſenſible. Cette requête eſt qu'on permette à mes cendres d'être placées auprès de celles de mes ancêtres. — Placées aux pieds de mon cher grand-père; comme je l'ai mentionné dans mon teſtament; cependant à leur volonté. Car après tout, cette vile pouſſière ne doit pas tant occuper mes ſoins. C'eſt une foibleſſe. Mais ſi on peut la nommer une foibleſſe naturelle, je ſerai excuſée; ſurtout quand on ſaura qu'une reſpectueuſe gratitude en eſt le fondement & le motif. Vous ſavez, ma chère Norton, combien mon grand-père m'aimoit; & vous ſavez combien je l'honorois, & cela depuis ma première enfance juſqu'à l'heure de ſa mort. Ah! combien de fois j'ai ſouhaité depuis qu'il ne m'eût pas tant aimée! Je ne déſire pas à préſent, au moment où j'écris ceci, voir même mon couſin Morden. O ma digne femme! ma chère amie, ma ſeconde mère! je vais entreprendre un voyage plus heureux que celui de France ou d'Italie. Plus heureux même qu'un

établiſſement dans ma laiterie autrefois ſi chérie de moi! Que toutes les perſpectives, tous les plaiſirs qui avoient coutume d'être ſi agréables pour moi en ſanté, me ſemblent maintenant miſérables!

Oui, oui, ma chère Mde. Norton, je ſerai heureuſe, je ſais que je ſe ſerai! j'ai déjà de charmans préſages de mon bonheur. — Dites à tous mes chers parens pour leur conſolation, que je le ſerai. Qui voudroit n'avoir pas ſubi les punitions que j'ai ſubies, pour avoir la perſpective & la certitude qui ſont ma joie! Une certitude que j'aurois bien pu ne pas avoir, ſi le ciel eût accompli tous les vœux que j'avois formés.

Je n'ai même pas beſoin non plus de vous voir, ma chère Mde. Norton; cependant je dois en rendant juſtice à ma gratitude, vous déclarer qu'il fut un temps, où votre préſence & vos conſolations auroient verſé un baume ſur les plaies de mon cœur, ſi vous aviez pu avoir la permiſſion de venir ſans encourir la diſgrace de ceux dont vous avez beſoin de cultiver & de conſerver l'eſtime. Mais quand vous viendriez à préſent, même en m'apportant la nouvelle d'une réconciliation, & du conſentement unanime de tout le monde, cela ne feroit qu'ajouter à votre

chagrin, & la vue d'une perſonne que j'aime ſi tendrement, & chargée d'un ſi heureux meſſage, pourroit me faire rétrograder vers des déſirs qui m'ont coûté bien des combats à ſurmonter. Je vous dirai, pour votre conſolation, que je n'ai rien omis de ce qui devoit être fait, de tout ce qui peut intéreſſer ou mon ame ou ma perſonne. Non, pas le plus léger article de préparation. Enſorte que je ne vous laiſſe rien à faire pour moi. Chacun a ſes inſtructions pour les derniers devoirs. Et le pupître ſur lequel je vous écris en ce moment.... O ma chère Mde. Norton, j'ai pourvu à tout! tout eſt prêt: & tout ſera auſſi décent qu'il doit l'être.

Je vous prie, faites ſavoir à Miſs Howe, que dans l'intervalle du temps où vous recevrez cette lettre, & celui de l'annonce que vous lui ferez de ſon contenu, il ſera, ſelon toute apparence, trop tard pour qu'elle puiſſe me faire la faveur de me voir, faveur que j'aurois regrettée autrefois comme ineſtimable. *Dieu ne veut point ſouffrir de rivaux dans les cœurs qu'il ſanctifie.* Par diverſes méthodes, il fait mourir dans le cœur toutes les autres ſenſations, ou plutôt il les abſorbe toutes dans l'amour de lui ſeul.

Je vous aimerai néanmoins, ma chère maman Norton, & ma chère Miſs Howe, vous dont

l'amour pour moi a ſurpaſſé *l'amour dont les femmes ſont capables*, je vous aimerai juſqu'à ma dernière heure. — Mais je n'ai plus le vif ſentiment de ces plaiſirs qui me charmoient autrefois: je ſuis au-deſſus, & je vous répète encore une fois, que je ne déſire point voir des objets ſi chers pour moi, qui pourroient faire rentrer dans mon ame un de ces ſentimens terreſtres, & rivaliſer *l'objet ſuprême* de mon amour.

⁂

J'ai été forcée de quitter deux fois. J'ai déſiré que mes dernières lignes puſſent être pour vous ou pour Miſs Howe, ſi elles ne pouvoient pas être pour ma chère mam — Maman, voulois-je écrire — le mot eſt-il écrit diſtinctement? ma vue eſt ſi trouble. Si en vous écrivant, je ne trace les mots qu'à demi, ſuppléez-les — les plus tendres vous appartiennent. Oui, ſuppléez ſans crainte les mots les plus tendres, pour remplir les lacunes, s'il y a des lacunes.

⁂

Encore une interruption. — Mais le jour nouveau ſemble, en ſe levant, m'apporter la ſanté. — J'ai regagné je crois de nouvelles forces; & une vigueur d'eſprit, dont (le ciel en ſoit loué) il n'y a pas long-temps que j'ai manqué.

Que ma chère Miſs Howe achète ſes habits de

nôce ! — Et puiſſe tout le bonheur de cette vie ſuivre ces charmans apprêts ! Le bonheur ſuivra cette union, je n'en doute nullement, malgré les petits nuages que M. Hickman voit paſſer de temps à autre. Ils ne ſont pour lui que les préſages du plus beau jour. Car le cœur de Miſs Howe eſt bon, & ſa tête eſt pleine de ſens & de diſcernement. — Mais un grand mérite eſt réſervé, & cette réſerve n'a pas toujours ſa ſource dans l'orgueil : ſi cette froideur avoit l'apparence de l'orgueil, qu'on lui ôte ſa légère écorce qui la couvre, & l'on ne trouvera en elle qu'une noble défiance, & un amour qui a beſoin qu'on l'encourage & qu'on le raſſure.

Dites à M. Hickman ce que j'écris ici, & que ce ſont, comme je le crois, les dernières lignes que tracera ma plume : recommandez-lui d'être patient d'abord, d'attendre en ſilence : & tout l'avenir ne ſera que reconnoiſſance qui couronnera ſes vœux, qu'amour qui récompenſera ſes ſacrifices. Car Miſs Howe a un grand ſens ; un jugement exquis, & une généroſité ſublime : une femme de ce caractère peut-elle jamais être ingrate ou indifférente aux obligations que lui impoſeront les prévenances obligeantes & aſſidues de M. Hickman, lorſqu'une fois il ſera aſſez heureux pour l'appeler ſon épouſe ?

Quant à moi, jamais jeune épouſe ne fut prête pour ſes nôces, comme je le ſuis. Ma robe de nôces eſt achetée, — & quoiqu'elle ne ſoit ni belle ni brillante à la vue, ni ornée de pierreries, ni tiſſue d'or & d'argent, (car je n'ai point de ſpectateurs dont je déſire éblouir les yeux,) ce ſera néanmoins le plus commode & le plus *heureux* vêtement que jamais jeune fiancée ait revêtu. — Car il porte avec lui la tranquille ſécurité contre les inquiétudes, contre les peines & ces tourmens d'eſprit, qui ſuccèdent quelquefois aux brillantes toilettes qui promettoient le plus de plaiſir.

Et maintenant, ma chère Mde. Norton, je n'en déſire point d'autre.

O Dieu de bonté, daigne, ſi c'eſt ta volonté, hâter l'heureux moment où je dois être revêtue de cette robe qui donne le repos univerſel; daigne ſoutenir, conſoler, bénir & protéger des ailes tutélaires de ta miſéricorde, mes chers parens, mes oncles, mon frère, ma ſœur, mon couſin Morden, ma toujours chère & toujours tendre Miſs Howe, ma bonne Mde. Norton, & toutes les perſonnes de mérite auxquelles ils veulent du bien! C'eſt mon ardente prière, ma première & dernière prière, à chaque heure que l'horloge annonce (& les heures ſont main-

tenant des jours, des années) à votre amie qui ne ſent plus en ce moment ni chagrin ni affliction, mais qui eſt vraiment heureuſe.

CL. HARLOWE. (♭)

(¶) LETTRE XLVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 6 Septembre, à 3 heures & demie du matin.

JE ne ſuis pas auſſi féroce que vous pouvez le croire, vous & mes plus grands ennemis. Mon ame eſt trop profondément pénétrée de la lettre que vous avez enfermée dans la vôtre, pour ajouter un ſeul mot de plus à l'aveu, que des larmes de ſang ont coulé ſur elle de toutes les veines de mon cœur. — Je veux m'arracher à ce triſte ſujet. Mais quel autre puis-je choiſir, qui ne ſoit pas auſſi triſte, & qui ne m'y ramène pas auſſitôt?

Je me ſens prêt à prendre querelle avec tout le monde; avec toi tout le premier, quelque obligeant que tu te croies, parce que tu m'écris à toutes les heures; comment oſes-tu, quoiqu'à ſon inſu, prendre un appartement ſous le même

toît qu'elle ? — je ne puis ſupporter la penſée, qu'on te voit à toutes les heures paſſer & repaſſer de ſes appartemens, tandis que moi, qui ai tant de raiſon de la regarder comme à moi, moi qu'elle a autrefois préféré à tout l'univers, je ſuis forcé de me tenir dans l'éloignement, & que j'oſe à peine entrer dans la cité qu'elle habite !

Si tu crois qu'il y ait quelque choſe dans la lettre de Brand qui puiſſe me diſtraire, hâte-toi de me l'envoyer : mais rien déſormais ne peut me diſtraire, rien ne pourra plus me donner ni joie ni plaiſir, je ne puis ni manger, ni boire, ni dormir ; je ſuis las du monde entier.

Sûrement je ſerai mieux, quand *tout ſera fini :* quand j'apprendrai le plus affreux des coups que la deſtinée puiſſe me porter, — & cependant comment pourrai-je ſupporter ce coup ? O, Belford, Belford, ne me l'écris pas toi-même ; charge quelqu'autre de l'écrire pour toi ; car je maudirai & la plume, & la main, & la tête, & le cœur employés à me communiquer la fatale nouvelle. — Mais que veux-je dire, lorſque je maudis déjà tout l'univers, excepté elle. — Mais c'eſt moi que je maudis le plus.

En un mot, je ſuis l'être le plus miſérable ; la vie eſt un fardeau pour moi, je ne voudrois pas la ſupporter à ce prix, encore une ſemaine

de plus, quelque puiſſe être mon lot ; car il y a déjà un enfer commencé dans mon cœur ; ne me cite plus jamais, ſoit qu'elle ou tout autre en parle, *la priſon.* — Je ne puis le ſoutenir. — Que la damnation ſaiſiſſe l'abominable femme qui a pu faire faire à la mort cette *large enjambée*, ſuivant l'expreſſion de la chère créature ! je n'y ai eu aucune part ! Mais ce ſont ſes parens, ſes implacables parens, qui ont conſommé l'œuvre ; ſans eux tout le reſte auroit été ſurmonté. N'eſſaye jamais de me perſuader le contraire ; le feu de la jeuneſſe & la violence de la paſſion auroient plaidé pour moi, auroient prêté des vues excuſables aux yeux d'une perſonne d'un ſexe qui aime à ſe voir recherché avec une ardeur paſſionnée, & même dans le tumulte & le déſordre des ſens. Mais c'eſt la cruauté de ces cœurs inexorables (cruauté qui, en conſidérant l'objet & la pénitence, n'a pas d'exemple) qui a aggravé l'odieux de mes fautes.

Il m'a été impoſſible de repoſer quoique je ne me ſois mis au lit qu'après deux heures, & je t'envoie ces lignes avant le jour ; qui ſait ce que peut avoir produit cette nuit, cette effroyable nuit ?

Il faut que j'aille ſur les pas de mon meſſager, je lui ai dit que j'irois à ſa rencontre, peut-être

être à Knightsbridge, peut-être dans Piccadilly : & je n'oſe me fier à prendre des piſtolets, non-ſeulement à cauſe de lui, mais à cauſe de moi ; le piſtolet à trop tôt fait un malheur. — J'eſpère que tu as une lettre prête ; il va d'abord à ton logement ; car sûrement tu n'auras pas l'audace de prendre ton repos dans un appartement voiſin d'elle : s'il ne te trouve pas chez toi, il vole chez Smith, & m'apporte le mot, ſi elle vit ou non.

En allant au-devant de lui, mes yeux le chercheront dans l'air, autant que ſur ſon cheval : car ſi le prince de l'air me ſert auſſi bien que je l'ai ſervi, il doit me l'amener par les oreilles, comme un autre Habacuc, juſqu'à l'arçon de ma ſelle, avec la nouvelle après laquelle mon cœur languit.

Rien que les déchiremens & les angoiſſes que ſent l'ame condamnée en entrant dans l'éternité de ces tourmens qu'on nous enſeigne à craindre, ne peut ſurpaſſer ce que je ſens en ce moment, & ce que j'ai ſouffert preſque toute cette ſemaine. Puiſſes-tu en éprouver une atteinte ſi tu n'as pas une lettre écrite & toute prête pour

ton LOVELACE. (b)

(¶) LETTRE XLVIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi, 5 Septembre, à 6 heures.

ELLE eſt toujours très-mal, & dans un état de foibleſſe extrême; néanmoins ſa tête eſt toujours nette & forte, & ſa patience & ſa piété ſont ſans exemple; tout le monde croit que cette nuit ſera ſa dernière nuit! Que cela eſt révoltant à dire d'une créature ſi parfaite! elle ne veut pourtant pas encore envoyer ſa réponſe à ſa chère Norton, elle a fait de vains efforts pour y mettre l'adreſſe, elle m'a prié à la fin de la mettre pour elle; ſes doigts ſe refuſent à tenir ſa plume aſſez ferme pour écrire; & elle a, je le crains, écrit & lu ſa dernière lettre.

A huit heures.

Elle eſt un tant ſoit peu mieux qu'elle n'étoit. Le docteur eſt venu, & il penſe qu'elle peut vivre encore un jour ou deux; il ne lui a ordonné que ce qu'il lui ordonnoit il y a quelque temps, quelques légers cordiaux à prendre quand elle eſt prête à tomber en foibleſſe: elle parut comme ſurpriſe & peinée, lorſqu'il lui dit qu'elle

pourroit encore vivre deux ou trois jours : elle languiſſoit dit-elle après ſon congé. La vie, à ce qu'elle voyoit, n'étoit pas auſſi facile à éteindre que quelques-uns l'imaginent. La mort qui provenoit du chagrin étoit, à ce qu'elle préſumoit, la plus lente de toutes les morts ; mais il faut que la volonté du ciel s'accompliſſe. — Son unique prière actuellement étoit d'obtenir d'y être parfaitement réſignée : car elle ne doutoit pas que, grâce à la bonté divine, elle ne fût une créature heureuſe, auſſitôt qu'elle ſeroit dégagée de ces viles dépouilles des mortels.

De ſon propre mouvement, elle a fait mention de vous, ce que juſqu'alors elle avoit toujours évité de faire : elle a demandé avec un grand calme où vous étiez.

Je le lui ai dit ; ainſi que vos motifs pour vous tenir ſi près d'elle : & je lui ai lu quelques lignes de votre lettre de ce matin, où vous parlez de votre déſir de la voir, de votre ſincère affliction, & de votre réſolution de ne pas approcher d'elle ſans ſon conſentement.

Je voulois lui en lire davantage, mais elle a dit : aſſez, M. Belford, aſſez ! le pauvre malheureux ! ſa conſcience commence donc à le trouver ! en ce cas perſonne n'a beſoin de lui ſouhaiter une plus grande punition ; puiſſent ſes remords

changer ſon cœur & le conduire à une heureuſe fin !

J'ai pris la liberté de lui dire que comme elle paroiſſoit fixée dans une ſituation d'ame où rien n'étoit plus capable de la troubler ; je ſouhaiterois que vous puiſſiez être à portée de recueillir les fruits de ſes exhortations, qui, j'oſois le dire, dans les ſentimens ſérieux dont vous étiez pénétré, feroient ſur vous une plus grande impreſſion que tous les ſermons les plus éloquens ; j'ajoutai que vous vous trouveriez heureux, ſi vous pouviez ſeulement recevoir d'elle ſon pardon à ſes genoux.

Comment pouvez-vous ſonger à pareille idée, M. Belford ? dit-elle avec une certaine émotion ; après la miſéricorde divine qui veut bien exaucer les prières où j'avois imploré d'elle ce calme dont je jouis, je le dois à l'avantage de ne pas le voir. Cependant, faites-lui ſavoir, que je répéte encore en ce moment, que je lui pardonne, & puiſſe le Dieu Tout-Puiſſant, (ſerrant ſes mains jointes, & levant les yeux vers le ciel) lui pardonner auſſi, perfectionner ſon repentir, & le rendre méritoire pour lui ! — dites-lui que voilà ce que je demande au ciel ; & ajoutez lui, que ſi je ne pouvois pas lui adreſſer cette prière du cœur le plus ſincère, je ſerois

dans une grande inquiétude, & croirois mes eſpérances de pardon pour moi-même bien foiblement fondées; & que ce ſeroit un ſigne que je conſerverois encore, dans quelques reſſentimens cachés, quelques reſtes de penchant pour une vie dont il eſt cauſe que les jours ſoient abrégés.

Alors cette divine fille détournant ſa tête. — Le malheureux, a-t-elle dit, il fut un temps où j'aurois pu l'aimer; c'eſt en dire plus que je n'en aurois jamais pu dire d'aucun homme qui ne ſoit pas de ma famille. S'il m'avoit permis de ſervir d'humble inſtrument à la Providence pour en faire un homme de bien, je crois que j'aurois pu le rendre heureux. — Mais ne lui dites pas cela; s'il eſt ſincèrement repentant, cela pourroit l'affecter trop; & elle s'arrêta.

Admirable créature! généreuſe comme le ciel dans ſon pardon! — alors elle reprit, — mais dites-lui, je vous prie, que ſi je pouvois ſavoir que ma mort fût un moyen de le retirer du vice, & de le ſauver, ce ſeroit pour moi une inexprimable ſatisfaction!

Mais malgré cela ne me troublez point de l'appréhenſion de le voir, je ne puis ſupporter l'idée de le voir!

Comme elle venoit de finir de parler, le miniſ-

tre qui l'avoit ſi ſouvent viſitée, ſe fit annoncer & il fut admis auſſitôt.

Dans la crainte où j'étois qu'il ne me fût difficile d'obtenir d'un caractère impétueux comme le vôtre, de ne pas venir l'importuner aux portes de la mort, & du trouble où une ſurpriſe de ce genre ne manqueroit pas de la jeter, je crus que la viſite de cet honnête eccléſiaſtique me fourniſſoit une occaſion de renouveler ce ſujet; & après lui en avoir demandé à elle la permiſſion, je l'inſtruiſis du ſujet dont nous parlions.

L'honnête miniſtre appuya ma prière; il repréſenta que dans ces momens ſolemnels, on attendoit certaines condeſcendances des ames pieuſes comme elle, quelque lieu qu'elles euſſent d'être ſatisfaites d'elles-mêmes, pour le bien de l'exemple, & dans la vue de prouver que tous les reſſentimens qui pouvoient reſter contre ceux dont elles avoient été le plus outragées, étoient ſurmontés: que ſi elle vouloit accorder à un cœur auſſi ſincèrement repentant, que je repréſentois M. Lovelace, ce pardon en perſonne que j'avois ſollicité, il n'y auroit plus le moindre fondement pour ſuppoſer qu'il lui reſtât le plus léger reſſentiment caché; & que cela pourroit produire d'heureux effets ſur ce gentilhomme.

Je n'ai, Monſieur, aucun reſſentiment caché,

dit-elle ; — ce n'eſt pas à préſent le temps des reſſentimens ; & vous m'en croirez aiſément, lorſque je peux vous aſſurer, (en me regardant) que l'amitié même, la ſincère & tendre amitié qui a ſubſiſté ſi long-temps entre Miſs Howe & ſa Clariſſe, & qui a fait le plus grand charme de ma vie, quoiqu'elle me ſoit juſqu'à mon dernier ſoupir l'objet le plus cher de tout ce qui peut m'être cher dans la vie, a déjà perdu de ſa chaleur, & a déjà cédé la place à des affections plus ardentes & plus élevées. Le ſouvenir des inſultes perſonnelles de M. Lovelace qui, grâce à Dieu, n'ont jamais ſouillé cette ame à qui Miſs Howe a fait goûter de ſi doux plaiſirs, auroit-il plus de force ſur moi à cette heure que le ſouvenir de la tendreſſe la plus pure dont le cœur humain puiſſe ſe vanter ? dites-donc, ſi vous voulez, *au monde ;* & ſi vous croyez, M. Belford, que ce que je vous ai dit auparavant ne ſoit pas aſſez fort, dites auſſi à ce pauvre malheureux, que non ſeulement je lui pardonne, mais que je forme des vœux ſi fervens pour le ſalut de ſon ame, & cela par rapport à ſon immortalité, que ſi ma pénitence pouvoit ſervir à expier d'autres fautes que les miennes, ma dernière larme ſeroit pour lui, lui la cauſe que je meurs !

Nos yeux & nos mains exprimèrent pour

nous deux ce que nos lèvres n'avoient pas la force d'articuler.

Ne dites donc pas, continua-t-elle, ni vous, ni perſonne, que mes reſſentimens ne ſont pas ſurmontés. — Et cependant, les yeux levés vers le ciel, comme en garantie de la vérité de ce que j'ai dit, je ne le reverrai jamais, ſi je puis l'éviter. Et ne voyez-vous pas, Meſſieurs, combien le temps qui me reſte eſt court; à combien d'objets bien plus importans il me faut l'employer; & combien je ſerois hors d'état, foible comme je ſuis, de ſoutenir même les proteſtations de repentir d'une perſonne en pleine ſanté, & gouvernée par des paſſions toujours violentes que rien n'a pu dompter? — J'eſpère à préſent que vous ne me preſſerez plus jamais ſur cet article.

Le miniſtre dit: en effet il y auroit de la cruauté à en reparler encore.

Vous voyez, Lovelace, que je n'ai pas manqué à remplir l'office d'un ami, en faiſant tout pour la déterminer à ſouffrir un moment votre préſence, pour recevoir de ſa bouche ſon dernier pardon. J'eſpère que la ſachant ſi près de ſa fin, vous ne viendrez pas importuner une mourante à ſes dernières heures; il eſt certain qu'une pareille entrevue la jetteroit dans un déſordre

extrême, & pourroit lui faire quitter ce monde encore plutôt.

Cela me rappelle une expreſſion qu'elle avoit coutume d'employer lorſque vous pourſuiviez ſes pas dans la maiſon de Smith, & qu'elle revint dans ſon logement. Elle diſoit avec une ſérénité ſans exemple, ſuivant le rapport de Mde. Lowick, en conſidérant l'occaſion & le trouble où votre démarche l'avoit jetée, & le mauvais état de ſa ſanté en ce temps-là: il ne me laiſſera pas mourir avec décence, dit cette fille angélique; — il ne veut pas me laiſſer paroître en préſence de mon créateur avec le reſpect qu'on exige en entrant dans le palais d'un prince de la terre. — Je ne peux cependant m'empêcher de ſouhaiter que cette céleſte créature eût pu prendre ſur elle de vous voir dans ſes derniers momens; & cela pour mon propre intérêt, autant que pour le vôtre; car quoique je ſois bien décidé à ne me rendre jamais coupable des crimes qui, hors l'eſpace de quelques ſemaines qui viennent de s'écouler, ont noirci ma vie & qui me font à préſent me déteſter ſincèrement moi-même, cependant je ſerois bien plus tranquille ſur la crainte d'une rechute, ſi l'ame frappée de la ſolemnité qui auroit néceſſairement accompagné une ſemblable entrevue, vous en étiez ſorti changé dans le cœur & réformé:

car je ne crains aucun démon que celui qui porte ta figure.

❀

Il eſt à préſent onze heures du ſoir. Elle s'eſt retirée il y a une heure pour repoſer, & Mde. Lowick me dit qu'elle dort d'un ſommeil tranquille.

Je vais finir ici. J'eſpère la trouver mieux demain matin. Mais hélas! que cette eſpérance eſt frêle! que la vie eſt fragile, tandis que nous bâtiſſons ſi facilement ſur l'ombre vaine du plus léger changement! quoique dans un cas auſſi déſeſpéré, un inſtant de réflexion nous faſſe connoître que ce mieux paſſager n'eſt qu'une ombre fugit ve.

J'enferme ici l'horrible écrit de ce pédant de Brand; & une fois du moins j'aurois devancé ta vorace impatience. (♭)

(¶) LETTRE XLIX.

M. BRAND à M. WALTON.

Samedi ſoir, 2 Septembre.

Mon cher Monſieur WALTON,

JE vous ſuis obligé de la lettre *ſupérieurement peinte* & *élégamment écrite*, que vous m'avez adreſſée, à l'effet de m'engager à rendre *juſtice* au *caractère* de Miſs Harlowe la *cadette*; & cependant je dois vous dire que j'étois fondé, même avant *l'arrivée de votre lettre*, à *penſer*, & même ſur *preuves*, que nous étions tout-à-fait dans *l'erreur*. En conſéquence, j'avois déjà employé la plus *grande partie de cette ſemaine* à dreſſer une lettre *apologétique* à mon digne patron, M. Jules Harlowe, dans la vue de rétablir les choſes *entr'eux* & *moi*, &, (*autant qu'il dépendroit de moi*,) entr'*eux* & *Miſs*; & je n'avois preſque plus autre choſe à faire, qu'à mettre les *liaiſons* & à *tranſcrire*, lorſque j'ai reçu la *vôtre*; & elle ſera dans les mains du ſuſdit M. Harlowe pas plus tard que *demain matin*; & la copie avec cette lettre ſeront dans les vôtres *lundi matin*. Vous n'imaginez pas combien je ſuis

fâché que vous & Mde. Walton, & Mde. Barker & *moi-même* ayons ſi légèrement pris les choſes, en jugeant, hélas! ſur des apparences & de ſimples conjectures, lorſque le *caractère* & la *réputation* y ſont intéreſſés. Horace a bien raiſon de dire.

Et ſemel emiſſum volat irrevocabile verbum.

C'eſt-à-dire, *les paroles échappées s'envolent ſans retour.* Mais, (M. Walton,) elles peuvent être *contredites* par des paroles *contraires;* & nous pouvons nous confeſſer coupables d'une *mépriſe*, & témoigner notre *chagrin* de nous être *mépris*, & prendre la réſolution de faire ſervir notre *mépriſe d'avertiſſement pour l'avenir*; & c'eſt là tout ce qu'il eſt *poſſible de faire*, & ce que *ſera toute ame honnête*, & ce que perſonne n'eſt *plus prêt à faire* que *nous quatre qui avons nui ſans deſſein*, (comme je vous y vois diſpoſés de *votre côté* dans *votre lettre*, & comme vous m'y verrez diſpoſé du *mien dans la copie ci-incluſe.*) Si cette copie eſt reçue, *comme je penſe* qu'elle *doit l'être;* (& comme je *crois qu'elle le ſera*,) elle doit me procurer *inceſſamment* l'occaſion de vous voir en allant rendre une *viſite à la jeune dame*, vers laquelle, (comme vous le verrèz dans cette copie,) j'eſpère être envoyé avec la *branche d'olivier* à la

main. Il faut convenir que la matière dans laquelle nous *avons tous erré*, eſt fort *délicate;* &, (en *conſidérant le caractère* de M. Belford,) *les apparences* étoient très-fortes contre la *jeune dame;* mais tout ce qui réſulte de là, c'eſt qu'en *matière douteuſe les plus ſages peuvent ſe méprendre;* car le poëte dit:

Fallitur in dubiis hominum ſolertia rebus.
La pénétration de l'homme s'égare dans les choſes douteuſes.

Si vous en trouvez *l'occaſion*, vous pouvez, (*comme de vous-même*, & ſans que *j'aie l'air de le ſavoir*,) montrer l'incluſe à M. Belford, qui, à ce que vous me dites, m'en veut cruellement; mais il ne faut pas lui *montrer*, ni lui *lire* les mots qui *ont rapport à lui*, dans la paragraphe qui eſt *au haut de la ſeptième page*, commençant ainſi: mais *cependant j'inſiſte ſur une choſe*: car vous ſavez qu'il ne faut pas ſe faire *des ennemis*, & j'ai des *raiſons de penſer* que ce M. Belford *eſt un homme auſſi paſſionné, auſſi violent que M. Lovelace.* Quelle pitié que la jeune dame ne puiſſe pas trouver un plus *digne protecteur!* vous pouvez coller ſur ces lignes du papier noir ou bleu, avant de montrer la lettre; & s'il veut abſolument en prendre une copie; (car lui & tout autre qui la *verra* ou qui *l'entendra lire*, ſera, je

n'en doute pas, fort aiſe d'avoir dans ſes mains la copie d'une lettre remplie des *ſentences* des plus célèbres *écrivains de l'antiquité*, auſſi bien *adaptées* que j'oſe dire qu'elles le ſont, au point *en queſtion*;) je dis, s'il inſiſte pour en prendre copie, priez-le de vous donner les plus *fortes aſſurances* de ne pas ſouffrir qu'elle ſoit *imprimée*; oh! pour rien *au monde*; & je vous fais à vous la même prière; car ſi l'on peut tirer quelque parti *des ouvrages d'un homme*, quel autre que *l'auteur* doit en avoir l'avantage? Et ſi le ſpectateur, le babillard, l'examinateur, le gardien, & nos autres écrits ſavans, font tant parade d'un *vers iſolé* ou autre citation, par forme *d'épigraphe* au *frontiſpice* de chaque feuille *du jour*, & ſi les autres auteurs s'enorgueilliſſent de *découvrir* dans *les écrivains claſſiques* un *vers* ou un *adage* pour en *embellir* les *titres* de leurs *livres*, quelle figure ne feroit pas une *lettre du genre de l'incluſe* ſi chargée d'admirables préceptes, de *citations faites à propos*, puiſées dans les *meilleures autorités*?

On m'a dit qu'un *certain Lord*, qui s'étoit mis lui-même un jour à écrire un *pamphlet* en faveur d'un *grand miniſtre*, après avoir pris *inutilement* beaucoup de *peine*, pour trouver une épigraphe latine, donna commiſſion à un de *ſes* amis de lui déterrer *quelqu'un* qui pût lui aider à en rencontrer

une *ſortable*, ſeulement d'une ou deux lignes, pour un *panier de vin clairet.* Son Excellence eut *une ſentence qu'on tira de Juvenal*; mais malheureuſement, ne ſachant pas que *Juvenal* étoit un *poëte*, il commit une fatale *mépriſe*, & fit imprimer les vers comme de la proſe, *en tête* de ſa production.

Or, ſi *une* ou *deux* lignes, pas davantage, furent ſi bien récompenſées: (un *panier de vin clairet, pas moins!*) à quelle *ineſtimable valeur* on apprécieroit *une lettre telle que la mienne*; & qui fait ſi le noble Pair, (qui eſt encore vivant (*),) s'il venoit à rencontrer cette lettre, *ornée d'une ſi brillante chaîne de pierres précieuſes*, ne pourroit pas donner à l'écrivain quelque titre dans ſa maiſon, afin de l'avoir toujours *ſous ſa main*, ou lui procurer d'une façon ou d'une autre, les *moyens* de ſe produire dans le monde. Et j'oſerai avancer, (quelque *corrompu* que ſoit le *monde*,) qu'un homme d'un *ſavoir ſolide*, n'a beſoin que d'y être *introduit* & *initié* pour faire *fortune.*

J'eſpère, (mon bon ami,) que la jeune dame ne mourra pas. Je ſerois bien *affligé* ſi elle mouroit, & plus encore à cauſe de mon *malheureux rapport* ſur ſon compte. *Vous* le ſeriez auſſi pour

(*) Au temps où l'on écrivoit cette lettre.

la *même cauſe*; ſes *parens* & ſes *amis* ne le feroient pas moins. Ce ſont des gens fort riches, & de très-dignes gentils-hommes.

Mais je vous dirai *en paſſant*, qu'ils ont pouſſé *ſi loin* les choſes contr'elle, que je crois en conſcience qu'ils ont été bien-aiſes de pouvoir ſe *juſtifier eux-mêmes par mon rapport*, & qu'ils n'auroient pas été *auſſi contens*, ſi je leur en avois fait *un plus favorable*; & cependant, *au fond de leurs cœurs*, ils ſont *idolâtres* d'elle. Mais maintenant ils ſont, (à ce que j'entends dire,) tous portés *à faire la paix* avec elle, & à lui *pardonner*; ſon frère auſſi bien *que les autres.*

Mais leur couſin, le colonel Morden, un *brave gentilhomme*, a eu avec eux des *paroles ſi vives*, & eux avec lui, qu'ils ne ſavent comment faire pour *céder*, ſans paroître s'être prêtés à un *accommodement* par crainte. C'eſt ce qui m'a fait prendre de plus grandes libertés pour preſſer la *réconciliation*; & j'eſpère que, m'offrant ſi *à propos*, ils en ſeront tous *charmés.* Car, peuvent-ils avoir un *meilleur prétexte*, pour ſauver leur *orgueil* à tous, qu'en acceptant ma médiation? Et je vous dirai, (*inter nos*,) *entre nous*, qu'ils ont *tous un fier orgueil.*

Par ces moyens honnêtes, (car je ne voudrois pas en employer de *malhonnêtes*, s'agit-il d'être

d'être *archevêque de Cantorbéry*,) je me flatte de plaire à tout le monde; & d'abord, avant tout, d'être *pardonné* par *la jeune dame*; (qui eſt *grande amatrice de la ſcience & des ſavans*, & que j'aurai par-là bien *des occaſions d'obliger*; car, lorſqu'elle quitta la maiſon de ſon père, il n'y avoit que quelques jours que j'avois eu l'honneur de *ſa connoiſſance*, & elle parut ſingulièrement *ſatisfaite* de ma *converſation*) & enſuite d'être *remercié* & *conſidéré* par *ſes parens* & par *toute ſa famille*, comme je le ſuis, (grâce à Dieu,) de mon *cher* ami, M. Jules Harlowe; qui vraiment eſt un homme qui fait profeſſion d'une *grande eſtime* pour les hommes *d'érudition*, & qui, (avec un *grand plaiſir*, j'en ſuis sûr,) parcourra avec moi les *autorités* que j'ai *citées*, & *s'étonnera* de ma *mémoire*, & du *talent ingénieux* que j'ai, pour faire valoir *mes propres idées* par les phraſes des plus fameux *ſages de l'antiquité*.

Excuſez, mon bon ami, cette *vanité apparente*. Le grand Ciceron, (vous devez, je le préſume, en avoir entendu parler,) en avoit une bien plus *forte doſe*; & il a écrit une fois une *longue lettre*, où *il prie* & *ſupplie* qu'on le *flatte*; mais ſi je fais de moi moins de louanges que *n'en font* ceux qui me connoiſſent, je crois tenir un *milieu* entre la *vanité* & la fauſſe *modeſtie*; la dernière

ſouvent ſe donne le *démenti* à elle-même, lorſqu'elle *refuſe* les *complimens* que *tout le monde* lui fait comme dus à ſon mérite, mêlange d'hypocriſie & de folie, dont, (j'eſpère,) je dédaignerai toujours de me rendre coupable.

J'ai encore une *autre raiſon*, (que je puis vous dire, à vous, mon ancien *camarade d'école*,) qui me fait ſouhaiter le *rétabliſſement* & la *ſanté* de cette belle dame. Cette raiſon eſt, que par certains mots indirects, j'ai ſu de M. Jules Harlowe, qu'il eſt fort *vraiſemblable*, (à cauſe du *tour* qu'on lui a joué,) qu'elle prendra le parti de vivre dans la *retraite* & la *pénitence*; & probablement, (quand elle s'établira dans ſa *terre*,) elle prendra un *chapelain* pour la diriger dans ſes *dévotions* & ſa *pénitence*. — Si elle le fait, qui court *une meilleure chance* que *moi*? Et comme je vois, (autant par *votre* témoignage que par celui *de tout le monde*,) qu'elle eſt innocente, quant à *l'intention*, & qu'elle eſt réſolue de ne plus ſonger davantage *à M. Lovelace*, qui ſait *ce qui* peut, (un jour,) *arriver?* — Et cependant ce ne pourroit être qu'après *la mort* de M. Lovelace, (laquelle pourroit bien arriver plutôt qu'il *ne penſe*, d'après ſa *déteſtable conduite*;) car après tout, un homme qui eſt *utile au public*, ne doit pas, (pour la plus *belle femme* de l'univers,)

livrer *ſa gorge* à la merci d'un homme qui ne ſe fait ſcrupule de rien.

Je vous prie que cette demi-confidence n'aille pas plus loin que *vous*, votre *épouſe* & Mde. *Barker*. Je ſais que je peux confier ma vie *même* entre *vos* mains & dans les *leurs*. On a vu, (permettez-moi de vous le dire,) des choſes plus *étranges* arriver, & cela avec de riches *veuves*, (& quelques-unes même de la plus *grande qualité*. Oui!) dont le choix, dans leur *premier mariage*, avoit été peut-être guidé par des *motifs de convenance*, ou par de pures ſenſualités, pourrois-je dire; mais qui dans une ſeconde union ont eu en vue à-la-fois, l'avantage *ſpirituel* & *corporel*, ce qui eſt le parti préférable, (ſans nul doute,) pour des ſubſtances compoſées de *deux parties*, comme le ſont les *hommes* & les *femmes*.

Et n'allez pas croire, Monſieur, que ſi pareille choſe arrivoit, l'un ou l'autre y perdît; puiſque la jeune dame épouſeroit en moi un homme bien né & un ſavant, & quant à *mon honneur*, comme la tache qu'elle a reçu, rabaiſſeroit ſa *haute fortune* à l'équivalent de mon *humble médiocrité*, (ſi l'on conſidère uniquement la *fortune*, & non pas le *mérite*,) la *vie* de cette *dame* n'a pas été *déshonorée*, ſoit par la *longue* durée de ſes erreurs,

ſoit par *l'excès du déréglement*; pour la mettre ſur le *pied* de ces *Abigaïl* de *rebut*, qui trop ſouvent, (Dieu le ſait,) ſont regardées comme bonnes aſſez pour un *jeune eccléſiaſtique*, qui peut-être ſe laiſſe prendre par l'appât d'un *chétif bénéfice*; &, (ſi la vile *créature* n'eſt pas *tout-à-fait uſée*,) il devient de plus pauvre en plus pauvre *par l'accroiſſement d'une famille* qu'il ne ſait pas ſi elle eſt de *lui* ou de ſon *noble*, (ignoble devrois-je dire,) *patron.*

Mais tout cela eſt en confidence & pour vous ſeuls.

Je ſais que vous n'avez pas fait au collége de bien grands progrès dans *les langues ſavantes*; c'eſt ce qui fait que je me ſuis abſtenu de charger *ma lettre de bien des* citations *claſſiques*, comme je l'aurois pu, & comme j'en ai rempli la copie incluſe; & dans *l'éloignement* des lieux je ne puis vous *les expliquer* de vive voix, comme je le fais à *mon ami*, Mr. Jules Harlowe, qui, (après tout,) m'a des obligations pour lui *montrer* bien des *beautés* des *auteurs que je cite*, qui autrement reſteroient cachées pour *lui*, comme elles le ſont néceſſairement pout tout lecteur ordinaire. — Mais cela auſſi, *inter nos*, (entre nous,) car il ne ſeroit pas bien-aiſe *qu'on le sût.* Le geai, (vous ſavez, mon ancien camarade d'étude; le

geai, vous ſavez,) *ſe pavane ſous le plumage du paon.*

Mais où vais-je m'égarer? Je ne ſais jamais où finir, quand je ſuis ſur des *ſujets ſavans*; & quoique je ne puiſſe pas préciſément *vous* complimenter du *nom de ſavant*; cependant vous êtes un *homme de ſens*, & comme *tel* vous devez vous plaire avec les *ſavans* & avec leurs *écrits.*

Dans cette confiance, (M. Walton,) & en préſentant mes *tendres reſpects* à vos dignes dames, (votre *épouſe* & votre *ſœur*,) & avec l'eſpérance, (pour l'intérêt de la *jeune dame*,) de faire ſuivre bientôt de ma *perſonne* cette longue, fort longue épître; je finis par me dire,

Votre affectionné & fidelle ami,

ELIAS BRAND.

P. S. Vous ſerez ſurpris peut-être, M. Walton, de ce que veulent dire ces lignes tirées au-deſſous de pluſieurs mots & ſentences; (nous appelons cela *ſousligner*,) & ſi mes lettres étoient pour être imprimées, ces endroits ſeroient imprimés d'un *caractère différent.* Vous ſaurez donc que nous *autres ſavans*, nous faiſons cela pour indiquer à nos lecteurs, qui ne ſont pas auſſi *ſavans*, où *gît la force de nos argumens*, & l'emphaſe ou énergie qu'ils doivent ſuppoſer aux

mots ſouslignés ; ce qui leur aide à ſaiſir ſur le champ, & notre *ſens* & la *force* des termes. Quelques gens qui ſont les *importans*, m'ont dit qu'un auteur qui fait un *grand uſage* de cette méthode, ou prend ſes lecteurs pour des *ſots*, ou condamne tacitement lui-même ſon *ſtyle*, en ſuppoſant par-là que ſon ſens ſeroit *obſcur* ſans ces ſouslignemens, ou que toute la force de ſon ſtyle eſt dans les *mots*. Mais tous les ſavans avec qui j'ai eu commerce, *penſent comme je penſe* ; & pour vous donner une *comparaiſon* fort *agréable*, quoique *familière*, je regarde une page diſtinguée par pluſieurs caractères différens, comme une prairie verdoyante, émaillée de marguérites, de boutons d'or, & autres fleurs d'été. Les poëtes comparent cela à l'art de *l'émailleur*. N'avez-vous pas lu dans les poëtes des *prairies émaillées* & autres expreſſions pareilles ? (♭)

(¶) LETTRE L.

M. BRAND à M. JULES HARLOWE.

Samedi ſoir, 2 Septembre.

MON DIGNE & HONORÉ MONSIEUR,

CE n'eſt pas un *petit chagrin* pour moi d'avoir été, (malheureuſement) *l'occaſion*, (je ſuis sûr de la pureté de mon intention,) d'aigrir encore les diviſions par un rapport imprudent & ſans vérité, lorſque le devoir d'un homme de mes *fonctions* (devoir qui s'accorde bien avec mon inclination) eſt de *réunir* & de *réconcilier.*

J'ai reçu deux lettres qui m'ont *redreſſé*; l'une d'une connoiſſance particulière (que j'avois chargée de s'informer du caractère de M. Belford) & qui m'eſt arrivée mardi dernier, m'apprenant que votre malheureuſe nièce a été grandement outragée dans le compte qu'on m'avoit rendu d'elle, (car je le lui avois communiqué; & à mon *grand chagrin*, cela eſt bien sûr, dans l'appréhenſion que j'avois qu'il ne fût *vrai;*) je me ſuis donc mis alors à vous écrire pour *reconnoître mon erreur*: & j'étois déjà bien avancé

dans ma lettre, lorſque la ſeconde lettre eſt venue, (une fort *belle lettre*, vraiment, tant *pour le ſtyle* que pour la *plume*,) de la part de mon ami M. Walton (quoique je ſois sûr que ce ne peut être lui qui *l'ait dictée*,) exprimant ſon chagrin, & celui de ſa femme & de ſa belle ſœur auſſi, d'avoir été la cauſe de mon *erreur* dans le rapport que j'ai fait de *la jeune dame*, qu'ils diſent *aujourd'hui*, (après de *meilleures recherches*,) ſe trouver être la plus *irréprochable*, la plus *prudente*, &, (à ce qu'il paroît) la plus *pieuſe* jeune dame qui ait jamais (une ſeule fois) commis une *grande faute*, telle (aſſurément) qu'a été la *ſienne*, en quittant de ſi *dignes parens* & une auſſi *honnête famille*, pour ſuivre un homme auſſi *vil* que l'eſt M. Lovelace; mais que pouvons-nous dire? Le divin Virgile nous le dit bien:

Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis?
Méchant amour, à quels excès ne pouſſes-tu pas le cœur des mortels?

Quant à *moi*, j'avois bien peur (car nous avons bien des *occaſions*, vous le ſentez, Monſieur,) à *l'univerſité*, de connoître la *nature humaine* par les *livres*, qui ſont le *calme produit* de la *ſageſſe des ſages*, comme je puis le dire,

(*Haurit aquam cribro, qui diſcere vult ſine libro.*)
(C'eſt vouloir puiſer l'eau avec un crible que de vouloir s'inſtruire ſans livres.)

& qui n'eſt point interrompu par le bruit & les vanités qui ſe mêlent ordinairement dans la *converſation perſonnelle*; dont on ne peut (dans le *monde turbulent*) jouir que la *bouteille ſur la table*; ce qui vous met dans le cas d'avoir à *eſſuyer cent folies* pour un mot qui *mérite d'être retenu*: j'avois bien peur (dis-je) qu'un ſi *grand faux pas*, ne fût ſuivi d'un plus *grand*, & *de pis encore*: car *votre* Horace, & *mon* Horace, le plus charmant écrivain qui ait jamais vécu parmi les *Payens* (*pour la poéſie lyrique*, j'entends; car sûrement *Horace* & *Virgile* devroient dans *leur genre* être nommés les premiers,) obſerve avec vérité, (& qui connût mieux la nature humaine que lui?)

Nec vera virtus, cum ſemel excidit,
Curat reponi deterioribus.
La vraie vertu, une fois tombée de ſon élévation, dédaigne d'être replacée dans un rang inférieur vulgaire.

Et ce n'eſt pas avec moins de ſageſſe qu'Ovide remarque

Et mala ſunt vicina bonis. Errore ſub illo
Pro vitio virtus crimina ſæpe tulit.

Le mal & le bien ſe touchent; la vertu une fois engagée

dans cet écart, produit ſouvent, au lieu de vices, des crimes.

Quel eſt l'homme qui, pouvant puiſer la *ſcience* dans ſa première *ſource*, dans les ouvrages des *ſages de l'antiquité*, (perfectionnés par les *commentaires des modernes*) ne préféreroit pas à tout autre état celui de la *vie tranquille* & *ſilencieuſe* que les *hommes contemplatifs* mènent ſur les *ſiéges du ſavoir*, s'ils n'étoient pas appelés, (ſuivant leur *deſtination*) au ſervice & à *l'inſtruction de l'univers*?

Et, Monſieur, un autre poëte de mes auteurs favoris, (& qui ne l'eſt pas moins, parce qu'il eſt chrétien) nous dit que c'eſt la coutume de quelques perſonnes, de rejeter ſur le dos d'autrui le fardeau de la faute qui pèſe ſur le leur.

— *Hominum quoque mos eſt,*
Quæ nos cumque premunt, alieno imponere tergo.
MANT.

Mais moi, quoique dans cette affaire, je me ſois *égaré* (*avec les meilleures intentions* néanmoins, tant dans ceux qui ont *égaré*, que dans celui qui a été *égaré*; & par conſéquent nous ſommes autoriſés, s'il y a jamais eu *homme* qui le fût, à préſenter cette excuſe;) je ne veux cependant pas être rangé dans la claſſe de ces

atténuateurs de leurs fautes ; au contraire, j'aurai toujours préſent ce vers, qui *conſole autant qu'il inſtruit* l'homme qui a eu le malheur de ſe *méprendre*, & que j'ai déjà cité dans ma dernière lettre.

Errare eſt hominis, ſed non perſiſtere.
Il eſt de l'homme de ſe tromper, mais non de perſiſter dans ſon erreur.

J'avouerai que j'ai été trop *inconſidéré*, en jugeant ſur des *conjectures* & des *conſéquences* tirées de pures *probabilités*, lorſque (ſurtout) il s'agiſſoit de la *réputation* d'une ſi *belle* dame.

Credere fallaci gravis & dementia famæ.
MANT.
C'eſt une grande démence que s'en rapporter à la trompeuſe renommée.

Cependant Miſs Clariſſe Harlowe, (j'oſerai le dire,) eſt *l'unique jeune* dame dont j'aie jamais entendu parler (ou dont j'aie vu parler dans les livres) qui après avoir fait un *pareil faux pas*, s'en ſoit, (*d'elle-même*, on peut le dire) *auſſitôt relevée*, & qui ait triomphé de ſon amour *pour le ſéducteur*, (une grande victoire, aſſurément !) & qui le *fuie*, & qui ſoit réſolue de *mourir* plutôt que d'être à lui : ce qui, à ſon immortel *honneur*, eſt (j'en ſuis aſſuré) la vérité qu'on peut dire d'elle à préſent ; & pour

lui rendre *juſtice*, je ſuis prêt à m'appliquer (& avec un grand chagrin de cœur) ce vers d'Ovide.

Heu! patior telis vulnera facta meis.
Hélas! je ſouffre des bleſſures qu'ont faites mes propres armes.

Mais pourtant, j'inſiſte ſur un point : c'eſt que toute la partie de mon *information*, qui eſt le réſultat de mes *propres recherches*, & qui a rapport à M. Belford, & à ſon *caractère*, eſt vraie *à la lettre*, car on ne trouveroit nulle part, un homme d'un caractère plus libertin vis-à-vis des femmes, M. *Lovelace* excepté. Ainſi, Monſieur, je dois vous prier de ne point jeter aucun *blâme* ſur mon *intention*, puiſque vous voyez combien je ſuis prêt à *m'accuſer* moi-même d'avoir trop légèrement prêté l'oreille à une information *ſuperficielle* & *téméraire* (que je ne ſavois pas être telle, néanmoins) car j'y faiſois d'autant plus de fonds, que les *perſonnes dont je la tenois*, ſont des gens fort *réguliers*, & qui vivent dans *la crainte de Dieu*: & lorſque j'irai vous faire ma cour, vous verrez par leur lettre, que ce doit être d'honnêtes gens & bien *conſcientieux*. Ainſi, Monſieur, qu'il me ſoit permis d'adreſſer à toute *votre digne famille* ce vers de mon dernier poëte cité.

Aſpera confeſſo verba remitte reo.
Pardonne à l'aveu du coupable les paroles dures qui lui ſont échappées.

Et permettez-moi à préſent, Monſieur, (ce qui ſied bien davantage *à mon miniſtère*) au lieu de paroître avec le *front d'un accuſateur*, & d'un cenſeur *téméraire* (reproche que dans le *fond de mon cœur* je n'ai pas *mérité*) de prendre le rôle d'un *conciliateur*; & de vous propoſer (par forme *d'expiation* de ma *faute*) d'être député, comme un *meſſager de paix*, à la *pieuſe jeune dame;* car ils m'écrivent *expreſſément* le *mot*, (& je crois ſincèrement que c'eſt la *vérité*) que les médecins l'ont *abandonnée*, & qu'elle ne *peut vivre*. Hélas, hélas! quelle pitié ce ſeroit, ſi ce pauvre roſeau, qu'on n'avoit deſſein (comme je le ſais très-bien, & comme j'en ſuis pleinement sûr) que de faire plier, alloit ſe rompre.

Ne laiſſez pas, mon cher Monſieur, croire au *monde*, qu'il y eût rien dans vos *reſſentimens* (qui, tant qu'ils n'avoient pour but que de rappeler & de corriger, étoient juſtes & convenables) qui ait *l'apparence* de la *violence*, de la *colère furieuſe* & de *l'inexorabilité*, (comme il le paroîtroit à certaines gens, ſi ces reſſentimens étoient pouſſés à l'extrémité,) après le *repentir*, la *contrition*, & l'humiliation de la belle péchereſſe,

car elle a été tout ce temps-là (à ce qu'il paroît) une *ſeconde Madelaine* dans *ſa pénitence* & cependant pas auſſi dépravée que *Madelaine* dans ſes *fautes* (quoiqu'elle en ait commis d'abord une grande, Dieu le ſait.)

Nam vitiis nemo ſine naſcitur : optimus ille eſt,
Qui minimis urgetur — (dit Horace.)
Perſonne ne naît ſans défaut, le plus parfait eſt celui qui en a le moins.

Si je puis, Monſieur, être nommé pour cet *heureux & digne* miniſtère (car heureux eſt l'homme conciliateur de paix!) Je volerai à Londres, & (comme je ſais que Miſs a toujours fait grand cas du miniſtère que j'ai l'honneur de profeſſer) je ne doute nullement d'être gracieuſement accueilli d'elle, & de l'engager par de *ſolides argumens* & de *bons avis*, à reprendre du *goût pour la vie*, qui doit être le *premier pas* de ſon retour à la ſanté : car quand une fois *l'eſprit* eſt *tranquille*, le corps ne ſouffre pas long-temps : & *l'amour de la vie* eſt une *paſſion naturelle* à l'homme, qui *renaît* bientôt quand la fortune vient à changer & à ſourire.

Vivere quiſque diù, quamvis & egenus & æger,
Optat. — Ovid.
Tout homme, malade ou pauvre, déſire de vivre long-temps.

Et le charmant Lucain obſerve que,

— *Fatis debentibus annos*
Mors invita ſubit.

Quand les deſtins nous doivent encore de longues années, la mort eſt toujours mal reçue.

Et je vais, Monſieur, vous expoſer quelle ſera la *teneur* de mes *raiſonnemens* avec elle, & des *motifs de conſolations* que je lui préſenterai ; à elle qui eſt, je puis le dire, une *femme ſavante*, ſurtout étant dans le cas de lui *expliquer* moi-même les *ſentences* qu'elle pourroit ne pas *comprendre* tout de ſuite ; & cela dans la vue de vous *convaincre* (quand vous ne *connoîtriez* pas déjà mes capacités) combien je ſuis capable de bien remplir *l'office chrétien* auquel je me conſacre.

En premier lieu, je lui repréſenterai le *cours ordinaire des choſes* dans ce *monde ſublunaire*, dans lequel *la joie* & *la triſteſſe*, *la triſteſſe* & *la joie* le ſuccèdent *tour-à-tour*, afin de la convaincre que ſes chagrins ne ſont qu'une choſe dans l'ordre de ce cours ordinaire des événemens de la vie.

Gaudia poſt luctus veniunt : poſt gaudia luctus.
Les ris ſuivent les pleurs ; le deuil ſuit le plaiſir.

En ſecond lieu, je lui rappellerai la définition

qu'elle donna elle-même du *chagrin*, un jour qu'on l'invita à faire la diſtinction de ces trois mots, *triſteſſe*, *chagrin* & *mélancolie*, & à fixer leur différence préciſe : ce qu'elle fit, *impromptu*, par leurs *effets*, d'une manière admirable & à la grande ſatisfaction de tous ceux qui étoient préſens : *moi-même*, je n'aurois pu, avec de *l'étude*, les différencier *mieux*, & d'une manière plus *conciſe*. La *triſteſſe*, dit-elle, *mine ;* le *chagrin déchire*, & la *mélancolie adoucit*.

La concluſion que j'en tirerai avec elle, ſera que, puis qu'une heureuſe réconciliation ſuccédera, *le chagrin* ſera banni, *la triſteſſe* diſſipée, & qu'il ne reſtera que la douce *mélancolie* pour *conſoler* & *égayer* ſon cœur *contrit*, & montrer à tout l'univers le vif ſentiment & le repentir qu'elle a de ſa grande erreur.

En troiſième lieu : que ſa *joie*, (*) quand elle aura recouvré la ſanté & les bonnes grâces de ſa famille, ſera d'autant plus grande, que ſes chagrins auront été plus profonds.

Gaudia, quæ multo porta labore, placent.
Le plaiſir qui a coûté le plus de peine, eſt le plus doux.

(*) La *joie*, permettez-moi de l'obſerver ici en note, mon cher Monſieur, n'eſt pas abſolument incompatible avec la *mélancolie* : c'eſt-à-dire, pourtant, une joie *douce* & *tranquille*, & non pas une joie tumultueuſe ; une

En

En quatrième lieu : qu'ayant été *réellement* coupable d'une *grande faute*, elle ne doit pas recevoir avec *impatience* & *colère*, la correction & le courroux avec leſquels elle a été traitée.

Leniter, ex merito quidquid patiare, ferendum eſt.
La peine qu'on a méritée doit être ſoufferte avec patience.

En cinquième lieu : que c'eſt *la patience* qui éprouve & affermit *la vertu*, comme dit Prudentius.

Hæc virtus vidua eſt, quam non patientia firmat.
Ce n'eſt qu'une vertu chancelante, que celle que n'affermit pas la patience.

En ſixième lieu : Que, d'après ce que dit Horace, elle peut s'attendre à voir des *temps plus heureux* qu'elle n'avoit *lieu* (dernièrement) d'en eſpérer.

Grata ſuperveniet, quæ ſperabitur, hora.
Le plaiſir qu'on n'attend pas, n'en eſt que plus vif.

En ſeptième lieu : qu'elle eſt maintenant réellement dans le *chemin* du *bonheur*, puiſque,

joie folâtre : mais je parle d'une *joie* qui la tirera de temps en temps de ſa *douce mélancolie* & qui l'y laiſſera *retomber doucement* : car la *mélancolie*, cela eſt sûr, deviendra par ſes *réflexions*, ſon état naturel.

ſuivant *Ovide*, elle peut enfin *compter le nombre & le dernier de ſes maux.*

Felix qui patitur, quæ numerare poteſt.

Encore ce diſtique conſolant,

Eſtque ſerena dies poſt longos gratior imbres.
Et poſt triſte malum gratior ipſa ſalus.
Le plus beau jour eſt celui qui ſuccède à de longues pluies;
Et le ſouvenir d'un revers affreux double le plaiſir d'y avoir échappé.

En neuvième lieu: que les *maux qu'elle a éprouvés* peuvent (par le *bon uſage* qu'on peut en faire) tourner à ſon éternel avantage. Car

Cum furit atque ferit, Deus olim parcere quærit.
Dieu, au moment où il menace & frappe, ſonge déjà à pardonner.

En dixième lieu: qu'elle ſera en état de donner une *belle leçon* (une admirable *leçon*) à toutes les *jeunes demoiſelles* de *ſa connoiſſance*, de la *vanité* d'être *élevée au faîte* de la *proſpérité*, & de *la foibleſſe* qu'il y a à ſe décourager dans *l'adverſité:* puiſque nul homme n'eſt aſſez *haut* pour être à l'abri de la chûte & de *l'humiliation;* ni *aſſez bas* pour devoir ſe *déſeſpérer:* de-là le conſeil d'Auſone:

Dum fortuna juvat, caveto tolli.
Dum fortuna tonat, caveto mergi.

Quand la fortune ſourit, gardez-vous de vous trop élever.

Quand la fortune tonne, gardez-vous de vous laiſſer ſubmerger.

Je lui ferai remarquer avec combien de juſteſſe Lucain appelle *l'adverſité*, *l'élément* de la *patience*.

— *Gaudet patientia duris.*

La patience ſe plaît dans les revers.

Et

Fortunam ſuperat virtus, patientia famam.

La vertu ſurmonte la fortune, la patience triomphe de la renommée.

Je lui dirai que tandis que les *ames foibles* ſont *écraſées* par les coups de la *fortune*, *l'ame forte* ſait étonner & intimider la volage déeſſe.

Fortuna fortes metuit, ignavos premit.

La fortune a peur du brave, elle écraſe le lâche.

En onzième lieu: que ſi elle ſuit le conſeil d'*Horace*.

Fortiaque adverſis opponite pectora rebus.

Oppoſez aux revers un cœur intrépide.

Ce ſera *dans la* ſuite un plaiſir pour elle, (comme dit *Virgile*) de ſe *rappeler ſes diſgraces paſsées*.

— *Forſan & hæc olim meminiſſe juvabit.*

Un jour peut-être le ſouvenir de ſes peines aura des charmes pour elle.

Et Juvenal, ſur le même ſujet, en parlant de la joie babillarde des mariniers après que tous leurs dangers ſont paſſés; dit:

Gaudent ſecuri narrare pericula nautæ.
Le nautonnier dans le port aime à conter ſon naufrage.

Ce dernier vers convient ſi parfaitement à la circonſtance, que vous me pardonnerez, Monſieur, de céder à l'envie qui me prend de *le rendre en vers anglais;* & à *l'impulſion translative* (pardon pour ce mot nouveau, & cependant nous autres ſavans, nous n'aimons pas à *autoriſer le néologiſme*) qui m'eſt ſurvenu tout d'un coup.

Le matelot ſauvé conte ſur le rivage,
Et ſes nombreux dangers & ſon triſte naufrage.

C'eſt avec ces *ſages adages*, Monſieur, & cent autres ſemblables, que j'ai toujours au bout de *ma langue*, que j'entretiendrai Miſs (après les avoir pourtant régidés *en forme*, & avec une certaine *méthode;*) & comme elle a beaucoup *de lecture*, & qu'elle eſt, (je puis le dire, à cela près de cette *ſeule* grande imprudence) une jeune Demoiſelle très-*ſage*, je ne doute nullement que je ne parvienne, ſinon par *mes propres argumens*, du moins par ces *talens* & ces *facultés* qui ont (je puis le dire) une ſorte *d'affinité* avec les

ſiennes, à *gagner* ſur elle de reprendre courage.

— *Nor of the laws of fate complain,*
Since, tho' it has been cloudy, now't clears up again.
Ne te plains plus des loix du deſtin, puiſque après
ces ſombres nuages, le ciel redevient ſerein.

Oh! quelle ſageſſe eſt renfermée dans ces *premiers auteurs claſſiques!* un *homme ſenſé* (en cherchant dans leurs écrits) trouvera toujours qu'il peut emprunter leurs termes pour exprimer ſes *jugemens* & des *hommes* & des *choſes*. Voilà pourquoi ils reviennent ſi facilement s'offrir à ma *mémoire* en toute occaſion. Quoique cela reſſemble à la *vanité*, c'eſt une trop grande vérité, pour la paſſer ſous ſilence, & je ne vois pas pourquoi un homme ne *ſauroit* pas voir en lui-même les choſes que tout *le monde voit* & dit *de lui;* quoique cependant les autres n'en ſachent peut-être pas *la moitié autant que lui* ſur d'autres matières. — Je ne connois *qu'une objection*, Monſieur, qu'on puiſſe faire contre ma propoſition d'aller à Londres; celle qui naîtra de votre *généreux* & *tendre ſoin* pour la *ſûreté de ma perſonne*, dans le cas où cet homme *violent & terrible*, ce méchant M. Lovelace, (que tout le monde redoute) viendroit à me contrecarrer; comme il pourroit être réſolu d'eſſayer encore de *regagner pied* dans *l'affection de Miſs* : mais

je me repoſerai ſur la *Providence* du ſoin de ma *sûreté*, lorſque je ſerai engagé dans une *cauſe ſi digne de mon miniſtère*, & avec *d'autant plus* de confiance, qu'il eſt, à ce qu'on me dit, un homme *ſavant & lettré.* C'eſt une choſe étrange qu'un ſi *vil débauché* (j'eſpère qu'il ne verra jamais cette lettre!) ſoit un homme *ſavant*; c'eſt-à-dire, qu'un *homme ſavant* trouve le loiſir d'être un *débauché*, quoiqu'il puiſſe arriver qu'un *ſavant* ſoit un *ruſé pécheur*, & profite des occaſions qui ſe préſentent ſur *ſon chemin.* Ce que néanmoins, je peux vous l'aſſurer, *je n'ai jamais fait.*

Je répète que comme ce Lovelace eſt un *ſavant*, je me *revêtirai*, pour ainſi dire, d'une *armure claſſique:* débutant *doucement avec lui* (car, Monſieur, la *bravoure* & *douceur* ſont des qualités qui *vont fort bien enſemble*, & elles ne *brillent* dans perſonne autant que dans le clergé *Chrétien*) débutant donc avec lui par la *douceur*, comme je dis, d'après Ovide

Corpora magnanimo ſatis eſt proſtraſſe leoni.
Le lion généreux épargne qui ſe ſoumet à ſa force.

Enſorte que ſi je n'étois pas en sûreté derrière le *bouclier* de *ma propre prudence*, je le ſerois certainement derrière le *bouclier* de ces *admirables auteurs claſſiques*, d'Horace en particulier,

qui étant un libertin lui-même (& un *libertin jovial*) doit être d'un grand poids auprès des *libertins ſavans*.

Et qui ſait ſi je ne pourrois pas ramener ce *Goliath en méchanceté*, quoique je ne ſois moi-même qu'un *petit David* (armé des frondes & des pierres des anciens ſages) au ſentiment de ſes erreurs? Et quelle victoire ce ſeroit pour moi!

Ici, Monſieur, je pourrois, en ſuivant l'allégorie de David & de Goliath, vous donner un échantillon des *pierres* (on peut donner le nom de pierres à *des argumens écraſans*, puiſqu'ils vous *terraſſent* un *opiniâtre adverſaire*) que je pourrois lui lancer, s'il ſe courrouçoit contre moi; & cela pour vous ôter, Monſieur, toute inquiétude pour ma *vie* ou pour mes *os*: mais j'attendrai que vous me demandiez à les voir, lorſque j'aurai l'honneur de vous aller viſiter en perſonne.

A préſent (mon cher Monſieur) que me reſte-t-il, après vous avoir montré (ce dont cependant je crois que vous ne doutez pas) combien je ſuis *l'homme qu'il faut*, pour aller voir la jeune dame avec la *branche d'olivier*, que de vous prier de me députer vers elle, avec cette *branche à la main*? Car s'il eſt vrai qu'elle ſoit

auſſi mal ; & ſi elle alloit ne pas vivre aſſez pour recevoir la grâce que (à ma connoiſſance) toute *l'honorable* famille lui deſtine, quel chagrin pour vous tous ! & alors, Monſieur, à quoi ſerviroient *les éloges* que vous rendriez peut-être, tous réunis, à ſa *mémoire*. Car comme Martial l'obſerve ſagement.

— *Poſt cineres gloria ſera venit.*
La gloire vient trop tard couronner des cendres.

Auſone dit auſſi avec la même juſteſſe, que *les plus promptes faveurs ſont les plus gracieuſes & les plus obligeantes.*

Et Ovide ſur le même ſujet :

Gratia ab officio, quod mora tardat, abeſt.
Un bienfait retardé perd ſon prix & ſa grâce.

Et, Monſieur, quelque parti que vous preniez, que le pardon *de la jeune dame ſoit* auſſi étendu, & auſſi *gracieuſement accordé* qu'elle le peut ſouhaiter. Afin que je puiſſe lui dire que je lui porte avec ce pardon, & *vos mains* & votre *bonne mine* & vos *cœurs tout entiers*. Car, comme le vers latin dit, (& j'oſe préſumer que mon humble conſeil n'en a pas affoibli le ſens,)

Dat bene, dat multum, qui dat cum munere vultum.
On donne bien, on donne beaucoup, quand le viſage donne avec la main.

A préſent, Monſieur, lorſque je jette les yeux ſur cette longue lettre (*), (quoique je la voie émaillée, comme une *prairie* eſt émaillée par les fleurs du *printemps & de l'été*, très-brillante à la vue;) je commence à craindre de vous avoir fatigué; & d'autant plus que j'ai écrit ſans cette *méthode* ou cet *ordre* qui, je penſe, *conſtitue* la *beauté* du *bon ſtyle* : *ordre* & *méthode* néanmoins qu'on peut plutôt *négliger* dans une *épître familière* (comme qui diroit celle-ci), en vous demandant pardon, Monſieur, pour la *familiarité du mot* : mais non *pas tout-à-fait ici* non plus, parce que je peux dire en quelque ſorte que c'eſt *une lettre* & que ce n'en eſt *pas une*, mais une eſpèce de diſcours *abrégé* & *ſubſtantiel*, ſur des ſujets *divers* & *variés* dont chacun pourroit, étant entendu, remplir juſqu'à des

(*) Et ici en note, permettez-moi de dire que jamais *ſermons* que j'ai compoſés, ne m'a coûté la moitié de la *peine* que cette lettre m'a donnée. — Mais je connois votre *avidité* & votre admiration pour la ſageſſe des *anciens* que vous préférez à ſi juſte titre à la *moderne*. — Et en effet je penſe avec vous, que la moderne n'eſt qu'*empruntée* (comme la *lune* emprunte la lumière du *ſoleil*) au moins que nous ne les *ſurpaſſons* en rien, & qu'on peut retrouver nos plus *belles penſées*, généralement parlant, plus élégamment exprimées & mieux habillées par les anciens.

volumes. Si ce *diſcours épiſtolaire* (laiſſez-moi lui donner ce nom) vous fait plaiſir, (comme je ſuis porté à le penſer, à cauſe des ſentences & des *aphoriſmes* tirés des plus *ſages des anciens*, qui y *brillent* de toutes parts, comme autant de *rayons de ſoleil* éblouiſſans,) j'en formerai, (à mon loiſir,) un *diſcours méthodique*; & peut-être pourrois-je l'imprimer un jour, avec une dédicace à mon très-*honoré patron*, (ſi j'ai, Monſieur, votre agrément;) mais non pas avant que j'aie jeté dans le public, ſous *l'anonyme*, deux ou trois *petits eſſais*, pour me faire *connoître* un peu par leurs ſuccès dans la *république des lettres*, & enſuite dans mes *œuvres*, — non pas par vanité, (néanmoins,) je puis le dire, mais pour *l'utilité* dont il pourroit être au *public*: car, (comme l'obſerve judicieuſement un poëte,) *quoique la gloire ſuive toujours le mérite, elle n'en eſt cependant que l'ombre.*

Contemnit laudem virtus, licet uſque ſequatur.
Gloria virtutem, corpus ut umbra ſuum.

La vertu dédaigne la louange, quoique la gloire ſuive toujours la vertu, comme l'ombre ſuit le corps.

Une fort belle idée, & digne de l'admiration de tout le monde!

Et maintenant, (mon *très-digne Monſieur*, mon bon ami & honoré patron,) remettant le tout entre vos *mains*, ainſi qu'à la diſcrétion de vos *deux frères* & aux lumières du *jeune M. Harlowe*, & à la ſage prudence de la digne *Madame Harlowe*, & de ſon excellente fille, *Miſs Arabelle Harlowe*, je prends la liberté de me ſigner, ce que je *ſuis véritablement*, & ce que je *me ferai toujours un plaiſir d'être* dans tous *lss cas* & dans *tous les temps*,

Votre & leur très-dévoué & obéiſſant & fidelle ſerviteur,

ELIAS BRAND. (♭)

(¶) LETTRE LI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

(En réponſe à la Lettre XLVIII.)

Mercredi matin, 6 Septembre.

ELLE eſt donc un peu mieux! bénédictions du ciel ſur toi ſans nombre & ſans meſure! Puiſſe-t-elle ſe trouver de mieux en mieux! dis-le moi du moins quand ce ne ſeroit pas la vérité; car tu ne peux ſavoir quelle joie m'a cauſée l'annonce de ce repit ſi paſſager, & de

la chétive eſpérance qu'elle pourra vivre encore un ou deux jours.

Mais qui a dit à ce Docteur, au cœur inſenſible, & qui condamne ſi froidement à la mort, qu'elle ne vivra pas plus long-temps? Quel eſt ſon garant pour l'affirmer? Quelle préſomption dans ces graves & triſtes pédans de la faculté! ils ſeront l'objet de mon mépris juſqu'à la dernière heure de ma vie, ſi ce confrère, (tout fameux qu'on le croit,) ne peut opérer pour elle, ou plutôt pour moi, un miracle fort ordinaire. Je te dirai même, Belford, qu'il mérite déjà le dernier mépris, pour ſouffrir que cette charmante horloge ſe déſorganiſe à ce point? Qu'eſt-ce donc que ſon art, s'il ne peut la remonter dans le quart du temps qu'ont duré ſes viſites, lorſqu'au temps des premières, les roues & les reſſorts de la vie & du mouvement étoient ſi neufs & ſi ſolides, qu'ils paroiſſoient n'avoir beſoin pour les entretenir que des ſoins les plus ordinaires?

Je vous ai obligation de vos efforts, pour l'engager à me voir; c'eſt avoir fait le rôle d'un ami; ſi elle avoit daigné m'accorder cette faveur, elle auroit vu à ſes pieds l'adorateur le plus humilié qui jamais ſe ſoit proſterné aux genoux de la beauté outragée.

Et ce qu'elle vous a chargé, & ce qu'elle vous a *défendu* de me dire, (& ſa défenſe avoit le plus *tendre* des motifs,) qu'elle me pardonne; qu'elle auroit pu faire de moi un homme de *bien*, qu'elle auroit pu me rendre *heureux!* qu'elle *m'avoit aimé*! Avouer dans un pareil moment qu'elle *m'avoit autrefois aimé*! qu'elle n'avoit jamais aimé d'homme *avant* moi! qu'elle prie le ciel pour moi! que ſa dernière larme ſeroit répandue pour moi; ſi elle ſavoit qu'elle pût ſervir à ſauver mon ame, condamnée, ſans ſes prières, à la perdition! — O Belford, Belford, je ne puis le ſoutenir! quelle bête féroce, quel démon j'ai été pour un cœur d'une bonté ſi tranſcendante! — Pourquoi ne ſe déchaîne-t-elle pas contre moi? Pourquoi ne me charge-t-elle pas de ſes exécrations? — O mérite ſuprême & triomphant! toujours au-deſſus de moi! & me laiſſant à une diſtance infinie au-deſſous d'elle! — *Epouſer & réparer tôt ou tard*, voilà quelle étoit, miſérable que je ſuis! l'excuſe que je me donnois à moi-même. De lui donner une ſombre ſenſibilité; la faire deſcendre de la hauteur des étoiles dont ſa tête rayonnante étoit environnée, afin que ma femme, étant ſi ſupérieure à moi, n'en prit pas droit de me mépriſer; tel étoit un de mes ſerviles motifs, qui venoit

de mon envie plus vile encore, & du ſentiment que j'avois de mon infériorité. — Et cependant la voir, elle de degré en degré, d'infortune en infortune, conſerver ſa hauteur; & comme le ſoleil, lancer ſur moi des rayons plus brillans encore, après les nuages que j'avois tenté d'élever autour d'elle. — Et à préſent m'échapper ainſi! ſans qu'il me reſte aucun pouvoir de réparer les outrages qu'elle a reçus! Aucun adouciſſement à mes reproches intérieurs! aucun moyen de lui faire partager le blâme, qui reſte entier ſur moi ſeul!

Dis-lui, ah! dis-lui, Belford, que ſes prières & ſes vœux ſi extraordinairement généreux, ne ſeront pas vains; — que je ſuis capable de me repentir; que je me repens en effet; & qu'il y a long-temps déjà que je me ſuis repenti. Dis-lui mes fréquens & profonds remords; — il étoit impoſſible que tant de remords paſſagers ne produiſiſſent pas à la fin un remords efficace & durable. — Et cependant il ne faut pas qu'elle m'abandonne; — il faut qu'elle vive, ſi elle déſire voir mon repentir parfait. — Car, quel bien peut produire le déſeſpoir?

⁂

Je ferai tout ce que tu voudras me preſcrire, pour le renvoi de tes lettres.

Je t'ai une obligation infinie de la dernière, & de l'avoir preſſée de me recevoir, quoique tes efforts n'ayent pas réuſſi.

Encore une fois, comment ai-je pu être ſi ſcélérat avec une ſi divine créature? — & cependant l'aimant toujours, comme jamais homme n'a aimé femme! Malédiction ſur mon génie inventif! malédiction ſur ma tête intrigante & ſur mon cœur complice de ſes ſtratagêmes! Me faire un jouet de l'honneur, de la réputation & de la vie d'une femme ſi angélique! O damnable incrédulité, qui m'a fait perſiſter dans l'idée que, la croyant une femme, je devois eſpérer ne trouver qu'une femme en elle. Je n'ai jamais voulu croire qu'il pût y avoir une pareille vertu, (une vertu ſans autre motif que la vertu même,) dans le ſexe; & ſur cette incrédulité, je fondois mon eſpérance de réuſſir avec elle.

Mais ne me dis pas, Belford, qu'il faut abſolument qu'elle nous quitte à préſent. Si elle ſe rétablit, & ſi je peux ſeulement regagner ſa faveur, c'eſt alors que la vie ſera vraiment une vie pour moi! le monde n'a jamais vu un mar tel que je veux l'être. Je n'aurai d'autre volonté que la ſienne; elle me conduira dans tous mes pas; ce ſera elle qui ouvrira, qui dirigera

toutes mes vues, & qui réglera à ſa volonté tous les mouvemens de mon cœur.

Vous me dites dans votre lettre qu'à onze heures elle repoſoit tranquillement, & mon valet m'apprend ſur le témoignage de Madame Smith, qu'elle a eu une bonne nuit. De quelle eſpérance cette nouvelle me remplit! J'ai donné au porteur cinq guinées, pour être partagées entre lui & ſon camarade. Cher, cher ami! confirme-moi cette nouvelle dans ta première lettre! au nom du ciel confirme-la! — Dis au Docteur, que je lui ferai préſent de mille guinées, s'il peut la ſauver. Demande-lui ſi une conſultation ne ſeroit pas néceſſaire.

Adieu, cher Belford, confirme, je t'en conjure, les eſpérances & la joie ſuprême qui viennent de s'emparer d'un cœur qui, après elle, eſt à toi. (♭)

LETTRE LII.

(¶) LETTRE LII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi matin, à 8 heures, 6 Septembre.

VOTRE domeſtique eſt arrivé chez moi avant que j'en fuſſe ſorti. Je l'ai envoyé chez Smith s'informer de l'état de Miſs Harlowe, avec ordre de repaſſer chez moi à ſon retour. J'ai eu le plaiſir de recevoir pour réponſe qu'elle avoit paſſablement repoſé. Auſſitôt que je l'ai eu dépêché avec la lettre que j'avois écrite la nuit, je ſuis ſorti pour me rendre chez elle.

Je l'ai trouvée levée & toute habillée, vêtue d'une robe de ſatin blanc, toujours avec élégance; mais plus encore aujourd'hui que je ne lui en avois vu de toute la ſemaine paſſée; l'air ſerein & preſque riant.

Elle a dit qu'elle ſentoit augmenter l'obſcurciſſement de ſes yeux, & le tremblement qui s'étoit emparé de ſes membres. Si c'eſt-là mourir, dit-elle, il n'y a rien de bien fâcheux dans la mort. A peine mon corps ſent-il quelque malaiſe; mon ame eſt tranquille, & mon entendement eſt auſſi net, auſſi parfait que jamais. Quel Dieu bon & miſéricordieux j'ai! — Car c'étoit-là

ce que je lui avois toujours demandé dans mes prières. — Je lui ai dit qu'il n'en étoit pas de même pour vous, que vous n'étiez pas auſſi calme.

Il n'y a pas la même raiſon pour que cela ſoit, répliqua-t-elle. C'eſt une précieuſe conſolation, M. Belford, au dénouement de notre courte hiſtoire, de pouvoir dire : j'ai ſouffert les injures d'autrui, ſans en faire à perſonne. Je bénis Dieu, (quoique j'aie été malheureuſe, ce que *le monde* croit, & ce que je me ſuis crue autrefois plus qu'à préſent, que je ſuis à la fin,) de ce que mes calamités devoient faire éclore pour moi mon bonheur éternel, & de ce que cependant de mon côté je n'ai fait volontairement le malheur d'aucune créature. Je n'ai aucun ſujet de m'affliger, que du chagrin que j'ai donné à mes parens.

Mais je vous prie, M. Belford, dites de ma part les choſes les plus obligeantes à mon couſin Morden, & priez-le de les conſoler & de leur dire qu'il en auroit été tout de même s'ils avoient accepté mon ſincère repentir, comme je déſire & comme j'oſe eſpérer que le Tout-Puiſſant l'a accepté. — On m'a demandé en bas ; c'étoit Henry qui revenoit dans le moment de chez Miſs Howe, à laquelle il avoit porté la lettre de ſon

amie. L'imbécille, parce qu'on lui avoit ordonné de faire la plus grande diligence, & de revenir le plutôt poſſible, n'a pas attendu qu'on l'eût remiſe dans les mains de Miſs Howe, qui étoit éloignée de cinq milles; quoique Mde. Howe l'ait engagé à attendre, & qu'elle eût dépêché un exprès à cheval pour porter la lettre à ſa fille.

Mercredi matin, à 10 heures.

La pauvre dame ne fait que de revenir d'une foibleſſe qui l'a laiſſée aux portes de la mort. Sa tranquillité, ſans aucune douleur pendant quelques heures, paroît n'avoir été qu'un éclair paſſager, comme l'appellent Mde. Lowick & Mde. Smith.

Sur mon honneur, Lovelace, j'aimerois mieux avoir à me ſéparer de tous les amis que j'ai au monde, que de cette admirable dame. Je n'avois jamais connu auparavant ce que c'étoit qu'une vertueuſe, une ſainte amitié, comme je peux appeler la mienne pour elle. Mais lorſqu'elle eſt ſi nouvelle pour moi, me voir obligé d'y renoncer ſitôt, quelle affliction pour mon cœur! Cependant je rends grâces au ciel de ce que du moins je ne la perds pas par *ma faute*! Mais il ſeroit barbare de ne pas t'épagner à préſent.

Elle a envoyé chercher l'eccléſiaſtique qui la voyoit auparavant, pour venir prier avec elle. (♭)

(¶) LETTRE LIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Kenſington, Mercredi l'après-midi.

SEMBLABLE au voyageur d'Eſope, tu ſouffles à-la-fois le chaud & le froid, la vie & la mort, dans le deſſein ſans doute de me faire perdre la raiſon. Comme tu es familier avec les mots de *mourant*, *d'obſcurciſſement*, de *tremblement*! Jamais mortel ne ſonna tant d'accens divers ſur la même cloche. Ton vrai père étoit, je le jurerois, un boucher, ou un foſſoyeur, au plaiſir que tu ſembles prendre dans les ſcènes d'horreur & de mort. Ta barbare réflexion, que tu ne la perds pas par ta faute, eſt à ne jamais pardonner. Tu n'as qu'une voie pour expier les tourmens que tu me fais ſouffrir; c'eſt de m'envoyer la nouvelle qu'elle eſt mieux & qu'elle en reviendra; vrai ou faux, ſonge à me l'annoncer; je ſortirai du royaume dans la joie de le croire, & mes déſirs & mon imagination feront le reſte.

Si elle vit ſeulement une année, afin que je puiſſe m'abſoudre à moi-même, (peu m'importe l'opinion du monde,) du reproche d'être la cauſe de ſa mort, je me charge d'arranger le reſte.

Ni vœux, ni prières ne la ſauveront-ils point? Je n'ai jamais prié de ma vie, en mettant toutes mes années enſemble, autant que je l'ai fait depuis quinze jours, & l'on ne peut pas ſe repentir plus ſincèrement de toute ma baſſeſſe envers elle. — Et rien, rien ne pourra-t-il...?

Mais après tout, ſi elle n'en revient point, cette réflexion doit me conſoler, (& c'eſt la *vérité*,) que ſa *fin* ſera plutôt due à ſon entêtement, à l'entêtement obſtiné de ſon ſexe, qu'à toute autre cauſe.

Il eſt difficile à ceux qui s'abandonnent à tout ce que leur inſpire un violent reſſentiment, de s'arrêter où ils projetoient d'abord de s'arrêter.

J'ai encore la charité de croire que James & Arabelle Harlowe n'avoient dans le principe d'autre intention, en formant leur ligue contre leur angelique ſœur, que de la faire diſgracier & de la rabaiſſer, dans la crainte où ils étoient, (les vils miſérables!) que leurs oncles ne ſuiviſſent l'exemple qu'avoit donné leur grand-père à leur préjudice. De même cette dame, je ſuppoſe, n'a d'abord eu d'autre projet que de me

vexer & me tourmenter, & voyant qu'elle y réuſſiſſoit à merveille, ſon déſir de vengeance eſt inſenſiblement devenu plus fort dans ſon cœur, que le déſir de la vie ; & aujourd'hui elle ne demande pas mieux que de mourir, parce qu'elle croit cet événement fait pour me déchirer le cœur. — Et pour être encore mieux vengée, elle joue le rôle du parfait chrétien, & elle me pardonne.

Mais je n'en veux point de ſon pardon ! mon cœur me dit que je ne le mérite pas, & je ne peux le ſupporter ! & qu'eſt ce pardon, qu'un pardon *verbal*, donné avec autant d'oſtentation que de cruauté, dans la vue de s'exalter davantage elle-même & de m'enfoncer le poignard plus avant dans le cœur ? La chère petite diſſimulée ! — Mais arrêtons-nous, de peur que je ne blaſphême.

*

En reliſant ce qui précède, je rougis de mes extravagances ; mais que veux-tu que je faſſe ? Ne vois-tu pas que je ne cherche qu'à m'échapper de moi-même dans l'eſpérance de me perdre & de m'anéantir ? Mais je ne peux parvenir ni à l'un ni à l'autre.

Si jamais tu aimas avec la moitié de l'ardeur dont j'aime. — Mais non, ton ame groſſière en eſt incapable.

Annonce-moi dans ta prochaine lettre, je t'en conjure au nom de tous les ſaints, de tous les anges, ſa céleſte famille, qu'elle eſt vivante & qu'il eſt probable qu'elle vivra. — Si tu m'envoyes de fâcheuſes nouvelles, tu répondras des ſuites ſoit qu'elles ſoient fatales à ton meſſager, ou à

ton LOVELACE. (♭)

(¶) LETTRE LIV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, à 11 *heures.*

LE docteur H. vient de venir, il eſt reſté avec moi en attendant que le miniſtre eût fini ſes prières à côté de la jeune dame; & après on nous a fait entrer tous deux. M. Goddard qui eſt venu pendant que le médecin & le prêtre étoient avec elle, eſt ſorti avec eux : ils ont pris congé d'elle, & lui ont dit un triſte, un éternel adieu, comme je ne balance pas à le déclarer, en lui donnant leur bénédiction, & recevant la ſienne, & ſe ſouhaitant (quand leur tour viendroit) une fin auſſi heureuſe que la ſienne a toute l'apparence de l'être.

Elle avoit de nouveau preſſé vivement le

docteur de lui dire ſon opinion ſur le temps qu'il étoit probable qu'elle pourroit vivre encore : il lui a dit qu'il craignoit beaucoup qu'elle ne vît pas le ſoir du lendemain; elle a dit qu'elle compteroit les heures avec plus de plaiſir qu'elle n'en eût jamais eu de ſa vie à les compter dans l'attente de la plus grande joie.

Quelle différence entre les dernières heures du pauvre Belton & les ſiennes ! vois par les effets, dans cette terrible & touchante ſcène, quelle immenſe différence il y a entre une bonne & une mauvaiſe conſcience !

Au moment même eſt arrivé un homme avec une lettre de Miſs Howe, peut-être ſerai-je en état de t'en envoyer le contenu.

Elle s'eſt efforcée à différentes fois, mais inutilement, de lire la lettre de ſa chère amie : l'écriture, a-t-elle dit, étoit trop fine pour ſa vue épaiſſie, & les lignes vacilloient devant ſes yeux. Ses mains étoient ſi tremblantes, qu'elle ne pouvoit tenir le papier ; à la fin elle a prié Mde. Lowick de la lui lire ; le meſſager étant là à attendre une réponſe.

Tu verras dans la lettre de Miſs Howe, combien eſt différente l'expreſſion de la même impatience, & de la même tendreſſe paſſionnée,

lorſqu'elle eſt dictée par l'ame plus douce d'une femme, de celle qui vient d'une ame auſſi impétueuſe, auſſi hériſſée d'inégalités que la tienne. Mde. Lowick la tranſcrira; & je te l'enverrai. — Tu peux la lire ici de ſuite, ſi tu veux.

Miſs HOWE à Miſs HARLOWE.

Mardi, 5 *Septembre*.

O MA PLUS CHÈRE AMIE!

QUE va devenir votre pauvre Anne Howe! je vois par vos caractères autant que par la deſcription que vous m'en faites, vous-même, (& qui ſeroit dans des termes plus tendres, ſi vous n'étiez pas réellement fort mal, au plus mal) dans quel état vous êtes. Pourquoi faut-il que j'aie ſi long-temps différé d'aller vous joindre! Comment ai-je pu croire que les conſolations d'une fidelle amie ſeroient entièrement inutiles, pour une chère ame dans la détreſſe, & me laiſſer perſuader de m'interdire d'aller vous voir au moins une fois, pendant tout ce temps! moi, auſſi bien que tous les autres, délaiſſer; abandonner ma plus chère amie à des étrangers! Que deviendrai-je ſi vous êtes auſſi mal que me le repréſentent mes craintes?

Je veux partir à l'inſtant, quelque peu d'encouragement que vous me donniez de le faire!

ma mère conſent que je parte ! ah ! pourquoi ne l'a-t-elle pas voulu auparavant ?

Et cependant elle me perſuade d'un autre côté (dans la crainte de l'impreſſion fatale dont je pourrois être affectée, ſi j'allois trouver mes craintes trop malheureuſement juſtifiées,) d'attendre le retour de ce meſſager, qui monte le plus vîte de nos chevaux. — Dieu veuille ſeconder ſa courſe & le ramener avec de bonnes nouvelles pour moi ! autrement. . . . — Mais, ô ma chère, ma plus chère amie, ... que veux-je dire ! — Une ligne, une ſeule ligne de votre main par cet exprès ! envoyez-moi ſeulement une ligne qui me diſe de partir ; je partirai dans le moment, à l'inſtant même que je la recevrai, je ſuis toute prête au premier ſignal ! & ſi vous m'aimez comme je vous aime, la vue de votre amie vous ranimera, vous rendra à mes eſpérances. — Mais pourquoi, lorſque je peux avoir cette penſée, ne ſuis-je pas partie plutôt ?

Dieu de bonté ! ne refuſe pas à mes prières mon amie, mon guide, ma lumière, dans une circonſtance ſi critique pour moi.

Mais j'aime à me figurer que votre ſtyle & vos ſentimens ſont trop bien ſuivis, trop pleins de vigueur & de vie, pour me livrer ſi fort au

déſeſpoir ſur ce que votre plume tremblante ſemble préſager.

Je ſuis bien fâchée de ne m'être pas trouvée à la maiſon (il faut que j'ajoute encore ce peu de lignes, quoique le domeſtique attende ſur ſon cheval à la porte,) lorſque le laquais de M. Belford eſt arrivé avec votre triſte & touchante lettre; j'étois chez Miſs Lloyd, Maman me l'a envoyée, & je ſuis revenue auſſitôt au logis; mais il étoit déjà parti; il paroît qu'il n'a pas voulu attendre: cependant j'avois mille & mille queſtions à lui faire; mais pourquoi retiens-je ſi long-temps le meſſager? J'ai une infinité de choſes à vous dire! j'ai à vous conſulter ſur mille choſes! c'eſt vous qui me dirigerez en tout; j'obéirai au plus léger ſigne de votre main: mais ſi vous me quittez — qu'importe & le monde & tout ce qu'il renferme à votre.

ANNE HOWE.

L'impreſſion que cette lettre a faite ſur la jeune dame, ſi près de la fin que ſa belle amie appréhende & déplore ſi tendrement, a obligé Mde. Lowick d'en interrompre pluſieurs fois la lecture, & de changer pluſieurs fois de voix.

Voilà une amie, dit cette divine fille (en prenant la lettre dans ſes mains, & la baiſant) qui mérite qu'on vive pour elle! ô ma chère Anne

Howe ! que votre amitié a été noble & douce ! ſans jamais ſe démentir ! mais nous nous réunirons un jour (& cette eſpérance doit nous conſoler toutes deux) pour ne plus jamais nous ſéparer. Alors, dégagées des ombres du corps, nous ſerons toute lumière & tout eſprit.— Alors que notre amitié pure & ſans alliage, ſera parfaite ! notre amour n'aura plus qu'un ſeul & même objet adorable, & nous jouirons de lui & l'une de l'autre en lui pendant toute l'éternité !

Elle dit que ſa chère amie demandoit avec tant d'inſtance une ou deux lignes, qu'elle ſeroit bien aiſe d'écrire un mot, ſi elle en avoit la force : elle eſſaya, mais ce fut en vain ; elle pouvoit du moins dicter, dit-elle, à ce qu'elle croyoit ; & elle pria Mde. Lowick de prendre une plume & du papier : au moment qu'elle commença à dicter, je voulus me retirer, mais elle voulut que je reſtaſſe.

Elle ſe perdit pluſieurs fois dans ſes idées ; d'abord elle remarqua elle-même qu'elle s'en appercevoit bien, & lorſqu'elle eut enfin dicté quelques lignes de ſuite, qui ne la ſatisfaiſoient pas, elle fit ſes excuſes à Mde. Lowick de la faire recommencer deux fois ; & elle dit que la troiſième paſſeroit comme elle pourroit.

Elle dicta ſans héſiter l'adieu de leur ſéparation, & lorſqu'elle en fut à la bénédiction & à la ſignature, elle prit la plume, & ſe laiſſant tomber ſur ſes genoux, ſoutenue par Mde. Lowick, elle écrivit elle-même la concluſion de ſa lettre, mais Madame Lowick fut obligée de guider ſa main.

Vous ſerez ſurpris de trouver partout le ſens complet, ſi vous conſidérez l'excès de ſa foibleſſe.

J'ai fait attendre le meſſager, pour la tranſcrire; j'ai tâché d'imiter la fin qui termine la lettre; & j'ai marqué les pauſes aux endroits où, du mieux que j'ai pu m'en ſouvenir, elle s'eſt arrêtée. Dans tout ce qui regarde cette admirable femme, je ne ſaurois trop circonſtancier mon récit.

Mercredi, vers les trois heures.

MA TRÈS-CHÈRE MISS HOWE,

Il ne faut pas vous étonner ni vous affliger — de ce que Mde. Lowick écrit pour moi. Quoique je ne puiſſe vous obéir, & tenir la plume pour vous écrire moi-même, c'eſt mon cœur qui vous écrit avec la ſienne. — Daignez vous en contenter, c'eſt tout ce que je puis faire de plus pour vous obéir.

A préſent, que dois-je dire ? que puis-je dire ? — Mais pourquoi ne vous dirai-je pas la vérité ? — puiſque vous devez bientôt — ah bientôt.....

Apprenez donc, & que vos larmes, ſi elles ſont de pitié, ſoyent d'une pitié joyeuſe : car je vous permets d'en répandre quelques-unes pour embaumer, pour ainſi dire, une fleur tombée — apprenez que le bon docteur & le pieux miniſtre, & mon honnête chirurgien viennent, il n'y a qu'un moment — en joignant leurs bénédictions — de me faire leur dernier adieu : & le premier me fait eſpérer — ſouffrez, ma chère, que je diſe *eſpérer*, — eſpérer mon élargiſſement, avant le coucher du ſoleil de demain.

Adieu donc, ma très-chère amie ! que votre conſolation ſoit, comme c'eſt la mienne, dans la penſée que, au temps où il plaira à Dieu, nous nous réunirons dans une heureuſe éternité, pour ne plus nous ſéparer jamais ! encore une fois donc, adieu ! — & ſoyez heureuſe — ce que ne peut être un naturel généreux, à moins — autant qu'il eſt en ſon pouvoir, qu'il ne rende les autres heureux auſſi.

Dieu vous comble à jamais de ſes bénédic-

tions : c'eſt la prière que fait, à genoux, quoique ſoutenue d'une main obligeante,

Votre redevable, & reconnoiſſante, & affectionnée

CLARISSE HARLOWE.

Lorſque j'ai eu tranſcrit & cacheté cette lettre, par ſes ordres, je l'ai donnée moi-même au meſſager qui m'a dit que Miſs Howe n'attendoit que ſon retour pour partir pour Londres. (♭)

Ton courrier vient d'arriver ; ainſi je vais fermer ici. Tu es un maître impitoyable, les deux malheureux valets ſont mortellement *haraſſés* par toi, pour emprunter un terme des femmes : & tous les mots que les femmes employent, quoique nous ne ſoyons pas sûrs d'où ils dérivent, ont beaucoup de ſens & d'énergie. Je crois que dans le fond de leurs cœurs, elles ſouhaitent l'ange dans le ciel qui eſt prêt à la recevoir, & toi dans le lieu qui te convient, afin qu'il y ait une fin à leurs *bouraſques ;* pour employer encore un autre mot du même ſexe.

Quelle lettre tu m'as envoyée ! Pauvre Lovelace ! — c'eſt toute la réponſe que j'y ferai.

(*Cinq heures.*) Le colonel Morden vient d'arriver.

LETTRE LV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A 8 heures du ſoir.

(¶) JE n'ai eu que le temps de vous dire dans ma précédente que le colonel Morden étoit arrivé. Il étoit à cheval, ſuivi de deux laquais, & il eſt deſcendu à la porte à cinq heures préciſes. Mde. Smith étoit alors en bas dans ſa boutique; pleurant avec ſon mari qui étoit auſſi affecté qu'elle. Mde. Lowick, en pleurs auſſi, venoit de les quitter; car ils avoient mêlé leurs gémiſſemens, dans l'opinion où ils étoient tous deux que cette admirable dame ne paſſeroit pas la nuit. Mde. Lowick leur avoit dit qu'elle le penſoit comme eux, d'après certains engourdiſſemens qu'elle appeloit les avant-coureurs de la mort, & d'un aſſoupiſſement qui ne faiſoit qu'augmenter. (♭) Le Colonel, ſuivant ce que m'a dit après Mde. Smith, leur a demandé avec beaucoup d'impatience, comment ſe portoit Miſs Harlowe. Elle n'eſt pas morte, a répondu triſtement Madame Smith; mais je crains bien qu'elle n'aille pas loin. Bon Dieu, s'eſt-il écrié, en levant les mains & les yeux. Puis-je la voir? Mon

Mon nom eſt Morden. J'ai l'honneur de lui appartenir de fort près. Montez, je vous prie, & faites-lui ſavoir, (elle eſt en pleine connoiſſance j'eſpère?) que je ſuis ici. Qui eſt avec elle? — Perſonne, que ſa garde, lui a dit Mde. Smith; & Mde. Lowick, une dame veuve, qui prend d'elle autant de ſoin que ſi c'étoit ſa mère. — Ah! beaucoup plus, dit-il en l'interrompant; ou bien elle n'en prendroit aucun. — Et peut-être auſſi un gentilhomme, nommé M. Belford, qui a été pour elle le meilleur ami qu'elle ait eu. — Si M. Belford eſt avec elle, a-t-il repris, je puis monter ſans difficulté. Mais allez toujours, & dites à M. Belford que je lui demande d'abord en grâce un moment d'entretien avec lui.

(¶) Mde. Smith eſt venue m'avertir dans mon nouvel appartement. Je venois de renvoyer votre domeſtique, & j'étois à demander à ſa garde ſi je pourrois rentrer. Elle m'avoit répondu qu'elle étoit aſſoupie dans le grand fauteuil, ayant refuſé de ſe coucher, en diſant: qu'elle eſpéroit bientôt ſe coucher tout de bon. Je me ſuis empreſſé d'aller au-devant du Colonel, qui eſt réellement un homme de très-bonne mine, & qui m'a reçu avec beaucoup de politeſſe. Après les premiers complimens: ma parente, m'a-t-il dit, vous a plus d'obligation

qu'à ſa famille propre. (♭) Pour moi, je me ſuis efforcé en vain de toucher en ſa faveur des cœurs de marbre, & ne me figurant point que cette chère perſonne fût ſi mal, j'ai négligé de la voir, comme je le devois, au premier moment de mon arrivée, & comme je n'y aurois pas manqué, ſi j'avois connu ſa ſituation, & les difficultés que j'ai trouvées de la part de ſa famille. Mais, Monſieur, votre ami a de bien grands reproches à ſe faire, & l'intime amitié qui vous lie enſemble, n'a fait que rendre vos civilités pour ma couſine plus cruelles & plus fâcheuſes pour elle. Mais ne reſte-t-il pas d'eſpérance?

Les médecins l'ont quittée avec la triſte déclaration qu'il n'en reſte plus.

N'a-t-elle manqué de rien, Monſieur? Son médecin eſt-il habile? On m'a dit que ces honnêtes gens ont eu pour elle tous les égards & toutes les attentions imaginables.

Eh! qui pourroit lui refuſer ſes adorations? s'eſt écrié Mde. Smith en pleurant à chaudes larmes. C'eſt la plus aimable femme qui ſoit au monde.....

Tel eſt le témoignage, a dit le Colonel, en levant les yeux & une de ſes mains, que tout le monde lui rend. Bon Dieu! comment votre maudit ami.....

Et comment ſes cruels parens.... ai-je dit, en l'interrompant : l'un n'eſt pas moins incompréhenſible qae l'autre.

Cela n'eſt que trop vrai! a-t-il répondu ; en conſidérant la vile méchanceté des débauchés de notre ſexe, toutes les fois qu'ils peuvent tenir une victime de l'autre ſous leur pouvoir.

J'ai pris ſoin de lui expliquer tout ce qu'on avoit tenté pour ſa guériſon, & les ſoins obligeans & *paternels* que le docteur H. & M. Goddard lui avoient donnés.

Il étoit fort impatient de la voir, ne l'ayant pas vue, m'a-t-il dit, depuis l'âge de douze ans, où elle promettoit d'être un jour une des plus belles femmes d'Angleterre. C'eſt ce qu'elle étoit, lui ai-je dit, il y a fort peu de mois ; & malgré ſa maigreur, elle vous paroîtra encore avoir pleinement répondu à ce qu'elle promettoit. Ses traits ſont ſi réguliers, ſes proportions ſi parfaites, & ſes grâces ſi ſupérieures que, n'eût-elle que la peau & les os, elle ſeroit toujours d'une incomparable beauté.

Mde. Smith qui étoit montée à ſa requiſition, eſt revenue nous dire, que Mde. Lowick & ſa garde étoient avec elle, & qu'elle étoit ſi profondément aſſoupie dans ſon fauteuil, le bras appuyé ſur Mde. Lowick, qu'elle n'entendoit ni

entrer dans la chambre, ni en ſortir. (¶) Le Colonel a demandé ſi, ſans être indiſcret, il ne pouvoit pas la voir quoiqu'endormie; & il a dit que ſon impatience ne lui permettoit pas d'attendre ſon réveil : que cependant il ne vouloit pas troubler ſon repos; mais qu'il ſeroit bien aiſe de contempler ſes aimables traits, ſans qu'elle le vît, & il a demandé s'il ne pourroit pas entrer & ſortir ſans la déranger.

Elle a répondu qu'elle croyoit qu'il le pouvoit avec plus de liberté, le dos de ſon fauteuil étant tourné vers la porte. (b)

Il a dit qu'il auroit ſoin de ſe retirer, ſi elle venoit à ſe réveiller, de crainte que ſa préſence imprévue ne la ſaisît.

Mde. Smith marchant devant nous, a fait ſigne aux deux autres femmes de ne pas ſe remuer; & nous nous ſommes avancés fort doucement.

Elle étoit dans une charmante attitude, habillée & vêtue comme je vous l'ai dit de ſa robe de ſatin d'une blancheur de neige; aſſiſe dans ſon fauteuil, la tête appuyée ſur le ſein de Mde. Lowick, qui étoit ſur une autre chaiſe auprès d'elle, & dont le bras gauche étoit paſſé derrière ſon cou, comme pour le ſoutenir; car il paroît qu'elle l'en avoit priée, en diſant qu'elle lui avoit tenu lieu de mère, & qu'elle auroit du plaiſir à

ſe croire dans les bras de ſa maman ; car elle ſe ſentoit aſſoupie, peut-être, a-t-elle ajouté, pour la dernière fois. Une de ſes joues fanées repoſoit ſur le ſein de Mde. Lowick ; & la bienfaiſante chaleur qu'elle en tiroit y avoit répandu une rougeur foible, mais charmante. L'autre étoit plus pâle & creuſée, & comme déjà glacée par la mort. Ses mains auſſi blanches que le lys, avec leurs veines dont le bleu étoit plus tranſparent que je ne l'avois vu, (ces veines hélas ! où doivent ſitôt ſe glacer ces ruiſſeaux d'un ſang vermeil, qui déjà ſe rallentit & ſemble s'arrêter plutôt qu'il ne coule,) pendoient languiſſamment, l'une devant elle, l'autre ſerrée dans la main droite de l'obligeante veuve, dont les larmes mouilloient le viſage que ſon ſein maternel ſoutenoit, quoiqu'elles ne fuſſent pas ſenties de la belle endormie : ſoit que cette digne femme en versât ſans le ſentir, ou qu'elle craignît d'éveiller ſa chère fille, en changeant de poſture pour les eſſuyer. Son aſpect, d'ailleurs, étoit calme & ſerein ; & quoique par intervalles on la vît un peu treſſaillir, ſon ſommeil paroiſſoit paiſible. A la vérité ſa reſpiration étoit courte & fréquente, mais aſſez libre, & ne reſſembloit pas à celle d'une perſonne mourante.

Telle étoit ſa touchante ſituation, lorſque

nous nous ſommes avancés pour nous placer vis-à-vis de ſon aimable viſage. Le Colonel en pouſſant ſouvent des ſoupirs, s'eſt mis à la contempler, les deux bras pliés ſur ſa poitrine, avec la plus profonde & la plus tendre attention. Il a joui aſſez long-temps de ce triſte ſpectacle. Enfin à un mouvement qu'elle a fait, avec plus de difficulté à reprendre ſon haleine, il s'eſt retiré derrière un paravent qui cachoit ſa *maiſon;* c'eſt le nom qu'elle donne à ſon cercueil. Il eſt placé comme je vous l'ai marqué au pied d'une des fenêtres, & le paravent avoit été mis du moment qu'elle fut obligée de garder la chambre.

Dans les premiers momens que j'avois paſſés avec M. Morden, le ſentiment de notre douleur commune, & d'autres idées qui nous occupoient l'eſprit à notre première entrevue, m'avoient fait oublier de le prévenir ſur ce qu'on ne pouvoit guères dérober à ſa vue.

En paſſant dans ce lieu, il a tiré ſon mouchoir; & comme accablé de ſa douleur, il n'a pu prononcer un ſeul mot. Mais en jetant les yeux derrière le paravent, il a bientôt retrouvé le pouvoir de parler. Frappé de la forme du cercueil, il a levé auſſitôt le tapis rouge pourpré dont il étoit couvert; & reculant d'horreur: juſte ciel! a-t-il dit, qu'apperçois-je? Mde. Smith étoit

près de lui : pourquoi ſouffre-t-on, a-t-il repris avec une grande émotion, que ma couſine ait auprès d'elle un objet ſi capable de nourrir ſes triſtes réflexions ? Hélas, Monſieur, a répondu cette bonne femme, qui oſeroit combattre ici ſes volontés ? Nous ſommes tous étrangers en quelque ſorte autour d'elle. Cependant nous lui avons fait des remontrances ſur cette triſte imagination.

Je me ſuis approché doucement de lui, voyant qu'elle étoit retombée dans ſon aſſoupiſſement. Je devois, lui ai-je dit, vous prévenir ſur ce ſpectacle. J'étois ici lorſqu'on l'a apporté, & de ma vie je n'ai reſſenti tant d'horreur. Mais elle n'avoit perſonne de ſes parens ; elle n'avoit nulle eſpérance d'en voir aucun ; & dans la certitude de ne pas ſurvivre long-temps, elle vouloit, m'a-t-elle dit, laiſſer le moins d'embarras poſſible à ſon exécuteur teſtamentaire. Mais cet objet révoltant pour tout le monde ne l'eſt pas pour elle.

(¶) Malédiction ſur les cœurs inſenſibles, a-t-il dit, qui l'ont miſe dans le cas de ſe charger elle-même de ces triſtes apprêts. Quelles ont dû être ſes réflexions pendant tout le temps qu'elle s'eſt occupée de ce ſoin, & qu'elle a donné ſes ordres pour le faire exécuter ; & quelles doivent être ſes idées, chaque fois qu'elle tourne la tête

vers cet objet ! Ces génies extraordinaires..... Mais je me ſerois oppoſé à cette noire idée, ſi j'avois été ici. (b)

Elle a pouſſé un profond ſoupir ; & elle s'eſt réveillée en ſurſaut ; ce qui a rompu notre dialogue. Le Colonel s'eſt enfoncé plus loin derrière le paravent, afin de ne pas la ſurprendre tout d'un coup par ſa préſence.

Où ſuis-je ? a-t-elle dit en ouvrant les yeux. Que je ſuis aſſoupie ! Ai-je dormi long-temps ? Ne ſortez pas, Monſieur, (car je me retirois.) Je m'appeſantis extrêmement, & je ſuppoſe que cette diſpoſition ne fera qu'augmenter. Elle a voulu ſe lever ; mais ſa foibleſſe l'a forcée de demeurer aſſiſe & d'appuyer ſa tête ſur le dos de ſon fauteuil. Enſuite, après quelques momens de ſilence ; je crois, mes chers amis, nous a-t-elle dit à tous, que vos ſoins obligeans & votre embarras finiront bientôt. J'ai pris un peu de repos, mais je ne me ſens point rafraîchie. L'extrêmité de mes doigts commence à s'engourdir. Je ne les ſens plus (en ſoulevant ſes mains.) Il eſt temps de faire partir ma lettre à ma bonne Norton. — Voulez-vous, Madame, que je l'envoie par un exprès ? — Oh non, Monſieur, je vous remercie ; elle ne lui arrivera que trop-tôt (c'eſt ce qu'elle jugera ;) par les

voies ordinaires. — Je lui ai dit que ce n'étoit pas jour de poſte. — Eſt-il encore mercredi? a-t-elle repris. Bon Dieu! je ne ſais plus commen le temps va ; mais ſa marche eſt bien ennuyeuſe. Je crois qu'il faudroit bientôt penſer à me remettre au lit. Tout s'y feroit avec plus de décence & moins d'embarras. N'eſt-ce pas, Mde. Lowick? Et ſe tournant vers moi : il me ſemble, Monſieur, que je n'ai rien laiſſé à faire pour ces heures d'impuiſſance ; rien à dire ni à faire. J'en rends grâce au ciel. Si j'avois omis quelque choſe, que je ſerois malheureuſe! Ne me rappellerez-vous rien, qui puiſſe ſervir à rendre votre office plus aiſé ?

Si M. Morden venoit, lui ai-je dit, je me figure, Madame, que vous ne ſeriez pas fâchée de le voir.

Je ſuis trop foible à préſent pour ſouhaiter ſa viſite ; elle me troubleroit & lui auſſi. Cependant s'il ſe préſentoit tandis que mes yeux peuvent voir encore, je le verrois, ne fut-ce que pour le remercier de ſes anciennes faveurs, & de ſes intentions actuelles ſi obligeantes pour moi. A-t-il envoyé quelqu'un ici ?

Oui, Madame, & il ſera ici dans une demi-heure ; mais il a appréhendé de vous ſurprendre.

Rien, rien, Monſieur, n'eſt capable de me

ſurprendre à préſent; excepté ſi maman venoit elle-même m'apporter ſes dernières bénédictions. Mais que cette ſurpriſe auroit de douceur pour moi! Savez-vous ſi M. Morden eſt venu à Londres exprès pour me voir?

Oui, Madame. J'ai pris la liberté de l'informer, par quelques lignes, que vous étiez fort mal.

Quelle bonté, Monſieur! Je vous ai & je vous ai eu de grandes obligations; mais je crains de ſentir quelque peine en le voyant, parce qu'il ne me verra pas lui-même ſans en reſſentir beaucoup. Cependant, comme je ne ſuis pas encore auſſi mal que je vais l'être dans quelques momens, le plutôt qu'il viendra ſera le mieux. Mais s'il vient, comment faire pour ce qui eſt derrière le paravent? Il ne manquera pas de m'en faire un reproche, & je ne peux actuellement en ſoutenir aucun. Peut-être en m'appuyant ſur le bras de Mde. Lowick, retrouverai-je la force de l'aller recevoir dans l'antichambre.

Elle a fait un mouvement pour ſe lever; mais elle eſt retombée ſur ſon fauteuil. Le Colonel étoit dans la plus vive agitation derrière le paravent. Deux fois il s'eſt avancé ſans être apperçu de ſa couſine; mais la crainte de lui

cauſer trop de ſurpriſe, l'obligeoit auſſitôt de ſe retirer. J'ai marché vers lui pour favoriſer ſa retraite. Sortez-vous, M. Belford? m'a-t-elle dit. Vous fait-on appeler? Seroit-ce M. Morden qui ſeroit venu? Car elle a entendu quelqu'un marchant doucement dans la chambre, & elle a cru que c'étoit moi : ſon ouie étoit plus nette que ſa vue. — J'ai répondu que j'étois bien trompé ſi ce n'étoit pas lui. — (¶) Elle a dit aux deux femmes : allons, il faut que nous faſſions un effort, Mde. Lowick, Mde. Smith : autrement je cauſerois un grand chagrin à mon pauvre couſin; car il m'aimoit autrefois bien tendrement. Donnez-moi, je vous prie, quelques gouttes du Docteur dans une cuillerée d'eau, pour ſoutenir mes eſprits pendant cette ſeule entrevue, & ce ſera, je le crois, le dernier effort que j'aie à faire. (♭) Le Colonel qui entendoit juſqu'au moindre mot s'eſt fait annoncer par ſon nom, & moi, feignant d'aller au-devant de lui, j'ai introduit ſans affectation le parent affligé.

(¶) Elle avoit fait d'abord pouſſer le paravent le plus près de la fenêtre poſſible, pour l'empêcher d'appercevoir ce qui étoit derrière; & lui qui avoit entendu ſon ordre là-deſſus, étoit réſolu de n'en pas parler. (♭)

Il a ſerré l'ange entre ſes bras, en fléchiſſant un genou à ſes pieds; car, s'appuyant ſur les deux bras de ſon fauteuil, elle a fait un effort inutile pour ſe lever. Excuſez, mon cher couſin, lui a-t-elle dit, excuſez-moi, ſi je ne puis me tenir debout.... Je ne m'attendois pas à la faveur que je reçois; mais je ſuis ravie que vous me donniez l'occaſion de vous remercier de vos généreuſes bontés.

Ma chère, ma bien-aimée couſine! a-t-il répondu avec des yeux paſſionnés; je ne me pardonnerai jamais d'avoir attendu ſi long-temps à vous voir : mais j'étois fort éloigné de vous croire ſi mal; & tous vos parens ne ſe l'imaginent pas non plus. S'ils le croyoient.....

S'ils le croyoient, a-t-elle répété en l'interrompant, j'aurois reçu d'eux plus de marques de leur compaſſion, j'en ſuis sûre. Mais de grâce, Monſieur, comment les avez-vous laiſſés? Etes-vous réconcilié avec eux? Si vous ne l'êtes pas encore, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour votre pauvre Clariſſe, de faire la paix. Tous les différends d'une famille ſi chère ne ſont qu'aggraver *ma faute*, puiſqu'elle en eſt la premiére cauſe.

J'eſpérois, a-t-il repris, recevoir bientôt d'eux quelque heureuſe explication en votre faveur,

Biblioteca Nazionale
NAPOLI

ma chère couſine, lorſqu'une lettre de M. Belford m'a fait hâter mon départ pour Londres. Mais j'ai à vous rendre compte de la terre de votre grand-père. J'ai à vous remettre des lettres-de-change ſur leur banquier pour les ſommes qui vous ſont dues, & que votre famille vous prie de recevoir, dans la crainte que vous ne ſoyiez expoſée à quelque beſoin. C'eſt un gage ſi formel de la réconciliation qui s'approche, que j'oſe répondre que tous vos déſirs ſeront ſatisfaits, ſi.....

Ah! Monſieur, en l'interrompant, mais obligée de s'arrêter par intervalles, je ſouhaite, je ſouhaite que cette démarche ne ſoit pas plutôt une marque qu'ils ne voudroient plus rien avoir de commun avec moi, ſi j'avois à vivre plus long-temps. Je n'ai jamais eu l'orgueil d'aſpirer à être indépendante d'eux. Toutes mes actions, dans le temps que j'aurois pu me procurer cette indépendance, en rendent témoignage. Mais que ſervent à préſent ces réflexions? Ce que je vous demande uniquement, Monſieur, c'eſt que, de concert avec M. Belford, — à qui j'ai d'extrêmes obligations, vous preniez la peine d'ajuſter toutes ces affaires, ſuivant mes dernières diſpoſitions, que je laiſſe par écrit. M. Belford me pardonnera; mais c'eſt au fond la néceſſité

plus qu'un choix libre, qui m'a fait penſer à le charger du fardeau qu'il a la bonté d'accepter. Si j'avois eu le bonheur de vous voir plutôt, mon cher couſin, ou de ſavoir que vous m'honoriez toujours de votre amitié, il ne me ſeroit pas entré dans l'eſprit, de recourir à la généroſité d'un étranger. Mais, — quoiqu'*ami* de M. Lovelace, il eſt homme d'honneur, & plus propre à rétablir la paix qu'à la rompre. Mon cher couſin, — je vous le demande en grâce. — Contribuez-y vous-même, — & ſouvenez-vous que, tout cher que vous m'êtes & que vous m'avez toujours été, rien ne vous autoriſe à venger des injures que je pardonne, lorſqu'il me reſte des parens plus proches que M. Morden. Mais j'ai pris ſoin de vous expliquer là-deſſus mes idées & mes raiſons, & j'eſpère n'avoir pas beſoin d'y inſiſter davantage.

Je dois rendre juſtice à M. Lovelace, a-t-il répliqué, en s'eſſuyant les yeux. Il eſt pénétré, j'en ſuis témoin, du repentir de ſa baſſe ingratitude, & diſpoſé à vous faire toutes les réparations qui ſont en ſon pouvoir. Il reconnoît ſon crime & votre mérite. S'il avoit balancé à le faire, je n'aurois pu demeurer dans l'inaction, quoique vous ayiez des parens plus proches que moi. Votre grand-père, ma chère

couſine, ne vous a-t-il pas confiée à mes ſoins ? Me croirai-je intéreſſé à votre fortune, ſans l'être à votre honneur ? Mais, puiſque M. Lovelace ſent vivement ſon devoir, j'ai moins à dire, & vous pouvez être abſolument tranquille ſur ce point.

Que de grâces, Monſieur, que de grâces j'ai à vous rendre ! Tout eſt au point que demandoient mes vœux. Mais je me ſens foible, très-foible. Je ſuis fâchée de ne pouvoir plus longtemps..... ſoutenir l'honneur de cette viſite : mais ce ne ſera pas.... Sa foibleſſe ne lui permettant pas d'achever, elle a penché la tête ſur ſon fauteuil, & elle eſt reſtée ſans parler. Nous ſommes ſortis, M. Morden & moi, après avoir donné ordre qu'on vînt nous avertir à l'auberge voiſine, s'il arrivoit quelque changement extraordinaire.

Comme nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre, nous avons commandé un repas fort ſimple; & pendant qu'on ſe diſpoſoit à nous ſervir, vous pouvez juger du ſujet de notre entretien. (¶) Nous avons joint nos lamentations ſur l'état déſeſpéré de la pauvre dame, notre admiration de ſes nombreuſes perfections, nos reproches & nos plaintes contre vous & ſes parens. Et cependant, pour l'amener à penſer plus favorablement de

vous, je lui ai lu quelques paſſages de vos dernières lettres, qui prouvoient votre profond chagrin des outrages que vous lui aviez faits, & vos profonds remords. Il a dit que c'étoit une choſe effroyable de ſe ſentir chargé d'un crime ſi irrémédiable. (b) Nous avions paſſé nous-mêmes chez M. Goddard, (le médecin n'étoit pas chez lui) pour le prier de lui faire encore une viſite, & de nous en rendre compte à ſon retour. Il a eu cette complaiſance, mais il ne s'eſt pas arrêté cinq minutes avec elle; & nous ayant rejoints, il nous a dit qu'elle déclinoit viſiblement, qu'il doutoit qu'elle fût demain en vie, & qu'elle ſouhaitoit de voir immédiatement le Colonel. On commençoit à ſervir notre petit dîner; ce qui n'a point empêché M. Morden de partir ſur le champ, en me faiſant des excuſes fort peu néceſſaires. Je n'ai pu goûter de rien, & m'étant fait donner une plume & de l'encre pour me diſtraire & pour ſatisfaire votre impatience, je vous ai tracé à la hâte tout ce qui venoit de ſe paſſer à mes yeux. Vous comprendrez facilement que lorſque votre dernier courrier eſt arrivé, il ne m'a pas été poſſible de ſortir pour écrire, ni d'en trouver l'occaſion juſqu'à ce moment que le haſard m'a procuré. Cependant le pauvre

malheureux

malheureux craignoit de partir avec un meſſage verbal, qui conſiſtoit, comme il vous l'a rendu ſans doute, à vous dire que le Colonel étoit avec nous, que ſa couſine s'affoibliſſoit à vue d'œil, & que je ne pouvois bouger pour vous écrire une ligne.

A dix heures.

(¶) Le Colonel a envoyé enſuite me dire que ſa couſine ayant été priſe de convulſions, il étoit dans un ſi grand trouble, qu'il lui étoit impoſſible de venir me rejoindre. J'ai envoyé à chaque demi-heure m'informer de ſon état; & dans ce moment j'ai la ſatisfaction d'apprendre que ſes convulſions ont ceſſé, & qu'elle eſt allée repoſer plus tranquillement qu'on n'auroit pu l'eſpérer. (♭)

Son pauvre couſin eſt lui-même fort indiſpoſé; cependant il m'a déclaré qu'il ne s'éloignera pas d'elle, tant qu'il la verra dans cet état; & que ſon deſſein eſt de paſſer la nuit ſur le lit de repos, ayant refuſé toute autre offre.

(¶) LETTRE LVI.

M. BELFORD, En continuation.

Soho, à 6 heures, 7 Septembre.

ELLE eſt encore en vie. Le Colonel m'a envoyé, il y a environ une heure, ſon laquais m'avertir qu'elle me demandoit ; je m'habille pour y aller. Joël me conjure de le renvoyer au moins avec une ſeule ligne pour ſatisfaire votre impatience. Il s'attend, dit-il, de vous trouver à Knightsbridge, en faiſant toute la diligence poſſible ; & il craint que vous ne lui brûliez la cervelle, s'il n'a pas une ou deux lignes pour vous appaiſer. Car il appréhende que vous ne ſoyez pas trop à vous-même.

Je lui remets donc ce mot, & auſſitôt que je le pourrai, je tiendrai une lettre prête avec les détails. Mais il faut abſolument que vous preniez un peu patience ; car comment puis-je me retirer à chaque demi-heure pour vous écrire, ſi je ſuis avec la jeune dame ou avec le Colonel ?

Chez Smith à huit heures du matin.

Elle eſt endormie. Mde. Lowick qui a veillé auprès d'elle, dit qu'elle a eu une meilleure nuit qu'on ne l'attendoit : quoiqu'elle ait peu dormi,

elle a du moins été tranquille, & plus tranquille encore par la diſpoſition d'ame où elle étoit, employant tous les momens où elle étoit éveillée en prières, ou dans un ſilence plein d'aſpirations & d'élans vers ſon Dieu, ſes mains & ſes yeux levés vers le ciel, & remuant les lèvres avec une ferveur digne de ſes derniers momens.

A dix heures.

Le Colonel étant impatient de voir ſa couſine auſſitôt qu'elle ſeroit éveillée, nous avons été admis tous deux. En entrant nous avons remarqué en elle de violens ſymptômes de ſa diſſolution prochaine, malgré l'eſpoir dont nous avoient flattés les femmes, en nous vantant la tranquillité de la nuit. Le Colonel & moi, n'oſant mutuellement nous dire notre penſée, nous nous regardions l'un l'autre dans une triſte contenance.

Le Colonel lui a dit qu'il alloit envoyer un domeſtique chez ſon oncle Antonin, chercher quelques papiers qu'il y avoit laiſſés, & lui a demandé ſi elle n'avoit rien à lui ordonner de ce côté. Elle ne croyoit pas, a-t-elle répondu, d'une voix plus foible & plus concentrée que le jour précédent : à la vérité elle avoit une lettre écrite pour ſa bonne Norton ; dans laquelle elle

lui adreſſoit une certaine requête ; mais il ſeroit aſſez temps que cette requête fût annoncée à ceux qu'elle regardoit, quand tout ſeroit fini. Néanmoins on pouvoit envoyer la lettre par cette occaſion : & elle l'a fait donner au Colonel.

Sa reſpiration devenant très-oppreſſée, elle a demandé un autre oreiller. Comme elle en avoit déjà deux, elle s'eſt trouvée preſque aſſiſe dans ſon lit : & dans cette ſituation, ſa parole eſt devenue plus diſtincte : nous voyant profondément affligés, elle a oublié ſes propres ſouffrances pour nous conſoler : elle nous a donné une charmante inſtruction quoique courte, ſur le bonheur d'une préparation faite à temps, & ſur les haſards d'un tardif repentir, lorſque l'eſprit, comme elle le ſentoit, étoit auſſi affoibli que le corps, & qu'il reſtoit à peine à l'ame aſſez de force pour combattre les infirmités de la nature.

Je vous conjure, mes bons amis, a-t-elle continué, de ne pas vous affliger pour une perſonne qui ne s'afflige point, & qui n'a nulle raiſon de s'affliger ſur elle-même ; au contraire vous devez vous réjouir avec moi, de voir toutes mes peines & embarras de ce monde ſi près de leur fin. Croyez-moi, Monſieur, je ne voudrois pas, quand je le pourrois, continuer de vivre, quand je devrois repaſſer par la partie

la plus agréable de ma vie. Et cependant, ſur dix-neuf années il y en a eu dix-huit de fort agréables. Etre tant expoſée à la tentation, & ſi en danger de ſuccomber dans l'épreuve; qui ne ſe réjouiroit pas en ſe voyant au terme de tous ces dangers? Tout ce que je déſirois dans ce monde, c'étoit le pardon & la bénédiction de mes chers parens. Quelque douce que paroiſſe ma ſortie de ce monde, elle eût été plus douce encore, ſi j'avois obtenu cette grâce. Mais *le Dieu Tout-Puiſſant n'a pas voulu me permettre d'attendre d'autres conſolations que les ſiennes.*

Alors elle a répété ſa prière dans les termes les plus preſſans à ſon couſin, de ne pas aggraver ſa faute, en cherchant à venger ſa mort; & à moi, de faire tous mes efforts pour tout concilier, & d'uſer du crédit que j'avois ſur l'eſprit de mon ami, pour prévenir toutes violences de ſa part, & du pouvoir que mon office me donnoit pour l'en garantir lui-même.

Elle a fait quelques excuſes à ſon couſin, de ce qu'elle n'avoit pas été en état de changer ſon teſtament, pour le nommer ſon exécuteur conjointement avec moi; & à moi, pour l'embarras qu'elle m'avoit donné, & qu'elle me donneroit encore.

Elle étoit ſi fatiguée, (& l'on voyoit ſa foibleſſe augmenter viſiblement,) qu'elle a laiſſé tomber ſa tête ſur ſes oreillers, prête à perdre connoiſſance. Nous nous ſommes retirés tous deux vers la fenêtre, en nous regardant l'un l'autre, ſans ſavoir que nous dire, & paroiſſant cependant avoir envie de parler; mais tout ce mouvement s'eſt paſſé dans nos ames ſans rompre le ſilence. Nos yeux ſeuls ſe parloient, & d'une manière à laquelle nous n'étions pas accoutumés, moi du moins, avant que je connuſſe cette admirable créature.

Le Colonel eſt ſorti pour expédier ſon courrier, qu'il a chargé de la lettre à Mde. Norton. J'ai pris ce moment pour me retirer auſſi, & pour en écrire juſques-là; comme Joël revient pour l'emporter, je ferme ici ma lettre. (♭)

LETTRE LVII.

M. BELFORD, En continuaton.

A 11 *heures.*

(¶) LE Colonel me dit qu'il vient d'écrire à M. Jules Harlowe, par un de ſes gens: « qu'ils « pouvoient s'épargner la peine de leurs débats « ſur l'objet d'une réconciliation; parce que

« ſa chère couſine ne ſeroit vraiſemblablement « plus au monde, lorſque leurs délibérations « ſeroient finies. »

Il m'a queſtionné ſur les moyens qu'avoit eus ſa couſine pour ſubſiſter, & ſi elle avoit accepté de moi quelque obligation pécuniaire : car pour *vous*, il étoit bien sûr, a-t-il dit, qu'elle n'en auroit jamais voulu recevoir.

Je lui ai appris & l'ai aſſuré qu'elle avoit vendu une partie de ſes effets. Cela lui a déchiré le cœur, & il s'eſt emporté amèrement contre vous & contre ſon implacable famille.

Il eſt au déſeſpoir, dit-il, d'avoir remis le pied en Angleterre, ou de n'y être pas revenu plutôt. Il m'a dit qu'il eſpéroit que je le mettrois au fait de toute cette triſte hiſtoire, dans un moment convenable. Il ajouta qu'il avoit eu l'idée en repaſſant les mers, de ſe fixer ici, pour le reſte de ſes jours; mais qu'à préſent, comme il voyoit bien l'impoſſibilité que ſa couſine en revînt, il repaſſeroit dans les pays étrangers, & iroit s'établir à Florence ou à Livourne. (♭)

❀

Elle a donné ſes ordres avec beaucoup de préſence d'eſprit, à la garde & à la ſervante de la maiſon, ſur la manière dont elle doit être

placée dans ſon cercueil, auſſitôt que ſon corps ſera tout-à-fait refroidi. — M. Belford, a-t-elle ajouté, ſauroit le reſte par ſon teſtament.

Elle a tiré de ſon ſein un portrait de Miſs Howe en miniature, qu'elle y a toujours porté. Elle l'a confié à Mde. Lowick, en la priant de le mettre ſous une enveloppe, adreſſée *à Mr. Hickman*, & de me le remettre pour le lui envoyer après ſa mort. Elle l'a conſidéré long-temps avant que de l'abandonner. Aimable & tendre amie !.... ma compagne !.... ma ſœur ! qui m'aima paſſionnément ! a-t-elle dit, en le baiſant quatre fois de ſuite à chacun de ces tendres noms.

*

Votre autre courrier eſt arrivé. — Votre impatience eſt bien juſte. Oh bien juſte ! Mais croyez-vous que je puiſſe interrompre une converſation, pour courir à ma plume ; vous écrire, vous envoyer par lambeaux tout ce qui ſe préſente ? Quand je le pourrois, ne voyez-vous pas qu'en écrivant une partie, je perdrois l'autre ?

Cet événement n'eſt guères moins intéreſſant pour moi que pour vous. Si vous êtes plus déſeſpéré que moi, je n'en connois qu'une raiſon, Lovelace ; elle eſt au fond de votre

cœur. Je conſentirois plus volontiers à perdre tous les amis que j'ai au monde, ſans vous excepter, qu'à la perte de cette divine perſonne. Je ne me rappellerai jamais ſes ſouffrances & ſon mérite, ſans me croire véritablement malheureux, quoique je n'aie rien à me reprocher ſur le premier de ces deux points. Au reſte, je fais moins cette réflexion pour la faire tomber ſur vous, que pour exprimer toute la force de ma douleur ; quoique votre conſcience peut-être vous la faſſe prendre autrement.

Votre courrier qui ſupplie, dit-il, pour ſa vie, en me preſſant de le faire partir avec une lettre, m'arrache celle-ci d'entre les mains. Un quart-d'heure de plus, (car on me fait appeler,) pourroit peut-être vous rendre, ſinon plus *tranquille*, du moins plus *certain* ; & dans un état tel que le vôtre, & pour une ame telle que la vôtre, la certitude eſt un ſoulagement.

Jeudi l'après-midi, à 4 heures.

LETTRE LVIII.

M. BELFORD à M. MOWBRAY.

Jeudi, après-midi.

JE ſuis ravi, cher Mowbray, d'apprendre que vous êtes à Londres. Au moment, que vous recevrez cette lettre, jetez-vous, s'il eſt poſſible, avec Tourville, dans le chemin de l'homme qui, de tous les hommes au monde, mérite le moins l'affection d'un cœur honnête; mais qui eſt aſſez digne de celle de Tourville & de la vôtre. Les nouvelles que j'aurai vraiſemblablement à lui marquer dans une heure ou deux, lui feront regarder comme ſon plus grand bonheur d'être anéanti.

Vous le trouverez entre le fauxbourg de Piccadilly à Kenſington, probablement à cheval, courant devant lui comme un furieux, & retournant auſſitôt ſur ſes traces; ou deſcendu peut-être dans quelque hôtellerie, pour obſerver le retour des courriers qu'il m'envoie.

⁂

Will, ſon valet-de-chambre, arrive à l'inſtant. Il vous remettra ma lettre en chemin, & vous ſervira de guide. Partez ſur le champ, en caroſſe,

à cheval, n'importe comment. Votre préſence peut ſauver la vie au maître, ou à quelqu'un de ſes gens. Voilà les heureux effets du libertinage & de ſes triomphes. Tôt ou tard, ils retombent ſur nous, & tout ſe change en fiel le plus amer. Adieu.

BELFORD.

LETTRE LIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

MALÉDICTION ſur le Colonel, ſur ta dernière lettre & ſon auteur; ſur le monde entier! Toi! te prétendre auſſi intéreſſé que moi au ſort de ma Clariſſe! Il eſt heureux pour l'un de nous deux, que tu ne me l'aies pas dit en face au lieu de me l'écrire. Morte ou vive, Clariſſe Harlowe eſt à moi, à moi ſeul. Ne me coûte-t-elle pas aſſez cher? N'eſt-il pas probable que l'enfer en ſera le prix pour moi, tandis qu'une éternité de bonheur ſera ſon partage? Une éternelle ſéparation! O comble d'horreur! Dieu! Dieu! Comment puis-je ſoutenir cette idée! Mais il lui reſte encore un ſouffle de vie. J'eſpère donc encore. O Belford! étends mes

eſpérances, & tu ſeras mon génie; je te pardonnerai tout.

Pour la dernière fois.... mais non; ce ne ſera pas, ce ne peut être la dernière. — Déclare-moi, au moment que tu recevras ce billet, ce qu'il faut que je devienne; — car, à préſent, je ſuis le plus miſérable de tous les hommes.

A la Roſe, à 5 heures.

Will me dit que tu m'envoies Mowbray & Tourville. Je n'ai pas beſoin d'eux. Mon ame eſt laſſe d'eux & du monde entier, & de moi-même encore plus....Cependant, comme ils me font aſſurer qu'ils ſeront ici dans l'inſtant, je les attendrai, eux & ta première lettre..... Ah! Belford, ne m'annonce pas.... Mais hâte-toi, hâte-toi, quelque choſe que tu aies à m'annoncer.

LETTRE LX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A 7 heures, 6 Septembre.

CE qui me reſte à te dire, c'eſt que tu ne ſaurois mieux faire à préſent, que de partir pour Paris, ou pour tout autre lieu de l'univers où ta deſtinée pourra te conduire!!! —

BELFORD.

LETTRE LXI.

M. MOWBRAY à M. BELFORD.

A Uxbridge, 7 Septembre entre 11 *heures & minuit.*

(*) JE t'envoie demander, à la prière du pauvre Lovelace, les circonſtances du fatal mot que tu as envoyé cette nuit. Il eſt incapable de tenir une plume; cependant il veut ſavoir juſqu'aux plus petits détails du trépas de Miſs Harlowe. Je ne vois pas néanmoins ce qui peut lui revenir de cette curioſité. Car ſi elle eſt partie, elle eſt partie! qui diable peut l'arrêter?

De ma vie je n'ai entendu parler d'une femme ſi ſingulière. Quel ſi grand mal avoit-elle donc reçu, pour ſe laiſſer ainſi tuer par le chagrin? Je ſouhaiterois que notre pauvre ami ne l'eût jamais connue. Quelles peines ne lui a-t-elle pas cauſées, depuis le premier moment juſqu'au dernier? Le charmant garçon étoit comme perdu pour nous, depuis qu'il la pourchaſſoit, & dis-moi, je te prie, qu'y a-t-il donc de plus rare dans une femme que dans une autre?

C'eſt un grand bonheur pour lui, de nous

(*) On doit ſe rappeler le caractère de Mowbray.

avoir eus près de lui à l'arrivée de ton billet. Ta prévoyance a prouvé ta véritable amitié. Ma foi! Belford, cette nouvelle a mis le malheureux tout-à-fait hors de lui : elle l'a rendu fou, auſſi fou qu'il y en ait jamais eu dans Bedlam. (*) Will lui a remis ta lettre au moment que nous l'avons joint, dans une hôtellerie à Knightsbridge, où il avoit laiſſé un mot d'avis. Car il avoit battu le pavé allant & revenant ſans ceſſe ſur ſes pas, en attendant ſon valet & nous. Will, après lui avoir donné le billet, s'eſt dérobé auſſitôt à ſa vue. Il l'a ouvert, & jamais il n'y eut pareille ſcène. Il trembloit comme un démon en le recevant. Ses doigts paralytiques comme ceux de Doleman avoient peine à rencontrer, à rompre le cachet. Le tremblement de ſes mains étoit ſi violent, qu'il l'a déchirée en deux avant de pouvoir l'ouvrir entièrement. (¶) Après l'avoir lue, ſon chapeau a volé d'un côté, ſa perruque (*) de l'autre. — « Que « l'enfer confonde toute la nature! » — Il a vomi une ſuite d'exécrations de cette force, allant & venant dans l'appartement, ouvrant & refermant la fenêtre, & ſe frappant le front

(*) Les petites maiſons de Londres.

(†) On croit avoir déjà obſervé qu'il étoit du bon ton alors de porter une perruque au lieu de ſes cheveux.

de ſes deux poings à la fois avec une force à aſſommer un bœuf; frappant du pied, briſant les meubles & faiſant un vacarme ſi grand, que l'hôte eſt monté au bruit; — mais il eſt ſorti plus vite encore. Cette ſcène de fureur a duré quelque temps. Nous avions beau lui parler Tourville & moi, il n'écoutoit rien. J'ai voulu une fois lui ſaiſir les mains, voyant qu'il ſongeoit à ſe détruire, à ce que je crois, & cherchant des yeux ſes piſtolets qu'il avoit placés ſur la table, mais que Will avoit prudemment emportés en ſe retirant ſans qu'il le vît. (Le brave & honnête homme que ce Will! je l'aimerai toute ma vie pour cet acte de fidélité!) Mais dans ſa rage il me donna un ſi furieux ſoufflet, qu'il me fit jaillir le ſang du nez. Il a été heureux que ce fut lui, car je ne ſavois trop comment prendre la choſe. Tourville lui en a fait un vif reproche, en lui repréſentant combien il étoit horrible de maltraiter de la ſorte un ami, & de perdre la raiſon pour une femme. — Il a répondu plus tranquillement qu'il en étoit fâché. Alors Will s'eſt haſardé de m'apporter une ſerviette & de l'eau; & j'ai remarqué aux yeux de ce coquin, qu'il ſe réjouiſſoit que j'euſſe reçu le coup plutôt que lui.

Ainſi par degrés nous l'avons un peu ramené

à la raiſon. Il a promis de tenir une conduite plus modérée, & d'être plus homme, & je lui ai pardonné. Nous l'avons fait monter à cheval, dans l'obſcurité, & nous ſommes venus enſemble ici chez Doleman. Chacun de nous a mis tout en uſage pour lui faire honte de ſa folie & de ſes extravagantes fureurs. Nous lui avons dit qu'il n'étoit queſtion que d'une femme, & d'une femme obſtinée, perverſe. D'ailleurs, quel remède? Tu conviendras, Belford, comme nous n'avons pas manqué de le lui dire auſſi, qu'il eſt honteux pour un homme qui a traité vingt & vingt femmes auſſi mal ou pis que Miſs Harlowe, de quelque manière qu'il ait pu la traiter, de faire tant de vacarme, par la ſeule raiſon qu'il a plu à la belle de ſe laiſſer mourir. Nous lui avons conſeillé de ne plus s'attaquer à des femmes ſi orgueilleuſes de leur caractère, & de ce qu'elles appellent leur *vertu*. A quoi bon? Le plaiſir ne vaut pas la peine; & qu'ont-elles de plus que les autres? N'eſt-il pas vrai, Belford? Nous avons tâché de lui donner ainſi de la conſolation & des conſeils.

Mais ſa maudite imagination écervelée eſt toute auſſi préoccupée de cette femme morte que ſi elle étoit vivante. Morte, je dis; car je le ſuppoſe, Belford, ce n'eſt pas une plaiſanterie.

Nous

Nous la croyons morte certainement, & de *bonne foi*, n'eſt-ce pas? ſinon, que le diable t'emporte, pour nous avoir joués ſi ridiculement; je te le dis comme je le penſe. C'eſt ſans doute une des raiſons qui lui font demander les circonſtances de ſon *départ*; car je t'avertis, qu'il ne veut pas ſouffrir le nom de *mort*. N'admires-tu pas cette délicateſſe ſi ſuſceptible? Comme l'amour énerve un homme! un homme de cette trempe encore! L'amour en a fait un idiot, un imbécille. Par ma foi! la patience me manque à la vue de toutes les folies du ſot! ſur mon ame, je n'y puis tenir! Envoye-nous donc le récit qu'on te demande, & qu'il hurle deſſus à ſon gré, comme je ſuppoſe qu'il n'y manquera pas.

Mais il faut abſolument que nous le faſſions voyager. Dans un mois ou deux, nous le rejoindrons, toi, Tourville & moi, & nous l'aurons bientôt guéri, j'en ſuis sûr, de cette extravagance puſillanime. Il aura honte de lui-même, & nous ne l'épargnerons pas alors. Aujourd'hui, le pauvre malheureux! ce ſeroit pitié de le traiter comme il le mérite. Ainſi, juſqu'à ce moment, retranche auſſi, toi, les réflexions; car il paroît que tu l'as cruellement maltraité.

J'ai voulu te donner quelque idée du ſervice

que nous avons rendu à ce furieux : c'étoit un homme perdu ; s'il ne nous avoit pas eus près de lui ; il auroit commis infailliblement quelque meurtre. C'eſt de quoi je ne puis douter. A préſent, il paroît un peu plus modéré. Il eſt aſſis, faiſant des contorſions & des grimaces, comme un furieux enchaîné ſur la paille. Il jure. Il maudit. Toutes ſes facultés intellectuelles ſont enveloppées d'épaiſſes ténèbres. Quelquefois il ſe retire dans les coins & les trous, comme un vieux ſanglier haraſſé par les chaſſeurs. Bon ſoir, là-deſſus, Belford. Tourville, & tout ce que nous ſommes ici nous te déſirons impatiemment ; car perſonne n'a ſur lui tant d'influence que toi.

MOWBRAY.

Comme je lui ai promis de t'écrire, j'ai pris la plume pendant que tout le monde eſt au lit. Le courrier doit partir à la pointe du jour.

LETTRE LXII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi ſoir.

JE ferai tout auſſi bien d'eſſayer d'écrire. Quand je me mettrois au lit, il me ſeroit impoſſible de fermer les yeux. Je n'avois jamais ſenti ſur mon ame un poids de douleur tel que je le ſens, depuis que j'ai aſſiſté aux derniers ſoupirs de la plus admirable des femmes, qui jouit à préſent du bonheur dans les régions céleſtes.

Vous apprendrez volontiers les circonſtances de ſon heureux paſſage. Je vais tâcher de continuer de rappeler mes eſprits. Tout eſt en ſilence & tranquille autour de moi; chacun s'eſt retiré, quoique perſonne, j'oſe le dire, n'ait pu ſe promettre de repoſer cette nuit, & ſon pauvre couſin moins que tous les autres.

A quatre heures, comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, on m'a fait appeler. Vous aimez le détail: il faut vous peindre la triſte ſcène qui s'eſt préſentée à moi lorſque je me ſuis approché du lit. M. Morden a le premier attiré mon attention; il étoit à genoux à côté du lit, tenant la main droite de Miſs Har-

lowe entre les ſiennes, le viſage baiſſé deſſus, & la mouillant de ſes larmes, (¶) quoiqu'elle eût tâché de le conſoler, comme me l'ont dit depuis les femmes, dans les termes les plus preſſans; mais d'une voix entrecoupée. (♭) De l'autre côté du lit, la digne veuve, noyée dans ſes larmes, avoit la tête appuyée contre le chevet, dans l'abandon de la douleur, & la tournant vers moi auſſitôt qu'elle m'a vue : O M. Belford! s'eſt-elle écriée les mains jointes, la chère dame.... Un ſanglot ne lui a pas permis d'achever. Madame Smith, les yeux levés & joignant auſſi les mains qu'elle ſerroit l'une contre l'autre, comme pour implorer le ſecours du ſeul pouvoir dont on pouvoit en attendre, étoit à genoux aux pieds du lit. De groſſes larmes rouloient ſur ſes deux joues. La garde étoit auſſi à genoux entre la veuve & Mde. Smith, les bras étendus. Elle tenoit dans une main un inutile cordial qu'elle venoit de préſenter à ſa maîtreſſe mourante. Ses yeux paroiſſoient enflés à force de pleurer, quoiqu'elle dût être endurcie par l'habitude à ces triſtes ſpectacles; (¶) & les tournant vers moi, elle paroiſſoit m'inviter à joindre ma douleur à leur douleur ſans remède; & un nouveau torrent de larmes a coulé de leurs yeux à toutes, au moment où je me ſuis

avancé vers le lit. (♭) La ſervante de la maiſon, appuyée contre le lambris, preſſant des deux mains ſon tablier ſur ſes yeux, faiſoit entendre plus diſtinctement que les autres les ſignes de ſa douleur.

La mourante avoit gardé le ſilence depuis quelques minutes; elles la croyoient ſans voix, la voyant remuer quelquefois les lèvres, ſans en faire ſortir aucun ſon; elle avoit, comme je l'ai dit, une main dans celles de ſon couſin. Mais à mon approche, Mde. Lowick eut à peine prononcé mon nom, que, d'une voix foible & concentrée, mais pourtant très-diſtincte, elle s'eſt efforcée de parler. O Monſieur Belford, a-t-elle dit, en reprenant haleine preſqu'à chaque mot, c'eſt à préſent, (j'en remercie la bonté du ciel,) que vont bientôt finir tous mes maux. Quelques momens encore, quelques momens vont terminer le combat, & je vais être heureuſe. Conſolez ici, Monſieur, en tournant ſa tête vers le Colonel; conſolez mon couſin. Voyez ſon affliction vraiment blamable. — Il ne veut pas que je ſois heureuſe ſitôt!

Elle s'eſt arrêtée quelques momens, les yeux fixés ſur lui. Reprenant alors : Mon cher, cher couſin, conſolez-vous. La mort n'eſt-elle pas notre commun partage? Ce corps mortel peut

paroître ſouffrir ; mais c'eſt tout. Il n'eſt pas auſſi pénible de mourir que je l'avois cru. La difficulté conſiſte dans la préparation ; mais, grâce au ciel, le temps ne m'a pas manqué. Le reſte, je le vois, eſt plus fâcheux pour les ſpectateurs que pour moi. Je ſuis toute eſpérance.... de bonheur....l'eſpérance même.

Elle paroiſſoit être ce qu'elle diſoit : un doux ſourire faiſoit rayonner la joie ſur ſon viſage. Après quelques momens de ſilence ; encore une fois, mon cher couſin, a-t-elle dit ; mais toujours par mots entrecoupés, chargez-vous de mes derniers & reſpectueux ſentimens pour mon père & pour ma mère.... pour ma ſœur, pour mon frère, pour mes oncles.... Dites-leur que je les bénis à mon dernier ſoupir, pour toutes leurs bontés....& même pour leurs rigueurs. Je les bénis, heureuſe d'avoir reçu ma punition dans cette vie ! oh oui, bien heureuſe !

Elle eſt reſtée en ſilence quelques inſtans, levant ſes yeux & celle de ſes mains que le Colonel ne tenoit pas dans les ſiennes. Enſuite elle s'eſt doucement écriée : « *O mort, où eſt ton aiguillon ?* » Mots que je me ſouviens d'avoir entendu reciter aux funérailles de mon oncle & du pauvre Belton.

Et après une pauſe : « Qu'il eſt heureux pour

moi d'avoir ſenti l'affliction ! » apparemment quelque paſſage de l'Ecriture.

(¶) Tandis que la douleur nous tenoit comme enſevelis dans un profond ſilence, elle a tourné la tête vers moi : O mes chers, chers amis, vous ne connoiſſez pas quel *avant-goût*, — quelles aſſurances, — & elle s'eſt arrêtée, levant les yeux au ciel avec un doux ſourire, comme dans un tranſport de reconnoiſſance. (♭) Enſuite tournant la tête vers moi : « Dites, Monſieur, « dites à votre ami que je lui pardonne, & « que je prie le ciel de lui pardonner. Qu'il « ſache combien je meurs heureuſement. » (¶) Et elle s'eſt encore arrêtée, levant les yeux, & comme priant le ciel qu'il vous pardonne, — « dites-lui que je ſouhaite que ſa dernière heure « reſſemble à la mienne. » (♭)

Quelques momens après, elle a dit : Ma vue ſe trouble. Vos voix ſeules ; — (car nous applaudiſſions tous deux, quoiqu'en accens interrompus comme les ſiens, à ſes ſentimens chrétiens, à ſon état céleſte,) & la voix de la douleur ſe reſſemble dans tous. N'eſt-ce pas la main de M. Morden que je tiens ? en la lui preſſant de celle qu'il venoit de laiſſer aller. Où eſt celle de M. Belford ? en tendant l'autre. Je lui ai donné la mienne. Que le Dieu Tout-puiſſant,

nous a-t-elle dit, vous rende tous deux, — à votre dernière heure; — car il faudra que vous y veniez, — auſſi heureux que je le ſuis. — Elle s'arrêta encore; la reſpiration devenant plus pénible. (¶) Après quelques minutes: Allons, mon cher couſin, donnez-moi votre main, — plus près, — encore plus près, en l'attirant à elle; & elle la preſſa de ſes lèvres mourantes: Que Dieu vous protège, mon cher, mon cher Monſieur. Encore une fois recevez mes plus tendres remercîmens. Dites à ma chère Miſs Howe, & je vous prie en grâce, de voir auſſi ma digne Norton, & de lui dire, — qu'elle ſera un jour, je n'en doute point, quoique pauvre en ce monde, une ſainte dans le ciel. Dites-leur à toutes deux, que je me ſouviens d'elles, & que je leur rends grâces; que je les bénis à mes derniers momens. — Et que je prie le ciel de leur donner le bonheur en ce monde pendant une longue ſuite d'années, pour l'intérêt de ceux qui les aiment, & dans l'autre une couronne céleſte & autant d'aſſurance de l'obtenir, que j'en ai moi-même ſur les mérites de mon bienheureux Redempteur qui ſatisfait pour tout. Mon oreille eſt encore remplie de la douce langueur de ſa voix, & de ſes phraſes interrompues, & leur impreſſion ne ſortira jamais de ma mémoire.

Après un court ſilence elle a repris d'une voix plus affoiblie & plus gênée : Et vous, M. Belford, en preſſant ma main, que Dieu vous conſerve & vous faſſe reconnoître toutes vos erreurs! Vous voyez en moi comment tout finit ! Puiſſiez-vous être... Sa tête eſt retombée ſur ſon oreiller ; ſes mains ont quitté les nôtres, & la pâleur de la mort s'eſt répandue ſur ſon viſage.(♭)

Nous avons cru qu'elle venoit d'expirer, & la douleur nous a fait pouſſer un cri. Mais quelques ſignes de vie qu'elle a recommencé à donner, ont rappelé auſſitôt notre attention. (¶) Je l'ai conjurée, après qu'elle a été un peu revenue à elle, d'achever en ma faveur ſa bénédiction à demi-prononcée. Elle nous a fait ſigne à tous deux de la main. Ses yeux ſe ſont ouverts encore une fois. Elle nous a regardés ſucceſſivement, en inclinant à ſes différentes réponſes ſa tête vers chaque perſonne de l'aſſemblée, ce qui nous a fait juger qu'elle nous diſtinguoit, ſans oublier ſa garde & la ſervante de la maiſon, qui s'étoit approchée du lit, fondant en pleurs, comme pour partager avec tout le monde la dernière bénédiction de cette divine créature. Enfin, prononçant d'une voix éteinte : que Dieu vous béniſſe ! — vous béniſſe — tous ! — Et maintenant, (levant pour la dernière fois ſes mains

preſqu'inanimées,) viens, viens, ô mon Dieu! — Jéſus!

C'eſt avec ces mots, dont elle n'a pu prononcer le dernier qu'à demi, qu'elle a expiré. — Un ſourire, une douce & céleſte ſérénité, qui s'eſt en ce moment répandue ſur ſon viſage, ſembloient manifeſter que ſon bonheur éternel avoit déjà commencé. (b)

O Lovelace!... mais il m'eſt impoſſible d'en écrire davantage.

Je reprends la plume pour ajouter quelques lignes. Tandis qu'il lui reſtoit de la chaleur, mais ſans pouls, nous avons preſſé chacune de ſes mains de nos lèvres, le Colonel & moi; & enſuite nous ſommes paſſés dans la chambre voiſine. Là, nous nous regardions l'un l'autre, dans l'intention de parler; mais pénétrés du même ſentiment, & gouvernés par la même cauſe, chacun s'eſt détourné de ſon côté ſans prononcer un ſeul mot. Le Colonel ſoupiroit, comme ſi ſon cœur eut été prêt à ſe fendre. Enfin le viſage & les mains levés, avec auſſi peu d'attention à moi que s'il eût été ſeul dans la chambre. Bonté du ciel! s'eſt-il écrié, ſoutiens-moi. — Eſt-ce donc là le ſort du plus par-

fait ouvrage de la nature? — Enſuite, après s'être arrêté un moment : Et c'eſt donc pour jamais, pour jamais, ma chère, mon heureuſe couſine!.... prononçant quelques autres mots que ſes ſoupirs l'ont empêché d'articuler. Mais paroiſſant revenir à lui-même, en s'adreſſant à moi : Pardon, Monſieur..... mille excuſes, M. Belford. Et ſans rien ajouter & ſe gliſſant vers la porte : j'eſpère, Monſieur, m'a-t-il dit en ſortant, que nous nous reverrons. Il eſt deſcendu, il eſt ſorti de la maiſon; & je ſuis demeuré comme une ſtatue.

Lorſque j'ai commencé à rappeler mes eſprits, j'avoue que mes premiers mouvemens m'ont porté à trouver de l'injuſtice dans la diſpenſation des deſtinées humaines. J'ai perdu de vue, pendant quelques momens, l'heureuſe préparation de Miſs Harlowe, ſon paſſage encore plus heureux, ſon triomphe dans un événement qui n'eſt, après tout, que le ſort commun, & j'oubliois que, demeurant ici après elle, avec la certitude d'arriver au même terme, nous ſommes bien éloignés d'être aſſurés du même bonheur.

Elle eſt partie pour une meilleure vie à quarante minutes préciſes après 6 heures, à ſa montre, qui étoit poſée ſur la table.

Ainſi a fini Miſs Clariſſe Harlowe dans la fleur de la jeuneſſe & de la beauté. Si l'on conſidère un âge ſi tendre, elle n'a laiſſé perſonne après elle qui la ſurpaſſe en étendue de connoiſſances & en jugement; perſonne qui l'égale peut-être en vertu, en piété, en douceur, en politeſſe, en généroſité, en diſcrétion, en charité vraiment chrétienne; avec une modeſtie & une humilité qui relevoient en elle tant de qualités extraordinaires, ſans l'empêcher de faire éclater dans l'occaſion une rare préſence d'eſprit & une vraie grandeur d'ame. On peut dire qu'elle faiſoit non ſeulement l'honneur de ſon ſexe; mais l'ornement de la nature humaine.

Une meilleure plume que la mienne pourroit lui rendre juſtice avec plus d'éclat. Je parle de la tienne, ô Lovelace; car tu ſais mieux que perſonne, combien elle étoit ſupérieure à toutes les femmes par les grâces de l'eſprit & de la figure, & par toutes les qualités naturelles & acquiſes. Perſonne ne rendroit mieux compte que toi des véritables cauſes d'une mort ſi prématurée & de tant d'infortunes, qui, du plus haut point de la félicité, ont conduit, dans un eſpace ſi court, une femme adorée de tout le monde, à une fin heureuſe à la vérité pour elle-même mais ſi peu naturelle & ſi déplorable

pour tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. C'eſt donc une tâche que je te laiſſe. Tout ce que j'ai la force d'ajouter en ce moment, c'eſt que je partage avec toi toutes tes peines, à l'exception, (ce qui eſt cruel à dire,) de celles qui naiſſent de ton crime & de tes remords.

LETTRE LXIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, à 9 heures du matin.

DIVERS ordres que j'ai à donner, dans cette triſte occaſion, ne me laiſſent pas le temps d'entrer dans un nouveau détail. Joël qui eſt arrivé à ſix heures du matin, & que j'ai renvoyé ſur le champ avec la lettre que j'avois toute prête de la nuit dernière, ne me fait pas une peinture agréable de ta ſituation. Elle ne m'étonne point. Le temps, le temps ſeul peut te la rendre plus ſupportable; c'eſt-à-dire, ſi tu parviens à compoſer avec ta conſcience; ſans quoi, le mal ne fera qu'augmenter de jour en jour.

⁂

Tourville qui arrive à ce moment, me peint en quel état tu es. J'eſpère que tu ne penſeras

point à venir ici. Elle déſire dans ſon teſtament, qu'on ne te permette point de la voir. J'en fais tirer quatre copies. Il eſt aſſez long; car chaque article porte l'explication de ſes motifs. Je te promets d'autres éclairciſſemens, auſſitôt que je trouverai le temps de t'écrire.

⚜

Un laquais à livrée vient de me remettre trois lettres adreſſées à Miſs Clariſſe Harlowe. Mon office me donnant le droit de les ouvrir, je les ai lues, & je t'en promets une copie. Elles ſont capables de faire perdre la raiſon. Quelle joie elles auroient cauſées à la pauvre Clariſſe! Cependant, ſi ce bonheur lui étoit arrivé avant les derniers momens de ſa vie, elle n'auroit pas pu dire (*) avec tant de nobleſſe, que, *Dieu n'avoit pas voulu qu'elle attendît de conſolation d'autre part que de lui ſeul.*

(¶) En effet, depuis quelques jours elle paroiſſoit s'être élevée au-deſſus de toutes les conſolations de ce monde. — Juſqu'à ſon ardente amitié pour ſa chère Miſs Howe, s'étoit refroidie, comme elle l'avouoit, & *avoit cédé la place à des ardeurs d'un ordre ſuprême.* (†) (♭)

(*) Voyez Lettre LVII de ce volume.

(†) Voyez Lettre XLVIII *Ibid.*

LETTRE LXIV.

Mde. NORTON à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Mercredi, 6 Septembre.

ENFIN, enfin, ma très-chère Miſs Clary, tout répond heureuſement à nos vœux. L'unanimité des voix eſt en votre faveur. Votre frère & votre ſœur mêmes ſont devenus les plus ardens pour la réconciliation. Je l'avois prévu. Quel triomphe la patience & la douceur vous font remporter!

Cet heureux changement eſt dû aux derniers avis qu'on a reçus de votre couſin Morden, de votre médecin, & de M. Brand. Mais votre couſin vous aura vue ſans doute avant que vous ayez pu recevoir ma lettre, avec ſa bourſe remplie d'or & de billets de banque, pour ne laiſſer rien manquer à votre repos & à vos beſoins.

Tous nos déſirs, toutes nos prières, ſont à préſent pour le rétabliſſement de votre ſanté & de vos forces, & pour que cette heureuſe nouvelle (ſi long-temps retardée) n'arrive pas trop tard. Je ſais combien votre cœur reſpec-

tueux ſera conſolé par ce joyeux changement, & par mille détails que j'ai à vous faire, lorſque j'aurai la ſatisfaction de vous embraſſer. Ce ſera ſamedi prochain au plus tard; peut-être dès vendredi ſoir, vers le temps auquel vous recevrez cette lettre.

On m'a fait appeler aujourd'hui de la part de votre famille entière. J'ai été reçue de tout le monde avec beaucoup de careſſes & de bonté. On m'a priée, (car c'eſt le mot dont on s'eſt ſervi; & jugez ſi j'avois beſoin d'être priée) de me rendre auprès de vous ſans perdre un moment, pour vous aſſurer de l'affection de tous vos proches. Votre père m'a donné ordre de vous dire, en ſon nom, tout ce que mon cœur pourroit m'inſpirer de plus tendre, dans la vue de vous conſoler, & de fortifier votre courage. Ils ſe ſont engagés tous à ratifier les expreſſions de ma tendreſſe & de ma joie.

Quelle agréable commiſſion pour votre fidelle Norton! Oh mon cœur ne manquera point d'expreſſions tendres! je vous en aſſure. Je médite déjà ce que que je dois vous dire, pour relever & ranimer le vôtre, au nom de tout ce que vous avez de plus proche & de plus cher au monde. Mon chagrin eſt de ne pouvoir partir à l'inſtant, comme je le ferois au lieu de vous écrire,

écrire, ſi l'on m'avoit offert un carroſſe au château : mais il y auroit eu de l'indiſcrétion à le demander. J'aurai demain une chaiſe de louage, mais je ne ſais à quelle heure. Qu'il me tarde de preſſer ma chère, ma précieuſe & jeune enfant dans mes bras, contre mon ſein, j'oſe dire, *maternel !*

Votre ſœur a promis de vous écrire, & d'envoyer par un exprès ma lettre avec la ſienne. Je n'ai pas voulu qu'ils viſſent la mienne, à cauſe de ce que je dis ſur la voiture. Votre oncle Harlowe vous écrira auſſi, & je n'en doute pas, dans les termes les plus obligeans. Ils ſont tous extrêmement alarmés de votre état, & du danger où vous dit votre médecin. Ils ſont charmés de votre conduite, & de vos ſentimens. Que cet honnête homme n'a-t-il écrit plutôt! & cependant il dit qu'il a écrit à votre inſu. Mais nous mettons notre conſolation & notre confiance dans l'idée qu'il n'auroit pas écrit du tout, s'il avoit jugé qu'il fût trop tard.

Ils ſont réſolus, ma très-chère Miſs, de ne vous preſcrire aucune loi. Tout ſera laiſſé à vos ſentimens & à votre diſcrétion. Seulement, votre frère & votre ſœur déclarent qu'ils ne conſentiront jamais à donner le nom de frère à M. Lovelace; & je crois que votre père ne ſe

laiſſera pas engager facilement à le recevoir pour fils.

J'ai ordre de vous amener avec moi, auſſitôt que votre inclination vous le fera déſirer, & que votre ſanté vous le permettra. Vous ſerez reçue à bras ouverts. Tout le monde languit de vous revoir. (¶) Tous les domeſtiques ſe font une fête de la permiſſion qu'ils eſpèrent de pouvoir vous baiſer les mains. L'inſolente Betty a bien changé de ton; elle ne fait maintenant que chanter vos louanges; & elle a raiſon. Que d'amis nous fait la proſpérité! Que d'ennemis l'adverſité nous attire! C'eſt ce qu'on a toujours vu, & ce qu'on verra toujours, dans tous les états de la vie, depuis le trône des rois juſqu'à la cabane du berger! Mais il faut tout oublier dans ce jour d'abſolution & d'allégreſſe univerſelle. Puiſſiez-vous, ma très-chère Miſs, être en état de ſentir comme nous la joie de cette grande nouvelle! Oh je ſais que vous la partagerez, ſi vous êtes capable de quelque ſentiment. (♭) Que le ciel vous conſerve pour notre heureuſe entrevue! je me le promets de ſa bonté, & je le fatigue par mes continuelles prières, pour votre rétabliſſement & votre conſervation. Je n'ai pas beſoin d'ajouter avec quelle tendreſſe & quel attachement je ſuis &c.

JUDITH NORTON.

P. S. Un malheureux délai pour la chaiſe, ne me permettra point d'être à Londres avant ſamedi matin.

LETTRE LXV.

Miſs ARABELLE HARLOWE à Miſs CLARISSE.

Mercredi matin, 6 Septembre.

NOUS apprenons, chère ſœur, que vous êtes dangereuſement malade. Nous vous avons tous aimée avec une tendreſſe qu'on n'a jamais eue pour aucune jeune créature. Vous le ſavez bien, ma ſœur Clary, & vous y avez bien mal répondu. — Mais nos reſſentimens ne peuvent toujours durer.

La nouvelle de votre ſituation nous afflige, en verité, plus que je ne puis vous l'exprimer. Comme vos infortunes ſont, nous dit-on, plus grandes que votre faute, & que, ſous le poids du malheur, votre bon caractère s'eſt fidellement ſoutenu, je prévois qu'après cette ſéparation, vous allez nous être plus chère, s'il eſt poſſible, que jamais. Conſolez-vous donc, ma chère ſœur, & gardez-vous d'un excès d'abat-

tement. Quelque mortification que puiſſent vous cauſer l'aſpect un peu moins brillant de votre ancienne & belle perſpective, & les réflexions intérieures que vous ferez *en vous-même* ſur votre fauſſe démarche, & ſur le malheur que vous avez eu de ternir un auſſi charmant caractère que le vôtre, vous n'en recevrez aucune *de nous*. Pour gage de faveur & de réconciliation, papa & maman vous aſſurent, par ma main, de leur bénédiction & de leurs prières. Ils penſent même à vous conſoler plus efficacement; car s'ils apprennent que cette lettre ait été reçue, comme ils s'y attendent, (ils en jugeront par le bon effet qu'elle produira pour votre ſanté), ma mère ira vous voir elle-même à Londres. Dans l'intervalle, Mde. Norton, pour laquelle vous avez toujours eu tant d'amitié, ne tardera pas à ſe rendre auprès de vous. Elle vous écrit, pour vous annoncer ſon arrivée & l'affection renaiſſante de toute votre famille.

J'eſpère que de ſi bonnes nouvelles vous donneront de la joie. Hâtez-vous de nous en aſſurer. Votre première lettre à cette occaſion, ſurtout ſi nous y apprenons que vous vous portiez mieux, nous cauſera autant de plaiſir que nous en prenions autrefois à toutes les jolies productions de votre plume. Adieu, ma chère Clary.

Je ſuis votre ſœur très-affectionnée & votre véritable amie,

ARAB. HARLOWE.

LETTRE LXVI.

M. JULES HARLOWE à ſa chère nièce Miſs CLARISSE.

Mercredi, 6 Septembre.

VOTRE faute, ma bien-aimée Miſs Clary, nous avoit jetés dans un mortel chagrin; mais nous en reſſentons encore plus, s'il eſt poſſible, d'apprendre que vous êtes ſi mal, & nous ſommes fâchés que les choſes aient été pouſſées ſi loin. Nous connoiſſons vos talens, ma chère, & combien votre plume eſt touchante, lorſque vous entreprenez d'attendrir, ſi bien que perſonne ne pouvoit vous rien refuſer. Nous avons cru que vous vous repoſiez ſur ce talent, &, nous imaginant peu que votre maladie fût ſi dangereuſe & que vous euſſiez mené une vie ſi pénitente & ſi régulière, nous ſommes réellement très-conſternés, votre frère, & tous les autres, de vous avoir traitée avec tant de rigueur. Pardonnez la part qu'on m'y a fait

prendre, ma très-chère Clary. Je ſuis votre ſecond papa, vous le ſavez; & vous m'avez toujours aimé.

J'eſpère que vous ſerez bientôt en état de vous rendre ici; & après y avoir paſſé quelque temps, vous m'accorderez un mois entier, lorſque votre père & votre mère pourront ſe paſſer de vous, & que vous réjouirez mon cœur, comme vous faiſiez autrefois. Mais ſi votre maladie ne vous permettoit pas de venir auſſitôt que nous le déſirons, j'irai moi-même à Londres; car je meurs d'envie de vous voir. Jamais de ma vie je ne l'ai ſouhaité avec tant d'impatience; & cependant vous le ſavez, vous avez toujours fait mes délices.

Mon frère Antonin vous embraſſe de tout ſon cœur, & ſe joint à moi dans la tendre aſſurance que tout ira parfaitement, & mieux, s'il eſt poſſible, que jamais. Nous avons été ſi long-temps privés de vous, que nous ſentons vivement le beſoin de votre préſence, & la faim, la ſoif, ſi cette expreſſion peut ſervir à me faire entendre, de vous voir, & de vous ſerrer encore une fois ſur notre cœur. Soyez sûre que vous n'en avez jamais été bannie ſi loin que notre chagrin nous l'a fait croire, & que vous vous l'êtes imaginée.

Votre frère & votre ſœur parlent de vous aller voir à Londres; c'eſt auſſi le deſſein de ma chère ſœur, votre indulgente mère. Que le ciel vous rende à nous dans ſa bonté! ſans quoi je ne ſais ce que deviendroit votre affectionné oncle, & votre ſecond père,

JULES HARLOWE.

LETTRE LXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 8 Septembre, après dix heures du ſoir.

IL faut vous rendre compte de toutes mes actions depuis ma lettre précédente, qui contenoit la dernière ſcène de la vie de l'incomparable Clariſſe.

Auſſitôt que nous la vîmes terminée (ſi heureuſement pour elle!) nous laiſsâmes le corps à la garde des femmes de la maiſon, qui, ſuivant les ordres qu'elle leur avoit donnés le même jour, le mirent en poſſeſſion de cette *dernière demeure* qu'elle s'étoit préparée avec un courage ſi ferme & ſi tranquille. Hier au matin entre ſept & huit heures, le Colonel vint me prendre chez moi. Il n'étoit pas encore bien remis de

ſon trouble. Nous entrâmes enſemble accompagnés de Mde. Lowick & de Mde. Smith dans la chambre où elle étoit décédée. Nous ne pûmes nous défendre en arrivant, de jeter encore une fois les yeux ſur l'aimable corps, & d'admirer la douce ſérénité qui régnoit ſur ſon viſage. Les femmes nous dirent qu'elles n'avoient jamais vu la mort ſous une figure ſi charmante. On l'auroit crue dans un doux aſſoupiſſement. Ses joues & ſes lèvres n'avoient pas encore perdu tout-à-fait leur couleur vermeille.

J'ouvris le tiroir, dans lequel je ſavois d'elle-même, (*) que je devois trouver ſes papiers. Le premier qui s'offrit à ma vue, étoit ce paquet cacheté de trois ſceaux en cire noire, dont je vous ai parlé lundi dernier, avec cette inſcription : « Auſſitôt qu'il ſera certain que je ſerai morte, « M. Belford prendra la peine de lever l'en- « veloppe. » Je me reprochai beaucoup de ne l'avoir pas fait la veille; mais j'étois réellement incapable de toute eſpèce d'attention.

Je rompis les cachets. Je trouvai ſous l'enveloppe, onze lettres, toutes cachetées en noir, dont l'une m'étoit adreſſée. Je ne fais pas difficulté de vous en envoyer une copie.

(*) Voyez Lettre XLI de ce volume.

A MONSIEUR BELFORD.

Dimanche au ſoir, 3 Septembre.

MONSIEUR,

JE ſaiſis cette dernière & ſolemnelle occaſion, pour vous remercier encore des bontés que vous avez eues pour moi dans un temps où j'avois le plus beſoin de ſecours & de protection. Permettez que de la région des morts où je ſuis au moment que vous liſez cette lettre, je profite des circonſtances pour vous offrir quelques réflexions, que ma ſincère amitié voudroit rendre encore plus preſſantes & plus efficaces.

J'oſe me flatter que, dans la dernière heure d'une perſonne qui vous ſouhaitera éternellement toutes ſortes de biens, vous venez d'avoir un exemple de l'importance d'être en paix avec ſa conſcience.

Un grand homme, dont j'ai ſu le nom (*), diſoit à ſon lit de mort, que le ſouvenir d'un verre d'eau donné à un malheureux, lui cauſeroit plus de ſatisfaction que la mémoire de tous ſes triomphes, qui lui avoient acquis la

(*) Le duc de Luxembourg.

réputation d'un héros. C'eſt qu'il eſt certain, que toutes les idées de grandeur mondaine s'évanouiſſent dans ce moment inévitable qui décide la deſtinée des mortels.

Si dans ces inſtans terribles les conquérans, les vainqueurs des nations ſont réduits à de tels aveux, qu'il me ſoit permis de vous demander en peu de mots, (il n'eſt pas beſoin de beaucoup de paroles,) quelles doivent être alors, Monſieur, les réflexions, (s'ils ſont encore capables de réflexion,) de ceux qui ont vécu dans le vice & le crime; qui ont employé leurs efforts, & mis honteuſement leur gloire à ſéduire les ames innocentes, à ruiner les foibles ſans défenſe, ſans appui, après les avoir enlevées par leurs baſſes ſéductions à la protection de leurs parens, de leurs amis, & les avoir réduites dans le plus cruel abandon! Ah! Monſieur Belford! peſez, peſez l'horreur de leur ſituation; tandis que la ſanté, la vigueur d'eſprit & de corps vous mettent en état de tirer quelque utilité de ces penſées. Quelle baſſeſſe, quelle inhumanité, quelle barbarie dans ce qui fait le vil orgueil de ces libertins!

En ſecond lieu, Monſieur, j'attends de vous, pour l'amour de moi qui ſuis, ou plutôt qui ai été, au moment où vous liſez ceci, réduite

à la néceſſité de vous confier l'exécution de mon teſtament, que, ſi ce choix même donnoit naiſſance à quelque démêlé fâcheux, vous ſupportiez, avec la généroſité dont je vous ai cru rempli, les foibleſſes de mes proches, ſurtout celles de mon frère, qui eſt au fond un jeune homme de mérite, mais un peu trop ardent dans ſes reſſentimens, & trop livré à ſes préventions. J'eſpère que vous mettrez votre étude à procurer la paix, & que vous apporterez tous vos ſoins à réconcilier toutes les parties; que vous employerez particulièrement la grande influence que vous paroiſſez avoir ſur un ami encore plus violent que mon frère, pour arrêter de nouveaux déſaſtres : car aſſurément cet eſprit fougueux peut ſe croire ſatisfait des maux qu'il a cauſés; ſurtout de l'odieux & vil affront qu'il a fait à ma famille, en la bleſſant dans la partie la plus délicate de ſon honneur. J'ai déjà votre promeſſe ſur tous ces points. J'en réclame l'obſervation comme une dette, & quoique je ne me défie nullement de votre parole, j'ai voulu, dans cette dernière & ſérieuſe circonſtance, vous réitérer mes vives inſtances.

Une autre prière que j'ai à vous faire, c'eſt d'envoyer à leur adreſſe, par un exprès, toutes les lettres que vous trouverez ſous cette enveloppe.

A préſent, Monſieur, permettez que j'emporte l'eſpoir de devenir un humble inſtrument dans les mains de la Providence, pour rappeler ſolidement à la vertu un homme de votre eſprit & de votre mérite. Si la malheureuſe démarche qui a précipité la fin de mes jours, fait perdre à la ſociété humaine une jeune perſonne dont on pouvoit eſpérer quelque utilité; cette perte ſera réparée fort heureuſement par la grâce que je demande pour vous au ciel, & dont je tirerai moi-même un infaillible avantage; ſans compter l'eſpérance de pouvoir vous remercier dans une meilleure vie, comme je le ferai juſqu'à mon dernier ſoupir, de tout le bien que vous m'avez fait; & de l'embarras où vous vous êtes engagé, Monſieur, pour votre très-humble, &c.

CL. HARLOWE.

Les autres lettres ſont pour ſon père, pour ſa mère, pour ſes deux oncles, pour ſon frère & pour ſa ſœur, pour ſa tante Hervey, pour M. Morden, pour Miſs Howe, pour Madame Norton & la dernière pour vous, en exécution de la parole qu'elle vous a donnée, *de vous écrire auſſitôt qu'elle ſeroit arrivée à la maiſon de ſon père.* J'attendrai pour vous envoyer cette lettre que vous ſoyez dans une meilleure diſpoſition que

celle où Tourville me dit que vous êtes à préſent.

Elle a pris ſoin de me laiſſer, ſous une enveloppe particulière, avec d'autres papiers que je n'ai pas encore eu le temps de lire, une copie de ces dix lettres poſthumes. Je ne ſuis plus ſurpris qu'elle écrivît continuellement, dans ſon état de ſanté : puiſqu'elle a ſu ainſi employer ſon temps, &, dans un ſi court eſpace, mais en allongeant les jours, faire ſortir de ſes doigts de ſi belles productions : jamais d'ailleurs je n'ai connu de jeune perſonne qui ſe ſervit autant & plus facilement de ſa plume. Ses idées paroiſſoient en ſuivre la rapidité, & j'ai remarqué plus d'une fois qu'elle s'arrêtoit rarement ; qu'elle changeoit ou qu'elle effaçoit encore moins. C'étoit un talent naturel qu'elle joignoit à mille autres dons extraordinaires.

Je remis au Colonel la lettre qui étoit pour lui, & je donnai ordre à mon valet-de-chambre de ſe tenir prêt à porter les autres. Enſuite, étant paſſé dans l'appartement voiſin, nous fîmes l'ouverture du teſtament. Cette lecture nous cauſa une émotion ſi vive, que le Colonel s'interrompant plus d'une fois lui-même, me prioit de lire à ſa place, & que j'avois beſoin auſſi de lui faire ſouvent la même prière à mon tour.

Notre attendriſſement paſſoit à chaque moment dans le ſon de notre voix, juſqu'à l'éteindre tout-à-fait. Mde. Lowick, Mde. Smith & la garde furent encore plus affectées, lorſque nous leur lûmes les articles qui les concernoient. Je n'entrerai ici dans le détail de ſes dernieres volontés, qu'autant qu'il tient au fil de ma narration; parce que j'ai deſſein de vous envoyer une copie du teſtament.

Le Colonel me dit qu'il étoit prêt à me rendre compte des ſommes qu'il avoit apportées de la famille, & qu'elles me mettroient en état d'exécuter ſans aucun délai cette partie des diſpoſitions. Il me força de recevoir un papier qui en contenoit l'état, & que je mis dans mon porte-feuille ſans l'avoir lu. Mais je lui répondis que, dans l'eſpérance où j'étois qu'il contribueroit de tout ſon pouvoir à l'exécution littérale du teſtament, je lui demandois ſon ſecours & ſes avis.

Le déſir qu'elle marque dans le premier article d'être enterrée avec ſes ancêtres, nous obligeoit d'écrire au château d'Harlowe. J'ai engagé le Colonel à ſe charger de cette commiſſion, ne voulant pas du moins tout-d'un-coup faire l'officieux aux yeux d'une famille qui ne ſouhaite probablement pas d'avoir aucune commu-

nication avec moi. Voici la lettre de M. Morden, qui eſt adreſſée au jeune Harlowe.

MONSIEUR,

La lettre dont le porteur eſt chargé, me diſpenſe de vous apprendre à tous le ſort de la plus excellente de toutes les femmes. Mais je ſuis prié par ſon exécuteur teſtamentaire, qui vous enverra inceſſamment une copie de ſes dernières volontés, de faire ſavoir à ſon père, (& je préfère de vous en charger,) qu'elle demande inſtamment d'être enſevelie dans le caveau de la famille, aux pieds de ſon grand-père. Si ſon père le refuſe, elle ordonne que ſon corps ſoit enterré dans le cimetière de la paroiſſe où elle eſt morte. Il n'eſt pas beſoin d'ajouter que cette propoſition demande une prompte réponſe.

Son bonheur commença hier au ſoir, quarante minutes après ſix heures. Je ſuis, &c.

MORDEN.

Vendredi matin, 8 Septembre.

(¶) Pendant le temps employé à écrire & à copier cette lettre, (avec la permiſſion du Colonel,) Henri eſt venu tout prêt à partir. Je lui ai remis les lettres adreſſées à la famille,

& celles de Mde. Norton & de Miſs Howe, avec celle-ci du Colonel à M. James Harlowe; & je lui ai ordonné de faire la plus grande diligence. (b)

Le Colonel & moi, nous avons commandé le grand deuil pour nous & pour tous nos gens.

LETTRE LXVIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi à 10 heures.

LA pauvre Mde. Norton eſt arrivée. Elle étoit deſcendue à la porte, & ſon empreſſement la faiſoit aller droit à l'eſcalier; mais Mde. Smith & Mde. Lowick étant à pleurer enſemble, & la première ayant informé trop bruſquement cette vénérable femme, de la fatale nouvelle, elle eſt tombée ſans connoiſſance à leurs pieds. Cet évanouiſſement a duré ſi long-temps, que pour la faire revenir, elles ont été forcées de lui faire ouvrir la veine. Je ſuis arrivé dans le temps qu'elle commençoit à reprendre ſes eſprits. Elle s'eſt livrée aux expreſſions de la douleur, aux louanges de ſon incomparable élève, &, comme vous devez le juger, à d'amères invectives contre

contre vous ; mais ſi meſurées néanmoins, que j'y ai pu reconnoître une femme bien élevée, comme j'ai reconnu le ton chrétien, (ſi je puis m'exprimer ainſi,) dans ſes lamentations.

Elle étoit impatiente de voir le corps. Les deux autres femmes ſont montées avec elle ; mais elles m'ont avoué qu'elles étoient elles-mêmes trop touchées de ce qu'elles avoient vu, pour décrire un ſpectacle ſi tendre. Elle a pouſſé le deſſus du cercueil, en tremblant de douleur & d'impatience. Elle s'eſt jetée ſur ce viſage chéri, qu'elle a baigné de ſes larmes. Elle a baiſé pluſieurs fois le front & les joues, comme ſi ſa chère fille eût été vivante. « C'étoit *elle*-même, « a-t-elle répété vingt fois ; ſa chère fille ! oui, « elle-même ! la mort qui défigure tout, n'avoit « point eu le pouvoir d'altérer ſes traits. » Elle a long-temps admiré la ſérénité de ſon aſpect. « Ah ! elle étoit heureuſe, a-t-elle dit, comme « elle lui avoit écrit qu'elle le ſeroit ; mais « combien de créatures miſérables elle laiſſoit « après elle ! » — L'excellente femme s'eſt plainte au ciel de l'avoir laiſſée vivre pour être du nombre.

C'eſt avec une peine extrême qu'on eſt parvenu à lui faire quitter le cercueil & la chambre. Lorſqu'elle eſt paſſée dans l'appartement

voiſin, je me ſuis approché d'elle, & je l'ai informée du legs avantageux que ſa chère fille a fait en ſa faveur; mais ſa douleur n'a fait qu'augmenter. Elle devoit la ſuivre & mourir avec elle, m'a-t-elle dit avec un ruiſſeau de larmes. Que lui étoit le monde! (en ſe tordant les mains,) après avoir perdu l'enfant de ſon ſein, de ſon cœur? Sa principale conſolation étoit de n'avoir pas long-temps à lui ſurvivre. Elle croyoit, a-t-elle ajouté, ne pas offenſer le ciel, en lui demandant cette grâce. Il étoit aiſé d'obſerver, par la reſſemblance des ſentimens, que la divine Clariſſe devoit à cette vertueuſe femme une partie de ſes principes.

(¶) Pour faire quelque diverſion à ſa douleur, je lui ai parlé de prendre elle-même le ſoin de ſon deuil; j'ai cru ce ſoin propre à occuper ſon ame, & à la réveiller de cette noire & profonde léthargie qui ſuccède ordinairement aux violentes angoiſſes dont une ame tendre & douce eſt déchirée à la première nouvelle de la perte inattendue d'une amie chérie. (♭) Je lui ai remis les trente guinées que ſa fille, puiſqu'elle lui donne ce nom, lègue en particulier dans cette vue, pour elle & pour ſon fils. C'eſt le ſeul deuil dont le teſtament fait mention. Je l'ai priée de ne pas perdre de temps à le faire

faire, parce que je ne doutois pas qu'elle ne fût réſolue d'accompagner le corps, ſi l'on obtient la permiſſion de le faire tranſporter.

Le Colonel ſe propoſe de mener le convoi, ſi ſa parenté ne lui donne pas de nouveaux ſujets de mécontentemens. Il ſe chargera d'une copie du teſtament, & ſa bonté le faiſant penſer à donner de favorables idées de moi à la famille, il m'a demandé la permiſſion de prendre auſſi une copie de la lettre que j'ai reçue de Miſs Harlowe après ſa mort. J'y ai conſenti ſans difficulté. Il eſt ſi obligeant, qu'il me promet le récit de tout ce qui ſe paſſera dans cette triſte occurrence. Nous avons commencé une amitié, & réglé une correſpondance, dont je ne connois *qu'un accident* qui puiſſe interrompre la continuation, juſqu'à la fin de notre vie; & je ſuis dans l'eſpérance que cet accident n'arrivera point.

Mais quels doivent être la douleur, le remords dont les cœurs de cette inexorable famille ſeront ſaiſis, en recevant les lettres poſthumes & celle de M. Morden.

J'ai donné des ordres dans la ſuppoſition que le corps ſera tranſporté, & les femmes ſe propoſent de remplir le cercueil de parfums.

Le Colonel m'a forcé de prendre les billets de

banque & les lettres-de-change qu'il avoit apportés. La ſomme qui s'eſt accrue depuis la mort du grand-père, eſt très-conſidérable. (¶) J'aurois pu montrer à Mde. Norton la copie des deux lettres que ſon départ l'a empêchée de recevoir; mais ſa douleur n'a pas beſoin d'être aigrie par cette lecture. (♭)

❀

Depuis que M. Morden s'eſt retiré, je me ſuis donné la ſatisfaction de lire les copies des lettres poſthumes, que mon valet-de-chambre eſt allé porter à leur adreſſe. Que j'ai raiſon de donner à cette admirable perſonne, le nom de femme divine! Elle s'eſt occupée dans chaque lettre à conſoler ſes parens, ſans aucuns reproches de leur cruauté, reproches qu'ils méritent ſi bien. Mais ſi j'étois à leur place, combien n'aimerois-je pas mieux qu'elle m'eût accablé des plus ſanglantes récriminations, que de la voir triompher ſi noblement de mon injuſtice par une généroſité ſans exemple?

Je vous envoie quelques-unes de ces copies. Vous ne manquerez pas de me les renvoyer auſſi promptement que vous le pourrez.

LETTRE LXIX.

A mon très-honoré père JAMES HARLOWE.

MON TRÈS-CHER MONSIEUR,

C'EST avec confiance & avec joie, que votre fille oſe ſe préſenter à vous aujourd'hui. Juſqu'à préſent, j'avois craint de lever les yeux vers votre auguſte préſence; je n'oſois en attendre ni faveur, ni pardon; mais au moment où ces lignes parviendront dans vos mains, l'impuiſſance de vous offenſer de nouveau, me rend & la hardieſſe & l'eſpérance.

Permettez-moi, mon cher père, de vous rendre grâces... (j'écris à genoux,) pour tous les bienfaits que votre bonté a verſés ſur moi, pour l'amour que vous avez eu pour moi dans ma tendre enfance, pour la vertueuſe éducation que vous m'avez donnée, & ſurtout pour l'heureuſe fin, le bonheur céleſte où elle m'a conduite par la grâce divine. Je vous en conjure, mon vénérable Monſieur, effacez de votre mémoire, s'il eſt poſſible, ces huit derniers & malheureux mois, & alors j'eſpérerai que vous pourrez conſerver de moi un ſouvenir favorable, pour le plaiſir que vous daigniez prendre dans votre Clariſſe.

Encore à genoux, votre pauvre pénitente implore votre pardon de toutes ſes fautes & ſes folies paſſées, ſurtout de cette fatale erreur qui l'enleva à votre protection.

Quand vous ſaurez, Monſieur, que je n'ai jamais péché par la volonté, & que depuis que mon malheur a été ſans remède, je n'ai ceſſé d'être dans un état de pénitence & de préparation, que j'ai les plus fortes aſſurances que le Tout-Puiſſant a accepté mon repentir ſincère, & qu'au moment où vous liſez ces mots, vous aurez un enfant dans le ciel, comme j'oſe humblement l'eſpérer; alors vous penſerez avoir plus de raiſons de vous réjouir que de vous affliger. Si j'euſſe échappé aux piéges qui m'ont été tendus, je n'aurois pas paſſé par ces épreuves que je regarde comme autant de grâce qui m'ont été diſpenſées pour me détacher d'un monde qui ſe préſentoit à ma vue avec trop d'attraits.... Alors trop facile à me ſatisfaire du bonheur de cette vie, je ne me ſerois pas élevée au goût & au ſentiment des choſes céleſtes qui rempliſſent à préſent mon cœur & commencent ma félicité.

Puiſſe le Tout-Puiſſant, au temps fixé par ſes décrets, vous amener ainſi que ma mère, au ſéjour de la parfaite félicité! Et puiſſe-t-il juſ-

qu'à ce jour n'avoir troublé votre bonheur ſur la terre que par la faute que j'ai commiſe ! Je ſais tout ce qu'elle a coûté à votre cœur.

C'eſt l'ardente prière de votre fille maintenant heureuſe,

CLARISSE HARLOWE.

LETTRE LXX.

A ma très-honorée mère Mde. HARLOWE.

MADAME,

LA dernière fois que j'eus la hardieſſe de vous écrire, ce fut avec la conſcience d'un criminel qui s'accuſe lui-même, & demande grâce à ſon juge offenſé. Je vous approche aujourd'hui avec plus d'aſſurance ; mais cependant avec le plus haut degré de reſpect, de reconnoiſſance & de ſoumiſſion. Ma lettre à mon père vous apprendra le ſujet de ma confiance ; mais ſi j'ai imploré ſon pardon à genoux, avec le ſentiment le plus profond de mes devoirs & de mes obligations envers lui, c'eſt dans les mêmes diſpoſitions & avec les mêmes marques de reſpect que j'oſe vous demander la vôtre, pour tous les chagrins & toutes les peines que je vous ai donnés.

Mon cœur ſaigne encore, depuis cette malheureuſe imprudence, qui, quoique involontaire, n'a ceſſé cependant depuis le moment où elle a été commiſe, de porter avec elle ſa punition, & d'être ſuivie d'un ſincère & véritable repentir.

Quelque douloureuſes qu'ayent été mes ſouffrances, Dieu, qui en a été le témoin, ſait que la plus cruelle & la plus ſenſible a été de penſer au chagrin que mon évaſion vous a cauſé, ainſi qu'à mon père. Je voyois ſous quelles odieuſes apparences cette démarche ſe préſentoit à vos yeux, aux ſiens, & à ceux de toute la famille. Une démarche ſi indigne de votre fille, & de l'éducation que vous lui aviez donnée!

Mais Dieu, j'oſe l'eſpérer, m'a pardonné; & à l'inſtant où vos yeux parcourront ces derniers traits que ma main a tracés pour vous, j'ai l'humble confiance que je jouirai des heureux fruits de ſa miſéricorde. Conſolez-vous, ma chère, ma tendre mère, vous avez atteint la fin principale des ſoins que vous avez pris de moi; quoique j'y ſois arrivée par un chemin qui n'étoit pas celui que vous eſpériez.

Puiſſé le chagrin que mon erreur vous a cauſé à tous deux, être le ſeul qui vous ſoit deſtiné dans ce monde! Puiſſiez-vous, Madame, vivre long-temps pour adoucir les peines de mon papa,

& augmenter le ſentiment de ſon bonheur! Puiſſe ma ſœur, en continuant de remplir ſes devoirs, & en les rempliſſant encore mieux, s'il eſt poſſible, vous dédommager de ma perte! Et lorſque mon frère ou elle ſe marieront, que ce ſoit avec tant de ſatisfaction pour vous & pour mon père, qu'elle efface mon offenſe dans votre ſouvenir, & n'y laiſſe que la mémoire du temps où je faiſois votre plaiſir. Enfin qu'une heureuſe réunion dans les demeures de l'éternité vienne augmenter la félicité ſainte de celle que vous n'aurez pas jugée indigne de votre pardon, & qui, purifiée pas ſes ſouffrances, eſpère être déjà, au moment où cette lettre eſt dans vos mains chéries, pour jamais heureuſe,

CL. HARLOWE.

LETTRE LXXI.

A JAMES HARLOWE, fils, écuyer.

MONSIEUR,

APRÈS la démarche imprudente où je fus entraînée, je n'ai vu qu'un temps & une occaſion où j'aie pu prétendre à vous regarder comme un frère & comme un ami ; & voici ce temps & cette

occaſion. C'eſt en liſant ceci que vous aurez pitié de votre malheureuſe ſœur; c'eſt dans ce moment que vous lui pardonnerez ſes fautes réelles & ſuppoſées, c'eſt à préſent que vous prendrez à ſa mémoire le tendre intérêt que vous avez refuſé de prendre à ſa perſonne.

Je vous écris, mon frère; en premier lieu, pour vous demander pardon de l'offenſe que je vous ai faite, & au reſte d'une famille qui m'eſt ſi chère, en me dérobant à la protection paternelle.

La vertu d'une fille devroit être aſſez pure pour écarter juſqu'au ſoupçon. Mais quand vous ſerez inſtruit de toute mon hiſtoire, vous ne refuſerez pas de la pitié, & même quelque choſe de plus que de la pitié, à votre ſœur naguères malheureuſe.

Oh! ſi la paſſion n'eût pas été aveugle & ſourde! ſi des ſoupçons injurieux, & une préoccupation opiniâtre, ne ſe fuſſent pas oppoſés à de plus impartiales informations! ſi votre cœur ſévère & trop dur avoit au moins modéré le pouvoir que vous aviez obtenu ſur toute la famille, & laiſſé aux autres la liberté de ſe livrer à des ſentimens plus indulgens...!

Mais je n'écris pas pour bleſſer; j'aimerois mieux que vous me cruſſiez encore coupable,

que de vous charger du poids que ma juſtification ſeroit retomber ſur vous. Abandonnant donc un ſujet auquel je n'avois pas eu deſſein de toucher, (car je ſuis, au moment où j'écris, au-deſſus de l'eſprit de récrimination,) je veux vous dire, Monſieur, que mon ſecond motif, en m'adreſſant à vous pour la ſeconde fois d'une manière ſi ſolemnelle, eſt de vous prier de mettre des bornes à votre reſſentiment, & de ne pas expoſer une vie ſi précieuſe à vos parens, en voulant me venger du méchant homme qui, par ſes bas artifices, a cauſé ma ruine en ce monde.

Seroit-il juſte que l'innocent courût le même danger que le coupable? Un danger même plus grand; car ce malheureux, exercé depuis long-temps dans l'art d'offenſer & de ſoutenir ſes offenſes, eſt plus fait que vous aux actes de violence.

Voudriez-vous empiéter ſur les droits de celui qui a dit : *à moi appartient la vengeance, & je la rendrai.* Ah! ſi vous étiez dans le deſſein.... les conſéquences me font trembler. Pourquoi, en effet, la juſtice divine ne puniroit-elle pas l'innocent de ſa *préſomption* par la main même du coupable, armé *pour ſe défendre*, ſe réſervant à elle-même de le punir au jour de ſa vengeance pour ſes crimes accumulés?

Laiſſez donc ce malheureux à la juſtice divine. Que la faute de votre ſœur meure avec elle; du moins ne la faites pas revivre, en faiſant couler le ſang. La vie la plus longue n'eſt qu'une courte ſcène. Encore un peu de temps, & cette tête que de beaux cheveux ombragent aujourd'hui, les verra blanchir, ſi elle ne tombe elle-même avant eux. Si le ciel juge à propos de lui prêter des jours pour ſe repentir, pourquoi les lui retrancheriez-vous ?

Voyez auſſi, mon frère, quel ſeroit le malheur de ceux qui vous ont donné la vie, ſi le malheureux qui leur a fait perdre leur fille, leur ôtoit encore leur plus chère eſpérance, un fils unique, bien plus important à une famile que pluſieurs filles.

Voudrez-vous ajouter de nouveaux chagrins à ceux qu'a cauſés la faute de votre ſœur; faute que vous avez trouvée inexcuſable, quoiqu'elle fût l'effet de circonſtances imprévues, où ſa volonté n'eut point de part? Ne cherchez point, je vous en conjure, à aggraver les ſuites funeſtes de l'erreur de votre ſœur : la conſcience de cet homme, quand il plaira à Dieu de la réveiller, ſera plus perçante que votre épée.

J'ai une autre raiſon de vous écrire; c'eſt pour vous conjurer de veiller ſur vos paſſions. Le

plus grand défaut que je vous connoiſſe, c'eſt la violence. Quand vous vous imaginez être dans votre droit, vous le défendez avec emportement; & vous défendez moins ſouvent le parti le plus juſte, à cauſe de l'ardeur qui vous tranſporte d'abord. Elle a plus d'une fois expoſé votre vie. Un homme n'eſt-il pas bien injuſte, lorſqu'étant ſi porté à contredire, il eſt incapable de ſupporter la contradiction. Combien de fois, par une ſuite naturelle, avez-vous été humilié des excès où elle vous a entraîné? Permettez donc, mon très-cher frère, que je vous faſſe remarquer cette violence dans votre caractère, dont les accès impétueux peuvent vous précipiter dans des malheurs imprévus. Souffrez que je vous diſe que c'eſt une négligence criminelle à un certain degré, que de ne pas vous rendre maître de vos premiers mouvemens. Dieu veuille vous donner de la modération, pour votre tranquillité, pour votre bonheur préſent & à venir, pour le bien de votre famille & celui de vos amis, qui tous voyent votre défaut, mais craignent de vous en parler.

Par rapport à moi, mon cher frère, ma punition eſt venue à temps, & Dieu m'a fait la grâce de faire un bon uſage de mes ſouffrances. Je me ſuis hâtée de me repentir. Quand

j'ai vu de quoi cet homme étoit capable, j'ai plus déteſté cent fois ſes actions que je ne l'ai jamais aimé. J'ai tourné de bonne heure mon cœur vers de meilleures eſpérances. Mon repentir a été agréable à Dieu ; il m'a récompenſée de ma confiance en lui ; & j'oſe m'aſſurer que dans ce moment je ſuis *heureuſe*.

Daigne le ciel vous protéger, vous faire jouir d'une ſanté floriſſante & de l'eſtime publique ! Puiſſe-t-il prolonger votre vie pour la conſolation & l'appui de vos parens ! Qu'une femme, auſſi agréable aux autres qu'elle vous ſera chère, vous donne des enfans qui ne trompent pas vos eſpérances. Qu'il ne ſe trouve pas parmi eux une Clariſſe, qui, au lieu de vous cauſer de la ſatisfaction, vous donne de l'amertume. Que mon exemple leur ſerve d'avertiſſement contre les maux & les dangers dont ce monde trompeur eſt rempli, & qui me l'ont fait quitter avant que je puſſe les voir & les chérir, comme je m'en étois flattée.

Votre affectionnée ſœur,

CL. HARLOWE.

LETTRE LXXII.

A MISS HARLOWE.

VOUS pouvez à préſent, ma chère Arabelle, ſans bleſſer la ſévérité de votre vertu, laiſſer tomber une larme de pitié ſur les erreurs & les ſouffrances d'une ſœur infortunée qui n'eſt plus, & qui ne peut plus vous offenſer. La miſéricorde divine, qui excita chez elle les premiers mouvemens de repentir pour une faute qu'elle ne cherchera pas à excuſer, quoique, peut-être, elle le pût avec ſuccès, a couronné, je l'eſpère, ce prompt repentir qui a précédé ſes ſouffrances. Elle eſt heureuſe au moment même où vous liſez ces dernières paroles qu'elle vous adreſſe.

Anticipant en idée ſur l'état de pureté & de ſainteté auquel elle aſpire, elle écrit avec plus de confiance à ſa ſœur. Elle eſt certaine maintenant que vous oublierez les petits ſujets de déplaiſir que peut vous avoir donnés l'écart d'une jeuneſſe inconſidérée. Elle eſt sûre que la honte qui, de ſa faute, a rejailli ſur vous & ſur ſa famille, ne vous empêchera pas de la pardonner.

Puiſſiez-vous, ma chère ſœur, continuer d'être la conſolation d'une famille ſi chère & ſi digne de vos reſpects, dont l'indulgente bonté exige de votre part tant de reconnoiſſance. Faites-en toujours le bonheur, en rempliſſant vos devoirs avec ce zèle & cet empreſſement qui vous ont mérité juſqu'à préſent de ſi juſtes louanges; & puiſſiez-vous, quand un parti convenable vous ſera offert, remplir plus dignement & plus heureuſement le vide que je laiſſe dans ma famille en quittant ce monde.

C'eſt, ma chère Arabelle, ma chère, *mon unique* ſœur & mon amie, pendant le cours de tant d'heureuſes années, c'eſt la prière d'une ſœur que, ni la dureté des procédés, ni le blâme injuſte & prématuré de ſa conduite, n'ont pu faire penſer ni ſentir différemment, & qui, par les épreuves où elle a paſſé, oſe ſe dire à préſent,

L'heureuſe CL. HARLOWE.

LETTRE LXXIII.

LETTRE LXXIII.

A MM. JULES & ANTONIN HARLOWE, écuyers.

MES TRÈS-HONORÉS ONCLES,

QUAND ces lignes vous parviendront, votre malheureuſe nièce aura vu finir ſes misères, & jouira, comme elle l'eſpère, du bonheur dont le Dieu de miſéricorde a déclaré qu'il récompenſeroit le cœur contrit & pénétré d'un repentir ſincère.

C'eſt pourquoi, mes chers oncles, votre amour fraternel ayant fait de vous une ſeule ame, je vous écris à tous les deux dans la même lettre, non pas pour vous affliger, mais pour vous conſoler; car ſi mes ſouffrances ont été grandes, elles ont été de courte durée, & je ſuis bientôt heureuſement, j'eſpère, arrivée au bout d'un pénible voyage.

Je vous écris pour vous remercier de vos bontés à mon égard, & pour vous demander pardon de ma dernière, & de l'unique grande faute que j'ai commiſe contre vous & contre ma famille. Les voies de la Providence ſont impénétrables, & les moyens qu'elle employe pour faire ſentir aux pécheurs la néceſſité de

remplir leur devoir, ne ſe reſſemblent point. Les uns ſont gagnés par l'amour; c'eſt par la terreur que les autres ſont contraints de mettre en Dieu leur eſpérance! De dix-neuf ans, j'en avois paſſé dix-huit à goûter le plaiſir d'être aimée de tout le monde. Le chagrin n'avoit pas approché de mon cœur. Il ſembloit que j'étois deſtinée à être attirée par la douceur & l'amour. Mais peut-être étois-je trop portée à m'eſtimer, à cauſe de l'eſtime qu'on faiſoit de moi, à me glorifier d'un penchant naturel à faire le bien, & à tirer vanité des heureuſes inclinations que j'avois reçues, & qui étoient en moi ſans que j'y euſſe aucune part. Amenée à chercher les raiſons de mes malheurs ici-bas, je trouve chez moi les germes d'un orgueil ſecret que je n'avois pas ſondé, & dont il falloit que je fuſſe punie. Peut-être étoit-il néceſſaire que de ſi terribles & de ſi accablantes infortunes me fuſſent réſervées pour écraſer cet orgueil & mortifier ma vanité. Le ciel m'a donc envoyé les tentations. Je fléchis au jour de l'épreuve. Ma diſcrétion tant vantée, n'eut pas de poids quand elle fut péſée à la balance; la trahiſon prévalut; je ſuccombai; je devins l'objet des railleries de mes compagnes, & la honte de ma famille qui s'étoit peut-être trop enorgueillie de moi.

Cependant, comme ma faute ne fut pas celle de ma volonté, ſitôt que mon orgueil fut briſé, le ciel ne permit pas qu'au milieu des piéges & des dangers qui m'environnoient, je me perdiſſe pour jamais. Je fus purifiée par mes ſouffrances, & préparée au grand & heureux changement que j'eſpère avoir ſubi quand vous lirez ma lettre.

Réjouiſſez-vous donc avec moi, mes chers oncles, de ce que j'ai échappé à l'orage qui a fondu ſur moi, & ne regrettez pas de me voir moiſſonnée dans la fleur de mes jours. « On « ne demande point dans le tombeau, dit le « ſage, ſi l'on a vécu dix ou cent ans, & le « jour de la mort vaut mieux que celui de la « naiſſance. »

Encore une fois, mes chers oncles, recevez mes remercîmens de toutes vos bontés pour moi, depuis ma tendre enfance juſqu'au jour, au malheureux jour de mon erreur. Pardonnez cette erreur! & que Dieu nous réuniſſe dans l'éternité bienheureuſe.

Votre ſoumiſe & obligée nièce,

CL. HARLOWE.

(*M. Belford*, dit l'auteur, *donne auſſi des copies tout au long des lettres de Miſs Clariſſe*,

à Mde. Hervey, à Miſs Howe & à Mde. Norton; mais quoique chacune de ces lettres diffère autant des autres par le contenu que par le ſtyle; cependant, comme elles ſont longues & roulent ſur le même ſujet, on a trouvé plus convenable, (ajoute-t-il,) *de n'en faire imprimer que les extraits ſuivans.*)

La lettre de Mde. Hervey eſt remplie des mêmes ſentimens de piété qui embelliſſent les précédentes : c'eſt le même eſprit de généroſité qui l'a dictée. Elle ne cherche pas à affliger, elle ne s'applique qu'à conſoler. « J'eſpère, dit-« elle, que le Tout-Puiſſant a accepté & béni « mon repentir ; & ſi je ſuis heureuſe, que « pourrois-je attendre de plus au bout de vingt, « trente ou quarante ans, de ce qu'on nomme « une vie paſſée agréablement? Et qu'eſt-ce que « vingt, trente ou quarante ans, pour mériter « qu'on jette un regard en arrière? Et pendant « cet eſpace de temps, combien d'amis n'aurois-« je pas eu à pleurer? A combien de tentations « la proſpérité ne m'auroit-elle pas expoſée? « & quelle apparence, qu'au ſein des plaiſirs & « de la diſſipation, j'euſſe eu le courage de con-« ſacrer mes derniers jours au recueillement, & « de voir approcher ma fin avec l'entière ré-« ſignation que Dieu m'a donnée? »

Elle continue ainſi : « Tels ſont, Madame, « les ſujets de conſolation que vous & moi « pouvons trouver dans la diſpenſation actuelle. « Quant à mes chers parens, j'eſpère que le « nombre de bénédictions qui leur reſtent, les « aidera à ſe conſoler des peines & des chagrins « que ma faute leur a cauſés. Leurs maux s'a- « douciront en penſant que, ſi j'ai eu le mal- « heur de troubler leur repos, ils n'avoient « pas connu de maux conſidérables avant mon « erreur. Ils penſeront encore que les afflictions « ſe changent en félicités, quand on les reçoit « avec réſignation, qu'on ne doit pas ſe flatter « d'un bonheur ſans interruption dans ce monde ; « que probablement, & je l'eſpère, ce n'eſt pas « ma perte éternelle qu'ils ont à pleurer. Enfin, « je puis les prévenir, que quand mes actions « ſeront pleinement connues, ils trouveront « que mes malheurs tournent encore plus à « mon honneur qu'à ma honte.

« Ces conſidérations leur rendront moins ſen- « ſibles la perte d'un enfant ſur trois, s'ils « jettent les yeux ſur les circonſtances fâcheu- « ſes qui m'avoient environnée, & ſurtout, « s'ils penſent à l'eſpérance de nous réunir pour « n'être plus ſéparés, ni par le temps, ni par « l'offenſe. »

Elle termine cette lettre en s'adreſſant à ſa couſine Dolly Hervey, qu'elle appelle ſon *aimable couſine*; elle ſe ſouvient avec reconnoiſſance de l'impreſſion que ſes malheurs ont faite ſur elle.

« O ma chère couſine! que votre ame tendre & compatiſſante ſoit en garde contre les « illuſions qui ont été fatales à mon bonheur « ici-bas. L'intérêt que vous avez pris à mes « afflictions, annonce en vous une douceur « naturelle qui pourroit vous expoſer à des « infortunes, ſi vous laiſſiez vos yeux égarer « votre jugement. Mais un attachement ſcrupuleux & inviolable à vos devoirs envers « vos parens, & les préceptes d'une mère « auſſi prudente que la vôtre, fortifié par le « triſte exemple que je vous ai donné dans votre « propre famille, ſeront, avec l'aide du Tout-« Puiſſant, un rempart ſuffiſant autour de « vous. »

(*La lettre à Miſs Howe eſt extrêmement tendre; elle s'adreſſe à ſon amie d'une manière touchante.*)

« Réjouiſſez-vous; les malheurs de votre « chère Clariſſe ſont finis. Le temps de l'épreuve « & de la tentation, du doute & de l'incerti-« tude s'eſt écoulé. J'ai heureuſement échappé « aux piéges qu'on avoit tendus à mon ame.

« Ne vous affligez pas. Mes infortunes étoient « de nature à ne pas permettre que je puſſe « jouir d'un ſort ſupportable dans le monde que « j'ai quitté. »

Elle parle avec reconnoiſſance des bontés & des égards de Mde. Howe & de M. Hickman. Elle y joint ſes regrets, d'avoir occaſionné tant d'inquiétude à ſa chère Miſs Howe, & à ſa mère, & prie le ciel que toutes les bénédictions qu'elles avoient accoutumé de ſe ſouhaiter l'une à l'autre, ſe réuniſſent ſur elle.

« Ne différez pas de ſuppléer à l'amie que « vous perdez en moi, en vous donnant un « ami qui vous ſera attaché par des liens encore « plus étroits & plus chers. »

Elle lui dit : « que ſon choix, qui a l'appro- « bation de tous ſes amis, eſt tombé ſur un « homme honnête, ſincère & vertueux, & ce « qui vaut encore mieux, ſur un homme reli- « gieux. Un homme qui, s'il eſt admirateur des « grâces de ſa perſonne, l'eſt encore plus de » celles de ſon eſprit. »

La réflexion que celles du corps paſſent avec les années, tandis que celles de l'ame prennent chaque jour de nouveaux charmes, lui fait annoncer à ſon amie un amour conſtant & ſoutenu de la part de ſon époux.

Elle prie Dieu de les bénir tous les deux enſemble; elle les invite à ne pas corrompre leur félicité par le ſouvenir de ſes malheurs; à ne ſonger qu'à ſon état actuel, & au temps heureux auquel ils ſe réuniront pour ne ſe ſéparer jamais.

Enfin elle la recommande en particulier à la protection du ciel; la conjure, par l'amitié qui a régné entr'elles, de ne la pas pleurer trop amèrement, & après avoir accordé quelques larmes à leur conſtante & mutuelle tendreſſe, de bannir toute autre penſée que celles de ſa prompte délivrance, de ſa purification par ſes ſouffrances, & de l'état heureux & éternel, auquel la miſéricorde infinie l'a préparée.

On trouvera dans la ſuite les lettres adreſſées à M. Lovelace & à M. Morden, ainſi qu'un extrait de celle qui s'adreſſoit à Mde. Norton.

Fin du neuvième volume.

TABLE

DES SOMMAIRES

Du neuvième Volume.

LETTRE I. Belford à Lovelace. *Impatience de Mowbray pour quitter Belton mourant & courir retrouver ſon Lovelace plein de vie & de folie. Mowbray maltraite un domeſtique de Belton dans le langage groſſier d'un libertin de la claſſe du peuple. Réflexion ſur la liberté de la vie.*

II. Lovelace à Belford. *Il reçoit de Clariſſe une lettre allégorique, pour l'engager à s'abſtenir de la pourſuivre. Copie de cette lettre. Il la prend dans le ſens littéral. Ses tranſports & ſa joie ſur cette mépriſe. Il va ſe hâter de retourner au château de ſon oncle, & recevoir les félicitations de ſa famille ſur ſon eſpoir de rentrer en grâce avec ſa belle. Il interprête à ſa manière ſon rêve effrayant.*

III & IV. Du même. *Il plaint Belton. Il le juſtifie en libertin, & l'abſout de l'iſſue d'un duel qui augmente encore les terreurs du pauvre moribond. Son opinion ſur la mort, & ſur la crainte qu'on en a. Réflexions ſur la conduite des écrivains dramatiques envers leurs domeſtiques. Il ne peut expliquer le changement favorable des ſentimens de Clariſſe pour lui. Il l'attribue à une cauſe heureuſe dont il conçoit beaucoup d'eſpérance : maintenant que le mariage lui ſemble dépendre de ſa volonté, il a quelques mouvement d'incertitude & de regret.*

V. Belford à Lovelace. *Continuation de ſon récit de la maladie de Belton, & de ſon impatience. Le pauvre malade maltraite ſes médecins. Belford cenſure quelques-uns d'eux. Leur avidité pour leurs*

honoraires. Belton meurt. Sérieuſes réflexions ſur cet événement.

LETTRE VI. Lovelace à Belford. *Il eſpère que Belton eſt heureux. Sa raiſon. Il va partir pour Berks.*

VII. Belford à Lovelace. *Il ne quitte point Clariſſe. Elle eſt extrêmement mal, & elle reçoit les ſacremens. Il ſe plaint du trouble & de la fatigue que ſon ami lui a cauſés. Deux perſonnes, qu'il ſuppoſe envoyées par ſes parens, prennent ſéparément des informations ſur ſon compte. Sa touchante apoſtrophe à ſon médecin & à M. Goddard, & à lui-même. Elle diſpoſe de quelques autres effets, pour un emploi des plus touchans.*

VIII. Le docteur Lewen à Clariſſe. *Il lui écrit de ſon lit, pour la déterminer à pourſuivre Lovelace au criminel.*

IX. Sa noble & pathétique réponſe.

X. Miſs Arabelle Harlowe à Clariſſe. *Elle lui propoſe, en termes inſultans & cruels, la pourſuite juridique de Lovelace : ou ſi elle refuſe, de partir pour la Penſylvanie.*

XI. Réponſe touchante de Clariſſe.

XII. & XIII. Mde. Norton à Clariſſe. *Elle lui apprend ce qui avoit occaſionné la cruelle lettre de ſon oncle. Le Colonel Morden eſt réſolu de voir Lovelace. -- Mde. Hervey, dans une converſation particulière qu'elle a eue avec elle, lui donne les raiſons, en la blâmant, de la cruauté de ſa famille. Miſs Dolly Hervey déſire ſe rendre auprès de Clariſſe.*

XIV. Réponſe de Clariſſe. *Elle croit que ſes parens l'ont traitée avec bien de la rigueur. Elle montre plus de chaleur que de coutume ſur ce ſujet. Enſuite elle ſe la reproche. Elle eſt fâchée de la réſolution où eſt le colonel Morden de voir Lovelace. Elle dit quelques mots de la lettre inſultante de ſa ſœur.*

Elle demande les prières de Mde. Norton, pour que le ciel lui accorde la patience & la réſignation.

LETTRE XV. Miſs Howe à Clariſſe. *Elle approuve à préſent ſon choix de Belford pour ſon exécuteur teſtamentaire. Elle admire ſa grandeur d'ame dans ſon mépris pour Lovelace. Tout le monde dans la maiſon eſt enchanté d'Hickman. Cependant elle ne peut s'empêcher de s'amuſer du pouvoir que lui donne ſur lui la ſoumiſſion de ſon humble amour.*

XVI. & XVII. Clariſſe à Miſs Howe. *Leçons & obſervations inſtructives ſur la manière dont Miſs Howe traite Hickman. Elle l'inſtruit de tout ce qui eſt arrivé depuis ſa dernière lettre. Elle craint que ſa lettre allégorique ne ſoit pas tout-à-fait dans les principes de la droiture. Son mal la force de s'interrompre. Elle reprend la plume. Elle déſire la voir mariée.*

XVIII. M. Wyerley à Clariſſe. *Il lui renouvelle généreuſement l'offre de ſa perſonne au moment où elle eſt dans l'infortune; & de tous ſes ſervices.*

XIX. Réponſe de Clariſſe. *Franche, obligeante & inſtructive.*

XX. Lovelace à Belford. *Son inquiétude & ſon chagrin ſur le ſoupçon qu'il a que la dernière lettre que Clariſſe lui a écrite n'étoit qu'un ſtratagême. Ce qu'il fera, ſi la conjecture ſe trouve vraie.*

XXI. Belford à Lovelace. *Court récit de ſa conduite dans les affaires de Belton. Clariſſe eſt on ne peut pas plus mal. On croit qu'elle touche à ſa fin. Elle a un jour d'abattement & de foibleſſe extrêmes. Elle reprend quelques forces; & elle ſe croit au-deſſus de ce monde. Elle commande ſon cercueil. Elle avoue que ſa lettre à Lovelace n'étoit qu'une allégorie. Sous quel jour Belford la voit.*

XXII. Du même. *Touchant entretien entr'elle & le docteur H. Elle parle de la mort, dit-il, & s'y*

prépare, comme ſi c'étoit un événement qui lui fût auſſi familier, que de s'habiller & ſe déshabiller. Dignes procédés du docteur. Elle fait des obſervations ſur la vanité de la vie, ſur la ſageſſe de ſe préparer de bonne heure à la mort, & ſur la conduite de Belton à ſes derniers momens.

LETTRES XXIII, XXIV & XXV. Lovelace à Belford. *Récit de ce qui s'eſt paſſé entre lui & le colonel Morden, le lord M. & Mowbray dans la viſite que lui a rendue le Colonel. Il propoſe par plaiſanterie Belford à Miſs Charlotte pour époux.-- Il lui envoie la lettre de Brand qui peint à faux la conduite de Clariſſe, moins par méchanceté, que par crédulité, & par un zèle mal entendu.*

XXVI. Belford à Lovelace. *Il s'étend ſur la baſſeſſe de tromper de jeunes créatures, dont on a ſurpris la confiance par des ſermens & des promeſſes. Inconvéniens de l'eſprit de cenſure. Penchant trop ordinaire dans des perſonnes qui paſſent pour honnêtes gens. Il lui demande l'explication de ce qu'il prétend par la ridicule propoſition qu'il a faite à ſa couſine.*

XXVII. Belford à Lovelace. *Epreuve sûre de la pureté & du mérite de ſes lettres. Clariſſe renouvelle ſes excuſes pour ſa lettre allégorique. Sa conduite calme, & ſes généreuſes & utiles réflexions ſur le faux rapport que Brand a fait de ſa conduite, dont on lui donne communication.*

XXVIII. Le Colonel Morden à Clariſſe. *Il lui offre ſon appui & ſes ſervices pour tirer le meilleur parti poſſible de ce qui eſt arrivé. Il lui conſeille d'épouſer Lovelace, comme le ſeul moyen d'opérer une réconciliation générale. Il n'a aucun doute ſur la réſolution où eſt Lovelace de lui rendre juſtice. Il deſire ſavoir ſi elle en a quelqu'un elle-même.*

XXIX. Réponſe de Clariſſe.

XXX. Lovelace à Belford. *Ses raiſonnemens, ſes*

emportemens en apprenant que la lettre de Clariſſe n'eſt qu'allégorique. Au milieu de ſa colère, la gaieté naturelle de ſon eſprit le conduit à tourner Belford en ridicule. Portrait plaiſant qu'il fait de lui d'après un monument qui eſt dans l'abbaye de Weſtminſter. Il reprend ſon ſérieux. Si le dernier malheur arrive, (& que le Dieu du ciel & de la terre, dit-il, détourne ce malheur!) *il le prie de ne lui rien dire de plus que de lui conſeiller de faire un tour à Paris. Et ce mot ſuffira pour lui percer le cœur.*

LETTRE XXXI. Belford à Lovelace. *On a monté le cercueil dans l'appartement de Clariſſe. Il eſt exceſſivement troublé & choqué de cette vue. Intrépidité de Clariſſe. Les grands caractères, dit-il, ne peuvent s'empêcher de faire des choſes extraordinaires. Réflexion ſur la curioſité des femmes.*

XXXII. Du même. *Deſcription du cercueil, deviſes ſur le couvercle. Elle le fait placer dans ſa chambre à coucher. Sérieuſe apoſtrophe à Lovelace à l'occaſion de ce courage de Clariſſe.*

XXXIII. Du même. *Il eſt étonné de ſa légèreté dans le trait du monument de Weſtminſter. Clariſſe eſt de plus en plus mal.*

XXXIV. Lovelace à Belford. *Tout ce qu'il a fait à Clariſſe n'eſt qu'un jeu qui ne vaut pas la peine de mourir, puiſque ſon triomphe a toujours été plus grand que ſes ſouffrances. Il abandonnera tous ſes biens & toutes ſes eſpérances au docteur, s'il veut prolonger ſa vie ſeulement d'une année. Comment ſon courage tranquille auroit-il brillé comme il fait, ſans ſes malheurs! Il ſent qu'il pourroit l'aimer à préſent d'un amour pur & intellectuel. Il ne peut ſupporter la penſée, que la dernière fois qu'elle la quitté d'une manière ſi triomphante, ſoit une ſéparation éternelle. Sa conſcience, dit-il, le*

déchire. Il eſt malade du ſouvenir de ſes vils ſtratagêmes.

XXXV. Belford à Lovelace. *Clariſſe eſt vivante, pleine de calme & de ſérénité, ſurtout depuis qu'elle a achevé, ſigné & ſcellé ſon teſtament, qu'elle avoit différé juſqu'à ce jour par des motifs de reſpect filial.*

XXXVI. Miſs Howe à Clariſſe. *Elle déplore dans les termes les plus touchans la maladie de ſa mère & celle de ſa chère amie. A préſent, dit-elle, toutes ſes vivacités lui reviennent en penſée, & elle ſe les reproche. Elle quitte la plume; elle la reprend pour lui apprendre avec la plus grande joie que ſa mère eſt mieux. Elle a reçu la viſite de ſon couſin Morden. Elle lui en rend compte.*

XXXVII. De la même. *Elle eſt piquée contre le Colonel qui penſe trop déſavantageuſement de leur ſexe. Jamais elle n'a connu d'homme qui eût une mauvaiſe idée de la vertu des femmes en général & qui eût des mœurs recommandables. Pourquoi les femmes doivent être plus ou moins vertueuſes que les hommes. Idées utiles pour les jeunes perſonnes. Elle eſt piquée contre M. Hickman. Elle eſt réſolue d'aller bientôt la voir à Londres.*

XXXVIII. Belford à Lovelace. *Clariſſe écrit & lit ſur ſon cercueil comme ſur ſon pupitre. Le docteur eſt dans le deſſein d'écrire à ſon père. Dévotion de Clariſſe vive & profonde ſans être triſte.*

XXXIX. Clariſſe à Miſs Howe. *Lettre remplie de pieuſes réflexions & de bons conſeils tant généraux que particuliers, & qui reſpire le véritable eſprit de la charité chrétienne, du pardon des injures, de la patience & de la réſignation. Réflexion juſte adreſſée à ſa chère amie ſur les mortifications qui ſont l'effet & la ſuite inévitable de l'orgueil.*

XL. Mde. Norton à Clariſſe. *Elle rend compte d'une*

converſation intéreſſante au château d'Harlowe entre la famille & le colonel Morden, & d'une autre entr'elle-même & la mère de Clariſſe. Le Colonel irrité contr'eux tous. Mde. Norton lui dit ſon ſentiment ſur M. Belford & ſur d'autres ſujets. Miſs Howe, à ce qu'elle a ouï dire, a obtenu la permiſſion d'aller la voir. Conſolations pieuſes & vraiment maternelles qu'elle lui donne.

XLI. Belford à Lovelace. *La vue de Clariſſe s'affoiblit. Elle remercie Dieu de la douce ſérénité dont elle jouit. C'eſt, dit-elle, une grâce, qu'elle lui avoit demandée dans ſes prières. Quel bonheur pour elle de voir ſi près de ſa fin ſes prières exaucées ! Elle donne à M. Belford des inſtructions particulières relativement à ſes papiers, ſon teſtament & ſes effets. Elle conſole M. Belford & les deux femmes qui s'affligent pour elle. On lui apporte une autre lettre du colonel Morden. Ce qu'elle contient. Belford écrit au Colonel & l'invite à venir promptement. Le docteur H.·.. a auſſi écrit au père, & Brand envoie à M. Jules Harlowe une lettre dans laquelle il ſe rétracte de ſes fauſſes idées ſur la conduite de Clariſſe.*

XLII. Lettre du docteur H. à M. James Harlowe père.

XLIII. Copie de la lettre de M. Belford au colonel Morden, *pour hâter ſon arrivée à Londres.*

XLIV. Lovelace à Belford. *Il ſouffre les tourmens des damnés, par les remords qui déchirent ſon cœur, lorſqu'il jette un coup-d'œil ſur le paſſé & qu'il ſe rappelle ſa conduite avec Clariſſe. Pour lui donner, dit-il, une foible idée de ſon horrible état d'incertitude, il lui raconte comment il court ſans ceſſe à cheval, allant & revenant ſur ſes pas, impatient de voir revenir ſon valet au moment même qu'il l'a*

envoyé. Malheur à celui qui lui apportera la fatale nouvelle.

XLV. Belford à Lovelace. *Nouvelles particularités de la conduite pieuſe & exemplaire de la jeune dame. Elle ſe réjouit à l'approche lente & inſenſible de la mort. Ses tendres remercîmens à M. Belford & aux dames Smith & Lovick de leurs bontés pour elle. Son vœu édifiant qu'elle adreſſe à M. Belford.*

XLVI. Clariſſe à Mde. Norton, *en réponſe à la ſienne*, N°. XL. *Elle n'eſt affligée que pour ſes parens.. Elle ne déſire plus à préſent de voir ni ſon couſin Morden, ni Mde. Norton elle-même, ni Miſs Howe.* Dieu ne veut point, *dit-elle*, ſouffrir de rivaux dans le cœur de ceux qu'il ſanctifie. *Conſeil à Miſs Howe au ſujet de M. Hickman : elle donne ſes bénédictions à tous ſes parens & amis.*

XLVII. Lovelace à Belford. *Son profond chagrin, ſes remords & ſon impatience. Il cherche cependant à atténuer ſon crime par des réflexions ſur la cruauté des parens de Clariſſe.*

XLVIII. Belford à Lovelace. *Clariſſe eſt ſurpriſe & fâchée quand le docteur lui dit qu'elle peut vivre encore deux ou trois jours.* La mort cauſée par le chagrin eſt la mort la plus lente. *Elle pardonne ſolemnellement à Lovelace & prie Dieu pour lui. Elle avoue qu'il fut un temps* où elle auroit pu l'aimer. — *Sa généreuſe inquiétude pour le bonheur futur de ſon perſécuteur : vertueuſe réſolution de Belford.*

XLIX. M. Brand à M. Walton.
L. M. Brand à M. Jules Harlowe. } *Il s'excuſe de ſa crédulité & des faux rapports qui en avoient été les ſuites.*

LI. Lovelace à Belford. *Il lui donne mille bénédictions pour la nouvelle que Clariſſe eſt un peu mieux. Sa généreuſe charité envers lui le touche juſqu'au*

juſqu'au cœur. Il ne peut en ſupporter l'idée. Reproches violens qu'il ſe fait à lui-même. Il maudit ſon génie inventif & l'incrédulité où il étoit, qu'il pût exiſter tant de vertu dans une femme. Le monde n'aura jamais vu un auſſi bon mari que lui, ſi elle recouvre la ſanté & qu'elle veuille être à lui.

LII. Belford à Lovelace. *Diſpoſitions pieuſes de Clariſſe. Comment elle ſoutient les approches de la mort : ce qui les adoucit pour elle. Elle n'a, dit-elle, aucun ſujet de chagrin que celui d'en avoir cauſé à ſes parens.*

LIII. Lovelace à Belford. *Il n'avoit jamais prié, dit-il, dans tout le cours de ſa vie, autant qu'il a prié cette dernière nuit. Il ſe repent amèrement de toutes ſes baſſeſſes. Quoi*, n'y a-t-il donc point de reſſource? *Il le conjure de lui envoyer de bonnes nouvelles dans ſa prochaine lettre, s'il ne veut pas être reſponſable lui-même des conſéquences.*

LIV. Belford à Lovelace. *Adieux ſolemnels du docteur & de l'apothicaire M. Goddard, après lui avoir déclaré qu'à peine verroit-elle la nuit ſuivante. Le plaiſir qu'elle a reſſenti de cette annonce.* Quelle différence de ſes derniers momens à ceux du pauvre Bélton! *Lettre de Miſs Howe. Copie de cette lettre. Elle ne voit plus aſſez clair pour la lire. Expreſſions ſublimes qui ſortent de ſa bouche pendant qu'on lui lit cette lettre. Elle eſſaye d'y répondre, mais elle n'a plus la force d'écrire. Elle dicte à Mde. Lowick. Elle écrit de ſa main la fin & la ſignature à genoux. Le colonel Morden eſt arrivé à Londres.*

LV. Belford à Lovelace. *Viſite du Colonel à ſa couſine & ce qui s'y paſſe. Elle enjoint au Colonel de ne pas ſonger à la venger.*

LVI. Du même. *Sa dévotion ſilencieuſe. Symptômes viſibles de ſa diſſolution prochaine. Elle conſole*

ſon couſin & Belford. Elle déſireroit avoir reçu la dernière bénédiction de ſes parens. Mais Dieu, dit-elle, n'avoit pas voulu qu'elle attendît d'autre part que de lui ſeul, ſa conſolation. *Elle réitère ſa demande au Colonel de ne pas* chercher à venger ſon injure : *& à Belford de faire tous ſes efforts pour tout concilier.*

LVII. Belford à Lovelace. *Le Colonel écrit à M. Jules Harlowe, qu'ils peuvent à préſent s'épargner tous leurs débats au ſujet de la réconciliation projetée. La jeune dame tire de ſon ſein un portrait en miniature de Miſs Howe, pour être remis après ſa mort à M. Hickman. Les noms affectueux qu'elle adreſſe à ſon amie ſur ce portrait avant que de s'en ſéparer.*

LVIII. Belford à Mowbray. *Il l'invite lui & Tourville à ſe jeter à la traverſe de Lovelace pour l'empêcher de faire quelque malheur ſur lui-même ou ſur quelque autre, à la réception de la fatale nouvelle qu'il va probablement lui annoncer dans une heure ou deux.*

LIX. Lovelace à Belford. *Lettre pleine de rage, de malédictions, & alternativement d'eſpérance & de déſeſpoir.*

LX. Belford à Lovelace. *Lettre portant le mot fatal qu'il peut aller faire un tour en France où partout ailleurs où ſa deſtinée pourra le conduire.*

LXI. Mowbray à Belford. *Particularités, écrites dans ſon ſtyle libertin, de la conduite de Lovelace à la réception du fatal billet & de l'état de fureur où cette nouvelle l'a mis.*

LXII. Belford à Lovelace. *Détails de la conduite véritablement chrétienne de Clariſſe dans ſes derniers momens. Courte eſquiſſe de ſon caractère.*

LXIII. Du même. *Les trois lettres ſuivantes apportées par un domeſtique en livrée, ſont adreſſées à Clariſſe, qui n'eſt plus.*

LXIV. De Mde. Norton. *Elle lui annonce une réconciliation générale aux conditions que Clariſſe voudra dicter elle-même.*

LXV. De Miſs Arabelle. *Elle aſſure ſa ſœur du retour de leur amitié à tous & de la faveur générale.*

LXVI. De M. Jules Harlowe. *Ses regrets que les choſes aient été pouſſées ſi loin, & il lui fait des excuſes de la part qu'il a eue à ce qui s'eſt paſſé.*

LXVII. Belford à Lovelace. *Il procéde à l'exécution du teſtament. Onze lettres poſthumes de Clariſſe. Copie d'une de ces lettres qui s'adreſſe à lui : il parle d'une autre adreſſée à Lovelace, conformément à la promeſſe de Clariſſe dans ſa lettre allégorique* (Voyez N°. II. Tome IX.) *Exécution d'autres articles du teſtament. Lettre du Colonel à James Harlowe, où il lui fait part du déſir de Clariſſe d'être inhumée aux pieds de ſon grand-père.*

LXVIII. Belford à Lovelace. *Mde. Norton arrive. Sa ſurpriſe & ſon chagrin en trouvant que ſa chère jeune Miſs n'étoit plus. Lettres poſthumes toutes conſolantes, & nulle part le ton du reproche.*

LXIX, LXX, LXXI, LXXII, LXXIII. *Copies des lettres poſthumes de Clariſſe à ſon père, ſa mère, ſon frère, ſa ſœur & ſes oncles.*

Extrait de ſa lettre à ſa tante Hervey, *terminée par un avis à ſa couſine Dolly.*

Extrait de ſa lettre à Miſs Howe *avec un article en faveur de M. Hickman.*

Fin de la Table du neuvième Volume.